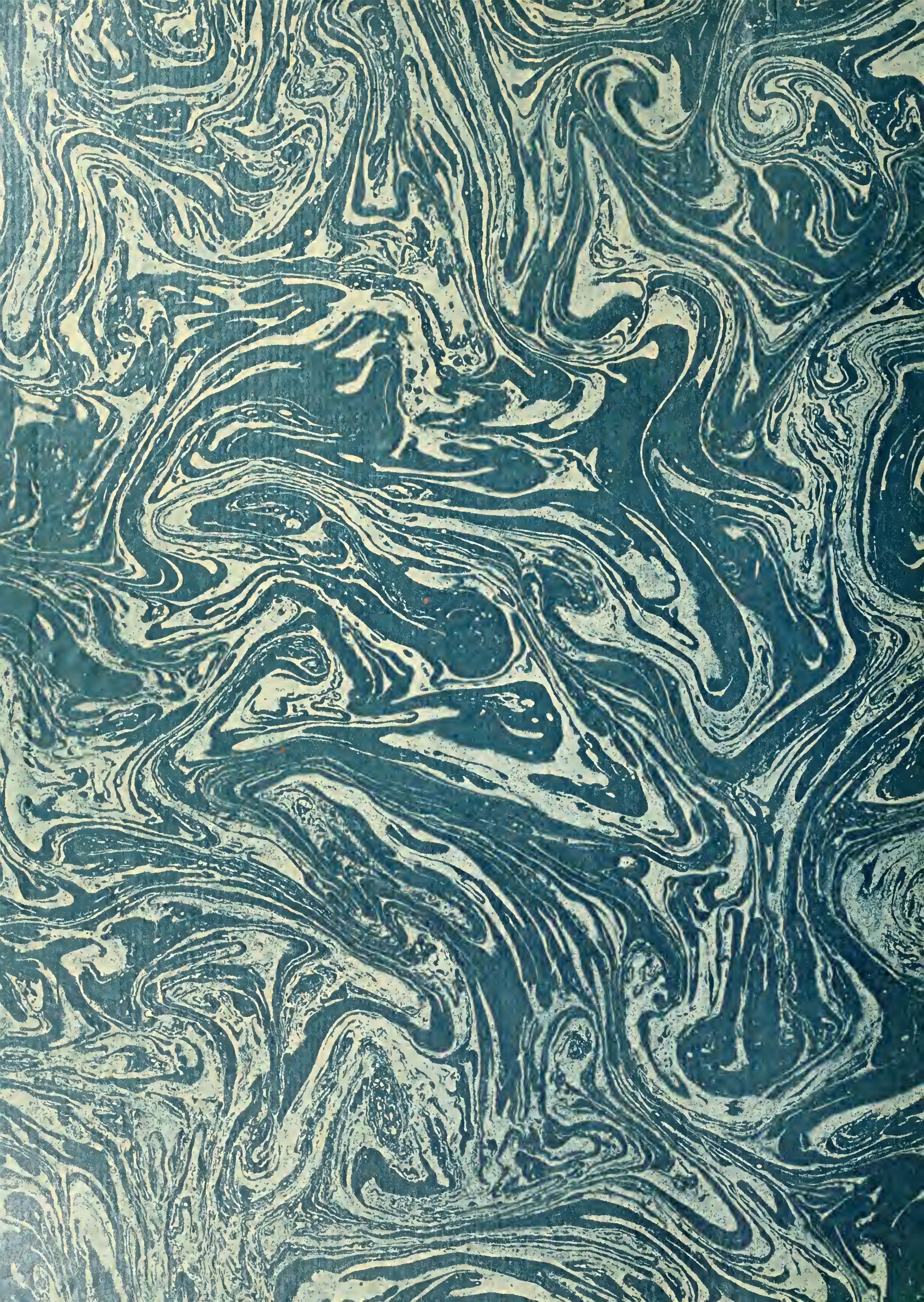
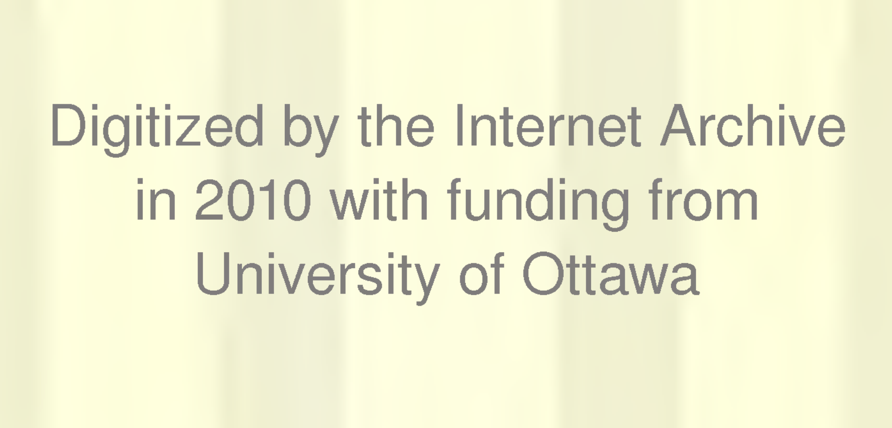

3 1761 07065441 3






CARLOS R. ALVARÃES
Trab. simples e de luxo



A. Tissandier.

Voyage autour du Monde

Inde-Ceylan. Chine Japon.

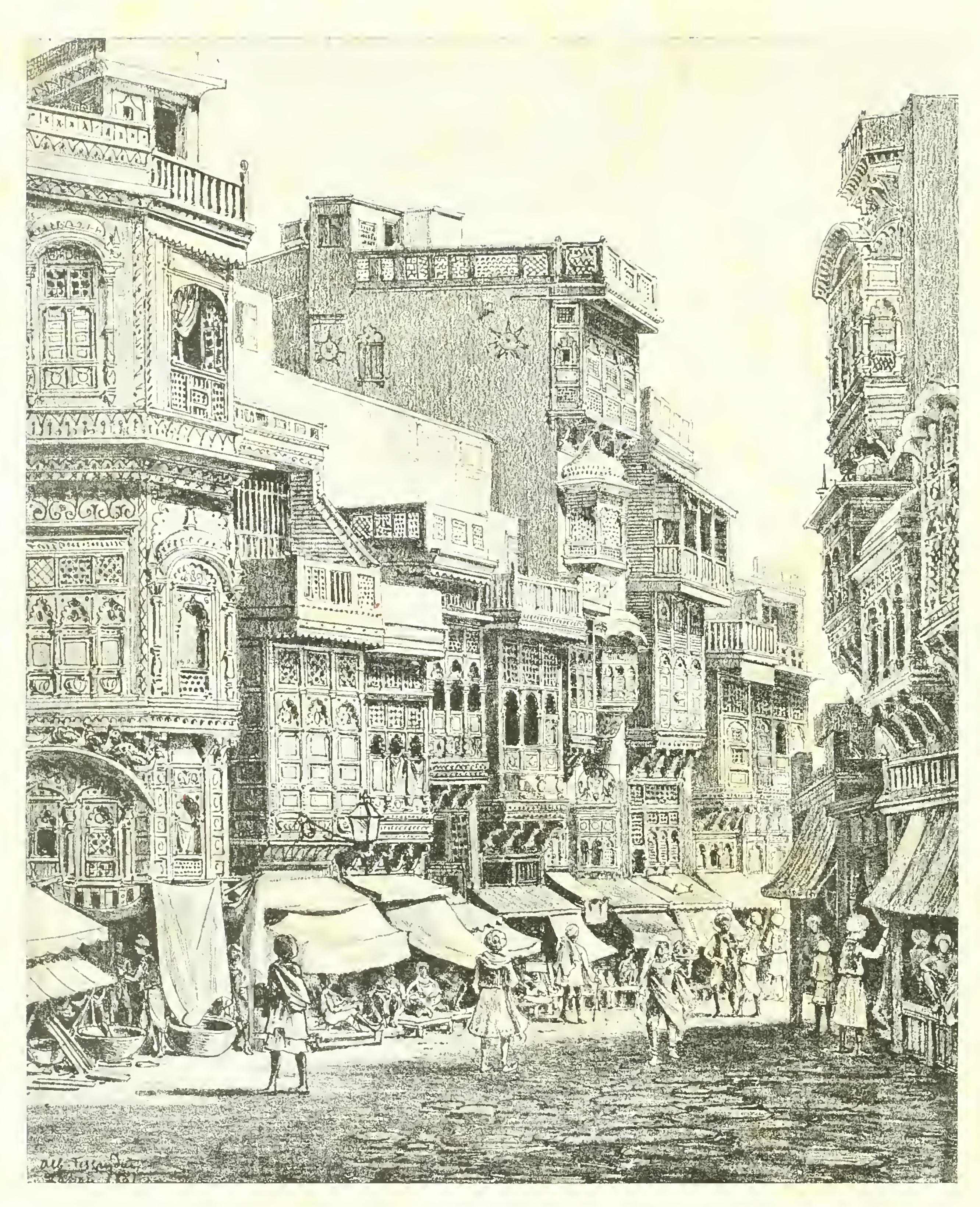


G. Masson, Editeur. Paris, 120 Bd St Germain.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

634-91. — CORBEIL. IMPRIMERIE ÉDOUARD CRÉTÉ.



CARREFOUR DANS LE GRAND BAZAR DE LAHORE (INDE).

(D'après nature.)

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

INDE ET CEYLAN — CHINE ET JAPON

1887 — 1890 — 1891

TEXTE ET DESSINS

PAR

M. ALBERT TISSANDIER

CHARGÉ D'UNE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

88 GRAVURES ET 24 PLANCHES



PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

MDCCCXCII


UNIVE


1968
UNIVERSITY

PRÉFACE

Le premier voyage que j'ai entrepris dans les Indes en l'année 1887 a duré plus de huit mois et je n'ai pu visiter qu'une partie des provinces du Nord de ce pays. Pendant ces longues excursions, le charme du voyage consiste surtout dans la variété extrême des monuments qu'on y rencontre à toutes les étapes. L'intérêt était d'autant plus grand pour moi, qui voyageais en architecte. L'aspect pittoresque des villes et de leurs habitants ajoute encore à l'agrément du touriste, qui n'a plus qu'à admirer à des points de vue divers et suivant ses goûts; sa curiosité, toujours en éveil, ne peut se lasser.

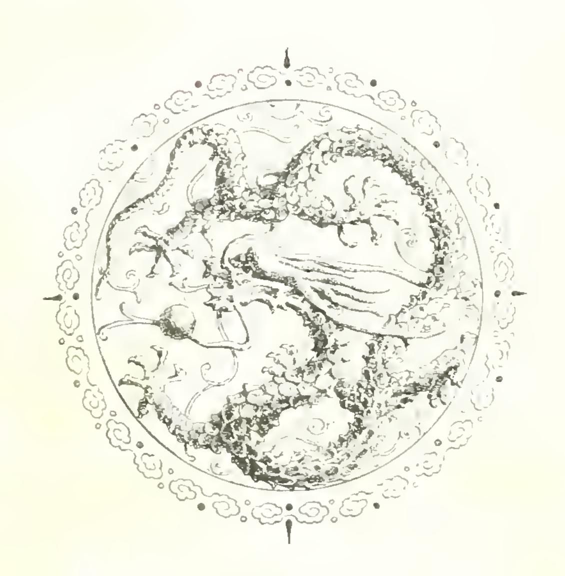
Le désir de continuer le voyage augmente de plus en plus, mais la longue saison des pluies vient malheureusement mettre un terme aux belles excursions. Il faut songer à vivre retiré dans un hôtel monotone pour attendre le retour de jours plus heureux ou rentrer en sa patrie avec l'espérance de faire un second voyage.

En 1890, *il m'a été possible de faire ce second voyage rêvé. Je voulais cette fois connaître les provinces méridionales de l'Inde, visiter l'île de Ceylan, puis enfin, pousser plus loin encore, voir la Chine et le Japon et rentrer en France par l'Amérique.*

Dans l'Inde, grâce au gouvernement libéral anglais, tout est facile, mais il n'en serait sans doute pas de même en Chine et au Japon pour le touriste désireux de travailler sérieusement, afin de rapporter de nombreux documents, s'il n'avait pas de recommandations. Pénétré de cette pensée, je demandai au gouvernement la faveur

d'une mission archéologique en ces pays, le ministre de l'Instruction publique voulut bien me l'accorder. Certain d'être bien accueilli en ces lointaines régions et d'être protégé s'il était nécessaire dans mes travaux, j'ai pu accomplir ce voyage autour du monde et rapporter plus de deux cents dessins qui ont été exposés à mon retour, en juin 1891, *à la Société de géographie. Quelques-uns, parmi les plus caractéristiques, habilement reproduits par les procédés de MM. Ch.-G. Petit et Cie, constituent les principales illustrations de ce livre qui contient le récit de mes deux voyages réunis.*

Pour la mission accordée, toute gratuite mais cependant bien utile pour le touriste, on ne demande qu'un simple rapport marquant les principaux traits du voyage. Cela était aisé à faire dès mon retour. Mais je dois dire ici, avec reconnaissance, la gracieuse hospitalité qui m'a été offerte par messieurs les ministres plénipotentiaires et les consuls de France, qui partout ne m'ont témoigné que sympathie et bienveillance. Les touristes qui vont bien loin au delà de leur patrie, sont sensibles plus que d'autres aux bonnes réceptions offertes par d'aimables compatriotes. Elles prennent place dans leurs souvenirs de voyage comme autant d'heureux moments qu'ils ne peuvent oublier.



VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

INDE ET CEYLAN — CHINE ET JAPON

CHAPITRE PREMIER

L'« OXUS ». — MER ROUGE. — ADEN. — LES RÉSERVOIRS. — LE « TIBRE ». — PONDICHÉRY. — CHELINGUES ET POUSSE-POUSSE. — PAGODE DE VILLENOOR. — CHAR DE PROCESSION. — LES LIEUX DE REFUGE. — CALCUTTA. — LE BAZAR ET LES PHILOSOPHES. — LES THÉÂTRES. — JARDIN BOTANIQUE. — MON « BOY ». — CHANDERNAGOR. — UN BOA. — MOSQUÉE D'HOOGLY. — DARJEELING. — PROMENADE A TEESTA.



Nous quittons le 22 mai 1887 Marseille; je suis à bord de l'*Oxus*, l'un des beaux navires des Messageries maritimes. Trente-cinq passagers seulement sont en première classe; ils ne remplissent guère les grands salons, mais ils forment une petite société qui ne manque pas de variété. Quelques dames, une dizaine de Japonais de distinction, jeunes et paraissant fort instruits, qui viennent de faire leur tour d'Europe, des officiers du génie de Portugal, des Hollandais, des Anglais, enfin quelques Français complètent le nombre des voyageurs. On ne tarde pas à fraterniser et les causeries intéressantes ou aimables ne s'arrêtent plus, chacun ayant le désir d'employer le mieux possible les longs jours qu'on doit passer à bord de l'*Oxus*. Les chaleurs qu'il faudra supporter sur la mer Rouge semblent surtout préoccuper les passagers. Je pense que les craintes qu'elles excitent sont exagérées. Parce que quelques voyageurs retour de Chine ou des Indes, anémiés par un long séjour en

ces pays et parfois presque mourants à bord, n'ont pu résister à la traversée, on a fait à la mer Rouge une réputation sinistre qui n'est pas tout à fait méritée. Des personnes valides supportent ces chaleurs qui montaient, lors de mon passage en mai, le plus souvent à 30° et 33° sur le pont, et à 35° et 37° dans les cabines. Ce qu'il y a de plus pénible pour tous, c'est surtout le manque d'air : on en éprouve par moments une fatigue réelle. Cela a été quelquefois, paraît-il, mortel à des personnes atteintes par l'anémie. Ceux qu'il faudrait plaindre, ce sont le machiniste et les chauffeurs. Ils sont réellement malheureux sur la mer Rouge ; leur métier semble être, dans ces parages, un métier de martyr : ils ont à supporter une température moyenne de 55 degrés. Le machiniste est remplacé toutes les quatre heures et les chauffeurs, choisis parmi des Arabes vigoureux, sont relayés d'heure en heure. On envoie de l'air dans la fournaise où ils sont forcés de vivre par les poches installées sur le pont et c'est grâce à ce moyen qu'ils peuvent y séjourner.

Pendant la nuit les cabines sont étouffantes, aussi les passagers préfèrent-ils reposer sur le pont. Les dames s'installent sur des hamacs ou des chaises longues en bambou, les messieurs font monter un matelas du lit de leur cabine et s'installent d'un autre côté. Tous vêtus à l'aise dans des costumes légers de mousseline ou de toile nous passions la nuit à rêver aux étoiles, aidés quelquefois par un demi-sommeil bienfaisant. Les pauvres voyageurs commenceraient à dormir tout à fait vers l'aurore, mais la consigne de bord est inexorable ! il est cinq heures du matin, l'heure fatale où il faut laver le pont. Adieu les installations sommaires auxquelles on s'habituait depuis quelques heures ! les jeunes mousses de l'*Oxus* arrivent pieds nus, armés de seaux et d'éponges. Il faut déloger pour rentrer dans sa cabine où l'on ne saurait respirer.

Le temps s'écoule néanmoins. Une première escale à Port-Saïd, la traversée intéressante du canal de Suez et celle de la mer Rouge ont occupé les premiers jours ; nous voici enfin à Aden où nous resterons plusieurs heures. On met l'ancre à deux heures du matin, tout le monde est sur le pont pour voir *Steamer Point* au clair de lune. L'*Oxus* semble être en plein branle-bas, tant le mouvement est grand à bord ; ce sont des allées et venues perpétuelles des matelots faisant les manœuvres nécessaires à l'atterrissement. Voici bientôt le jour avec le soleil resplendissant, il éclaire de lueurs dorées les rochers calcinés de *Steamer Point* qui paraît, à ce moment, être un endroit agréable. Il est fort pittoresque, sans nul doute, à cette heure matinale. Je descends l'un des premiers à terre, grâce à l'obligeance de M. Nœtinger, l'aimable agent des postes de l'*Oxus*, qui m'offre une place dans sa barque ; mais, tenu par ses occupations, il me laisse libre bientôt et seul à mes

observations. Il fait presque frais au lever du jour en ce coin de terre brûlée, et je vois tout d'abord, sur le rivage, les jeunes habitants faire leur toilette dans la mer bleue.

Aden est à 7 kilomètres environ de Steamer Point : il faut prendre une petite voiture pour faire ce trajet. Je choisis un beau cocher, noir comme l'ébène, habillé d'une longue tunique blanche ; son cou est orné de boules d'ambre jaune enfilées dans un ruban de cuir. Sa figure est souriante et expressive, il me fait d'agréables grimaces pour me faire voir qu'il comprend l'anglais que je lui parle ; je ne puis demander mieux et nous partons promptement en suivant la route où règne un grand mouvement d'indigènes. Ce sont ensuite des processions sans fin de dromadaires accablés sous le poids des outres pleines d'eau qu'ils vont porter chez l'habitant, ou chargés de fagots formés de menus branchages ou d'autres provisions. Leurs maîtres, drapés à l'antique, les conduisent. Voici maintenant de nombreux attelages de bœufs, aux cornes recourbées vers la terre, superbes d'allure. Leur cocher, à peine vêtu, semblable d'aspect à un beau bronze florentin aux couleurs chaudes et dorées, les mène debout du haut de son chariot. Nous passons dans des défilés fortifiés. Aden apparaît enfin, tout entière au milieu d'une étroite vallée desséchée, entourée d'un côté par des rochers arides, et éclairée de l'autre par l'horizon de la mer. Cette ville produit ainsi un effet étrange presque extraordinaire. Ses rues poussiéreuses sont pleines d'Arabes de toutes les races, tous fort affairés par suite du marché aux dromadaires et aux bœufs qui avait lieu ce jour-là.

L'heure s'avance, le soleil monte peu à peu à l'horizon, les rochers dorés par les lueurs de l'aurore reprennent leurs teintes sombres et lugubres, la foule commence à diminuer, car la chaleur torride est déjà menaçante. Je monte sur les rochers pour visiter les fameux réservoirs, travail considérable assez intéressant puisqu'il contribue à donner le bien-être aux habitants, mais, à cette époque, il n'avait pas plu depuis deux ans au moins, les bassins étaient presque vides. Sur les terrasses, quelques jasmins ou mimosas luttent contre la sécheresse ; on les contemple avec plaisir, ce sont les seuls échantillons de verdure qu'on puisse rencontrer en ce pays d'anciennes roches volcaniques.

Les heures accordées par le commandant pour l'escale sont bientôt passées ; l'*Oxus* a renouvelé sa provision de charbon, nous quittons Aden si curieux d'aspect, mais où personne ne voudrait se retirer pour y finir sa vie.

Le vingtième jour de traversée va commencer ; nous voici à Ceylan et bientôt débarqués à Colombo. L'*Oxus* continuera sa route vers la Chine, je dis adieu à

mes compagnons de route pour monter sur un autre petit navire des Messageries, le *Tibre*, qui me mène à Calcutta.

Dans cette seconde partie du voyage, une escale surtout est intéressante pour un Français, c'est Pondichéry. Le *Tibre* ne peut y accoster, mais une quantité de bateaux, des *chelingues* viennent vous chercher pour vous mener à terre. Le chelingue possède un équipage de huit et quelquefois douze rameurs, tous presque nus. Il est lourd d'aspect et de forme des plus primitives, c'est une grosse barque de sauvage formée de planches grossières très souples et cousues ensemble avec des fils de cocotier, on ne saurait voir un clou dans toute la construction. Très profonde, elle pourrait être pontée; le pont est remplacé par six barres de bois qui composent les banquettes : rameurs et passagers s'y perchent comme ils peuvent. A l'arrière du chelingue, un homme armé de sa godille dirige les manœuvres. La barque est lente dans ses mouvements, les rameurs s'égosillent suivant leur force, criant un rythme bizarre marquant bien la mesure. Ils font mouvoir alors en cadence leur rame qui ne se compose que d'une petite palette ronde ficelée à l'extrémité d'une longue perche. On débarque en cet équipage devant la Grande Place, ornée de la statue de Dupleix aux glorieux souvenirs. Elle est placée au milieu de beaux jardins et d'agréables promenades. Les rues, propres et coquettes, bordées de jolies villas, préviennent aussitôt en faveur de Pondichéry qui semble être un séjour des plus agréables.

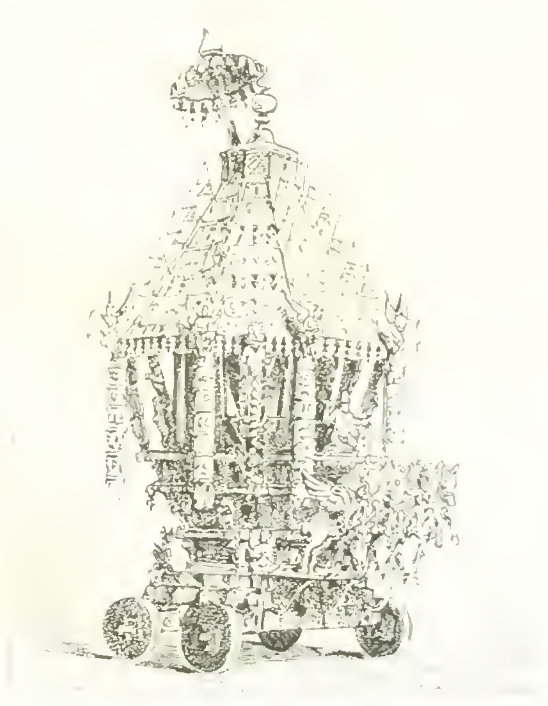


POUSSE-POUSSE DE PONDICHÉRY.

Le commandant du *Tibre* nous avait assuré que nous avions le temps d'aller aux environs de la ville pour visiter les curieuses pagodes hindoues de Villenoor avant le départ de son navire, aussi nous nous empressons de prendre, quelques camarades de bord et moi, des *pousse-pousse*, bien connus maintenant des Parisiens depuis l'exposition, pour nous rendre en ces lieux sacrés. Ce sont les voitures publiques de Pondichéry et c'est dans cette ville que l'usage en est venu pour la première fois.

D'une grande légèreté, élégant et gai d'aspect avec sa toiture couverte d'étoffes

et de passementeries aux couleurs brillantes, le pousse-pousse est pour le voyageur le moyen de transport le plus pratique qu'il puisse désirer. Dans la ville, un homme suffit pour pousser la légère voiture, mais nous allions à Villenoor, à 10 kilomètres de distance, nous devions prendre trois indigènes qui, courant toujours, se remplaçaient à tour de rôle pour faire leur office de pousseur. Nous dirigions nous-même notre voiture, comme il est aisé de le voir sur la gravure, mais la besogne n'est pas facile pour les personnes inexpérimentées comme nous l'étions ; ce n'est pas sans quelques accrocs que nous pûmes arriver à destination. Il faut, en effet, une véritable habitude pour diriger convenablement un pousse-pousse et sous la belle avenue d'arbres où nos hommes nous poussaient en galopant, nous avons été heureux de n'avoir point d'accidents sérieux.



Char de procession de Villenoor (Pondichéry).

Les pagodes de Villenoor sont curieuses à visiter, avec leurs portiques intérieurs et l'étang sacré au milieu duquel se trouve un petit temple pittoresque ; mais ce qui frappe surtout les yeux, ce sont les énormes chariots tout de bois sculpté qui sont placés sous de hauts abris de chaume près de l'entrée des sanctuaires. Ces chars servent tous les ans, au mois d'avril, pour les grandes processions religieuses. Les fidèles les sortent de leur abri et commencent à les pavoiser d'oriflammes et de banderolles ; un magnifique dais brodé recouvre en partie les quantités de sculptures dont ils sont ornés, elles représentent des dieux ou des déesses du paradis hindou. Quatre chevaux ailés, conduits par un dieu, semblent tirer le chariot, mais ils ne sont là que comme motif d'ornementation. De longues cordes y sont attachées et c'est la foule elle-même qui se charge de traîner tout ce lourd appareil semblable à un véritable monument de 10 à 12 mètres de haut. L'enthousiasme religieux pendant les fêtes est poussé à l'extrême ; on a vu quelquefois des fidèles tellement excités par leur foi superstitieuse, se jeter sous les roues épaisses des chariots sacrés pour être écrasés, persuadés qu'ils étaient d'aller plus vite ainsi en paradis.

Nous quittons Pondichéry pour nous arrêter quelques moments à Madras et reprendre la mer. Un temps superbe, assez rare en cette saison de juin, où la mousson règne encore fréquemment, favorisait notre voyage. Dans le golfe du Bengale, c'est l'isolement complet pendant des journées entières. Quelquefois des poissons volants ou une petite escouade de grosses tortues à carapace jaunâtre et nageoires rouges, viennent seuls, en se montrant autour du navire, apporter quelques distractions au voyageur suffoqué par le manque d'air et les 30° qu'il a toujours dans sa cabine.

Le *Tibre* continue son voyage, faisant environ 250 milles en moyenne par vingt-quatre heures. Un navire ensablé se voit à l'horizon : il a été poussé par un cyclone deux mois auparavant, mais, quoique entièrement perdu, tous les naufragés ont cependant pu être sauvés.

Les drames en mer sont fréquents dans ces parages, les cyclones y sont terribles. Le commandant de notre navire, M. Troemé, me citait de nombreux et effrayants naufrages : le *Tibre* cependant, bien conduit par lui, a toujours échappé aux tempêtes. Les dangers, les difficultés augmentent à mesure qu'on s'approche des terres.

Le pilote du navire, M. Anderson, a bien voulu me laisser recueillir quelques notes, dans son livre spécial fort intéressant, *Tide Tables for Dublat (Saugor Island) diamond Harbour and Kidderpore*, — (Calcutta), 1887, by major A. W. Baird, qui traite des précautions à prendre pour vous mener avec succès dans les mille détours ensablés de l'Hoogly.

Il y a tout d'abord les recommandations nécessaires aux capitaines des navires au sujet des nombreux phares et signaux divers, etc., puis les instructions relatives aux naufrages et à tous ceux qui, se trouvant en détresse, pourraient atteindre les *lieux de refuge*.

Au milieu des sables et des jungles du Delta, le Gouvernement anglais a fait construire, à des endroits marqués, des cabanes pour l'usage des naufragés. On y trouve de l'eau, des vêtements, des fournitures de toutes sortes, nourriture, cordages et outils, des cartes du littoral et une série d'instructions diverses écrites en langues anglaise, française et indigène, dans des boîtes de fer-blanc fermées hermétiquement.

On est prié d'apporter la plus stricte économie dans l'emploi de tous ces objets. Si les provisions qui se trouvent dans un lieu ne sont point utilisées, ce qui sera laissé devra être empaqueté et recouvert afin de servir à d'autres naufragés, qui auront soin d'éviter tout gaspillage. Les naufragés, ne voulant pas

rester dans les cabanes, devront voyager en troupe serrée, en côtoyant les grandes baies ou le littoral de la mer; personne ne devra s'écarter, car les tigres abondent dans ces jungles désertes. Dans le cas où les provisions des refuges manqueraient par malheur, on vous indique un moyen de subsister quelques jours en mangeant les cœurs des jeunes palmiers qui croissent en grand nombre dans ces parages ou en faisant cuire de l'herbe au scorbut ou criste marine, abondante également dans le Delta.

On devra faire des feux en signe de détresse, avec les morceaux de bois qu'on trouve aisément tout le long de la côte et sur les rives des bras du Gange.

Après les cyclones et les violents coups de vent, un navire à vapeur est envoyé près de tous les lieux de refuge; il est donc préférable d'y attendre l'arrivée des secours plutôt que de courir les hasards d'un voyage en radeau ou en petite barque parmi les jungles ou les marécages déserts.

Nous arrivons enfin à Calcutta. Ici la rivière l'Hoogly, dont nous avons côtoyé les curieux rivages depuis de longues heures, offre un coup d'œil saisissant. On comprend l'importance commerciale colossale de la ville à la vue des milliers de barques qui sont à l'ancre le long de la rivière, ou qui la sillonnent dans tous les sens. Nous passons devant les promenades du Strand, magnifiques pelouses garnies de nombreux bestiaux, et du fort William. Près du grand pont qui relie les deux rives, le nombre des navires est si considérable que le spectacle devient véritablement grandiose. La ville de Calcutta, située ainsi que ses environs sur une plaine immense, n'excite pas autant l'intérêt que son port. Quoique, au dire des Anglais, ce soit la ville des palais, elle ne saurait être comparée à Bombay. Calcutta a cependant un grand attrait lorsqu'on se promène dans l'immense quartier marchand indigène. Il est difficile de s'imaginer un ensemble pareil, où, pour ainsi dire, aucun détail, aucun passant ne soient intéressants ou amusants à observer. Il y a, dans ces petites rues, un mouvement extraordinaire, justifié d'ailleurs par le nombre des habitants de la ville et de ses faubourgs, qui s'élève aujourd'hui à 685 000. Tous ces quartiers populeux ne sont pas toujours aussi propres qu'on pourrait le désirer, malgré les efforts constants de l'administration anglaise. Les Indiens ne comprennent pas, comme les Européens, les besoins de l'extrême propreté, ils travaillent le moins qu'ils peuvent pour se donner ce luxe et aiment mieux laisser la besogne aux corneilles nombreuses et aux philosophes, grands oiseaux à l'air vénérable, marchant majestueusement dans les rues. Les habitants ne les inquiétant jamais, ils sont presque familiers et semblent toujours occupés consciencieusement à leur besogne peu délicate.

La nuit, la promenade dans ces rues marchandes est encore plus pittoresque, surtout dans celles où se trouvent les cuisines et pâtisseries, les fritures de poissons et de viandes qu'on prépare pour les indigènes.

Les boutiques, misérables d'aspect, sont éclairées avec des lampes à huile, analogues aux lampes antiques; elles sont encombrées d'une foule de passants en quête de leur dîner; c'est un mouvement extraordinaire jusqu'à onze heures du soir; puis tout s'éteint peu à peu. Chaque boutique, presque toujours fort petite,

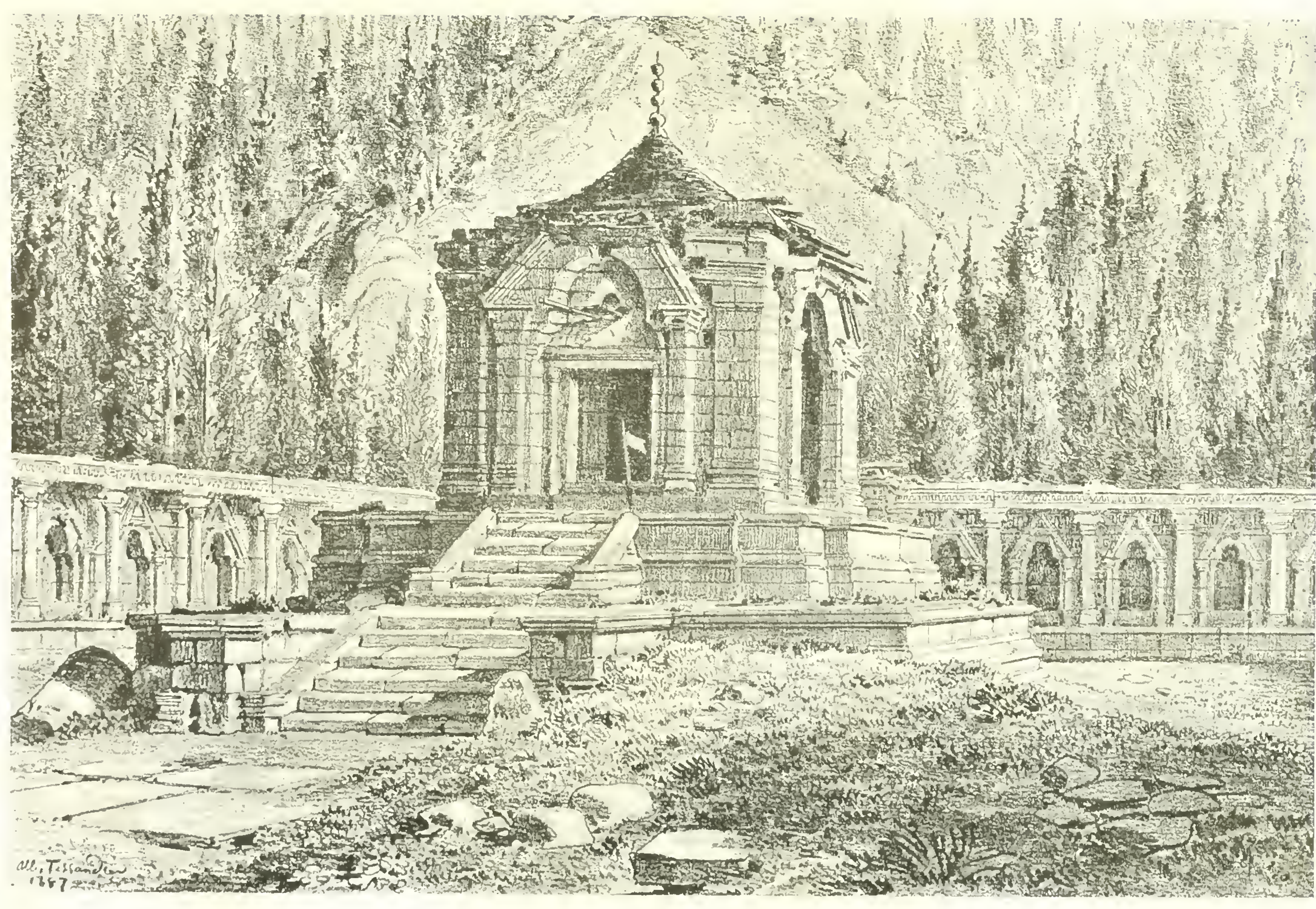


LE FIGUIER MULTIPLIANT DU JARDIN BOTANIQUE DE CALCUTTA (*Ficus Bengalensis*).
(D'après nature.)

contient souvent six à sept personnes qui se couchent l'une près de l'autre; elles sont empilées d'une façon effroyable. D'autres marchands ferment leur magasin avec des volets et couchent en plein air sur la petite terrasse qui, chargée de marchandises dans la journée, forme la devanture du magasin.

Il y a des théâtres à Calcutta, des théâtres Bengalis et Parsis. Rien, certainement, n'est plus primitif, mais pour cela même, ils sont curieux. Un grand hangar de bois, avec des loges et galeries au premier étage, constitue la salle de spectacle.

Les loges sont garnies d'un panka qui, manœuvré par un jeune Indien, vous



Pl. II. — Ruines du temple de Bhaniyar, près Rampoor (Kashmir).
(Dessin d'après nature, voy. p. 55.)

fournit, pour quelques sous, la ventilation indispensable en ce climat. Pour le même motif, sur chaque fauteuil d'orchestre on trouve généralement un éventail.

Les spectateurs, presque tous du sexe masculin, sont habillés d'une veste de brocart et de robes de mousseline blanche drapée de toute façon sur leur corps. Ils sont ornés souvent d'une jolie guirlande de fleurs odoriférantes qu'ils portent en bandoulière par-dessus leur léger vêtement ; sur leur tête on remarque une riche calotte brodée de fleurs d'or.

C'est la toilette de soirée des Indiens. Quant à la pièce qu'il faut écouter, elle est pour l'Européen d'une monotonie et d'une naïveté désespérantes. Les indigènes, il faut l'avouer, ne paraissent pas être de cet avis. Les décors grossièrement peints, mal éclairés, sont faits à une échelle trop petite pour les acteurs et seraient dans la proportion voulue pour des poupées demi-grandeur naturelle. Quant aux acteurs, ils ne se doutent pas un instant de ce que peut être l'art de jouer le drame ou la comédie ; leurs chants, cependant, ne manquent pas d'un certain charme. Le ton élevé des mélodies oblige les chanteurs à prendre souvent la voix de tête, surtout pour les jeunes hommes qui jouent les rôles de femmes. L'orchestre se compose de quelques tambourins cachés dans la coulisse et d'un Indien qui joue du *sarunghi*, sorte de violon indigène. Installé sur un des côtés de la scène, il accompagne les chanteurs tout en mâchonnant du bétel et tire de son instrument des sons plaintifs et doux qui sont souvent d'une grande délicatesse.

Les quartiers luxueux de Calcutta où se trouvent les Européens sont peu intéressants.

Les grands bâtiments à l'italienne, ornés de colonnes et couverts en terrasse, que les Anglais ont construits, sont en briques enduites de stuc pour la plupart et peints de couleur claire; ils sont entourés de jardins, leur aspect est singulièrement monotone et ennuyeux. La chose la plus curieuse de Calcutta est son Jardin Botanique, c'est un parc délicieux. Situé sur les bords de l'Hoogly, assez loin de la ville, ses cours d'eau et ses lacs artificiels viennent ajouter encore à son agrément.

Les fleurs superbes et les échantillons les plus rares des arbres des tropiques sont un véritable enchantement.

Le plus bel arbre du jardin est le célèbre figuier multipliant, le *Ficus Bengalensis*, Linné (p. 8). Cet arbre est âgé de cent ans environ, la circonférence de son tronc est de 14 mètres et on peut compter deux cent trente-deux tiges aériennes qui viennent prendre racine dans le sol et soutenir les immenses branches qui partent du tronc principal. Ce figuier colossal forme un bouquet de verdure qui

n'a pas moins de 290 mètres de tour. On ne connaît pas, m'a-t-on dit, de *Ficus Bengalensis* plus grand dans le monde entier.

Revenu à l'hôtel, je devais m'occuper d'avoir un guide régulier pour m'accompagner pendant la durée de mon voyage. C'est l'usage aux Indes : un *boy*, votre guide, interprète, et votre domestique tout à la fois, est indispensable. A l'hôtel Français, où j'étais descendu, le directeur put bientôt m'en présenter un en m'assurant de son honnêteté. Sa physionomie intelligente, éclairée par des yeux flamboyants, prévenait en sa faveur et ce fut bientôt marché conclu ; les prétentions de mon *boy* n'étaient pas bien considérables, je devais lui remettre tous les mois 22 roupies, environ 40 francs, sans avoir jamais à m'occuper de sa nourriture.

Son costume est tout de mousseline blanche et sa tête est ornée d'un grand turban à bordure bleu et or. Il est musulman, son nom est Shaik Moguljaun. Pour éprouver la valeur de ses services, je fis avec lui tout d'abord une courte excursion en compagnie de quelques officiers du *Tibre*, qui étaient devenus mes amis. Il s'agissait d'aller en France, à *Chandernagor*. Le chemin de fer nous y conduit en une heure et demie ; le docteur Rougier, du *Tibre*, nous menait déjeuner chez son jeune ami, M. Goron, le docteur de l'hôpital de la ville.

Mon *boy*, fils d'Indiens français de Chandernagor, se retrouvait d'ailleurs dans sa patrie et sa présence parmi les domestiques de notre aimable hôte devint aussitôt nécessaire. La visite de Chandernagor est bientôt terminée ; notre possession de l'Inde semble avoir comme grandeur les proportions du parc de Versailles comparées à celles de toute la France, mais si la colonie est petite, 6 kilomètres de longueur sur 3 de largeur environ, il faut avouer qu'elle est charmante, boisée, remplie de fleurs et arrosée par l'Hoogly. Ses habitants, simples et insouciants Indiens, semblaient y vivre fort heureux sous la protection de M. Farine, alors gouverneur de la possession. Lui seul, logé dans une installation élégante, presque semblable à un palais, ne semblait pas très satisfait de son séjour aux Indes. Ses jolis jardins, les souvenirs de Dupleix conservés dans la résidence comme des reliques, ne suffisaient pas certainement à son bonheur et j'ai su depuis qu'il n'a pas tardé à demander son changement.

M. Farine nous fait cependant bien gracieusement les honneurs de son palais : lorsque nous venons lui présenter nos hommages, il nous offre des rafraîchissements sous une grande colonnade remplie de fleurs. On boit à la France (comment faire autrement à Chandernagor !), mais notre conversation est bientôt interrompue par le bruit de plusieurs coups de fusil. Nous voyons alors accourir quelques

Indiens portant dans leurs bras un superbe boa de plus de 2 mètres de longueur, qu'ils viennent déposer à nos pieds. On venait de fusiller ce magnifique reptile; les Indiens l'avaient surpris traversant à la nage les 700 mètres de largeur de l'Hoogly, et, attiré sans doute par les jardins, il était venu pour son malheur dans notre possession française. Le boa n'est guère dangereux pour les hommes; on aurait pu le laisser vivre; mais tout en admirant la peau aux brillantes couleurs de la victime, le docteur nous parlait des méfaits des reptiles terribles, comme les



Le chemin de fer de Siliguri à Darjeeling, près Calcutta.
(D'après une photographie.)

cobras, qui abondent à Chandernagor, et partout aux Indes. Une pauvre femme était morte dernièrement en vingt minutes, complètement paralysée par la piqûre de l'un d'eux; un Indien, mordu dans les champs, n'avait même pas pu être transporté à l'hôpital : ces faits sont continuels dans le pays. Profitant de l'émotion occasionnée par ce petit événement, M. Farine avait songé à nous préparer une agréable excursion en dehors du territoire français. Des voitures sont prêtes, nous traversons d'abord Chandernagor pour aller visiter le beau pont et la grande mosquée qui ont rendu célèbre le village *Hoogly* des Indes anglaises. La campagne, aux alentours, est verdoyante et agréable d'aspect, semblable aux jardins par-

fumés de Chandernagor où nous ne tardons pas à revenir, pour achever notre journée chez le gouverneur et dîner dans sa résidence. Le soir nous étions déjà sortis de nos frontières, pour rentrer à Calcutta.

Une nouvelle excursion est bientôt préparée pour moi, c'est un départ pour Darjeeling, le séjour d'été des Anglais. Mon *boy* arrange mes malles, il enlève les fourmis qui déjà en avaient fait leur domicile, et brosse les moisissures qui couvrent mes habits et mes souliers : ce sont des besognes habituelles en ces climats chauds et humides, il faut les renouveler souvent dans le voyage. Le commandant du *Tibre*, M. Troemé, Breton de Douarnenez, qui, toujours sur mer depuis sa jeunesse, n'avait jamais vu de près les montagnes, voulut bien être mon aimable compagnon de route.

Dans la saison des grandes chaleurs, Calcutta est déserté en partie par les Européens. Ils ont créé dans les montagnes de l'Himalaya, à 2387 mètres de hauteur, un séjour agréable entre tous, Darjeeling, qui, il y a trente ans environ, n'était qu'un pauvre village indien. Pour arriver en ces lieux élevés de la montagne, il faut voyager en chemin de fer une nuit et un jour, mais le trajet est curieux.

Au sortir de Calcutta, la campagne bien cultivée réjouit la vue, puis il faut passer le Gange en bateau ; c'est un *ferry-boat* à l'américaine qui vous transporte à l'autre rive en douze minutes. Après la nuit passée en chemin de fer, on remarque le changement de paysage : ce sont d'immenses rizières mêlées de bambous, puis des plantations de thé et les montagnes à l'horizon.

Nous voiçi enfin au pied même des montagnes, à *Siliguri* ; il faut s'installer dans le petit chemin de fer Decauville qui vous montera en quelques heures à Darjeeling. La route suivie devient peu à peu une des plus belles choses qu'on puisse voir. Du wagon où le touriste est installé, il admire les immenses montagnes de l'Himalaya toutes couvertes de verdure.

Les grandes fougères arborescentes de 10 ou 15 mètres de hauteur, les orchidées pendues aux branches des arbres sont splendides. Le train marche lentement en suivant des lacets nombreux aux détours les plus invraisemblables et à pente peu rapide (p. 13). Il s'arrête fort souvent, de sorte qu'on peut jouir à l'aise de toutes les vues de la montagne. Les stations sont fort pittoresques également, les quelques habitants qui viennent voir passer les voyageurs et leur vendre des bijoux ou des insectes aux ailes brillantes ont un type tout différent de ceux de la plaine du Gange. Ces pauvres gens des montagnes du Népaul ressemblent déjà presque à des Chinois avec leur figure plate et leur nez écrasé.

Au moment des pluies, ils ont une existence bien difficile dans leurs huttes misérables; aussi, dans la belle saison, ils laissent leurs petits enfants demander quelques sous aux voyageurs.

Darjeeling est charmant. Ses cottages bâtis en amphithéâtre sur le versant méridional de la montagne et ses belles allées, plantées de nombreux sequoias de la Californie qui poussent à ravir en ce pays, tout est à souhait. Des promenades délicieuses sont à faire autour de Darjeeling, le *Birch Park*, avec ses arbres et ses lianes, est une merveille de la végétation tropicale. Sur les sommets les plus élevés de cette jolie localité, de l'Observatoire, ou un peu plus loin, du mont Jalapahar (2628 mètres), on jouit d'un panorama exceptionnel. Les cimes neigeuses de l'Everest ou Gaouri Sankar (8839 mètres) et celles du Kantchijunga (8581 mètres) remplissent une partie de l'horizon et quoique bien éloignées, elles apparaissent merveilleuses de clarté dans le haut des nuages; ce sont des spectacles incomparables.

D'épaisses forêts environnent Darjeeling, elles sont réunies entre elles par des terres de culture et de plantations de thé. Nous pûmes jouir des beautés de ce pays en allant à cheval jusqu'à Teesta, petite localité frontière du Thibet. La promenade est longue, aussi change-t-on quatre fois de monture et de guide pour arriver au but. Ils vous attendent dans des points connus de la forêt. Les jeunes guides sont des coureurs remarquables, ils ont la légèreté d'un chien de chasse et vont toujours courant ou trottant devant vous, reglant leurs pas sur l'allure de votre cheval, sans jamais perdre haleine. Si l'excursion est difficile à cause des provisions qu'il faut emporter, les merveilles de la forêt, qui partout se multiplient le long de la route, offrent une large compensation à la fatigue qu'on peut éprouver après une journée de quatorze heures à cheval.



CHAPITRE II

BÉNARÈS. — TOPE DE SARNATH. — BORD DU GANGE. — UN CADAVRE. — MOSQUÉE D'AURENGZEBE ET TEMPLE HINDOU. — LE MANMENKA ET LE BURNING GHAT, CRÉMATION DES MORTS. — VISITE AU PALAIS DU MAHARAJAH. — LE CAPITAINE AIDE DE CAMP. — LUCKNOW. — LONGCHAMP DE LUCKNOW. — EMPEREURS MOGOLS. — FUTTEHPORE SIKRI. — MOSQUÉE ET PALAIS D'AKBAR. — SECUNDRA. — FÊTE DANS LE MAUSOLÉE. — UN BUNGALOW. — COMBAT D'UNE MANGOUSTE AVEC UN COBRA. — ESCAMOTEURS DE SERPENTS. — AGRA. — LE TADJ-MAHAL. — LE PALAIS DES ROIS. — MUTTRA. — BINDRABUN. — VISITE CHEZ UN HINDOU. — CAMPAGNE D'UN HINDOU.

De Calcutta, il faut près de dix-huit heures pour se rendre à Bénarès par le chemin de fer. Le Gange qui, en ces lieux, a près d'un kilomètre de largeur, est traversé sur pont superbe récemment construit par les Anglais, on arrive bientôt à l'Hôtel ou *dak bungalow* situé dans un parc qui se compose de belles avenues plantées d'arbres et d'un certain nombre de villas habitées par les Européens. Comme toujours aux Indes, les résidences sont placées à une assez grande distance de la ville indigène : on les visite sans intérêt ; le voyageur, au contraire, est toujours attiré vers le centre indien.

Bénarès reste actuellement la ville de l'Inde la plus intéressante entre toutes. La religion hindoue y est encore observée comme dans les temps antiques. Si le voyageur a pu souhaiter quelquefois de voir les civilisations qui existaient il y a deux mille années, son vœu est chose accomplie lorsqu'il se promène dans les rues étroites et pittoresques de cette ville véritablement extraordinaire. Les monuments n'y sont pas cependant très anciens, sauf un seul qui est en ruine aujourd'hui. C'est le Tope de Sarnath, que les anciens pèlerins venant de Chine ont souvent décrit. Construit tout en briques, il possède encore quelques parties de son ancien revêtement de pierres de grès rouge. On voit encore les restes

d'une belle frise sculptée qui servait de soubassement à une série de petites niches contenant sans doute autrefois des statues de Bouddha.

D'après les recherches du capitaine Wilfort (*Asiatic Researches*, t. IX, p. 203), le Tope de Sarnath aurait été commencé par les fils de Mohi-Pala, et détruit, avant d'être terminé, l'an 1017 de notre ère, par les mahométans. Ceux-ci firent d'autres méfaits à Bénarès à des dates plus rapprochées de l'histoire des Indes. L'empereur mogol Aurungzebe (1658-1707) détruisit Vishweshare, le plus beau temple de la ville, ne pouvant supporter, dans son fanatisme, la vue d'un sanctuaire hindou. Vishweshare fut reconstruit au siècle dernier, sur les fondations de celui qui avait été détruit et exactement sur l'ancien modèle. Il en est de même pour les mille petits temples où se voient encore les sacrifices d'animaux domestiques et des curieuses pratiques superstitieuses. Ils remplissent tous les carrefours de Bénarès, et les rues, semblables en bien des points à celles qu'on voit avec étonnement à Pompéi, sont aussi un spectacle attrayant. Les scènes intéressantes se multiplient lorsqu'on visite en bateau les bords du Gange, au lever du jour.

On voit à ce moment le plus grand nombre des habitants plongés presque tous dans l'eau jusqu'à la ceinture, priant avec ferveur quelques-uns des innombrables dieux du paradis hindou. Hommes, femmes, enfants, tous mêlés et souvent presque serrés les uns contre les autres, ne pensent qu'à remplir dévotement leur devoir de conscience. Ils se baignent ensuite, leur corps est enveloppé des mêmes voiles que ceux qu'ils ont dans les rues pour aller à leurs affaires. Quelques-uns les changent seulement sur les bords ou les laissent sécher directement sur leur peau, comptant pour cela sur l'ardeur des rayons du soleil.

Le Gange est bordé de palais somptueux, construits en amphithéâtre sur de hauts gradins de pierre qui les relient au fleuve. Ce sont des quais colossaux, mais, au moment des hautes eaux, ils sont recouverts en partie, et les indigènes ont moins d'espace pour se livrer à leurs dévotions matinales. Je voyais cette foule compacte, aux vêtements éclatants admirables de couleur, encombrant les soubassements de ces superbes demeures des anciens rajahs, montant les degrés de pierre et les ruelles étroites pour regagner leur maison. Les palais enfin, avec leur majestueuse silhouette, puis les temples, les sanctuaires, aux sculptures éblouissantes reflétées par les eaux, forment un superbe tableau.

Le courant rapide du Gange, augmenté par les hautes eaux, obligeait mes rameurs à quitter le milieu du fleuve, nous longions par instants les murailles des palais. Quelquefois l'un de mes hommes, presque nu, se jetait à la nage pour gagner les gradins et nous remorquer avec une corde tout en marchant parmi les

baigneurs en prière. Nous remontons lentement le Gange, ma barque s'éloigne insensiblement de toute cette foule extraordinaire, et comme je contemplais encore l'un des palais, mes regards s'arrêtèrent involontairement sur une masse informe échouée sur le rivage, environnée de chiens et de corbeaux. C'est le cadavre d'un enfant! Un des chiens, effrayé par le bruit que font mes rameurs, se sauve avec une main qu'il vient d'arracher, les oiseaux s'envolent, emportant dans leur bec des lambeaux de chair.

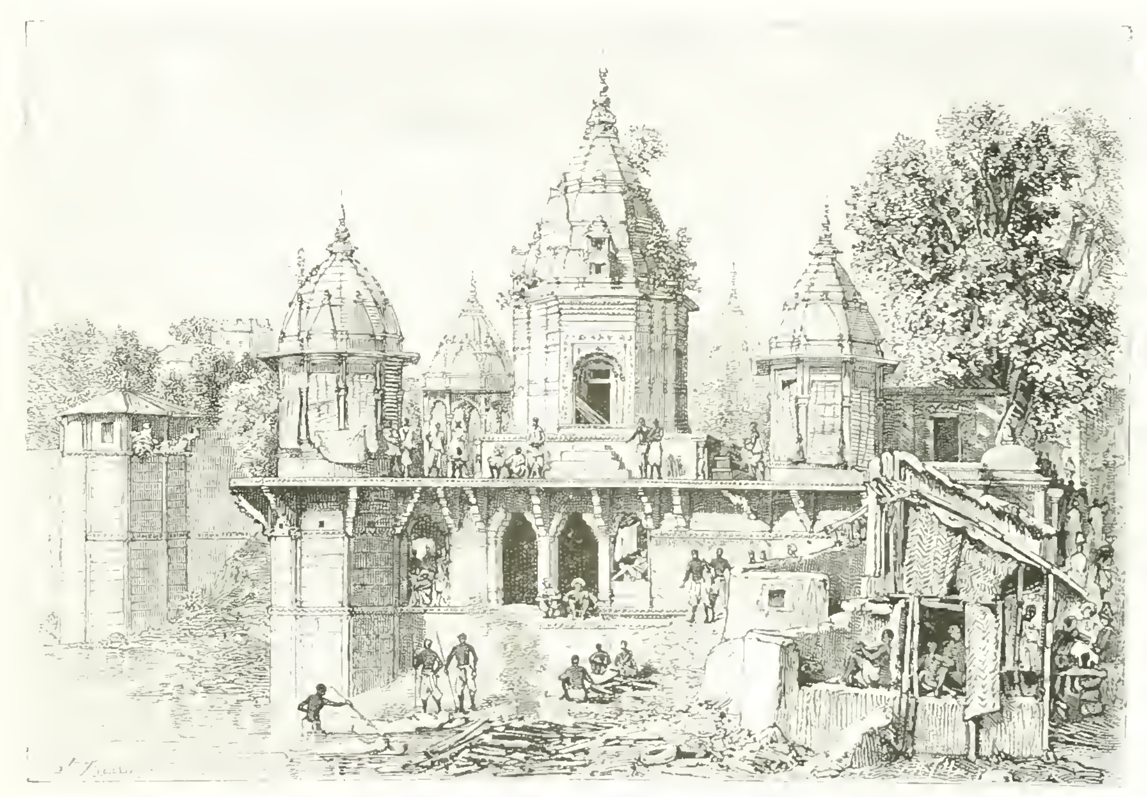
Ce spectacle lugubre me fit une impression pénible, il devient de plus en plus rare heureusement, grâce aux ordonnances sévères et aux efforts constants du gouvernement anglais. Arrivés au terme ordinaire de notre navigation sur le Gange, mes rameurs, lassés de leurs efforts, me conduisent au milieu du fleuve pour redescendre rapidement le courant, et en peu de temps me voici à l'autre extrémité de la ville où je puis visiter la belle mosquée musulmane construite par Aurungzebe. Du haut d'un des minarets, j'admire la vue complète de Bénarès avec ses jardins et ses terrasses. Une quantité de pigeons et de perruches vertes voltigent autour de moi, je les ai effrayés, sans doute. Ce sont les oiseaux aimés de la ville, on les considère comme sacrés, aussi sont-ils nombreux; certains de n'être jamais inquiétés, ils établissent leurs nids où bon leur semble. Revenu à ma barque, je vais encore à un autre temple, hindou cette fois. Les sculptures dont il est orné sont remarquables, sa corniche principale est supportée par des anges à figure de femme jouant de la musique. Ils forment des consoles ajourées, découpées d'une façon inouïe, et toutes sont autant d'objets d'art. Il reste encore de nombreuses traces de peinture sur ces sculptures; on y découvre sur des fonds blancs, des oiseaux et des fleurs. Cette pagode intéressante se trouve placée près de l'un des endroits le plus curieux des bords du Gange, à côté d'une petite place connue sous le nom de Mannenka, où se fait journellement la triste opération de la crémation des morts.



LE « BURNING GHAT » A CALCUTTA.
(D'après nature.)

Autrefois, avant l'occupation anglaise, les Hindous, comme on sait, se conten-

laient de jeter les morts à la mer ou dans les fleuves. Il n'en est plus ainsi; les Hindous sont obligés actuellement de les brûler. A Bombay, à Calcutta et dans quelques villes également, il existe des lieux spéciaux pour cette cérémonie. Ils ont été construits par le gouvernement. L'établissement élevé à Calcutta est un des plus complets, on le nomme le *Burning Ghat*. Ce monument se compose d'une assez longue galerie à ciel ouvert, ornée d'arcades élégantes qui donnent sur l'Hoogly, l'un des bras du delta du Gange. La vue est admirable et ne don-



LE MANMENKA, LIEU D'INCINÉRATION DES MORTS A BÉNARES.
(D'après nature.)

nerait à vos pensées que des idées plutôt riantes et agréables si on n'avait pas sous les yeux le lugubre spectacle de cadavres brûlant lentement, à peine cachés sous un amas de branches desséchées. Quelques hommes sont chargés d'attiser le feu et de surveiller la combustion. Les cadavres, posés simplement sur la terre, sont réduits en cendres au bout d'environ quatre heures, puis jetés avec les restes du bûcher dans le fleuve même. Le mort est porté sur un brancard par les amis ou les parents jusqu'à la porte du *Burning Ghat*. Tous se retirent après la déclaration nécessaire faite dans le bureau d'entrée et la cérémonie est terminée. Les curieux peuvent cependant assister à ces sinistres opérations des plus primitives.

A Bénarès, la ville sainte des Hindous par excellence, l'incinération s'accomplit tout à fait en plein air et en public. Elle se fait sur les bords du Gange même, dans plusieurs endroits de la ville. J'étais justement au Mannenka, qui est entouré de petits temples hindous admirables d'architecture, et l'un des marchés les plus fréquentés (voy. p. 19). Le jour où j'ai fait ce dessin, un cadavre était déjà sur les bords du fleuve, quelques Hindous portaient sur leurs épaules le corps d'une femme enveloppée dans son linceul. Elle était couchée sur une longue planche recouverte d'une étoffe de cotonnade rouge et quelques fleurs étaient placées sur sa poitrine. Les hommes ont posé leur fardeau à terre, ils ont levé le voile rouge. Quelques Hindous chargés de l'incinération se sont emparés du corps pour l'approcher près du fleuve, de manière qu'il fût presque entièrement recouvert par le mouvement des petites vagues qui se produisent sur les bords. La morte, ayant reçu ainsi dans les eaux du Gange un dernier baptême, devait aller, d'après les croyances hindoues, plus sûrement en paradis. Pendant ce temps, on préparait le bûcher qui allait la réduire en cendre. Ces préparatifs, qui nous laisseraient des impressions douloureuses et des souvenirs désolants, sont loin de produire le même effet sur les habitants de Bénarès.

Le public passe constamment auprès des cadavres exposés devant tous les yeux, les enfants jouent et crient auprès des bûchers, les femmes regardent sans émotion et continuent à causer entre elles de leurs affaires. Cependant la fumée monte dans l'air avec une odeur nauséabonde de chair grillée et les branches enflammées recouvrent souvent mal les corps. Une tête grimaçante ou un pied sont visibles. Ce spectacle devrait impressionner la foule, il n'en est rien cependant ; on ne peut voir sans étonnement l'indifférence absolue peinte sur tous les visages.

Mes explorations continuent dans la ville pendant plusieurs jours, et mon *boy* fidèle, qui semble s'intéresser à ma grande curiosité, me fait voir toutes choses. Nous allons passer un après-midi au palais du Maharajah, situé dans les environs, de l'autre côté du Gange : c'est le fort Romanagar. Mes bateliers, avertis depuis le matin, hissent à mon approche une voile trouée comme une écumoire, mais le vent est favorable et nous arrivons sans encombre au pied des hautes murailles du palais, à l'heure même où les éléphants du Rajah prenaient leur bain. Sept d'entre eux, amenés par leur cornac, prenaient leurs ébats dans le Gange et se couchant dans les eaux du fleuve au point de ne montrer que le haut de leur tête, s'arrosaient ou plutôt se donnaient des douches sur le crâne, à l'aide de leur trompe. Le Rajah était absent de ses domaines, mais je présente ma carte et après

quelques instants d'attente, je vis un jeune Indien s'approcher de moi, c'est le capitaine aide de camp, M. Vindheshwary, qui veut bien me recevoir en l'absence de son maître. Présenté tout aussitôt par lui à l'architecte, au peintre et au photographe de Sa Hautesse le Rajah, on me montre les appartements et les curiosités du palais, qui sont à vrai dire peu intéressants. Pendant ce temps, une voiture est attelée par les soins du capitaine et nous allons de compagnie visiter une pagode nouvellement construite ainsi que l'étang splendide orné de bosquets et de perrons de pierre qui est situé dans les jardins : les anciennes splendeurs indiennes se retrouvent alors dans ce parc grandiose qui possède de beaux ombrages. Mon nouveau guide parle anglais presque comme s'il avait vécu à Londres, aussi nous pouvions fraterniser jusqu'à un certain point. Il me questionnait étrangement sur Paris et sur les plaisirs divers qu'on peut y trouver. Il m'écrit quelquefois depuis mon retour, m'appelant son seul ami français, il m'envoie des photographies de son beau pays en me priant de ne pas oublier la journée que nous avons si bien passée ensemble à Bénarès. Sur sa demande je lui ai fait parvenir des vues de Paris : pour achever de lui monter la tête sur mon pays et ses beautés, j'ai joint à mon envoi quelques portraits de nos plus célèbres Parisiennes. Ce sont ces dernières qui semblaient préoccuper le plus mon jeune ami hindou, l'aide de camp du Rajah.

Bénarès, avec ses mille pagodes, ne peut s'oublier ; on conserve de cette ville une vive impression : on ne pourrait en dire autant de Lucknow, qui a un tout autre aspect. En 1857, les Anglais en ont fait le siège : il y a eu des combats terribles, dans maints endroits on contemple des tombes et des colonnes, souvenirs de ces tristes événements. Lucknow était une grande ville avant cette date, mais aujourd'hui elle est diminuée de plus de moitié par suite des guerres et aussi par la destruction régulière de quartiers entiers que les Anglais ont dû faire disparaître de par les lois de la stratégie militaire. Des palais immenses avec leurs jardins existent encore, bâtis à la hâte pendant la courte période de puissance des rois d'Oude au XVIIIe siècle : ils sont abandonnés et presque tous tombent en ruine. Construits seulement en briques enduites de stuc, couverts de peinture, ils font à distance un effet extraordinaire par leur masse et leur silhouette étrangement découpée. Ils ont coûté aux anciens rois bien des millions sans doute ; élevés avec des matériaux sans consistance, les effets de la guerre et le manque d'entretien achèvent de les détruire.

L'un de ces palais vous frappe par son aspect bizarre, il est devenu aujourd'hui un établissement connu sous le nom d'école de la Martinière, en souvenir du

Français qui l'a fait construire. Le style du monument est indéfinissable : c'était le style de M. Martin, caporal français, qui, par son habileté, a su se faire accueillir par le roi d'Oude en 1760 et devint ensuite son favori, puis enfin général en chef de la ville de Lucknow.

Vus de près, ces palais et leurs ornements manquent de caractère, on en est vite lassé ; de loin, on croyait admirer de splendides décors d'opéra, il semble ensuite que ce ne sont plus que de colossales pièces de pâtisserie. La ville est moderne, peu intéressante, et vous laisse une impression de tristesse. Il y a eu tant de morts à Lucknow, tant de deuil et de désolation que la pensée ne peut s'en délivrer. En voyage il faut tâcher de chasser les idées sombres : une scène agréable vient à point nommé faire diversion à mes pensées. C'est pendant la promenade du samedi où l'on voit, sur une belle route située près de la ville, le Longchamp de Lucknow, les Indiens élégants se promener en voiture. Couverts de bijoux, ils viennent montrer leurs beaux costumes de satin ou de mousseline brodés d'or. De nombreuses bayadères, parées comme des châsses, vêtues de soie et de broderies, apparaissent ensuite. Leurs beaux cheveux noirs et leurs yeux brillants les font paraître semblables aux fées des contes orientaux. Le long du chemin, près d'un ancien mur ruiné entouré de grands arbres, une autre scène vous attend. Ce sont de nombreux singes qui, perchés sur les pierres ou dans les branches et faisant mille gambades, attendent le bon plaisir de cette foule élégante. Heureuse de voir leurs grimaces, elle leur jette des poignées de riz ou des gâteaux pour les exciter encore, et remarque joyeusement la face vermillonnée et la robe jaune verdâtre de ces grotesques animaux.

Il ne faut que passer à Lucknow et considérer cette ville comme une étape à faire entre Bénarès et Agra, où les monuments sont vraiment dignes de leur renommée.

Agra et ses environs ne ressemblent en rien à Bénarès, ses habitants ne sont plus des Hindous aux antiques croyances, la plus grande majorité est musulmane, aussi les mœurs et les monuments sont-ils tout autres.

Aux Indes, parmi les conquérants mahométans, les Arabes jouèrent primitivement un grand rôle, déjà vers l'an 700 de notre ère. Le califat, dont l'époque la plus glorieuse fut celle du règne de Haroun-al-Raschid, vers l'an 800, ne tarda pas à dégénérer ; sa puissance s'affaiblissait graduellement, des hordes nomades tartares de race touranienne purent pénétrer à leur tour en ce pays, et s'y établirent peu à peu. Ces conquérants de même religion, mais de caractères différents, formèrent des dynasties dans de nombreuses provinces, et, malgré des guerres fréquentes, leur influence s'affermissait dans les Indes.

Ces dynasties, longtemps prospères à des époques diverses de l'histoire de ce pays, rendirent leur souvenir impérissable par la quantité de monuments superbes qu'elles firent élever par des architectes qui étaient des maîtres dans l'art sarracénien. Leurs œuvres sont admirables, et, ce qui augmente leur intérêt, c'est que presque toutes, suivant les régions où elles se trouvent, ont un caractère particulier. Avec la suite des temps, par les intrigues ou les révolutions intestines, ces petites puissances s'affaiblirent mutuellement, une dynastie nouvelle, née avec le glorieux Baber, en l'an 1494 de notre ère, les absorbait presque toutes. Le grand empire mogol, qui contenait Agra et Delhi et qui devait rester prospère pendant plus de deux cents ans, disparut à son tour avec son dernier représentant le chah Bahadûr, en l'an 1707.

Aux environs d'Agra, à 24 milles de distance, Futtehpore Sikri, l'ancien séjour favori du grand Akbar (1556-1605), le sixième roi de la dynastie fondée par Baber, forme un ensemble de monuments splendides, dont une partie malheureusement est tout à fait en ruine. On peut juger, surtout en ces lieux, de l'art merveilleux avec lequel tant de colossales constructions furent élevées durant les quarante-neuf années du règne de ce grand roi.

Parmi les choses les plus remarquables conservées actuellement, on admire la grande mosquée avec ses nombreux piliers de grès rouge remplis de sculptures et de peintures à fresque. Elle est placée sur l'un des côtés d'une cour immense où sont élevés, comme dans un *Campo Santo*, les tombeaux de hauts personnages.

De magnifiques portiques entourent cette cour dont la principale entrée, d'aspect triomphal, complète l'imposant ensemble. En dehors, parmi des portiques sans nombre, à demi brisés, dont les détails et les différents arrangements rappellent l'art véritablement hindou, on remarque les gracieux pavillons tout en grès rouge et merveilleusement sculptés où les sultanes favorites faisaient, dit-on, leur séjour ; plus loin, auprès des jardins se trouve le palais d'Akbar, construit de même tout en grès rouge avec un luxe incroyable, couvert de sculptures exquises. La visite se continue au travers d'autres ruines ; à chaque pas, ce sont de nouvelles merveilles.

Les palais de Futtehpore Sikri semblent avoir été construits pour loger des dieux, peut-être n'approchent-ils pas en magnificence du mausolée que Akbar fit élever pour lui-même à Secundra près de la ville d'Agra.

Une grande fête a lieu une fois l'an à Secundra, j'eus le bonheur de m'y trouver justement ce jour-là. Cette fête a lieu dans le mausolée d'Akbar, et près de quinze mille Indiens en costume de fête viennent y faire un pèlerinage.

Le monument lui-même est merveilleux. Les marbres rares, les mosaïques et sculptures combinées avec les peintures à fresque, rien n'a été épargné pour le rendre parfait. Ce mausolée, situé au centre de grands jardins, est enfermé dans de hautes murailles de grès rouge formant un immense rectangle dont chaque côté possède un monumental pavillon d'entrée. Des chaussées de pierre ornées de vasques d'eau conduisent à une grande place centrale où le mausolée s'élève grandiose et élégant tout à la fois. Les trois étages couverts en terrasse sont ornés de portiques et de pavillons détachés supportés par des colonnettes de marbre.

L'effet général est saisissant, surtout un jour pareil, où une foule paisible et souriante remplit tous les portiques, les terrasses et les pavillons aériens qui composent le monument tout entier. J'étais peut-être le seul Européen parmi tout ce monde étonnant pour moi, chacun me regardait sans doute, mais avec politesse; souvent dans le mausolée on se dérangeait pour me laisser passer, ou me permettre d'en mieux voir les magnifiques détails.

Les points les plus brillants dans la foule sont les enfants et les bayadères, toujours habillés d'étoffes aux couleurs chatoyantes, tandis que presque tous les hommes sont vêtus de mousseline blanche. Les portiques des mausolées sont encombrés par les boutiques des marchands de jouets, d'images ou de fruits, ce sont des processions perpétuelles d'une grande animation. En dehors de l'enceinte, on ne voit partout que des campements de toutes sortes vous donnant un spectacle non moins pittoresque avec la foule des chevaux, dromadaires et ânes qui paissent l'herbe auprès des voitures dételées.

Le soir, la grande fête de Secundra est terminée, il faut rentrer près d'Agra au *bungalow* dans lequel on reste toujours le moins possible. Ces hôtelleries, placées généralement au milieu de jardins, sont bien nécessaires pour les touristes; on aurait tort de les calomnier, car elles sont le plus souvent propres et confortables. Les chambres sont grandes, bien aérées et munies d'un panka qui vous garantit de la chaleur souvent terrible à laquelle on a quelque peine à s'habituer. Pour une faible rétribution, de pauvres indigènes font mouvoir jour et nuit, pour vous, cette sorte d'éventail accroché au plafond des salles. L'Indien choisi pour être le patron de l'établissement parle rarement l'anglais; l'hindoustani étant une langue difficile à apprendre rapidement, c'est votre *boy* qui sert alors d'interprète. Ce gérant indigène aurait sans doute quelque envie d'exploiter le voyageur, mais le gouvernement anglais a prévu le cas. Il a su tout d'abord le forcer à être poli et obligeant, puis faisant afficher un tarif réglementaire raisonnable auquel il doit se conformer sous peine de renvoi à la moindre observation de l'Eu-



Pl. III. — Ruine du palais de Jal Mahal, près d'Amber (Inde).
(D'après nature, voy. p. 69.)

ropéen : les touristes sont certains de vivre en toute confiance sans être dépouillés. C'est ainsi que les *bungalows* de l'Inde, tout primitifs qu'ils peuvent être, valent mieux souvent que bien des auberges d'Europe.

Dès votre réveil, à peine a-t-on eu le temps de prendre son bain, vous êtes presque toujours assiégé par des marchands de toutes sortes qui viennent vous offrir leurs services en entrant chez vous par toutes les issues. Ils vous montrent les objets d'art, les broderies ou les étoffes précieuses qu'on a remarqués d'ailleurs avec plus de plaisir dans le bazar de la ville, puis ce sont quelquefois des jongleurs ou des charmeurs de serpent qui viennent vous offrir le spectacle. Ces visites finissent à la longue par ennuyer, mais j'étais trop nouveau venu dans le pays pour ne pas y prendre plaisir encore, et avant de commencer de nouvelles excursions, j'employais quelques moments à ces entrevues. Un matin, j'ai eu la visite d'un charmeur de serpents fort habile, qui savait magnétiser de superbes cobras d'une façon réellement curieuse à l'aide de sa flûte, puis, moyennant un petit supplément de roupies, il me proposa un spectacle beaucoup plus intéressant. C'était la lutte entre un de ses plus vigoureux reptiles et une simple mangouste, carnassier ressemblant beaucoup à la fouine. Ce petit mammifère, l'ennemi le plus acharné de tous les reptiles, est aussi grand destructeur de rats et de souris. De même race que l'ichneumon des Égyptiens, il est facile de l'apprivoiser et il devient alors familier et docile comme un chien, aussi est-il fort aimé des Indiens.

La bataille commence. Le cobra semble bien maladroit, malgré son extrême vivacité. Sorti du panier où il était caché, on le croirait d'abord inerte ; en moins d'une seconde, à la vue de son ennemi, il dresse une partie de son corps en s'appuyant sur son épine dorsale et, devenant effrayant, il se met en position de défense. La moindre distraction de son ennemi suffirait pour le perdre. Le cobra est bien en face de la mangouste, à chaque seconde, par des mouvements saccadés, pareils à ceux du marteau frappant toujours sur un objet dans la même direction, il aurait dû mordre son ennemi déjà bien des fois. Mais la mangouste, dans les mêmes instants, a su se garantir ; elle attaque le reptile par les côtés et avec ses dents pointues lui fait des blessures à la tête. Le cobra, déjà aveuglé par son propre sang, continuant le même mouvement devenu cette fois fébrile, manque toujours celui qu'il voudrait mordre. En quelques minutes, la mangouste lui a presque dévoré la tête. Dans les rues d'Agra ou des villes environnantes on assiste en plein vent à des séances d'un autre genre. Je vis ainsi un jour un escamoteur. Il commence à jouer de la flûte pour attirer un serpent hors d'un trou imaginaire qu'il fait semblant de découvrir sous quelques feuilles tombées ou entre deux

cailloux. Puis d'un mouvement rapide il se précipite sur l'endroit indiqué pour en tirer un serpent de près de 2 mètres de longueur. Il recommence sa musique et au moment où on s'y attend le moins, il en attrape un second. L'escamoteur n'a pour tout vêtement qu'une légère ceinture et un turban : on a peine à comprendre comment il a pu cacher d'aussi longues couleuvres pour les faire apparaître à vos yeux sans qu'on puisse se douter de l'endroit d'où elles sortent.

Mon *boy* intelligent n'avait pas voulu me faire manquer la fête exceptionnelle de Secundra, j'avais maintenant tout le loisir de voir Agra.

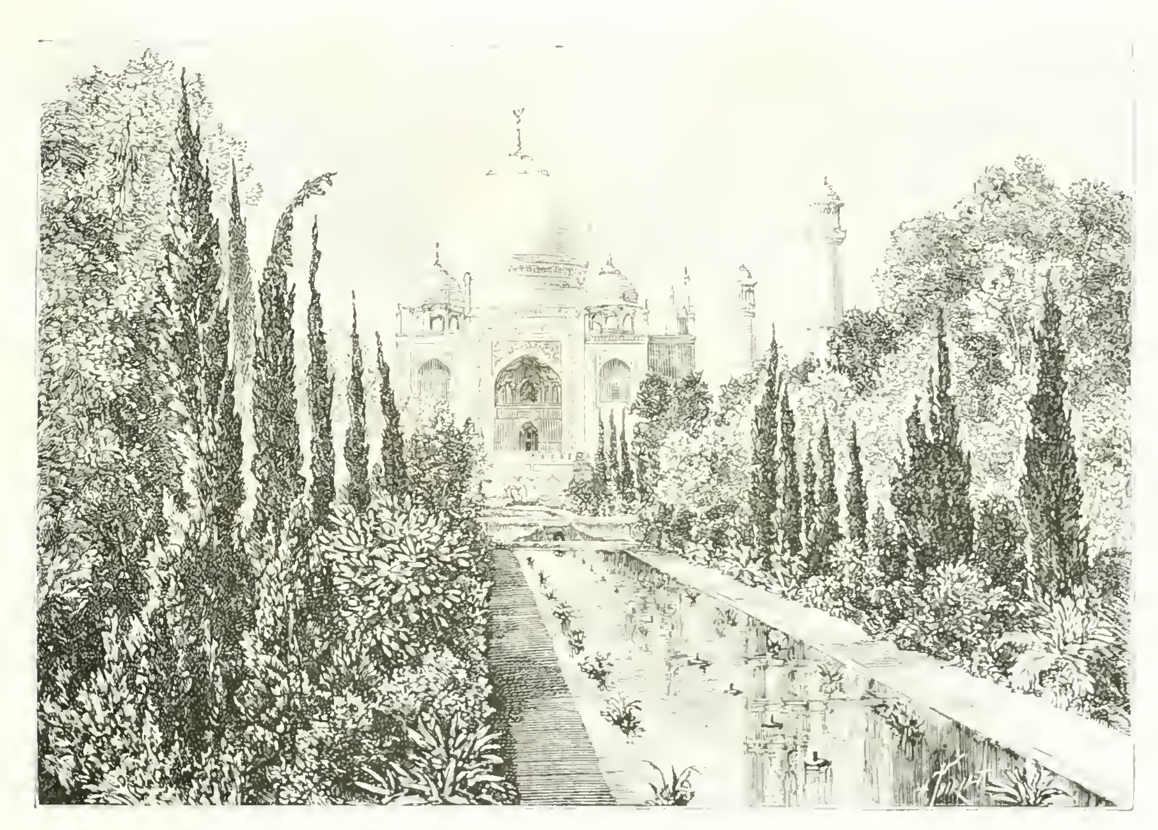
Ma première visite fut pour le Tadj-Mahal, le fameux mausolée de la sultane favorite du chah Jehan (1628). Parmi les monuments du pays, c'est presque le seul qui soit dans un si parfait état, il a été respecté par les révolutions, et le gouvernement anglais fait tous les sacrifices actuellement, il faut le reconnaître, pour sa conservation. Il est loin d'en être de même, malheureusement, pour la plupart des autres monuments de l'Inde. Ce tombeau merveilleux, qui domine la rivière Jumna, forme un ensemble considérable. Placé sur une terrasse assez élevée, sur laquelle on monte par de grands perrons de marbre, il est au centre d'une vaste plate-forme dallée et forme un carré dont les angles sont coupés. Un dôme de 25 mètres de hauteur, de proportion parfaite, le surmonte. Le mausolée est accompagné de quatre minarets qui contribuent à lui donner une silhouette pleine d'élégance ; à sa droite et à sa gauche sont placées deux mosquées. Rien ici ne rappelle des motifs d'architecture hindoue comme à Futtehpore Sikri ou Secundra : c'est l'art sarracénien dans toute sa pureté.

Ces monuments se détachent au milieu d'un jardin délicieux, orné de bassins de marbre, dont le plan général rappelle ceux de nos anciens parcs français. Des portiques latéraux règnent le long des murs d'enceinte et de beaux pavillons d'entrée donnent accès dans ce séjour enchanteur.

La décoration intérieure du mausolée est d'un luxe extraordinaire. Sous le dôme féerique, on ne saurait voir que des marbres rares délicatement travaillés ; le tombeau enfin, avec sa clôture de marbre ajouré, rempli de mosaïque de pierres précieuses, telles que cornaline, lapis-lazuli, etc., formant des arabesques et des rinceaux de fleurs, est un véritable chef-d'œuvre.

Le fort qui renferme le palais, les pavillons de grande réception et la mosquée de Muti Musjid, a conservé un grand caractère avec ses hautes murailles crénelées, mais il a subi bien des désastres, et, dans beaucoup de ses parties, de nombreux changements l'ont défiguré. Ce qu'on peut voir encore des appartements royaux donne cependant l'idée de la splendeur de ces habitations des anciens rois.

Le sérail est placé sur une haute terrasse rectangulaire d'où l'on découvre d'un côté le vaste panorama de la campagne avec la belle rivière Jumna. Les trois autres côtés sont occupés par les différents bâtiments qui constituaient le palais, la terrasse est remplie par des jardins et des bassins de marbre où les femmes venaient se baigner au milieu des jets d'eau et des fleurs sous les yeux de leur seigneur et maître. Lui-même se plaçait alors avec la sultane favorite sous un magnifique pavillon soutenu par de légères colonnettes, rempli de peintures à



Le Tadj Mahal a Agra.
D'après nature.

fond d'or. Le pavillon particulier de la reine, tout de marbre blanc, est décoré intérieurement comme ceux des princesses des *Mille et une Nuits*. Les murailles sont garnies de plaques de marbre sur lesquelles une mosaïque de pierres précieuses dessine des rinceaux de fleurs ou des motifs gracieux.

Dans la salle de bain du roi, la voûte et les parois des murailles sont couvertes d'une mosaïque faite de menus morceaux de glace maintenus par de légers brins de stuc finement découpés, formant des enroulements variés. Cette décoration originale, pareille à une belle guipure posée sur un miroir, est d'un effet véritablement éblouissant de richesse.

La ville d'Agra, par elle-même, n'offre pas un intérêt bien considérable : ce n'est qu'à une étape plus éloignée, à Muttra, que le touriste peut satisfaire sa curiosité. Cette petite ville, comme celle de Bénarès, a su rester hindoue, malgré le voisinage des Indiens musulmans; elle possède un beau temple, très fréquenté par les habitants, qui y font de nombreux pèlerinages. La grande pagode de Bindrabun, quoique inachevée, est un intéressant exemple du style aryen. Relativement moderne, comme les monuments construits par Jehan et Akbar, les sultans d'Agra, il a été élevé par Man Singh, qui régnait à Jeypore de 1592 à 1615, dans le Radjpoutana. Akbar, tout-puissant alors dans son séjour de Futtehpore Sikri, était assez libéral quoique mahométan, et loin d'agir comme d'autres rois de sa dynastie, qui souvent ont détruit les anciens temples hindous et en ont pris les matériaux pour élever leurs mosquées, il tolérait les idées religieuses hindoues et permettait même l'érection de nouveaux temples qui n'étaient pas voués à Mahomet.

Le plan de Bindrabun est en forme de croix à trois branches égales. Les façades extérieures et les murailles intérieures du temple sont couvertes de sculptures aux motifs variés dont les compositions témoignent d'une imagination extraordinaire. La pierre de grès rouge, employée partout pour les grandes constructions du pays, se prête étrangement à ce genre d'architecture. Coupée en forme de dalle relativement peu épaisse et posée comme un plancher sur de légers piliers, elle sert de plafond à des portiques qui ont souvent plus de 4 ou 5 mètres de portée. Ces pierres se découpent en forme de colonnettes ou de balustrades finement ajourées, et grâce à leur élasticité peuvent s'assembler entre elles comme des pièces de menuiserie ou de charpente. Les murailles réelles, élevées en briques, sont recouvertes intérieurement et extérieurement de ces plaques de pierre ou de marbre dont les faces sont ornées de gravures ou d'ornements sculptés.

Les rues de Muttra, surtout celles qui descendent vers la Jumna, sont remplies de maisons particulières fort riches en curieux ornements de bois sculpté. J'étais en contemplation devant l'une des plus jolies; son propriétaire me voyait de son balcon et me fit signe d'entrer chez lui. Enchanté de pouvoir visiter une maison de la ville de Muttra, j'entrai bientôt dans la cour intérieure ornée d'un joli jardin. Mon Hindou était déjà descendu pour me recevoir et, me prenant la main, il me conduit aussitôt sur sa terrasse qui domine la rivière. Il me fait asseoir sous un pavillon soutenu par huit colonnettes de bois, ornées de fines sculptures. J'échangeai quelques mots avec mon aimable hôte, grâce à mon *boy*, et sachant que j'étais Français, il me conduisit dans une petite galerie pour me montrer parmi

ses curiosités une mappemonde. Il m'indiqua Paris avec son doigt, me disant qu'il avait entendu quelquefois parler de cet endroit si éloigné de son pays. Je vis avec lui d'autres salons et chambres de sa maison spacieuse : tous étaient simplement arrangés d'ailleurs, n'ayant presque pas de meubles ni d'ornements. Les curiosités consistent surtout en lustres à pendeloques de cristal venant d'Angleterre et en mauvaises lithographies coloriées, encadrées sur les murs blanchis à la chaux, où l'impératrice des Indes et le prince de Galles ne sont pas représentés à leur avantage. Tout le luxe de l'Hindou était certainement dans un corps de bâtiment caché sous les fleurs au fond de son jardin ; mais le logis des dames est un lieu impénétrable : il fallait me contenter de la terrasse avec son pavillon sculpté, seule partie luxueuse de l'hôtel, permise aux amis ou aux visiteurs. Avant de nous quitter, je lui donne ma carte, en souvenir de moi ; mon hôte n'en avait pas, mais tout joyeux de pouvoir me rendre ma politesse, il me remit une bande de son journal avec son nom : « Lala Sri Gorinda Sahed » — et me donne en même temps un mot de recommandation qui pouvait me permettre de visiter, à une petite distance de la ville, la campagne d'un riche joaillier de ses amis. Les jardins, avec leurs parterres droits, remplis de fleurs arrosées à grands frais et de beaux bassins de marbre, formaient un ensemble charmant. Sur une terrasse qui domine la rivière, j'admirai deux petits temples en marbre dédiés à la déesse Parvati. Plus loin, sous les ombrages, dans les quinconces du parc, il y avait une ménagerie peuplée de toutes les espèces rares des singes de l'Hindoustan et d'oiseaux au brillant plumage. Je sortais de cette demeure somptueuse, les gardiens respectueux m'offrent un beau bouquet et des fruits : c'est la manière hindoue de demander un pourboire.



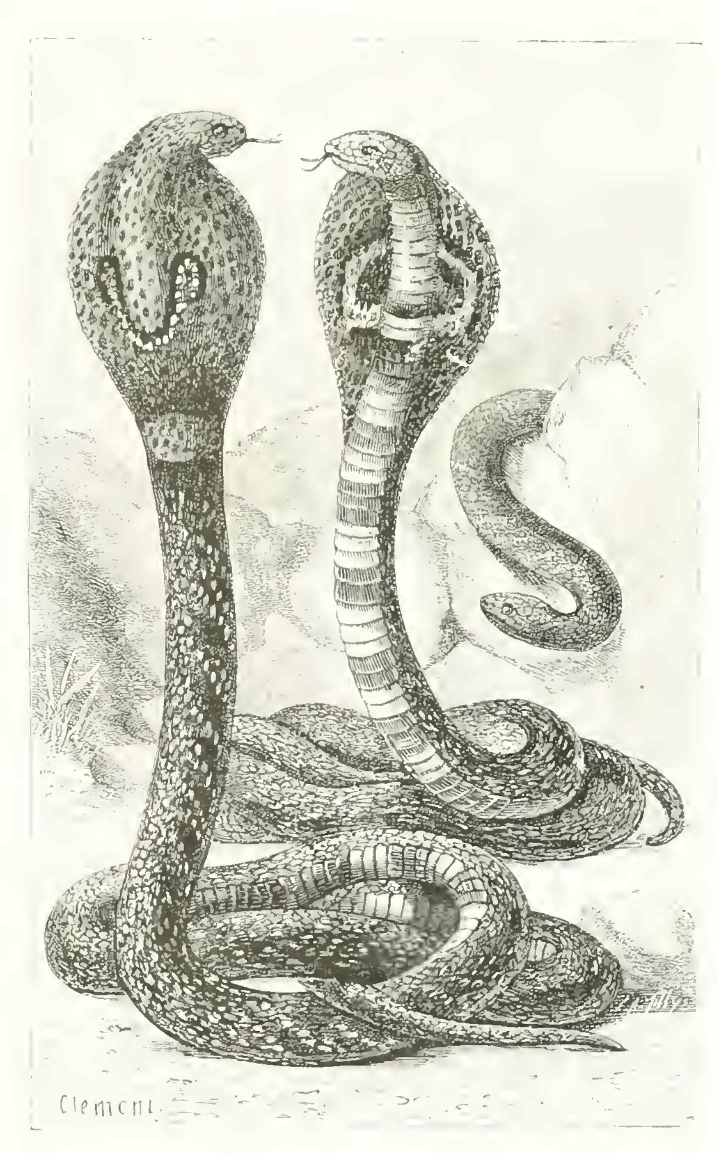
CHAPITRE III

DELHI. — M. EDWARD O'BRIEN. — LES PRISONS. — UNE TUERIE DE SERPENTS. — DYNASTIE DES PATANS. — LES VOIES SACRÉES. — MONUMENTS DE KUTUB. — TOOGLUCKABAD. — LE PALAIS DE DELHI. — MOSQUÉE DE JUMMA MUSJID. — PRIÈRES DU SOIR. — SIMLA. — VISITE CHEZ LE VICE-ROI. — UN NOUVEAU PALAIS. — CHUTE DANS LA GAMBA. — UMBALLA. — LAHORE. — PADICHAH ET WAZEER KHAN. — TOMBEAU DU CHAH JEHAN. — SÉJOUR DE LA JOIE. — LE BAZAR. — PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Grâce à l'obligeance de M. Gosselin, consul de France à Calcutta, qui remplaçait alors M. Harmant, en congé, mon arrivée à Delhi était signalée et des recommandations gracieuses m'avaient précédé. M. Edward O'Brien, *deputy commissioner* du gouvernement, me présentait tout d'abord aux membres du Club de Delhi et me faisait donner mes entrées à la bibliothèque de la ville, où je pouvais recueillir tous les renseignements historiques du pays. Puis le colonel Bridges, auquel j'avais été rendre visite, me fait inviter par messieurs les officiers du 22[e] régiment du *Punjab infantery* qui m'invitent à leur mess. Me voici bien étonné et charmé de n'être plus seul comme les jours derniers et d'être si bien reçu par de nouveaux amis anglais empressés à me rendre service.

M. O'Brien veut me montrer lui-même tout ce qui a rapport à ses occupations. Je visite avec lui les prisons où sont enfermés près de 500 hommes et 300 femmes. Ceux qui sont condamnés aux travaux forcés deviennent peu à peu d'habiles ouvriers et même quelquefois des artistes; on leur enseigne l'art de faire les tapis et bon nombre de ceux que nous achetons en Europe et que nous admirons, ont été tissés par eux. Quelques-uns sont au secret, ce sont des solitaires, comme on dit ici. Presque tous des assassins ils ont, à la manière des bêtes féroces du Jardin des Plantes, une sorte de niche où ils peuvent se retirer et une petite cour à ciel ouvert pour se promener; trois d'entre eux étaient condamnés à mort et devaient être pendus dans peu; ces Indiens paraissaient cependant dans une indifférence

complète de leur sort, ils chantaient pour passer le temps ou sommeillaient comme des gens qui ont la conscience tranquille. Nous rentrons pour déjeuner chez M. O'Brien : le dessert était à peine fini que je vois entrer, sur un signe de mon hôte, deux Indiens chargés de paniers qu'ils déposent sous la véranda. Ces paniers étaient remplis de serpents les plus dangereux du pays.



Le Cobra (Naja tripudians).
(D'après nature.)

Les Indiens ouvrent le couvercle avec précaution, un cobra ou un serpent minute sortent graduellement et sont tout aussitôt décapités par eux. Le sol dallé est bientôt jonché de cadavres, 80 têtes sont comptées pour chacune desquelles ces chasseurs de reptiles reçoivent quatre annahs (menue monnaie du pays, quatre annahs valent environ cinq centimes).

Parmi les victimes, les cobras étaient les plus nombreux et la taille de quelques-uns d'entre eux atteignait $1^m,60$ de longueur. Les Indiens savent les prendre dans les vieux troncs d'arbres, les murs en ruine où ils se trouvent le plus souvent : ces serpents, aidés il est vrai par les tigres et les crocodiles, sont cause tous les ans de la mort de plus de vingt mille personnes, aussi les indigènes les craignent-ils à bon droit. L'attitude étrange que ces reptiles prennent dès qu'ils sont inquiétés et leur venin mortel exercent une impression profonde dans l'esprit de la population disposée à ajouter foi à toutes les superstitions et à toutes les légendes. D'après les croyances populaires, le cobra est un serpent

favori de Bouddha et de nombreux autres dieux ; s'il vous a mordu, on pense qu'il est l'instrument de la vengeance divine. Aussi le cobra est-il souvent considéré comme un être sacré ! M. O'Brien me disait que quelquefois un riche Hindou de Delhi avait essayé de protester contre son désir de destruction en faisant donner cinq annahs au lieu des quatre qu'il offre habituellement par tête de reptile à ceux qui les lui apportent, et qu'alors les cobras avaient été aussitôt rendus par lui-même à la liberté dans son propre jardin.

C'est ainsi d'ailleurs que les Anglais et les Hindous s'entendent sur presque toutes choses ; malgré leurs efforts, les Européens n'arrivent à faire qu'un progrès bien lent sur l'esprit des indigènes. Les mœurs, les idées religieuses surtout, sont tellement différentes qu'il faudra bien des années pour que des changements réels puissent s'accomplir. Les Hindous sont polis et quelquefois aimables avec les étrangers, mais une barrière infranchissable existe toujours entre les deux races ; ces derniers ne peuvent que bien rarement compter sur une réelle sympathie.

Delhi est d'origine beaucoup plus ancienne qu'Agra : on sait qu'en l'an 1193 de notre ère les Gourides, peuples musulmans dont l'origine première est restée inconnue et qu'on suppose être venus de Gouri, ville de la Russie d'Asie, pénétrèrent dans l'Inde et vainquirent le roi hindou de Delhi Prithiray, ayant à leur tête le sultan Shahab-Ud-din. Celui-ci mourut en 1206, son grand général en chef, Kutub-Ud-din-Ibek, originaire de l'Afghanistan, lui succéda. Une dynastie fut fondée par lui, connue sous le nom des Patans, et pendant un siècle et demi elle régna sur ce nouvel empire. Des révolutions intestines survinrent, affaiblissant la puissance des Patans ; en l'an 1494 elle fut complètement réduite par les efforts de Baber, l'empereur mogol dont nous avons parlé précédemment.

La splendeur des monuments d'Agra nous éblouit, ceux de Delhi excitent en nous des étonnements nouveaux.

C'est en dehors de la ville et aux environs que l'architecture plus ancienne, celle de la dynastie des Patans peut être étudiée. Le palais de Delhi et la célèbre mosquée Jumma Musjid, élevés par les soins des empereurs mogols, appartiennent au même genre d'architecture que les monuments d'Agra.

Delhi est entourée de ruines, comme l'antique Rome, elle possède des voies sacrées bordées de tombeaux dont l'architecture est bien différente, il est vrai. Elle se rapproche de celle des monuments de l'ancienne Perse : les murs et les dômes de ces tombeaux sont couverts de faïences encore éblouissantes de couleur ou revêtus de plaques de marbre. Ils devraient cacher les restes des héros musul-

mans, mais les tombes ont été violées pendant les guerres ainsi que les mosquées qui étaient faites pour les protéger. Vainqueurs des Aryens, les premiers occupant du nord de l'Hindoustan, ils ont été subjugués à leur tour.

La campagne forme un vaste cimetière dont les tombes majestueuses se perdent jusqu'aux derniers plans de l'horizon. Le minaret de Kutub et le tombeau d'Ala-Ud-din sont, avec d'anciens cloîtres hindous, les plus beaux monuments parmi ces restes grandioses. Ils constituent, avec quelques grands tombeaux voisins, une vaste nécropole qui se mêle aux vestiges de l'ancien Delhi. A cinq milles de distance, le fort de Toogluckabad, qui abrite une cité ruinée dans ses murs crénelés, et le tombeau du chah Toogluck (1321), le quatrième de la dynastie des Patans, continuent pour ainsi dire la suite de ces merveilleux souvenirs. L'esprit reste confondu devant un tel amas de débris, mêlés à des œuvres incomparables. Les temples hindous de Kutub, qui existaient avant l'apparition des musulmans, appartenaient à la secte des Jainas, qui se rapproche de la religion bouddhique. On remarque encore leurs anciennes colonnades, ornées de caissons, formées de dalles de pierres superposées et dont tous les piliers sont couverts de sculptures.

La plus grande partie de ces temples a été renversée par les musulmans, qui mirent à leur place les monuments voués à leur religion.

Les architectes mahométans, tout en élevant les belles murailles qui enfermaient leur mosquée, surent utiliser ou déplacer les piliers hindous suivant les besoins des constructions nouvelles. Quoique leur ensemble soit encore superbe, ce n'est pas ce qu'on admire le plus au Kutub, les monuments des conquérants musulmans les dépassent de beaucoup à tous les points de vue.

Les arcs monumentaux qui faisaient autrefois partie de la façade de la mosquée datent du règne de Kutub-Ud-din (1196). Le minaret fut construit par son successeur Shum-Ud-din Altumsh (1210). Il s'élevait autrefois à une hauteur de près de 80 mètres. Aujourd'hui, le pavillon qui le couronnait s'étant écroulé, c'est le quatrième des balcons dont il est orné, qui marque sa hauteur actuelle, elle est de 65 mètres environ. La base du minaret est de 14 mètres. Construit tout en pierre de grès rouge dont les assises sont coupées, à des hauteurs voulues, par de hautes bandes de marbre blanc couvertes d'inscriptions sculptées, il est la véritable merveille de Kutub.

Le tombeau d'Altumsh et surtout celui du roi son successeur Ala-Ud-din (1310) sont des chefs-d'œuvre du style créé sous la dynastie des Patans. S'inspirant encore de l'ancien art hindou, les artistes musulmans savaient en prendre les plus

beaux détails pour embellir leurs monuments et les mettre au rang des grandes œuvres de l'art.

Si nous rentrons dans Delhi, nous voyons le palais enfermé dans ses murs d'enceinte. Il forme un ensemble plus considérable que celui d'Agra et il est construit comme ce dernier sur les bords de la Jumna, mais il est moins pittoresque d'aspect. Toutes les constructions qui le composent, élevées par le chah Jehan, empereur mogol (1628-1658) se trouvent sur un terrain plat, presque au niveau de la Jumna. L'ensemble des pavillons et des bâtiments en façade sur la rivière, avait un développement de près de 700 mètres. Malheureusement la plus grande partie en est détruite ou défigurée. L'admirable salle d'audience privée, le *Dewanni Khas*, existe cependant. Toute resplendissante avec les ornements de pierres précieuses incrustées dans ses piliers de marbre blanc et les peintures d'or de ses voûtes, elle apparaît peut-être plus belle encore que celle d'Agra; les salles de bains et la petite mosquée de marbre, enfin la grande salle de justice où le public pouvait être admis, composent les restes magnifiques de l'ancienne demeure du chah Jéhan.

La grande mosquée de Delhi, le Jumna Musjid peut compter parmi les monuments d'architecture sarracénienne qui ont le plus d'importance dans la province.

L'édifice entier est élevé sur un haut soubassement de pierre. Des escaliers monumentaux conduisent les fidèles aux trois pavillons d'entrée et dans la cour intérieure, dont le centre est occupé par une magnifique fontaine de marbre qui sert aux ablutions.

A l'heure du coucher du soleil, les musulmans de Delhi viennent dans cette cour faire leurs prières à Mahomet. Caché discrètement sous les portiques, j'allais souvent assister à leurs dévotions. Je voyais plus de quatre cents fidèles accroupis sur un long tapis posé sur les dalles de marbre. Placés sur deux rangs, bien alignés les uns auprès des autres, ils sont en extase devant la belle mosquée. Les dernières lueurs du soleil couchant illuminent ses minarets et ses dômes de marbre, ainsi que les magnifiques perspectives des portiques, qui apparaissent à ce moment, semblables à des temples d'apothéose. Les prières et les génuflexions continuent dans le plus grand recueillement, puis chacun se retire en silence. La simplicité extrême de cette cérémonie contraste étrangement avec la splendeur du lieu grandiose où elle s'accomplit, mais le spectacle en est imposant, il laisse dans l'esprit une impression qu'on ne saurait oublier.

Après une visite à Delhi, tout voyageur doit aller à Simla, capitale d'été du gouvernement anglais depuis l'année 1864, située dans les monts Himalaya, à

2154 mètres au-dessus du niveau de la mer, à une distance de 259 milles de Delhi.

Simla, charmant séjour rempli de luxueuses villas, est placé sur les montagnes d'une façon admirable. Les rues indigènes, avec leurs primitives maisons de bois construites en bordure le long des grands degrés de pierre qui suivent les pentes inégales de la montagne, offrent un coup d'œil très pittoresque. Ce sont des montées, des descentes perpétuelles et partout les yeux sont charmés par les brillantes devantures de magasins nombreux. Certains d'avoir, dans cette petite ville d'été, l'occasion de vendre plus que partout ailleurs à la haute société anglaise, les marchands indiens ont su créer, dans les rues de Simla, une véritable exposition permanente, composée de tous les objets intéressants qu'on peut trouver aux Indes et dont quelques-uns, les bijoux et les broderies, atteignent des prix très élevés. Les environs sont superbes, et, grâce aux routes créées par le gouvernement, les promenades peuvent se faire aisément dans les forêts. Les panoramas de la montagne, toujours intéressants, se déroulent devant vos yeux, mais ils ne sont pas comparables cependant à ceux de Darjeeling qui possèdent, comme derniers points de vue parmi les nuages, les monts Everest et Kantchinjunga.

J'étais assez heureux à Simla pour posséder une lettre de recommandation qui fut remise aussitôt mon arrivée à la résidence du vice-roi : je ne tardai pas à en constater les gracieux effets.

Rentré d'une longue excursion, à l'hôtel, on me remet une grande lettre qu'un garde habillé d'une robe rouge a apportée. C'est lord Dufferin, alors vice-roi des Indes, qui me fait prier par son secrétaire particulier de bien vouloir venir le lendemain à deux heures pour partager son *tiffin*.

Lady Dufferin est une personne d'une distinction rare, et, malgré sa haute situation, sa simplicité est extrême : présenté par elle à ses fils et à ses filles, je pouvais me figurer aussitôt que j'étais reçu en ami. Lord Dufferin vint ensuite me serrer la main et nous avons *tiffiné* fort gaiement, étant dans l'intimité de la famille avec quelques aides de camp. Le repas est rapidement terminé ; nous saluons les dames, qui disparaissent, et lord Dufferin me prie de l'accompagner pour visiter avec lui les travaux d'un superbe palais qu'il faisait construire sur un endroit découvert de la montagne tout auprès des jolis chalets qui lui servaient provisoirement de résidence. Le monument est grandiose, surtout intérieurement, les salons avec leurs larges fenêtres s'ouvrant sur les vues des montagnes étaient merveilleux.

Les travaux achevés monteront sans doute à plus d'un million. Une quantité

d'ouvriers tous Hindous, garnissaient le chantier et beaucoup de femmes travaillaient avec eux, ce sont elles qui gâchent le mortier, mais tout en faisant leur besogne, elles ne quittent pas pour cela la collection de bijoux qui chargent leurs oreilles et qu'elles possèdent sur leur tête, au cou, aux bras, et aux pieds. Elles sont chargées des menus ouvrages de la construction et jouent dans ces travaux le rôle de nos jeunes gâcheurs de plâtre parisiens. J'en ai vu d'ailleurs souvent aussi le long des routes occupées à tailler avec un marteau les cailloux.

J'allais prendre congé de lord Dufferin, lorsqu'il voulut bien me demander ce que je pouvais désirer pendant mon voyage. « C'est d'avoir une entrevue avec l'un des plus importants rajahs de l'Inde, lui ai-je dit, si cela n'est pas trop indiscret. — Je vous ferai obtenir une entrevue avec le rajah de Jeypore et vous donnerai toutes les facilités pour votre séjour en Kashmir. » C'était plus que je n'aurais osé demander.

Je quitte Simla au bout d'un court séjour et prenant place dans un *tonga*, voiture de façon indienne, que des loueurs indigènes vous procurent, je suis conduit en quinze heures à Umballa, où le chemin de fer vous mène à Lahore. Au pied des montagnes, près du curieux petit village Kalka où j'avais passé la nuit quelques jours auparavant, la rivière Gamba doit être traversée à gué ; on dételle les deux chevaux du tonga pour les remplacer par quatre bœufs qui me tireront dans la rivière. La manœuvre me paraissait fort bien comprise, mais il y a le service de la poste qui se combine d'une autre façon. Des éléphants sont chargés du soin de porter sur leur dos les facteurs et les lettres de l'autre côté de la Gamba.

Nous étions arrivés assez péniblement au milieu du parcours qu'il faut traverser, les roues s'enfoncent dans le sable et les bœufs tirent courageusement, conduits par des Indiens qui marchent dans l'eau, lorsque j'aperçois les éléphants courriers des postes, qui viennent en sens contraire. Les quatre bœufs de mon tonga prennent peur à leur vue ; malgré leurs conducteurs, ils font un si brusque mouvement que ma voiture allait être renversée sans le secours immédiat de quelques Indiens qui passaient en même temps que nous la rivière. Les eaux peu profondes de la Gamba, entraînées par un courant assez rapide, entrent dans le tonga où j'étais assis sur des coussins et me procurent un bain inattendu. Mon boy, qui était resté sur le siège, tombe en même temps que quelques paquets mal attachés, dans la rivière ; l'émotion devient générale, mais rien de grave n'ayant eu lieu, nous rions de l'accident. Tout mouillés à notre arrivée à Umballa, il faut raconter notre aventure aquatique à l'Indien du *bungalow* et nous nous séchons

assez rapidement à la manière des Indiens de Bénarès qui chargent le soleil de la besogne.

Le jour n'était pas encore assez avancé pour ne pas nous permettre d'aller à six milles de distance visiter les baraquements considérables qui servent à loger un petit corps de l'armée anglaise.

Umballa, qui possède près de 26 000 habitants, est fort pauvre d'aspect ; beaucoup de ses maisons sont construites en terre. La résidence anglaise y est assez importante par suite des baraquements militaires et le gouvernement en a fait en même temps un centre pour le service civil.

Les principaux monuments qu'on peut remarquer aujourd'hui à Lahore sont de diverses époques rappelant les règnes d'empereurs mogols. Jehan Gir (1605-1628), le septième de la dynastie de Baber, fit de cette ville son séjour préféré.

Son palais a subi bien des révolutions, et de son ancienne splendeur il reste peu de souvenirs. La mosquée du Padishah construite par les ordres de Jehan Gir est presque aussi belle que celle de Delhi, mais de proportions moins grandioses, on ne la voit pas moins avec une curiosité nouvelle à cause de sa décoration intérieure qui ne ressemble en rien à celle de cette dernière. Toutes les murailles et les voûtes, dans Padishah, sont enduites de stuc blanc rehaussé de peintures à fresque. Les sujets des panneaux représentent des palmes brillantes semées dans des rinceaux de fleurs. Il en est de même dans la mosquée plus moderne de Wazeer Khan, située dans la ville même. Les cinq travées qui forment le motif principal de la mosquée sont garnies de fresques composées, de dessin et de couleur, comme les plus beaux cachemires de l'Inde. Les murs semblent tendus de ces admirables étoffes ; leur couleur délicate et harmonieuse fait un contraste étonnant avec celle des faïences brillantes qui ornent toutes les façades des portiques de la grande cour et des minarets qui sont auprès. Le mausolée qui renferme les tombeaux de Jehan Gir et de sa femme Nurjehan est certainement ce qu'il y a de plus intéressant. Il est situé aux environs de la ville, près de la rivière Ravi, au milieu d'une campagne remplie et de dattiers de beaux arbres. Quatre hauts minarets surmontés de gracieux pavillons dont les soubassements sont de pierres de grès rouge incrustées de marbre blanc, s'élèvent aux angles d'une immense terrasse rectangulaire. Celle-ci est couverte d'un dallage de marbres de couleur formant un merveilleux tapis au centre duquel se trouve le mausolée.

Les tombeaux, comme ceux de Secundra ou du Tadj, sont de marbre blanc incrusté de pierres rares. Le haut soubassement de la terrasse se compose de portiques ornés de faïences colorées, mélangées à des peintures à fresque. De

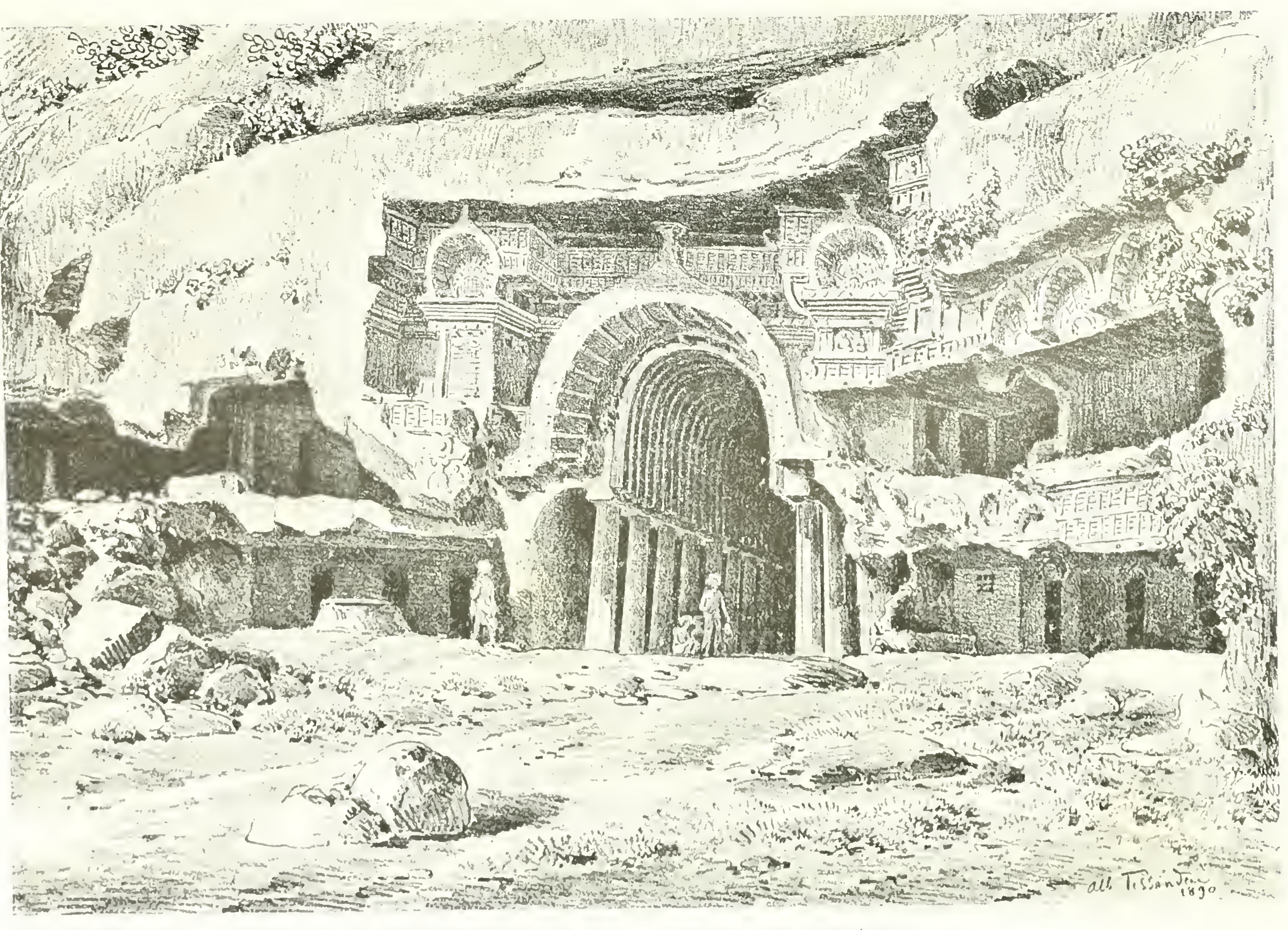
nombreux monuments, dont la variété dans la décoration semble inépuisable, charment vos regards à Lahore. Les anciens empereurs mogols ont laissé encore, aux environs de cette ville, d'autres traces de leur splendeur. Les pavillons et jardins de Shalimar, connus également sous le nom de *Séjour de la joie*, sont composés avec un art sans égal. Ils ont été construits par le chah Jehan (1628-1658).

Le plan général, conçu comme les parcs français du XVIIe siècle, forme trois vastes amphithéâtres ornés de bassins de marbre d'où jaillissaient mille jets d'eau se communiquant entre eux par des cascades. La pièce d'eau centrale, dominée par de grands pavillons couverts de peintures, est encore aujourd'hui une merveille. Sous les arbres, presque tous des manguiers séculaires au feuillage sombre, et près des murs d'enceinte, se trouvent les bains des femmes du roi. De délicieuses peintures à fresque en ornent les murailles. Le gouvernement anglais réalise tous les ans une somme considérable avec tous les fruits du jardin, mais il laisse tomber en ruine toutes choses en ce séjour enchanteur.

La ville de Lahore est fort attrayante à visiter ; elle possède maints endroits pittoresques, surtout dans le quartier où se trouve le bazar.

Le carrefour que représente la planche n° 1 peut compter parmi les points les plus curieux. La maison placée à gauche du dessin est seule enduite de stuc couvert de peintures de couleurs, ocre, bleu ou rouge du plus heureux effet, mais les autres ont leur façade chargée de *vérandas* ou de *moucharabis* s'étageant les uns sur les autres, terminés par des terrasses aux balustrades découpées ou coiffées de dômes gracieux. Toutes en bois, ces maisons rivalisent d'élégance et de richesse. Chacune d'entre elles apparaît aux yeux comme un véritable petit chef-d'œuvre de sculpture.

Je venais de terminer mon dessin lorsqu'un orage, qui se préparait déjà depuis quelques moments, vint à éclater. J'eus à peine le temps de regagner la voiture qui m'attendait à quelques pas de distance ; la pluie devint torrentielle. Nombre de rues par lesquelles je devais passer sont changées instantanément en rivières à courant rapide. Il faut attendre la fin de cette inondation subite. Les Hindous ôtaient vivement leurs babouches pour mieux courir dans les eaux et ne craignaient pas de montrer leurs jambes, en relevant leurs légers vêtements de mousseline qui collaient déjà sur leur peau bronzée. Les nombreux gamins, heureux de voir la pluie, accourent au contraire : profitant de la circonstance, ils enlèvent le peu de vêtements qu'ils possèdent pour pouvoir barboter à l'aise dans les cascades improvisées par l'orage. On n'entend que des rires, des cris de gaieté et je me réjouissais, abrité comme j'étais, de toutes les bousculades



Pl. IV. — Temple souterrain de Bhaja et ses viharas (Inde).
D'après nature, voy. p. 88.

aquatiques de cette populace si amusante, si pittoresque à observer pour un étranger. Rentré à l'hôtel, j'eus la visite des marchands qui, prévenus de mon prochain voyage en Kashmir, venaient me faire choisir mon équipement. Il faut des tentes, des ustensiles de cuisine, des lits, etc., pour aller passer une dizaine de jours dans les montagnes des forêts de l'Himalaya kashmirien et vivre de la vie ancienne de l'Inde, celle d'avant la création des chemins de fer.

Ces préparatifs sont promptement terminés; mon boy, qui devait devenir encore mon cuisinier pendant mon séjour à Kashmir, prend la responsabilité de tous les vivres nécessaires, nous quittons Lahore pour gagner en douze heures la station de Rawal Pindi.



CHAPITRE IV

LES CHEMINS DE FER. — ROUTE DE KASHMIR. — FORT D'ORIE. — PONT SUSPENDU EN BRANCHAGES. — KASHMIR ET SES PONTS DE BOIS. — LAC DE SRINAGAR ET JARDINS FLOTTANTS. — LA VIGNE. — LES ANCIENS TEMPLES. — FIÈVRE PALUDÉENNE. — UMRITSIR. — SECTE DES SIKHS. — LE TEMPLE D'OR. — JARDINS DE LA VILLE. — GRANDE FÊTE MUSULMANE. — JEUX INDIENS.

Depuis les guerres que les Anglais ont eu à subir dans leur immense colonie des Indes, ils ont construit des chemins de fer qui réunissent toutes les villes principales entre elles.

On les a commencés en 1850, et des lignes nouvelles ne cessent de s'établir.

Le terrain, presque toujours uni, a favorisé singulièrement la construction rapide de ces voies ferrées. La distance considérable qu'il faut parcourir pour se rendre de Calcutta à Peshawar, 2543 kilomètres, la dernière ville frontière avant l'entrée dans l'Afghanistan, est faite sur un sol dont les mouvements ne sont pas apparents pour ainsi dire. Delhi, le point le plus élevé, est à 260 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il ne faudrait pas croire cependant que sur tout ce parcours il n'y a point, de temps à autre, de travaux d'art importants. L'un des principaux est le magnifique pont qui a été construit en 1880 sur la Jhelum, près de la petite ville de Wazirabad, par les ingénieurs anglais Westwood, Baillie and Cie. Il a 1827 mètres de longueur et une seule voie avec deux petits chemins de chaque côté pour faciliter le service et le passage des piétons. Les wagons de première classe sont confortables, on peut s'y étendre aisément, tous possèdent des cabinets de toilette. Dans quelques-uns d'entre eux, il est possible de prendre des douches, aussi sont-ils fort recherchés des voyageurs.

Depuis Calcutta, le pays qui se déroule devant vos yeux est presque toujours plat et monotone.

Les trains marchent lentement, s'arrêtant à toutes les stations pour prendre le plus souvent un grand nombre d'indigènes des deux sexes, car ils sont très amateurs de déplacement. Ces gens affairés, chargés de paquets, criant et gesticulant entre eux avec une volubilité extrême, donnent à l'Européen le seul spectacle amusant qu'il puisse avoir en dehors de la monotonie de la route. Ces malheureux sont empilés outre mesure dans leur wagon de troisième classe, cependant la chaleur ne paraît pas trop les incommoder. Ils descendent seulement à toutes les stations permises pour remplir d'eau le petit vase de cuivre que tout bon Hindou ne quitte jamais, et aidés de quelques gâteaux frits qu'ils ont en réserve, ils continuent leur voyage.



Terrassiers de la vallée de Kashmir.
D'après nature.

C'était Rawal Pindi ma dernière étape en chemin de fer, avant de gagner la frontière du royaume encore indépendant de Kashmir. On loue un *tonga*, et en quelques heures, par une belle route de montagne, nous montons jusqu'à Murree, petite ville située à 2000 mètres d'altitude. A partir de là commence véritablement le voyage de Kashmir.

Pour porter tous les bagages, il me fallait huit coolies, j'avais en outre pour moi un cheval et un autre pour mon domestique : cela formait presque une petite expédition : il ne faudrait pas croire cependant que tout cet équipage soit très dispendieux. On le renouvelle à chaque étape; les huit coolies coûtent 4 roupies (7 fr. 20); les deux chevaux, la même somme; bien entendu, on n'a pas à s'occuper de la nourriture des hommes et des bêtes. Le voyage à travers les montagnes est assez facile d'ailleurs et n'offre pas de grandes fatigues. Il y a des relais bien disposés aux endroits voulus, de sorte qu'avec les tentes et provisions tout se passe aisément. Les grandes pluies ont détruit une grande partie de la route à suivre. Les talus n'ont aucune consistance. Ils sont composés presque partout d'un mélange énorme de roches roulées, de galets mêlés à la terre qui font voir les révolutions considérables et les changements de lits de

la rivière la Jhelum, de sorte que lorsqu'ils sont détrempés ils glissent en emportant les ponts et les ouvrages de soutènement. J'étais souvent forcé de faire d'assez grands détours par les forêts pour retrouver un peu plus loin un bout de route réparée ou non éboulée. Le gouvernement anglais, d'accord avec le maharajah de Kashmir, a mis tout un monde d'ouvriers pour refaire le plus vite possible cette route si nécessaire. Mais ces ouvriers sont loin de travailler comme les nôtres. Nos terrassiers, par exemple, enlèveront de leurs bras vigoureux et jetteront au loin toute une pelletée de terre ; il faut deux hommes, en ce pays, pour faire cette besogne. Le premier ouvrier enfonce sa bêche dans la terre, le deuxième, à l'aide d'une corde attachée au bas du manche de l'instrument, la retire mollement et en verse le contenu à quelques pas de distance (p. 45). Là où chez nous quelques hommes suffisent, il en faut à Kashmir plus du double et encore ils dorment souvent. Cette route est terminée actuellement ; des bungalows sont confortablement installés à tous les relais, et les touristes ne sont plus obligés de faire le voyage d'une façon pittoresque comme celui que j'entreprenais en 1887. La route est presque constamment sur les bords de la Jhelum, il faut suivre la vallée qu'elle creuse tous les jours de plus en plus. Je la voyais souvent traverser par les ouvriers hindous ; comme le courant est fort violent, ils emploient un moyen original pour s'aider. Ils s'attachent sous la poitrine et le ventre une grande outre gonflée d'air. Soutenus parfaitement par cette énorme vessie, ils n'ont plus qu'à nager en s'aidant d'un bâton. C'est de cette manière que l'armée d'Alexandre le Grand traversa l'Oxus. Les soldats purent tous arriver sur la rive opposée en six journées, car l'opération était difficile, et l'armée se remit en marche à la poursuite de Bessus (1).



Hindou traversant la Jhelum.
(D'après nature.)

Le paysage de la route ressemble souvent à celui de nos montagnes d'Europe. On y rencontre les mêmes plantes et les mêmes arbres, on oublie donc quel-

(1) Quinte-Curce, livre VII.

quefois qu'on se trouve à Kashmir; mais cela ne dure guère, les spectacles délicieusement pittoresques des Indes viennent bientôt vous rappeler où vous êtes. Dans les étroits sentiers mal tracés, sous les grands cèdres, on est arrêté par une longue file de cent dromadaires et souvent plus, chargés de lourds bagages. Une corde passée dans les narines du second est attachée à la queue du premier et ainsi de suite. Les dromadaires s'en vont lentement, formant un ruban interminable; puis plus loin encore vous voyez cette fois une petite troupe de quarante ou cinquante coolies portant péniblement sur leur dos des



Adiantum Edwarthi, fougère kashmirienne.
D'après nature.

marchandises de toutes sortes, des fruits ou du bois qu'ils vont vendre aux Anglais.

Ma petite troupe s'avançait lentement ainsi au milieu des bois, arrêtée dans sa marche par tous ces défilés divers; souvent j'étais égayé par l'amusant tableau de nombreuses familles de singes gambadant et sautant parmi les jujubiers et les grenadiers couverts de fruits en cette saison (août).

Quelques plantes sont intéressantes à étudier sous ces ombrages, une espèce d'*Adiantum* (*Adiantum Edwarthi*) y croît en abondance. Cette fougère pousse dans les lieux humides; elle jouit d'une propriété singulière, celle de pouvoir se replanter d'elle-même. Lorsque sa feuille atteint son développement, l'extré-

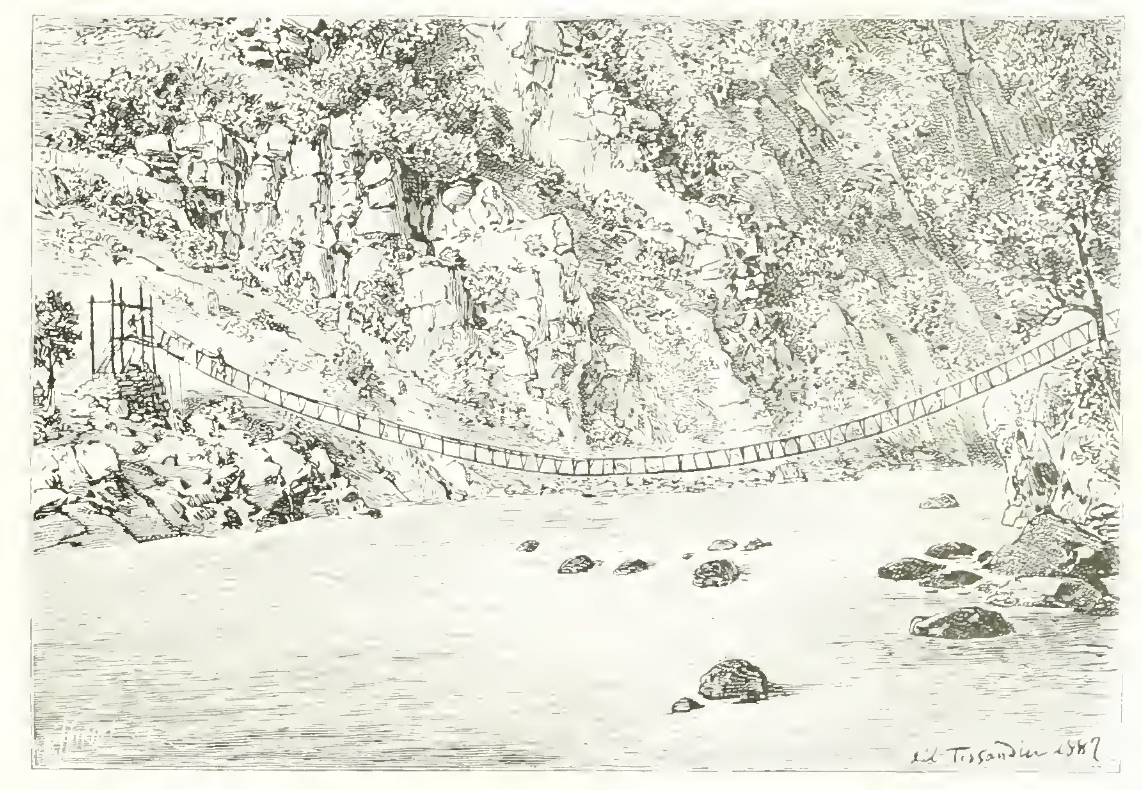
mité de la tige s'abaisse vers le sol. Elle est pourvue d'un petit bulbille qui prend aussitôt racine et donne naissance à une nouvelle fougère (p. 47).

Nous arrivons à Orie, l'une des plus importantes étapes du voyage. Une ancienne forteresse construite en terre semble défendre l'entrée du défilé autrefois sans doute inexpugnable ; mais, aujourd'hui, un seul coup de canon de l'armée anglaise suffirait pour réduire en poussière le château fort et les quelques Hindous qui en ont la garde. La plus grande curiosité d'Orie est certainement la passerelle suspendue construite sur la Jhelum, au pied de la forteresse kashmirienne. On descend par un étroit sentier de pâtres au fond d'un précipice, et bientôt on est étonné à la vue de ce pont léger, entièrement fait de menus branchages. Trois cordes tressées constituent toute la passerelle. La plus grosse, d'un diamètre de 15 centimètres environ, sert de tablier ; elle est traversée de distance en distance par de légères branches d'arbres choisies, en forme de V, aux extrémités desquelles sont passées les deux autres cordes qui font l'office de parapet. Ces trois cordes réunies vont s'attacher sur les deux rives du torrent à de longs mâts de bois de cèdre fortement enfoncés dans un mur de maçonnerie grossièrement travaillé. Tout cet ensemble offre une assez grande solidité pour qu'un ou deux hommes puissent passer à la fois. La passerelle peut avoir 50 mètres environ de longueur, le torrent la Jhelum ayant en cet endroit une largeur de 35 à 40 mètres.

Pendant ce charmant voyage de quelques jours dans toutes ces forêts, il y a quelquefois de petites difficultés auxquelles les Européens ne sauraient s'attendre. Mon domestique est musulman, un guide supplémentaire que j'avais est d'une secte hindoue. Ils se méprisaient parfaitement l'un et l'autre, et, aux heures de nos repas, l'Hindou allait déjeuner seul dans un coin isolé de mon campement tandis que le musulman choisissait un autre endroit. Ils font leur cuisine à part et mangent leur riz à leur façon, adorant ainsi Bouddha ou Allah suivant les rites voulus. Enfin pour moi, l'Européen, mon domestique faisait aussi un repas spécial auquel aucun d'eux n'aurait voulu toucher. Ces ménages à part ne sont pas fort pratiques en voyage. Quant aux coolies, on ne s'en occupe guère, ils sont d'une caste inférieure et sont considérés presque autant que les bêtes de somme. De fait, on peut penser que leur intelligence ne dépasse guère celle des animaux. Voir ces hommes réduits à l'état de mulets ou de dromadaires donne de tristes pensées aux Européens ; mais qui songe à cela dans le royaume de Kashmir?

Nous arrivons bientôt à la ville de Baramula. On doit changer totalement sa manière de voyager cette fois ; c'est dans un bateau, un *doonga*, qu'il faut s'ins-

taller. Pendant un jour et demi environ au milieu de la Jhelum et du lac Woolar, tantôt remorqué par les bateliers ou voguant sur les eaux avec les rameurs, le touriste a des sujets de distractions fréquentes (p. 45). De nombreux troupeaux de moutons viennent se baigner et boire dans la Jhelum, puis les pâtres leur font leur toilette. Chaque animal est maintenu par un berger tandis qu'un autre peigne sa laine épaisse avec une sorte de lame de bois courbée; il est lavé en-



Passerelle suspendue sur la Jhelum (Kashmir).
(D'après nature.)

suite avec soin et ces braves Hindous, aidés par leur femme ou leurs enfants, font à toutes leurs bêtes la même opération (p. 46). Au-dessus des champs de maïs on remarque aussi de petites huttes aériennes plantées sur quatre grosses branches d'arbre. Elles sont habitées par une ou deux personnes qui veillent constamment sur leur champ afin d'en écarter la foule d'oiseaux qui viendraient voler les graines. Cette surveillance pénible est obligatoire; pour un Hindou, les oiseaux sont sacrés comme toutes les bêtes de la création; n'osant les tuer, il faut bien les écarter pour avoir ensuite de quoi vivre soi-même et payer l'impôt au maharajah. — Nous arrivons bientôt au bout de notre excursion.

La ville de Kashmir est surnommée avec raison la Venise de l'Inde; elle ne

ressemble guère à cette dernière que par ses canaux, car les palais et les sculptures ne sauraient s'y voir. La grande rue principale, c'est la Jhelum. Cette rivière n'est point bordée par des quais dans la ville, mais quelques ports formés de gradins de pierre mal entretenus servent de débarcadère aux centaines de barques ou *doongas* qui y voguent perpétuellement.

Rien n'est plus original que ces *doongas* allant dans tous les sens et donnant au voyageur le plus joli spectacle qu'on puisse voir. Tout se fait par bateaux à Kashmir; dans les ruelles étroites et malpropres de la ville on ne se promène guère, elles sont curieuses à visiter cependant. Les petites maisons de bois, dont un grand nombre semblent avoir perdu leur aplomb par suite des tremblements de terre, sont intéressantes à étudier et on resterait volontiers longtemps à parcourir les rues tortueuses, si les odeurs nauséabondes ne vous obligeaient à en sortir promptement.

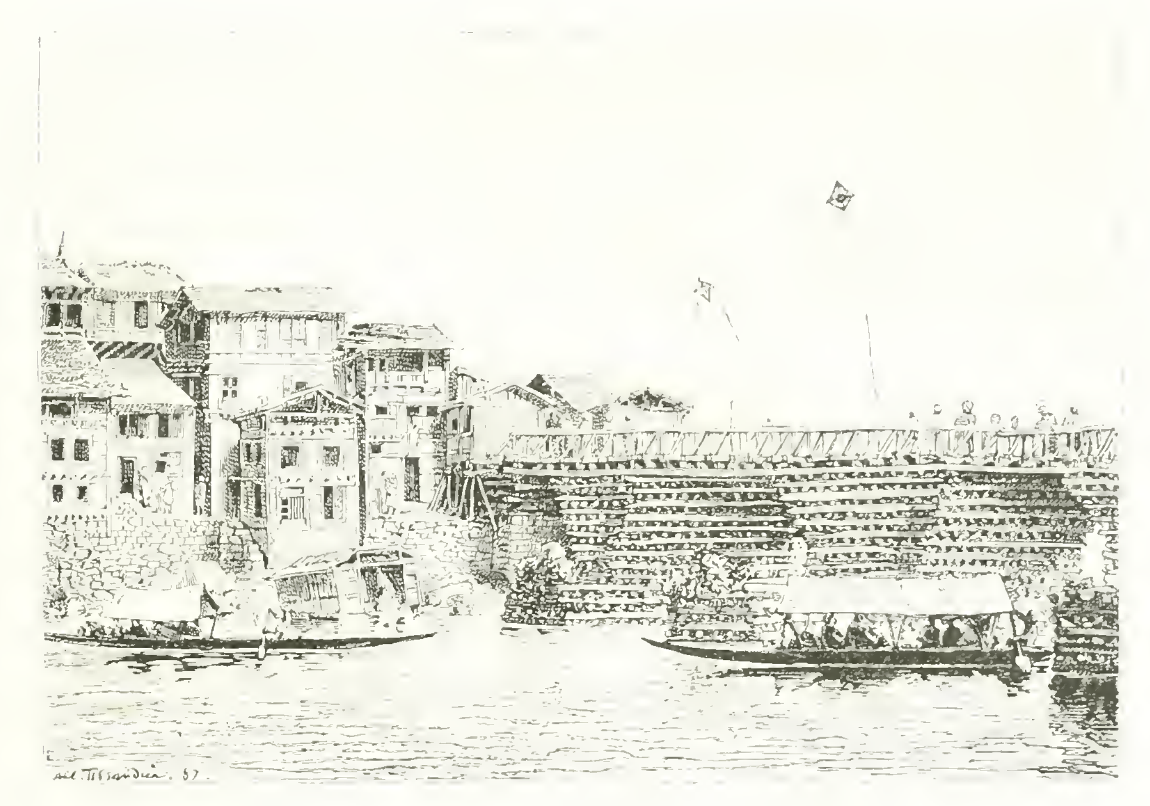
Les rues de Kashmir communiquent entre elles d'une rive à l'autre de la Jhelum par sept ponts de bois. Ce sont les types de presque tous ceux qu'on voit dans la vaste vallée kashmirienne. Les piliers sont composés de gros troncs de cèdre de 6 à 7 mètres de longueur sur 80 centimètres de diamètre environ. Ils sont placés les uns par-dessus les autres et à contresens, comme en quelque sorte on établirait un bûcher. Dans les interstices laissés entre ces larges poutres non taillées et posées d'abord dans le lit de la rivière sur pilotis garnis de grosses pierres, quelques graines apportées par les oiseaux ont pu germer. Les piliers de bois sont ornés ainsi par de nombreuses fleurs brillantes; quelquefois même en grandissant, des arbustes viennent donner de l'ombre aux promeneurs qui passent sur le tablier du pont.

D'après les études faites par le baron Charles Hügel, dans son livre intitulé *Travels in Kashmir and the Panjab*, ces ponts ont été construits probablement par les mahométans à l'époque de leurs conquêtes. Ils auraient ainsi cinq à six cents ans environ.

Malgré ce grand nombre d'années, il est curieux de voir la solidité actuelle et le bon état de ces antiques piles de bois de cèdre. On sait la première date de leur restauration qui a eu lieu sous le règne de la dernière reine de Kashmir, Rani Kotadivi, en 1364. Une seconde restauration aurait eu lieu au XVII[e] siècle pendant le règne de l'empereur Jehanghir, le prédécesseur de Rundjit-Sing, l'ami de Victor Jacquemont, lors de son voyage aux Indes en 1830.

Le tablier du pont est fort grossièrement établi; il se compose de longs madriers à peine taillés, posés directement sur les poutres transversales qui relient

les piles entre elles, et il est bordé de chaque côté par une grossière balustrade. Les ponts de la ville de Kashmir ont généralement trois travées, mais à Sopoor et à Baramula, la Jhelum étant moins encaissée, on les voit avec cinq ou six travées. Malgré la façon primitive dont ses larges piliers de bois ont été faits, ils n'ont pas moins résisté jusqu'ici aux courants rapides qui viennent chaque année les ébranler au moment des hautes eaux. C'est un sujet d'étonnement pour tous



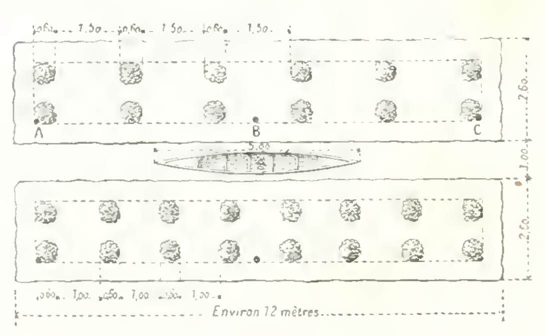
Pont de bois a Kashmir.
D'après nature.

les voyageurs, mais les Kashmiriens, avec leur indifférence, continuent à ne prendre aucun soin de ces ponts qui leur sont cependant si nécessaires.

Lorsque le touriste arrive à Kashmir, les bateliers le font débarquer près des grandes prairies nommées les *Chenar-Bags*, qui appartiennent au maharajah. Il doit choisir en ces lieux charmants, bordés de grands peupliers, l'emplacement nécessaire pour planter ses tentes et tout son équipage. Un cipaye du maharajah vient vous demander votre nom et vous offre ses services ; voilà toutes les formalités remplies. Vous êtes absolument chez vous ensuite, ayant le droit de circuler partout sans être inquiété. Le résident anglais, M. Plowden, vient encore faciliter aux étrangers l'accès difficile du fort de Kashmir et de quelques temples hindous

en vous faisant obtenir un cipaye qui devient votre guide. M. Plowden est certainement le gentleman le plus obligeant qu'on puisse rencontrer en d'aussi lointains pays. Reçu par lui et sa charmante femme dans leur luxueuse villa, embellie par les fleurs les plus brillantes, il faudrait être bien ingrat pour oublier l'accueil gracieux fait par des hôtes si aimables.

Les journées entières à Kashmir se passent en bateau et le lac Srinagar, qui n'a pas moins de 1500 mètres de longueur, voisin de la ville, est du plus grand attrait. La vallée, située à 1763 mètres d'altitude, est absolument délicieuse. Rien n'est comparable à la couleur de son ciel aux heures du crépuscule, à celle des brumes matinales qui s'élèvent de la surface du lac. Bordé par les immenses montagnes aux silhouettes bleues de l'Himalaya, Srinagar a des aspects célestes; lorsque les rameurs vous font parcourir ses eaux limpides parmi les nelumbium roses et les nénuphars, au milieu des roseaux, il semble qu'on ait perdu le sentiment de la réalité; c'est un rêve perpétuel tant le paysage est vaporeux et idéal.



PLAN DES JARDINS FLOTTANTS DU LAC SRINAGAR (KASHMIR).

L'un des endroits du lac où la vue générale est la plus merveilleuse, est le petit îlot surnommé l'île du Soleil, où Victor Jacquemont allait travailler à l'écart des importuns. Rundjit-Sing lui en avait donné la jouissance; elle était ornée alors d'un gracieux pavillon dont les fondations, qui existent encore aujourd'hui, sont cachées sous les plantes et les arbres. Les platanes séculaires dont parle Jacquemont sont seuls debout actuellement, ils ont été témoins des travaux du sympathique Français qui aimait à se reposer sous leurs beaux ombrages.

Le lac n'est pas seulement le plus bel ornement de la vallée, il est aussi pour les habitants une source de fortune. Ils ont su établir sur ses eaux des jardins maraîchers dont les produits sont merveilleux. Les jardiniers choisissent des endroits qu'ils jugent propices et plantent des perches de bois de peuplier de 7 à 8 mètres de longueur, sur deux ou trois rangs et à 4 ou 5 mètres de distance les uns des autres, comme on le voit en ABC suivant les grandeurs qu'ils veulent donner à leurs plantations. Cette opération faite, ils entrelacent aux pieux déjà posés un réseau d'herbes du lac munies de leurs racines et celles-ci, en continuant à végéter, constituent un véritable radeau sur lequel on met encore des couches nouvelles de plantes aquatiques, pour former ainsi un talus, hors de l'eau.

de 70 centimètres de hauteur environ. Le jardinier dispose alors en petits monticules des débris d'herbes desséchées, décomposées sous l'action du soleil, et fait ses semis de melon, potiron, courge, tomate, aubergine, etc. La récolte des légumes se fait tout l'été, au fur et à mesure de leur développement, au moyen de petites embarcations qui circulent entre les parterres flottants.

Le lac, outre ses produits obtenus par la culture en fournit une grande quantité d'autres qui viennent naturellement. Les racines de lotus sont fort recherchées des Kashmiriens, surtout leurs fruits qui sont excellents et ont le goût de nos noisettes; enfin, les châtaignes d'eau et les espèces variées de nymphaeacées dont on cueille les racines ou les fruits.

La pêche est aussi importante, le nombre de poissons d'espèces variées étant considérable. Le lac de Srinagar fournit ainsi au gouvernement du maharajah un revenu important, car pêcheurs et jardiniers payent un loyer annuel dont l'importance est proportionnée à la partie affermée.

Le maharajah possède actuellement une nouvelle source de revenu produite par la culture des vignes. Cette industrie prend une importance considérable dans le pays. C'est un Français, M. Ermens, qui fut chargé il y a une douzaine d'années environ par le maharajah d'étudier cette intéressante question. Directeur des travaux agricoles et viticoles du royaume, il put observer les espèces de vignes du pays qui pouvaient remplir le mieux le but désiré. Trois sortes, connues d'ailleurs des Kashmiriens, qui déjà les cultivaient dans leurs jardins, furent distinguées par lui. Elles se nomment l'Opiman, le Katchebourié et le Kavaury. L'Opiman donne un vin rouge et le Katchebourié un vin blanc fort agréables à boire. Les fruits sont délicieux comme raisins de table; avec la troisième sorte, le Kavaury, on obtient un vin de qualité inférieure, mais on pouvait en faire de bon vinaigre. M. Ermens ayant pris sa retraite depuis six ans environ, le maharajah de Kashmir a prié deux Français de venir le remplacer. M. Bouley, ancien élève de l'École d'horticulture de Versailles, est le directeur des travaux agricoles et viticoles, tandis que M. Peychaud est le chef des caves et distilleries de Sa Hautesse.

M. Bouley a singulièrement fait prospérer les vignobles plantés sur les premières pentes des montagnes qui se trouvent au bord du lac Srinagar.

Des caves spacieuses et bien disposées sont construites auprès du lac. M. Peychaud me montrait avec plaisir les deux cent cinquante pièces de vin produites par la récolte de la dernière année. M. Bouley espérait que le maharajah se déciderait bientôt à commander de nouvelles plantations, et s'il a pu faire agréer son projet, le produit réalisé par les vignobles nouveaux doit sans doute remplacer

aujourd'hui l'ancien et considérable produit de l'industrie des cachemires, actuellement perdue presque complètement.

Cette industrie tout artistique occupait dans la vallée près de 40 000 ouvriers, hommes et femmes; elle faisait la fortune du pays. Un caprice de la mode a tout détruit; les dames européennes sont loin de se douter de la misère qu'elles font subir à tant d'ouvriers en ne portant plus ce joli vêtement fabriqué par les Indiens.

Les anciens temples de la vallée de Kashmir sont particulièrement curieux. Commencés au temps du règne d'Asoka, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ, continués jusqu'à la fin du règne d'Avanté Verma en l'an 875 de notre ère (G. T. Vigne, *Travels in Kashmir*), leur architecture ne ressemble en rien à celle des monuments des autres provinces de l'Inde.

Un des sanctuaires le plus ancien est celui qui se trouve au sommet de la montagne de Takt-i-Suleiman à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer et 300 mètres environ au-dessus du lac de Srinagar. Il aurait été construit, d'après les observations et les études faites par le lieutenant Cole pendant son voyage de Kashmir en 1868, deux cent vingt années avant Jésus-Christ.

Ce temple, de petite dimension, est placé sur une terrasse et un escalier, composé de marches fort hautes enfermées entre deux murailles épaisses, en permet l'accès.

Le couronnement du temple n'existe plus, on voit encore cependant des restes de maçonnerie qui soutenaient les anciennes assises de pierre. Il est remplacé actuellement par une légère petite coupole de briques agrémentée de boules dorées. Intérieurement, l'unique salle est ronde, quatre petites colonnes hexagonales supportent le dallage de pierre du plafond. Au centre un *Lingam* de marbre noir sur lequel s'enroule un serpent, emblème de l'éternité, forme tout l'ornement de ce sanctuaire voué à Brahma.

Les ruines de Martundh ou Pandu Koru, situé à cinq milles environ de l'ancienne capitale du royaume, Islamabad, sont moins anciennes que le temple de Takt-i-Suleiman, mais elles sont, de beaucoup, plus intéressantes à cause de leur importance. Placées sur un plateau élevé, absolument isolées dans une vaste plaine, ces ruines semblent d'autant plus majestueuses.

La date du temple de Martundh ne saurait être jusqu'à présent précisée d'une façon certaine. On sait qu'il existait déjà en partie à l'époque où le rajah Lalitaditya fut gouverneur de Kashmir, en l'an 814 de notre ère. Pendant les trente-six années de sa domination il fit de grands travaux à Martundh. Un grand nombre

de maisons de pierre, dont il ne reste aucune trace aujourd'hui, furent construites, dit-on, par lui; il put aussi terminer le temple.

A quelque distance d'Islamabad, presque sur les bords de la Jhelum, les ruines du temple d'Avantipore montrent des vestiges peut-être plus ornés et plus riches encore que ceux de Martundh, mais elles sont loin d'être aussi complètes.

Un autre temple également en ruines, dont l'ensemble donne bien l'idée de ce genre de monuments, est celui qu'on découvre sur le bord de la Jhelum, à *Rampoor*, non loin d'Orie, lieu d'étape habituel des voyageurs. Il se nomme Bhaniyar; sa façade principale est située sur les bords du torrent, il est abrité sur ses autres faces par la montagne couverte de vieux cèdres (voy. pl. II, p. 9).

Les délicates sculptures, les fins profils qu'on remarque à Martundh et à Avantipore ne peuvent être vus dans ce temple; tout est sauvage en ces lieux. Les architectes ont choisi dans le lit même de l'Hydaspe les plus beaux blocs de granit qu'il roulait à cette époque et dont nous voyons encore des spécimens dans le torrent. Son nom seul a changé, c'est la Jhelum aujourd'hui, mais il est toujours comme autrefois terrible en certaines saisons. Les preuves des désordres qu'il produit depuis des siècles sur son parcours, sont partout visibles.

Le granit ne pouvait se prêter aux ornements gracieusement sculptés, mais les proportions générales sont restées presque aussi belles et ont gardé la même originalité.

Bhaniyar avec son enceinte forme un rectangle de 44 mètres sur 36 mètres, son temple central est un carré de 8 mètres de côté environ. Il possède intérieurement une salle d'entrée dans le fond de laquelle est placé le sanctuaire.

La galerie d'enceinte de Bhaniyar est fort étroite, à peine peut-on passer entre les colonnes et le mur du fond. Elle se compose d'une série d'arcades trilobées qui sont construites par joints horizontaux; les fûts des colonnes du portique sont des monolithes de granit assez grossièrement taillés, de même que les chapiteaux, bases et architraves.

Les soubassements de Bhaniyar et ceux de son portique d'enceinte existent presque dans toutes leurs parties; on peut ici se rendre compte, mieux que partout ailleurs, de ce que pouvait être ce qu'on appelle aujourd'hui la cour intérieure de ces temples. Tout semble indiquer dans les détails qu'elle n'était pas autre chose qu'un vaste bassin dans lequel se reflétait, comme dans un miroir, les colonnes des galeries et le sanctuaire principal. Placés sur leurs soubassements aux larges profils, ils s'élevaient majestueusement hors des eaux limpides.

Le général Cunningham, dans les remarquables études qu'il a faites sur les temples de Kashmir, dit que les eaux arrivaient par un petit canal solidement maçonné dans les bassins intérieurs et que leur niveau était réglé. Il venait à environ un pied au-dessous du soubassement de la galerie d'enceinte. Avec la suite des siècles, la terre délayée par les pluies a fini par tout recouvrir, le lac des anciens temps est devenu une sorte de champ rempli de pierres brisées et de fleurs sauvages.

Il manque à ces ruines intéressantes une partie principale, c'est le couronnement de leur temple central. Il serait difficile d'en avoir une idée exacte sans le délicieux petit sanctuaire bouddhique de Pandratton, qui date des mêmes époques, et dont le couronnement existe encore presque entièrement. Ses formes pyramidales sont bien accusées et leur élégante proportion donne une originalité extrême à ce joli monument.



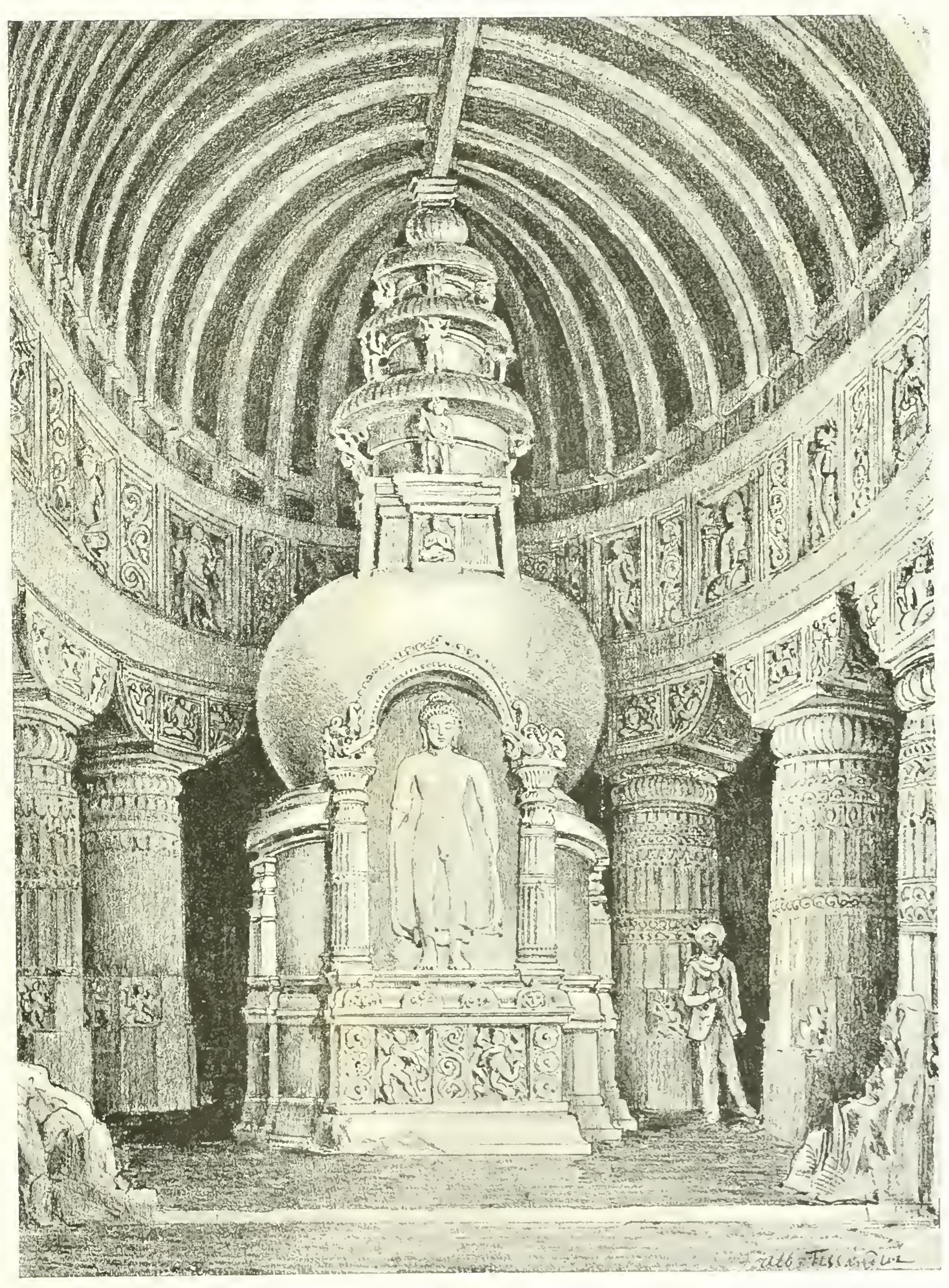
TEMPLE DE PANDRATTON (KASHMIR).
(D'après nature.)

Le temple de Pandratton est situé non loin de la montagne de Takt-i-Suleiman, dont nous avons parlé précédemment, et fort près du lac de Srinagar. Ombragé par de vieux platanes, son aspect est encore actuellement le même, sans doute, que celui qu'il avait autrefois : il est entouré de son étang sacré; mais, par suite du manque absolu d'entretien, ce curieux sanctuaire est souvent inondé.

Pendant que j'étudiais les ruines de Martundh, un grand ennui se préparait pour moi sans que je m'en doutasse. La fièvre paludéenne me guettait dans ces parages malsains.

Je cessai de dessiner aux dernières lueurs du soleil couchant, à peine étais-je monté sur le poney qui devait me ramener à ma barque que je commençai à grelotter d'une façon étrange. J'avais peine à comprendre un mal qui me venait si subitement; il fallait cependant le supporter et j'arrivai péniblement jusqu'à mon *doonga* pour me coucher aussitôt.

Je pus regagner Srinagar, mes coolies remontèrent mes tentes à Chenar-Bag et le docteur anglais, M. Deane, vint me soigner avec la plus grande obligeance.



Pl. V. — Intérieur du Chaitya nº 19 à Ajunta (Inde).
D'après nature, voy. p. 96.



La fièvre était intermittente, j'eus plusieurs accès venant régulièrement aux mêmes heures. Au bout d'une semaine, j'étais en convalescence. Ma faiblesse était extrême, mais, heureusement pour moi, elle fut assez vite dissipée, grâce aux soins du docteur et aux attentions de mes amis français, MM. Bouley et Peschaud, qui m'envoyaient des raisins exquis, des perdrix de leur chasse et du bon vin de Kashmir.

Mes forces, à peu près revenues, je donnai les ordres nécessaires pour mon départ, afin de regagner la frontière kashmirienne par le même chemin. C'était d'ailleurs l'époque où ceux qui ne doivent pas rester l'hiver dans la haute vallée quittent Srinagar.

Mon campement était déjà formé près de l'ancienne forteresse d'Orie, lorsque, pendant la nuit, nous eûmes à supporter une violente bourrasque.

En sortant le matin de ma tente, je vis le sol et les cimes des montagnes recouvertes d'une mince couche de neige, qui annonçait déjà les approches de l'hiver dans ces hautes régions : nous n'étions cependant qu'au milieu du mois de septembre.

La station de Rawal Pindi fut gagnée bientôt, le chemin de fer me conduisit à Umritsir dont je m'étais réservé la visite pour mon retour, au lieu de retourner à Lahore.

Les habitants d'Umritsir sont presque tous de la secte hindoue des Sikhs, fondée au XVI[e] siècle par Nanek-Chah. Ils sont loin d'adorer un dieu unique comme les musulmans, mais ils ont épuré l'antique religion de Brahma. L'idolâtrie grossière qui appartient aux sectes superstitieuses de Bénarès et d'autres localités des provinces du Nord de l'Inde, n'est point admise chez eux.

Depuis le XVI[e] siècle, les Sikhs restèrent en pleine prospérité jusqu'à la fin du règne de Rundjit-Singh. La ville d'Umritsir, sous l'influence anglaise depuis 1840, est restée néanmoins le centre religieux de la secte et le lieu consacré pour des pèlerinages continuels.

Rundjit-Singh fit élever à Umritsir un temple délicieux, digne du dieu protecteur des Sikhs, c'est le temple d'Or, placé au centre d'un magnifique étang sacré, l'*étang de l'Immortalité*. Une chaussée de pierres avec mosaïques de marbre vous conduit dans ce sanctuaire construit avec un luxe dont il est difficile de se faire une idée. Le soubassement est tout de marbre incrusté de délicieux ornements, en pierres précieuses. La cornaline, les agates, le lapis-lazzuli, la nacre y sont employés à profusion. Le temple avec ses dômes, tout plaqués de feuilles d'or repoussé, est aussi couvert de ciselures en marbre composées avec un goût

parfait. Intérieurement, ce sont des peintures aux dessins délicats et harmonieux.

Dans le temple d'Or, véritable bijou qu'on ne peut se lasser d'admirer, les *acalis*, c'est-à-dire les prêtres de la secte des Sikhs, font jour et nuit des invocations en accompagnant leurs prières d'une musique qui étonne les oreilles européennes. Ils font grincer leurs instruments et même leur voix pour faire plaisir à la Divinité préférée.

Tout autour du grand bassin de l'Immortalité, le long d'une chaussée magnifique, les *acalis* vendent des chapelets sikhs et autres objets de sainteté.

En dehors de ce lieu sacré, exceptionnel en son genre aux Indes, Umritsir possède des jardins charmants qui remplissent les anciens fossés de ses murailles et les alentours. Les Anglais ont fait depuis vingt ans des travaux importants pour combler ou irriguer des étangs qui étaient près de la ville, ils ont creusé des puits et nivelé des terres, ont enfin installé des jardins maraîchers, des vergers et des pépinières.

Umritsir aura bientôt un revenu considérable, par l'exploitation de ces jardins qui se fait déjà sur une assez grande échelle; grâce au chemin de fer, les environs seront toujours pourvus de légumes frais, ce qui est rare aux Indes; car, par suite du manque d'eau, leur culture est difficile. Les vergers occupent une grande surface, ce sont presque des forêts d'arbres à fruit, et je voyais avec envie les oranges qui commençaient à mûrir en cette saison.

La grande curiosité d'Umritsir, pendant les 27, 28 et 29 septembre, consistait dans les grandes fêtes religieuses musulmanes, qui ont lieu tous les ans à cette époque. Le premier jour, c'est une grande procession dans toutes les petites rues marchandes de la ville. Cent cinquante dromadaires montés par des Indiens portant tous des bannières sacrées ou jouant du tambourin, un nombre égal de chevaux ayant chacun un cavalier costumé richement et tenant une oriflamme en soie brodée d'or ou d'argent, commencent à défiler. Les voitures chargées d'Indiens et d'enfants suivent la procession; dans les intervalles laissés par elles, de nombreux cipayes font de la musique ou marchent, armés de longs bâtons, pour maintenir l'ordre. La foule enfin faisait la haie dans ces rues étroites, de 4 mètres de largeur tout au plus; les terrasses des maisons étaient littéralement couvertes de femmes voilées, ornées de leurs nombreux bijoux.

J'étais monté sur le siège de ma voiture et bien installé dans un carrefour de la ville, pour tout voir à l'aise; mais, au bout d'une heure, la procession semblant monotone, je commençai à songer à ma retraite. Je vois alors que je suis prisonnier dans toute cette foule et qu'il est impossible de quitter la place. Étant dans

ces lieux le seul Européen, je suis bientôt remarqué par un Anglais en grand costume officiel, qui appartenait sans doute à l'administration de la ville; il vient à mon secours en faisant rompre la procession interminable. J'étais délivré.

La deuxième série des fêtes a lieu au clair de lune, à minuit : les processions recommencent d'abord par les rues. Les défilés sont comme ceux de la veille, éclairés cette fois à la lueur des torches, puis viennent ensuite de grandes mosquées de papier doré et argenté, illuminées intérieurement comme des lanternes et portées sur des brancards.

Dans tous les carrefours, les prêtres musulmans, abrités sous de grands velums disposés pour la circonstance, font des prières. Une quantité de lampes éclairent ces mosquées improvisées, entourées d'une foule recueillie. Les hommes seuls sont dans les rues, assistant à ces pieuses cérémonies; quant aux femmes, on les voit dans l'ombre sur le haut des terrasses.

Le troisième jour, le dernier des fêtes, est le plus intéressant. Depuis le matin, le mouvement est tellement considérable dans les rues qu'il est presque impossible d'y pénétrer en voiture, la foule commence à se préparer vers quatre heures après-midi pour se former en une immense procession. Elle sort de la ville pour aller à cinq milles de distance sous des avenues d'arbres escortée de nombreux Indiens portant de hautes tiges de canne à sucre. Le défilé des mosquées de papier arrive bientôt en grande pompe; les brancardiers les déposent à terre sur les bords d'un vaste étang plein de fleurs de lotus roses.

On prend alors toutes les mosquées couvertes de paillettes resplendissantes, et elles sont noyées dans les eaux de l'étang. L'esprit du mal, paraît-il, est ainsi écarté pour toute l'année.

Avant la noyade des mosquées, les prêtres musulmans ne négligent jamais une cérémonie importante. Accroupis dans l'herbe, ils reçoivent de nombreuses offrandes, bonbons, gâteaux, etc., apportés par des femmes pieuses. Ces prêtres font sur chaque objet apporté quelques prières et gardent pour eux plus de la moitié de l'offrande, donnant le reste à la dévote qui l'emporte avec un grand recueillement. Cette pieuse opération terminée, la fête continue de plus belle. Des marchands de gâteaux et de fritures diverses, des cuisiniers en plein vent, sont installés de tous côtés et chacun ayant fait ses achats, s'installe avec ses amis ou sa famille pour dîner sur l'herbe à l'ombre des grands arbres. Pendant ce temps les saltimbanques n'en continuent pas moins leurs exercices, les luttes et les jeux reprennent avec enthousiasme.

Ces jeux sont pleins d'originalité. On voit d'abord celui des bâtons.

Chaque adversaire tient de la main gauche un petit bouclier de bois et de la main droite un long bâton emmanché à une poignée qui entre dans la main comme un gantelet. Il s'agit de frapper seulement sur le bas des jambes, le reste du corps est défendu. Rien n'est plus amusant à voir que les sauts et contorsions des jouteurs qui cherchent à éviter d'avoir les mollets ou les pieds atteints; quelques-uns d'entre eux avaient une agilité surprenante. Le jeu de l'épée vient ensuite.

Un Indien prend une longue épée dont la poignée forme une sorte de brassard qui pénètre jusqu'au coude; c'est d'ailleurs le modèle d'une ancienne arme de guerre du pays. Le bras, presque tout entier ainsi soutenu, continue en quelque sorte l'épée elle-même. L'arme est lourde et la manière dont on la fait mouvoir en tout sens en simulant le combat, soit au-dessus de la tête, soit autour des reins, témoigne de la force et de la grâce du combattant. Tous ces jeux s'exécutent au son de la musique, car les tambours, tambourins et grelots ne sauraient manquer.

Au coucher du soleil, les fêtes sont terminées, les processions se remettent en mouvement pour rentrer en ville, drapeaux et bannières ne brilleront plus que l'année suivante.



CHAPITRE V

ULWUR. — LE SALON DES MIROIRS. — VOYAGE D'UNE PRINCESSE. — LES PAONS ET LE LAC ARTIFICIEL. — JEYPORE. — AMBER. — SACRIFICE D'UN CHEVREAU. — ÉLÉPHANTS DU MAHARAJAH. — VISITE AU MAHARAJAH. — FÊTE HINDOUE. — AJMERE ET SES CITERNES. — MONT ABOU. — AHMEDABAD, BARODA ET SURAT.

Lorsqu'on a quitté Delhi pour se rendre à Ulwur, le paysage change complètement d'aspect. On entre dans la province du Radjpoutana et bientôt nous voici près des montagnes. La vieille cité d'Ulwur, protégée par son fort placé au sommet de hauts rochers, apparait à vos yeux, étonnante comme situation pittoresque.

La ville appartient ici au maharajah Mangal-Singh. Pour pouvoir visiter toutes les curiosités, il faut des permissions qui, d'ailleurs, sont facilement accordées, grâce à l'obligeance du résident anglais qui vous donne une lettre de recommandation pour le maharajah et un cipaye pour vous conduire à son palais d'été.

Cette résidence superbe est placée au milieu de jardins dessinés à la française, ornés de vastes bassins de marbre, et remplis à profusion de fleurs admirables. Ma lettre remise, des gardes viennent peu d'instants après me dire que Sa Hautesse ne peut me recevoir, étant trop occupée ; mais, suivant le gracieux usage adopté par elle envers les étrangers, on me donne une personne de son palais pour me servir de guide dans la ville ; une calèche est à ma disposition pour le nombre de jours qu'il me plaira de rester à Ulwur.

Dans la ville, le palais moderne, résidence d'hiver du maharajah, est assez intéressant. Son véritable joyau est le salon privé, situé au fond de la grande salle d'audience. La décoration est composée tout entière de mosaïque de glaces sur lesquelles sont peintes des guirlandes de fleurs. Les chambranles et les dessus des portes ainsi que les caissons des plafonds sont rehaussés de cabochons de verre imitant l'émeraude et le rubis ; des personnages de fantaisie, parés de brillants costumes, figurent sur les glaces qui recouvrent les panneaux des murs.

Les grandes fenêtres de ce salon s'ouvrent sur un vaste étang de forme rectangulaire dont la vue d'ensemble peut certainement compter parmi les plus délicieuses qu'on puisse voir aux Indes. En face des fenêtres, ce sont des montagnes de rochers arides dominées par les forts; à leur pied, des petits temples hindous, aux silhouettes gracieusement découpées, sont alignés le long d'une terrasse de marbre dont les grands escaliers descendent au niveau de l'eau. Du côté gauche, le tombeau d'un des ancêtres du maharajah se découpe sur les montagnes; à l'opposé, le vert feuillage de grands arbres fait un heureux contraste avec les rochers sauvages contre lesquels s'appuyent les temples. Douze kiosques élégants enfin, soutenus par de légers portiques de pierre de grès rouge, ornent les escaliers, les murs de quai de l'étang et se reflètent dans ses eaux.

Mon guide me menait visiter ensuite les jardins de Sa Hautesse lorsque je vois sur la route une nuée de poussière et de nombreux lanciers indiens arrivant au galop. C'est l'avant-garde de l'escorte de la première femme du maharajah qui rentre au palais. Je descends aussitôt de voiture et me range sur le bord du chemin pour rendre hommage à cette grande princesse; l'étiquette du pays le veut ainsi. Les cavaliers bien montés sont déjà passés, un énorme break entièrement couvert d'une étoffe écarlate munie de petites ouvertures à treillis d'argent apparaît bientôt, il est suivi d'un grand nombre de nouveaux lanciers. La reine avec son escorte ont disparu en un moment, comme une apparition de contes de fées. La *maharajate* est jeune et fort jolie, dit-on dans Ulwur; il faut le souhaiter pour Sa Hautesse, qui possède encore trois autres princesses dans son sérail. Cette manière de voyager ne doit pas être bien attrayante pour les grandes dames du pays, elles ne peuvent jouir des distractions de la route et vont par les chemins comme la fameuse princesse Désirée (la Biche au bois) qui devait rester toujours enfermée dans son char sans voir les rayons du jour.

La cité d'Ulwur est bien entretenue; elle possède de jolies promenades et de nombreux jardins, grâce au beau lac artificiel qui a été construit à 10 milles de la ville. Ce travail est considérable; il a fallu faire un grand barrage, puis des aqueducs et tout un réseau de canalisation à ciel ouvert, qui amènent les eaux partout dans la ville. Le lac, entouré de jolies montagnes boisées, a une longueur d'environ 8 milles sur 5 de largeur.

Le chemin qui y conduit est verdoyant, agréable au possible; les figuiers multipliants et autres beaux arbres vous donnent de frais ombrages, la vue est charmée par le nombre des jolis oiseaux qui volent parmi les bocages fleuris sans être effarouchés. Les paons surtout sont les plus hardis. Ils savent sans doute

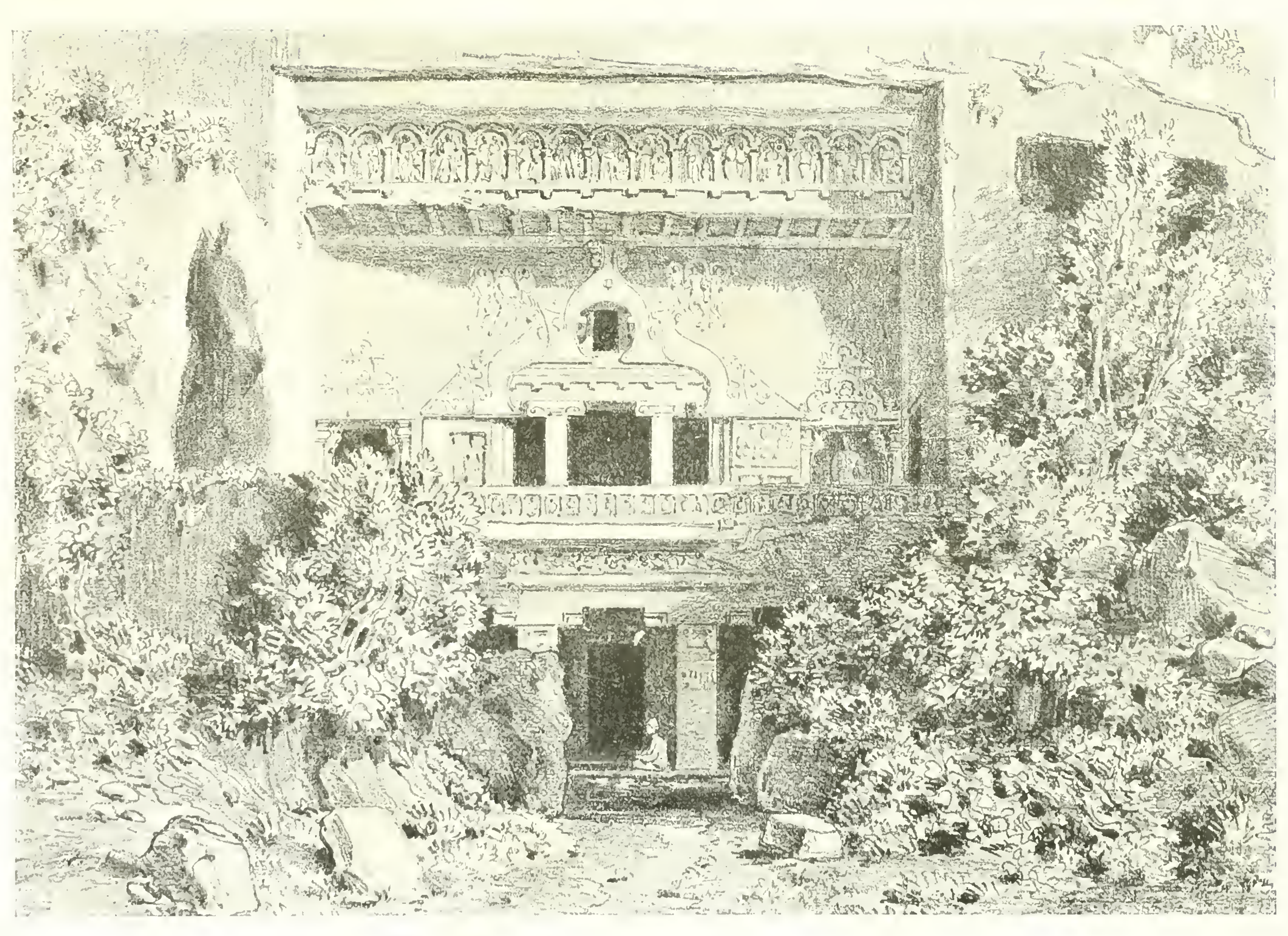


PLANCHE VI. — FAÇADE DU CHAITYA LE WISWAKARMA A ELLORA (INDE).
D'après nature, voy. p. 102.

qu'ils sont les oiseaux sacrés, favoris de Kartikeya, dieu de la guerre, fils de Siva et de Parvati (voy. p. 62), aussi s'approchent-ils jusque sous les roues de ma voiture pour montrer leurs plumes brillantes et toute leur majesté. Les hommes ne sauraient, dans ces conditions, être les ennemis d'aussi nobles paons sauvages. Ils se contentent d'aller faire la récolte des grandes plumes qu'ils perdent au moment de la mue, en les recueillant avec patience dans les champs et les jardins. Ils en font de superbes bouquets qu'ils vendent dans le bazar d'Ulwur, ou s'en servent encore pour confectionner des éventails.

Si les paons s'écartent trop des environs de la ville, ils rencontrent alors des ennemis redoutables qui ne respectent pas leur haute noblesse ; ce sont les tigres, qui sont encore assez nombreux dans les forêts et les montagnes voisines d'Ulwur. Le maharajah a fait construire, au bord de son lac artificiel sur la lisière des forêts, un grand pavillon qui lui sert de résidence ; quand il va les chasser c'est pour lui un plaisir favori.

Cette chasse demande toujours de grands préparatifs ; aussi, pour satisfaire ses goûts, Mangal-Sing a-t-il, dans Ulwur, des haras importants. Ses écuries sont spacieuses ; dans une immense cour plantée d'arbres, il possède aussi une trentaine d'éléphants qui servent les grands jours de cérémonie et surtout pour sa chasse préférée.

Tout auprès des écuries, dans la rue même, sous les arbres, une douzaine de lynx sont attachés à des poteaux, un jeune tigre apprivoisé dort étendu sur un lit. Des gardiens surveillent tous ces animaux protégés par le maharajah ; les habitants viennent souvent les contempler avec admiration. Les lynx, avec leurs hautes oreilles noires tordues, sont des animaux fort gracieux : ils sont devenus familiers au point de lécher les mains de leur gardien. Celui-ci les fait sauter à volonté devant vos yeux, rien n'est plus joli. Leur agilité est surprenante, l'un d'eux pouvait faire des bonds de plus de trois mètres de hauteur pour aller attraper un petit morceau de viande attaché à l'extrémité d'un léger bambou.

Je quitte bientôt Ulwur pour gagner Jeypore. La route en chemin de fer est assez intéressante ; les montagnes bleues, les rochers qu'on voit dans le lointain font diversion aux paysages éternellement plats que l'on a depuis Calcutta jusqu'à Delhi. Je voyais une quantité de femmes et d'enfants occupés, comme les habitants de Kashmir, autour de leurs champs pour les garantir des oiseaux qui dévoreraient tout en un moment. Les jeunes gens agitent au-dessus de leur tête une longue courroie dont l'extrémité est armée d'un grand rond de cuir, et les femmes tiennent des bâtons qu'elles remuent dans tous les sens. Ils font tous ensemble, en

même temps, des cris ou des chants extraordinaires et les oiseaux effrayés disparaissent.

Jeypore date de cent cinquante ans à peine : elle a été construite d'un jet après la mort du maharajah. C'était encore l'usage à ces époques, de changer la place de la capitale à la suite de la mort du roi. Palais, maisons des habitants, tout était abandonné pour aller s'installer ailleurs, suivant le caprice du nouveau maharajah. La capitale primitive se nommait Amber ; elle se nomme aujourd'hui Jeypore. C'est une ville sans grand caractère, et, sauf les maisons hindoues peintes en jaune et en rose qui la composent, on pourrait se croire dans une ville américaine. Ses avenues sont larges et droites, formant des blocs réguliers tout comme à New-York ou à Chicago. Les jardins, fondés depuis quarante années environ, sont délicieusement plantés de fleurs et d'arbres de tous genres, mais, étant tous modernes, ils sont dessinés à l'anglaise. Ils contiennent des serres, une ménagerie et un véritable palais qui sert de musée. Un grand mouvement commercial règne dans la ville ainsi que dans le bazar, qui est fort curieux à visiter dans tous ses détails.

Le maharajah de Jeypore, comme celui d'Ulwur, est aimable pour les étrangers ; on obtient de lui toutes les permissions désirables, il accorde même un de ses éléphants pour pouvoir monter jusqu'à l'ancienne capitale de ses pères. Le palais d'Amber est au milieu des montagnes, il fait partie de l'ancienne forteresse qui domine les ruines de la vieille ville et tous ses étangs.

Les appartements des femmes, ceux du maharajah, les salles du conseil, sont tous en stuc incrusté de mosaïque avec ornements d'or et d'argent ; le sol de toutes ces pièces est dallé de marbres rares venant de tous les coins de l'Inde. Tout cet ensemble est d'une richesse dont nous n'avons pas d'exemple en nos pays.

On me fit attendre un moment dans la vaste cour intérieure de la forteresse, afin que le moment soit venu d'assister à une cérémonie religieuse qu'on fait presque tous les matins dans le sanctuaire du palais. Il s'agissait du sacrifice d'un pauvre chevreau en l'honneur de Siva.

Bientôt on me fait pénétrer dans le saint lieu. Un prêtre est en prières au milieu du sanctuaire : on lui présente la victime qui est aussitôt aspergée par lui de quelques gouttes d'eau. Le prêtre monte plusieurs marches pour gagner l'autel, fait de nombreux saluts et de nouvelles prières en agitant des sonnettes ; il revient près de l'animal en remettant au sacrificateur une solide lame d'acier. Le chevreau est alors maintenu par deux personnes afin qu'il ne

puisse bouger et sa tête tombe d'un seul coup. Autrefois, au lieu d'un chevreau c'était une vache qu'on sacrifiait, quelquefois même un homme. Un vieil Hindou, qui avait terminé ses prières, faisait à mon *boy* ses doléances. « Siva, disait-il, le grand Siva ne saurait être clément aujourd'hui, il trouve qu'un chevreau est trop peu de chose, aussi n'accorde-t-il que rarement ce qu'on lui demande, tout allait mieux autrefois! » Le bonhomme superstitieux regrettait les sacrifices humains: un grand nombre d'Hindous sont encore de cet avis; les Anglais, heureusement pour ces pauvres gens, restent les maîtres aux Indes et personne ne reverra plus ce que le pauvre Hindou semblait appeler l'heureux temps.

Après la cérémonie funèbre du chevreau blanc, je remonte sur le dos de mon docile éléphant richement caparaçonné d'une housse écarlate bordée d'or et m'assois sur des coussins de couleur rouge et blanche. En sortant de la ville d'Amber et de ses murailles, on est frappé à la vue d'un délicieux palais, orné de dômes éclatants de blancheur dont les silhouettes s'harmonisent avec le fond du paysage formé de jolies montagnes bleuâtres. Ce palais, le Jal Mahal, était autrefois la résidence d'été des femmes du maharajah d'Amber. De délicieux jardins parfumés, de beaux ombrages l'entouraient et le site était merveilleux. Aujourd'hui les eaux ont tout envahi; elles ont formé autour du palais en ruine un vaste étang qui sert de demeure à de nombreux crocodiles. Je m'arrête dans ces lieux encore charmants malgré leur état d'abandon; j'étais désireux d'en conserver le souvenir (voy. pl. III, p. 25) avant de rentrer dans la grande ville moderne.

La démarche de mon éléphant n'est pas agréable, on est fortement secoué, mais avec de l'habitude on ne doit plus éprouver la moindre fatigue. Le trajet de Jeypore à Amber n'est pas de longue durée, il suffit cependant pour donner au voyageur une idée de l'agrément de cette monture. Le maharajah possède, dans de vastes enclos, environ cent éléphants dont une vingtaine sont des éléphants de combat qui servent à son plaisir; Sa Hautesse aime ce spectacle cruel qui cause souvent la mort d'un de ces animaux. On les conduit dans une grande enceinte fermée et le maharajah, placé sur une haute tribune, peut assister sans danger à ces luttes émouvantes.

Les corps de bâtiments et les cours qui renferment ces éléphants sont considérables, ils exigent une grande dépense d'entretien. Chaque éléphant a quatre domestiques : son cornac, l'homme qui lui donne à boire, celui qui lui donne à manger, enfin l'Indien nécessaire pour le nettoyer. La nourriture principale de l'animal consiste en une sorte de pain, il en mange deux cents livres environ par

jour. Le prix d'achat d'un éléphant varie entre 6000 et 10 000 francs. Mais le maharajah de Jeypore passe pour être un des plus riches des Indes, il peut satisfaire amplement à des goûts si luxueux, enviés de tout seigneur oriental.

A Jeypore, presque tous les habitants sont de religion hindoue, comme ceux de Bénarès, aussi poussent-ils fort loin la protection des animaux. Bénarès possède un temple charmant entouré d'arbres séculaires, situé près d'un bel étang : c'est le séjour des singes sacrés. Aux portes de Jeypore, on remarque un vaste étang dans lequel sont entretenus près de trois cents crocodiles. Ils sont sacrés, et malgré les protestations fréquentes du gouvernement anglais le rajah tient à les conserver. Il a bien voulu cependant enlever les plus gros d'entre eux, à cause de récents accidents. Plusieurs enfants avaient été dévorés.

Les Hindous se baignent quelquefois imprudemment dans l'étang des crocodiles, et une jambe est bientôt happée par les sauriens. Les crocodiles coupables ne sont pas tués cependant, on se contente de les chasser dans la rivière voisine où, sans doute, ils feront d'autres victimes.

Dans les rues de la ville, on voit à l'extrémité d'une des principales avenues, une ménagerie qui contient une vingtaine de tigres superbes qu'on a pris au piège dans les campagnes des environs, les Indiens viennent les contempler souvent avec une crainte respectueuse.

Ces pièges sont le plus souvent posés auprès d'une route ; ils ont la forme d'une grande souricière, de 4 mètres de profondeur environ, et sont construits avec de grosses pierres non maçonnées. Un petit chevreau attaché tout au fond du piège attire le tigre, qui est forcé de déplacer une mince tige de bois pour arriver jusqu'à sa victime. De gros barreaux de bois s'abaissent aussitôt par suite de ce déplacement : le tigre reste emprisonné. Les Indiens n'ont plus qu'à amener devant le piège une grande cage de fer dans laquelle on fait passer le féroce animal.

Dès mon arrivée à Jeypore, j'avais été chez le résident anglais pour régler mon entrevue avec le maharajah. Elle me fut bientôt accordée. Sa Hautesse m'attendait à l'heure fixée par elle dans un vaste salon meublé richement, mais d'assez mauvais goût, tout à l'européenne. Il était préoccupé des préparatifs des illuminations qu'il faisait faire dans ses jardins pour la fête de nuit qu'il donnait à ses femmes. Nous étions au 16 octobre, date de la fête nationale et religieuse de son royaume ; dans la ville, également, on prenait toutes les dispositions pour la soirée. A ma venue, le maharajah s'est levé gracieusement et m'a serré la main en écoutant mon compliment qu'un interprète lui traduisit aussitôt. Sa Hautesse a bien voulu sourire, paraissant satisfaite, et me fait asseoir auprès d'elle. Je lui présente la lettre de

lord Dufferin, qui fit bon effet certainement, car le maharajah me tendit une seconde fois la main avec cordialité, offrant de m'obliger pour toutes les choses qui pourraient dépendre de lui. Ses chevaux et ses éléphants sont à ma disposition ainsi que les gardes de son palais, si je désirais en prendre à titre de guide.

Je n'avais pas de grandes faveurs à lui demander, mais j'étais bien aise de prolonger quelques instants l'entretien pour mieux le voir. Il était vêtu entièrement de mousseline blanche; autour de son cou brillait un collier à six rangs d'émeraudes et de rubis de grande valeur, une plaque d'émeraudes ornait son turban de toile fine mêlée de fils d'or.

Le maharajah a près de trente ans, légèrement marqué par la petite vérole; il est grand et bien fait encore de sa personne, mais il m'a semblé qu'il commençait à prendre trop d'embonpoint. Son intelligence n'est pas, paraît-il, à la hauteur de la situation qu'il occupe, et son instruction laisserait quelque peu à désirer. Ces derniers détails ne sont pas indifférents aux Anglais; le résident anglais de Jeypore, tout en restant respectueux, sait persuader et obtenir par son influence les choses les plus importantes demandées par son gouvernement.

Le maharajah voulut me conduire lui-même dans son jardin. Si le palais me semblait insignifiant par comparaison à celui d'Amber, les jardins dessinés à la française sont superbes. Un vaste bassin en forme de croix, rempli de jets d'eau et bordé de dalles de marbre, est leur principal ornement. Des parterres ornés de plantes rares, parfumés par de belles charmilles fleuries du henné (*Lawsonia*), contournent les bords de ce bassin dont l'extrémité est fermée par un pavillon de plaisance. Sa Hautesse me montre dans les salons, les nombreuses peaux des tigres et des léopards qui ont été ses victimes, mais elle paraissait plus fière de ses billards venus de Londres, ainsi que des nombreux et vilains lustres à pendeloques de cristal de toutes couleurs, accrochés au plafond de son riche pavillon. D'autres jardins viennent encore, ornés de kiosques luxueux, terminés cette fois par un lac où se reflètent de belles montagnes.

Le maharajah ne pouvait mieux me prouver le plaisir qu'il éprouvait de ma visite qu'en la prolongeant pour me montrer les beautés de son palais, mais il fallait prendre congé. Mes remerciements et compliments terminés, j'eus une troisième poignée de main et un dernier sourire de Sa Hautesse.

Revenu dans les rues de la ville, il était six heures du soir, juste l'heure du commencement de la fête au coucher du soleil. Les avenues de Jeypore s'illuminent peu à peu avec de petites lampes à huile placées sur toutes les corniches des maisons et sur les moindres saillies des façades; les boutiques brillent aussi

de mille lumières; tout est resplendissant et tout respire une tranquille gaieté.

La foule considérable se compose d'éléments bien divers. Parmi cette jolie population indienne, parée de costumes multicolores, il ne faut pas s'étonner de voir circuler un aussi grand nombre de bœufs et de vaches qui se mêlent à elle. Une fête religieuse, placée sous la protection des divinités des Purânas, ne pourrait exister sans la présence de ces animaux qui rendent à leur manière hommage au noble Nundi, le taureau divin qui sert de monture à Siva (voy. p. 43). Nombre de petites boutiques ambulantes, placées au hasard par leur propriétaire dans cette foule extraordinaire, sont pleines de bijoux de verre coloré, montés avec un art curieux sur des moules de terre cuite; les bayadères et les femmes du peuple les regardent émerveillées. D'autres sont garnies de petites statuettes peintes, naïvement modelées en plâtre, qui représentent les dieux les plus populaires. La déesse Lakshmi, femme de Vishnou, est figurée prenant son bain assise sur une fleur de lotus, deux éléphants divins lui donnent, à l'aide de leur trompe, une douche d'eau céleste (voy. p. 35).

Voici Siva jouant de la flûte sous la forme d'un berger, lorsque, dans un moment de disgrâce, il descendit parmi les mortels; son fils Gonesh apparaît aussi avec sa tête d'éléphant et monté sur un rat, emblème de la prudence et de la sagacité (p. 127), puis enfin le demi-dieu Hanuman, roi des singes, considéré par les Hindous comme le plus influent intercesseur auprès des divinités du ciel.

Ces statuettes se fabriquent tous les ans pour être vendues en ce jour solennel et chacun en achète pour orner sa maison.

La nuit ne tarde pas à venir complète, la fête semble plus animée et plus jolie encore, lorsque tout à coup l'effet des illuminations devient merveilleux. La ville est fermée d'un côté par des montagnes dominées par des murs crénelés et des forts dont les moindres silhouettes se détachent sur le ciel à l'aide d'une quantité innombrable de lampions.

Des flammes de Bengale, allumées toutes à la fois, simulent bientôt un incendie colossal des montagnes et des forteresses : c'est l'apothéose de cette fête magnifique.

Jeypore est une place forte, et, malgré les réjouissances publiques, les portes de la ville sont fermées à huit heures du soir. Je fus obligé, à mon grand regret, de rentrer à mon *bungalow*, situé hors les murs, sans avoir pu rester jusqu'à la fin de la fête.

La ville d'Ajmere, peu éloignée de Jeypore, possède, grâce à son ancienneté, des monuments intéressants. Son temple hindou ruiné, Adhai-din-ko-Jopri,



Planche VII. — Choultrie de Tirumulla-Nayak a Madura (Inde)
(D'après nature, voy. p. 123.)

que les musulmans ont autrefois converti en mosquée, est plus vaste et non moins magnifique que les anciennes constructions que j'admirais au Kutub près de Delhi. Ses murailles crénelées et ses portes pittoresques sont curieuses, mais je dois parler ici de monuments d'un autre ordre qui appartiennent à l'architecture civile du pays et dont les exemples ne laissent pas que d'offrir un grand intérêt.

Ce sont les citernes et réservoirs luxueux, les pièces d'eau et les bassins construits dans presque toutes les localités. Ils y ont souvent une grande importance et ce genre de construction est typique dans l'Inde tout entière.

En cet immense pays, la plupart des rivières sont à sec une grande partie de l'année, aussi les Indiens de toutes les religions, les Mahométans comme les Hindous, à toutes les époques de leur ancienne splendeur, ont-ils toujours fait les plus grands sacrifices pour amener les eaux de sources lointaines ou les conserver le plus possible dans leurs villes ou leurs forteresses. Elles leur procurent plus que le bien-être : pour eux, c'est la vie.

Nous verrons plus tard à quel degré ces constructions ont été quelquefois grandioses, mais à Ajmere il ne s'agit que de citernes plus modestes, fort élégantes d'ailleurs. La citerne est enfermée par des murs élevés. Une seule entrée monumentale donne accès dans l'intérieur, vaste enceinte ornée de portiques surmontés d'une large terrasse flanquée aux quatre angles de gracieux pavillons. Les colonnes de marbre et les balustrades finement découpées sont d'une richesse extrême d'ornementation (p. 76). Les habitants de la ville peuvent trouver, sous les portiques, un abri contre les chauds rayons du jour et y dormir à l'aise, étendus sur des nattes ou des coussins. Un grand nombre de femmes viennent renouveler leur provision d'eau quotidienne. Des hommes, qui font le métier de porteur d'eau, descendent à tout instant les hautes marches des perrons de marbre. L'eau changeant de niveau d'une façon considérable, leur travail est plus ou moins pénible suivant les saisons. Mais l'animation qui existe à la citerne durant tout le jour offre un spectacle agréable, d'un aspect pittoresque et des plus curieux pour le touriste.

Il existe aussi dans la ville de Lahore une citerne de même genre; elle est plus grande comme surface, et de même que celle d'Ajmere, sa construction est moderne.

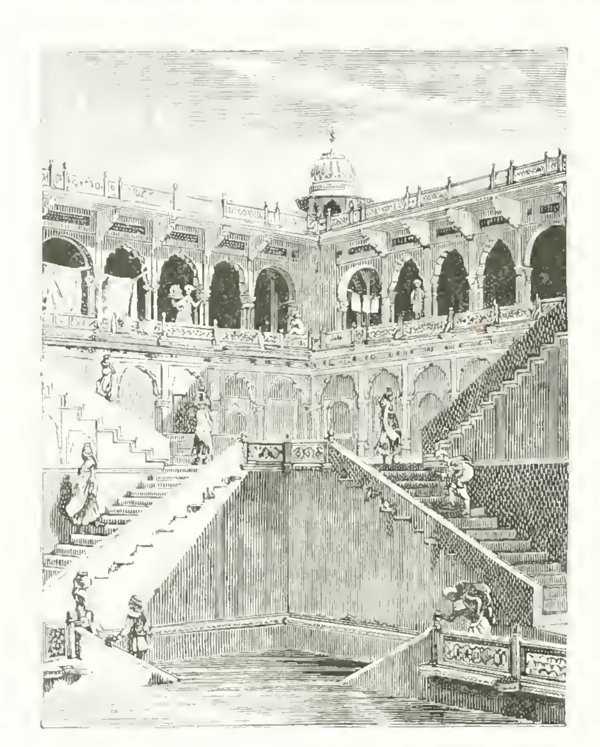
Avant de quitter la belle province de Radjpoutana, je devais aller visiter une des nombreuses merveilles de l'Inde, les temples de la secte hindoue des Jaïnas, élevés sur le mont Abou, à 1500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ce mont, isolé sur tous ses côtés, s'élève au-dessus de la plaine, formant une

masse inégale défendue par des rochers abrupts, couverte de forêts. Pour monter sur le plateau supérieur où se trouvent les temples, il n'existe qu'un seul chemin tracé par des ravins naturels et des lacets dont les aspects variés sont charmants.

Autrefois, lorsque la secte hindoue des Jaïnas était prospère, des pèlerinages nombreux se faisaient annuellement au mont Abou, mais aujourd'hui les sanctuaires paraissent délaissés, beaucoup sont en ruine complète.

Les deux principaux temples qui restent presque intacts actuellement sont de véritables merveilles. Construits tout en marbre blanc, on a peine à comprendre les efforts qu'il a fallu tenter et les dépenses extraordinaires qui ont été occasionnées pour l'exécution de semblables travaux. Chaque bloc de marbre a été apporté sur la montagne et ne pouvait venir que de fort loin, aucune carrière n'existant dans le pays qu'à une distance d'au moins 300 milles.



Une citerne à Ajmere (Radjpoutana, Inde). (D'après nature.)

Le plus ancien de ces temples a été élevé par les soins du prince Vimala Sah vers l'an 1032 de notre ère.

Le deuxième fut construit par les frères Tejpala et Vastupala pendant les années 1197 et 1247.

L'entrée de ces lieux sacrés et les façades extérieures ne donnent aucune idée des splendeurs de l'intérieur, mais lorsque le prêtre des Jaïnas vous ouvre la porte du temple principal le Vimala Sah, on éprouve tout à la fois un sentiment d'admiration et d'étonnement profonds. Un grand cloître, formé de deux rangées de colonnettes, entoure la pagode centrale qui elle-même est précédée d'une salle composée de coupoles et de caissons soutenus par des colonnes semblables à celles du cloître. Le temple et tout ce qui l'entoure est petit de proportion. On admire souvent les ivoires chinois si fouillés et travaillés de la manière la plus invraisemblable, les centaines de colonnes du Vimala Sah, ses coupoles de marbres sont sculptées d'une façon plus merveilleuse encore. Dans chacune des niches du cloître, un dieu orné de pierres précieuses et de parures d'or est assis, il vous

regarde avec ses grands yeux d'émail. Le sol est dallé de marbre blanc incrusté de mosaïques, les marches qui donnent accès à toutes les niches des divinités qui forment autant de petites chapelles, sont aussi sculptées de façon étrange. Elles sont ornées de figures fantastiques, ce sont des monstres de l'enfer hindou. Tous les détails, dans ce temple, sont composés de motifs différents traités avec un art parfait, se faisant valoir mutuellement; partout on ne voit que ciselures ou dentelures extraordinaires.

Le deuxième temple est presque aussi riche d'ornementation que le Vimala Sah; on en visite un troisième de moindre importance, puis le prêtre vous fait pénétrer dans deux salles basses assez curieuses. On voit dans la première un dieu à cheval qui semble vous défendre le passage; entre les colonnes qui soutiennent le plafond, dix grands éléphants, conduits par des dieux subalternes, sont sculptés dans de beaux blocs de marbre blanc. Dans la deuxième, dix éléphants de même matière sont les gardiens d'une petite pagode contenant des statues en marbre noir représentant des divinités diverses parées de pierres précieuses.

Au dehors, sur le plateau pittoresque du mont Abou, dont la surface est de sept milles en longueur environ sur trois en largeur, on ne voit que des vues charmantes et des paysages riants. Des petits lacs délicieux bordés de fleurs, de beaux rochers granitiques, se mêlent à la verdure sombre des beaux arbres. Aussi les Anglais ont su choisir ce séjour, agréable entre tous, pour se faire des résidences où ils peuvent, sur ces hauteurs, se soustraire à la chaleur torride des étés de l'Inde.

Un village hindou et quelques champs de culture se trouvent aussi sur ce haut plateau, l'ancien séjour des dieux des Jaïnas.

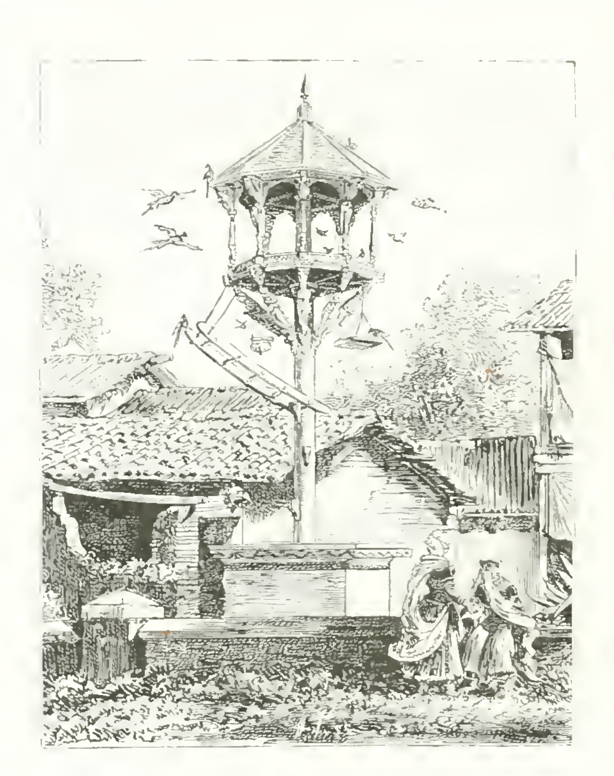
Le Vimala Sah du mont Abou compte parmi les plus beaux exemples de l'art ancien de la secte Jaïn, on en voit d'autres encore non moins extraordinaires dans la ville d'Ahmedabad, peu éloignée de ce lieu célèbre entre tous. Tout à fait modernes et moins purs de style, ils ne cèdent cependant en rien à ce dernier par sa magnificence. Le temple fameux, élevé par un riche marchand de la ville, Shet Huttising, il y a à peine cinquante ans, dépasse par son luxe, de même que ceux du mont Abou, tout ce qu'on peut rêver. Les architectes, croyant rendre plus riche encore le nouveau temple, ont dépassé leur but par l'excès des ornements.

Le cloître et les chapelles du Vimala Sah sont couverts simplement en terrasse, par cela même ils font valoir le sanctuaire central qui apparaît d'autant plus magnifique. Les chapelles du cloître du temple de Shet Huttising sont toutes

couronnées de cônes de marbres remplis de sculptures à la manière des temples hindous de Bénarès ; le sanctuaire et ses bas côtés en sont ornés également, de sorte que les regards éblouis ne savent où s'arrêter.

La ville d'Ahmedabad est remplie de temples superbes, hindous et musulmans, tous plus intéressants les uns que les autres ; comme partout, les guerres et les révolutions ont contribué à les détériorer.

Fondée en 1411 par le sultan Ahmed, elle a conservé dans bien des endroits l'aspect qu'elle pouvait avoir à cette époque. Quelques-unes de ses rues possèdent encore des maisons de bois couvertes de charmantes sculptures, plus belles dans leur genre que celles de nos anciennes demeures du XIVe et du XVe siècle que nous admirons dans nos vieilles villes de France. Malheureusement on cherche à assainir la ville, il faut pour cela détruire les anciens souvenirs et la vieille cité d'Ahmedabad deviendra de moins en moins curieuse.



UN PARABARA OU REFUGE POUR LES OISEAUX A AHMEDABAD (INDE).
(D'après nature.)

Le touriste, cependant, a mille choses à voir encore. Les tombeaux, mosquées et anciens palais d'été du sultan Ahmed, la superbe pièce d'eau de Sirkhey, construite par lui à une distance d'environ sept milles de la ville, peuvent compter parmi les curiosités les plus importantes.

Les habitants d'Ahmedabad, dont une partie sont de la secte des Jaïnas, respectent, dans leurs idées superstitieuses, surtout les oiseaux ; aussi, dans un grand nombre de rues, les riches propriétaires font installer de charmants refuges à leur intention.

Ce refuge, qu'on nomme dans le pays un *parabara*, est simple comme construction, mais il est souvent d'une grande ornementation. Le parabara représenté sur le croquis est un joli pavillon hexagonal en bois sculpté sur toutes ses faces, soutenu par des consoles ornées de statuettes gracieuses et posé sur un mât garni d'échelons.

Un homme est chargé de remplir toujours d'eau la petite coupe suspendue, et de graines, le plateau.

Les moineaux et perruches d'Ahmedabad, les corneilles et même les écureuils qui viennent des jardins voisins se donnent rendez-vous dans ces pavillons ; c'est leur asile sacré.

Il est souvent placé cependant dans une rue des plus passantes de la ville, mais personne, les enfants même, ne songeraient à en inquiéter les habitants.

Après les merveilles du mont Abou et d'Ahmedabad, les villes de Baroda et de Broach, où l'on peut s'arrêter avant de gagner Bombay, semblent insignifiantes. Surat est plus curieux, je ne pouvais manquer de faire un pèlerinage au cimetière français et aux ruines qui témoignent encore de notre ancienne présence dans cette ville qui a changé bien des fois de maîtres à différentes époques de son histoire. Tour à tour portugaise, hollandaise ou française, elle restera toujours maintenant aux Anglais.



CHAPITRE VI

BOMBAY. — LES PARSIS ET LES TOURS DU SILENCE. — LE PINJRAPOOL OU HOSPICE DES ANIMAUX. — RÉSIDENCES D'ÉTÉ DES ANGLAIS. — LES TEMPLES SOUTERRAINS. — BHAJA, KARLI, KENHERI, NASSIK, AJUNTA, ELLORA, ELEPHANTA.

Bombay a subi depuis une vingtaine d'années une transformation complète, les Anglais en font une des plus jolies villes qu'il soit possible de voir sous tous les rapports. On est frappé tout d'abord de sa situation exceptionnelle. Elle est construite sur une longue et étroite presqu'île, qui permet de jouir presque à la fois, d'un côté, de la vue d'une baie splendide ayant comme fond de belles montagnes aux silhouettes curieusement découpées et, de l'autre, du spectacle de l'horizon sans limite de la mer d'Oman. Une jolie montagne, *Malabar-Hill* dont le pied se baigne dans la mer, couverte de villas et de jardins, est reliée à la ville par des avenues, des promenades magnifiques et d'immenses terrains gazonnés. Tout est soigné et bien entretenu, partout de pauvres coolies qu'on nomme des *Bhisti* arrosent les avenues et les places en vidant les outres pleines d'eau qu'ils portent sur leurs épaules (voy. p. 103). On ne voit que les tours et clochetons, les dômes et les coupoles qui ornent les églises, les écoles, bibliothèques et autres monuments publics. L'aspect général est grandiose, mais, comme toujours, c'est la ville indigène avec son bazar immense la partie la plus intéressante.

Les Indes possèdent actuellement 250 millions d'habitants, fort divisés entre eux par les idées religieuses. Une partie est musulmane, l'autre est de religion hindoue; cette dernière se compose d'une infinité de sectes différentes, jalouses entre elles; elle est loin d'être, à cause de cette circonstance, la plus forte, quoiqu'elle soit cependant la plus nombreuse. Les premiers ridiculisent à tout propos la mythologie invraisemblable des seconds; aussi, dans certaines provinces, il n'est pas toujours aisé d'organiser les processions différentes qui ont lieu, pour toutes ces églises, quelquefois le même jour, dans

une même ville, chacune d'elles voulant passer dans les rues principales. Le gouvernement anglais se contente actuellement de maintenir, par sa sage et grande influence, toute idée de révolte. Quelquefois des rixes ou des disputes ont lieu, mais elles sont de peu d'importance. Les Anglais comprennent combien ces dissensions religieuses indigènes leur donnent de force ; aussi ils ne font rien pour changer cet état de choses et préfèrent protéger toutes les superstitions diverses de cet immense pays, le plus impartialement possible. Une seule observation fera comprendre aisément ce sentiment des Anglais. Ils possèdent dans les Indes une armée de 70000 hommes, dans cette colonie merveilleuse on compte, tout compris, 200000 Européens. Il est admirable de voir qu'un si petit nombre d'hommes aux idées libérales et vraiment civilisés puisse contenir aisément une masse de population si considérable.

Outre ces deux grandes religions populaires dans le pays, il y en a encore d'autres qui ont aussi, suivant les villes où elles se trouvent, une grande influence. C'est ainsi qu'à Bombay la religion des parsis est fort accréditée. Cette religion est une des plus anciennes, ses prêtres enseignent encore à leurs adeptes les lois et préceptes de Zoroastre. Ce sont les adorateurs du feu. Ils ont aujourd'hui les mêmes idées philosophiques de leurs ancêtres de la Perse antique.

Cette classe des parsis est une des plus intelligentes de l'Inde, ils ont l'esprit commercial au plus haut degré et sont fort libéraux à leur manière. Leurs idées ne ressemblent en rien à celles des hindous et des mulsumans de ce pays. Ils admettent mieux que tout autre le pouvoir anglais dans les Indes et quelques-uns, parmi les plus riches d'entre eux, ont su même y contribuer de toute leur force. C'est ainsi qu'un grand citoyen parsi, M. Jamsetjee Jejeebhoy, a donné au gouvernement près de la moitié de la somme de 6 millions de francs qu'il a fallu dépenser pour construire un barrage dans la ville de Poona, située à 119 milles de Bombay, à 550 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les parsis ont un quartier spécial dans la ville de Bombay : c'est un des plus riches et des plus élégants. Il est situé, sur les bords de la mer, autour de la montagne de Malabar. Chacune des villas est ornée de jardins, de terrasses, et ces lieux sont si beaux, avec des vues de la mer si grandioses, que les Européens viennent aussi à l'envi s'installer auprès des Parsis, luttant à qui aura la demeure la plus princière. Le haut de la montagne de Malabar est couronné par un vaste jardin soigneusement fermé. On y monte par une rampe fort douce encadrée d'arbres délicieux, et son entrée est religieusement gardée. C'est le cimetière parsi où se trouvent les *Dakhmas* ou Tours du Silence, les dernières demeures des adeptes de Zoroastre. Trois temples ou *Sacris*

sont à l'entrée des jardins sur des terrasses qui nous offrent le panorama splendide de Bombay et de la baie. Dans le principal de ces temples est conservé le feu sacré qui ne doit jamais s'éteindre.

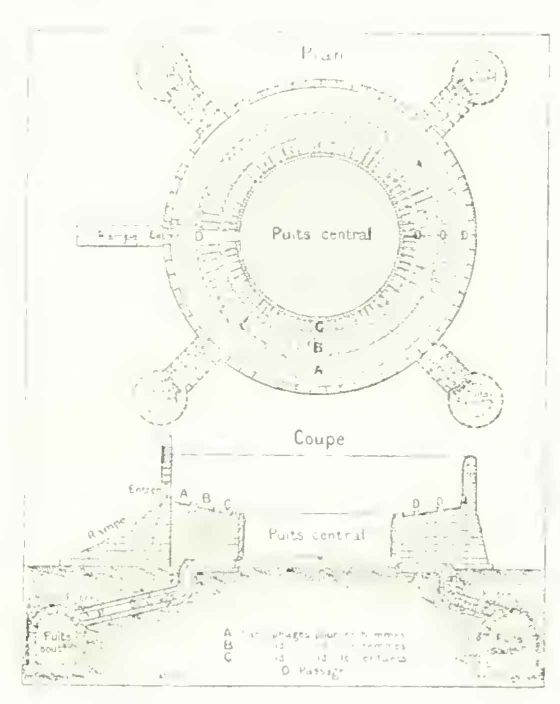
Les parsis n'enterrent point leurs morts et ne veulent pas non plus les brûler. Leur religion leur enseigne qu'ils doivent simplement les exposer en plein air; les oiseaux du ciel et le temps se chargeront d'en détruire les derniers vestiges. Les anciens Perses se contentaient d'exposer les morts sur le haut des montagnes, les parsis ont créé les *Tours du Silence*. Sur le mont Malabar, on peut en voir cinq de différentes dimensions. Ce sont des constructions de forme cylindrique, la principale d'entre elles a 100 mètres de diamètre. A l'extérieur, on ne voit qu'un grand mur un peint à la chaux, mais à l'intérieur c'est un vaste amphithéâtre composé de trois étages distincts. L'amphithéâtre supérieur contient des cases qui toutes rayonnent vers le centre de la tour; elles reçoivent les corps des hommes et sont construites en forme de sarcophage. Le deuxième cercle, situé au-dessous, contient les sarcophages des femmes, et le troisième, le dernier, reçoit les corps des enfants. Toutes ces cases sont à ciel ouvert, dallées de marbre et cimentées avec soin. On vient y déposer les cadavres qui sont aussitôt dépouillés de leur linceul, car les préceptes disent : « Nus, nous sommes venus sur terre, nus, nous devons la quitter. » Les vautours qui viennent en foule à l'heure exacte des enterrements ou plutôt du dépôt des corps se précipitent sur le mort, en deux heures à peine tout est dévoré. Les fossoyeurs, qui sont divisés en deux classes distinctes, les *Nassasalars* et les *Khandias*, sont seuls chargés des cérémonies et seuls ils peuvent entrer dans l'intérieur des tours. Dès que les ossements sont devenus secs, ils vont les jeter dans l'enceinte centrale dont les parois et le fond sont également dallés de marbre. Cette enceinte a 50 mètres de diamètre. Les derniers restes de tous ces squelettes ne tardent pas à se décomposer com-



TOUR DU SILENCE POUR L'EXPOSITION DES MORTS A BOMBAY.
D'après nature.

plètement sous l'action de la pluie et du soleil et tombent en poussière. L'égalité devant la mort est un fait accompli ; le riche ou le pauvre, le grand ou l'humble sont tous irrévocablement mêlés pour l'éternité.

Dans le fond de cette enceinte centrale, des conduits souterrains ont été établis : ils forment une sorte de drainage qui mène à quatre puits dont le sol est garni d'une épaisse couche de sable. Avant de tomber dans le fond des puits, les eaux du ciel chargées de la poussière des ossements passent dans des filtres garnis de morceaux de charbon et de grès qui sont renouvelés de temps en temps. Elles sont alors purifiées avant de se perdre dans les profondeurs de la terre. Les parsis exécutent ainsi les lois de Zoroastre : « La terre, notre mère à tous, ne sera point souillée. »



PLAN ET COUPE DE LA TOUR DU SILENCE A BOMBAY.

L'enterrement d'un parsi est une cérémonie simple et fort touchante. Les parents et les amis montent à pied en haut de *Malabar-Hill*, vêtus de tuniques blanches et se tenant deux à deux par la main, ayant de l'autre un foulard blanc en signe d'amitié. Ils suivent le corps qui est placé dans un sarcophage de fer et porté par les fossoyeurs dont nous avons parlé, pour le quitter seulement au moment de son entrée dans la Tour du Silence. Ils ont rendu leur dernier devoir à leur parent, croyant, comme dans notre religion, son âme immortelle, et à la punition ou à la récompense éternelle des mauvaises ou des belles actions qu'il aura accomplies durant sa vie.

En descendant la montagne de Malabar je me dirigeai vers les bords de la mer où se trouvait une foule considérable. C'était le 22 mars 1890, les parsis fêtaient le lever du premier croissant de la lune.

Tous étaient en contemplation devant l'astre à peine encore visible dans le ciel à cause de l'éclat des derniers rayons du soleil couchant. Les femmes, vêtues de leur grand voile aux brillantes couleurs et parées pour la circonstance, sont assises avec leurs enfants sur les rochers de la plage et se montrent avec recueillement le nouveau croissant en lisant des prières. La marée basse permet aux

hommes de descendre plus loin vers la mer pour chercher des roches éloignées sur lesquelles ils vont adorer plus tranquillement l'astre de la nuit, et tous, avec une dignité recueillie, remplissaient leur devoir religieux sous le ciel resplendissant, devant l'horizon sans limite de la mer.

Les Hindous sont encore aujourd'hui très fidèles à toutes les règles de leur antique religion, qui comporte une mythologie plus considérable que celle des anciens Romains. Cette pluralité extraordinaire de divinités les conduit à des superstitions extrêmes. La métempsycose, entre autres, est une de celles qui sont les plus répandues. Un Hindou pensera volontiers que les âmes de ses anciens parents viennent résider dans le corps du bœuf qui l'aide aux travaux de ses champs ou dans celui de la jolie perruche verte qui fait son nid sur son toit pour mieux le protéger.

C'est la secte religieuse hindoue des Jaïns qui pratique le plus cette croyance. Elle a pour tous les animaux en général un respect qui passerait à nos yeux pour une grande exagération. Le Jaïn ne saurait tuer aucun animal, et il poussera l'attention si loin, qu'avant de s'asseoir sur la terre, il essuiera avec soin la place, afin de ne pouvoir écraser aucun insecte. J'ai vu souvent sur les routes indiennes, des mères de famille faisant sous les ombrages des platanes la toilette de la tête de leurs enfants. Elles retirent les puces ou les autres insectes avec délicatesse et rejettent à distance le vilain parasite, mais elles n'oseraient jamais le détruire. On dit même que, poussant plus loin cette superstition bizarre, un Jaïn vraiment dévot a toujours soin de voiler sa bouche dans la crainte qu'une mouche imprudente ne puisse y entrer. Il pourrait alors l'avaler, ce serait péché mortel.

La secte des Jaïns, toujours fidèle à cette croyance, a fondé à Bombay un hospice ou refuge pour les animaux de toutes les espèces. Cet asile occupe dans le quartier indigène de la ville un espace assez considérable, c'est le Pinjrâpool. Une administration complète est organisée pour garder les animaux qui y sont admis.

On entre tout d'abord dans une très vaste cour entourée de hangars; un grand jardin avec des quinconces d'arbres occupent la partie centrale.

Plus de 300 vaches, bœufs et veaux, en compagnie de buffles, occupent les hangars. Ils reçoivent, de la part des employés hindous, les soins les plus attentifs. La plupart d'entre ces animaux sont estropiés ou accablés de vieillesse, les moins invalides se promènent en rêvant à leur manière dans le jardin central à l'ombre d'un immense *Ficus indica* plusieurs fois centenaire.

Dans une autre partie du jardin se trouvent les volières qui sont habitées par plus de 500 poules et canards. Des grues et des hérons en liberté, apprivoisés

par suite de leur long séjour dans l'hospice, s'approchent de vous à l'aide de leurs jambes de bois pour vous saluer, puis sur les toits des hangars et des volières on voit voltiger une quantité de pigeons. Ceux-là vivent à l'aise et sont respectés, la maladie ne les atteint guère. Plus loin enfin, sous les arbres, on remarque des cages séparées où j'ai vu 40 perroquets et des oiseaux divers. — Les singes, les porcs-épics ont aussi dans ces lieux leur maison de retraite. Les animaux atteints de maladies sérieuses trouvent dans des hangars fermés par des nattes une infirmerie parfaitement aménagée. Des rebouteurs et des vétérinaires



LE PINJRAPOOL OU HOSPICE DES ANIMAUX A BOMBAY.
D'après nature.

sont attachés à l'établissement pour les soins à donner ou pour les opérations chirurgicales à faire.

Dans d'autres cours plus petites on visite les chenils qui contiennent presque toujours environ 250 à 300 chiens malades ou recueillis dans les rues de la ville comme chiens errants, puis des abris pour les chevaux, les moutons, les chèvres, etc. — Lorsqu'on sort de ce curieux établissement, semblable à une arche de Noé d'un genre exceptionnel, on ne peut se défendre d'une certaine admiration, on pense malgré soi aux faibles résultats de nos sociétés protectrices des animaux.

En même temps que Bombay est devenue une ville superbe, ses environs se sont également améliorés. Les Anglais ont su y créer des séjours agréables, dans

lesquels ils peuvent, pendant la saison des chaleurs accablantes, venir respirer avec leur famille un air plus pur. Le chemin de fer vous mène en quelques heures à Matheran, situé au milieu des bois, à près de 800 mètres d'altitude, à Kandallah, ou plus loin encore, à 80 milles de distance de Bombay, à Lonauli : ces localités sont placées sur un haut plateau : partout, les beaux rochers, les vues grandioses charment vos regards. Je restai quelques jours à Lonauli et, contre mon attente, mon *dak bungalow* était fort agréablement habité. Trois jeunes ladies, toutes trois femmes d'officiers anglais, y étaient installées avec leurs enfants en attendant l'arrivée de leurs maris.

Elles furent assez aimables pour faire bon accueil à l'étranger français. Nous prenions nos repas à la même heure, nos excursions réciproques faisaient le principal sujet de nos conversations agréables qui se prolongeaient encore dans la soirée sous la véranda de l'hôtel en prenant le thé, et n'ayant d'autres lumières que les étoiles du ciel. J'allai visiter le haut plateau de Sakar Patar, situé à 900 mètres d'altitude et son joli lac bordé de beaux arbres. Les Anglais aiment à chasser dans ces parages la panthère, ils y trouvent aussi un grand nombre de cailles. Les Indiens de Lonauli ont un autre genre de chasses assez original : j'en voyais souvent occupés à chercher les rats des champs qui abondent dans le pays. Les Hindous savent choisir les bons trous, qui sont d'ailleurs partout visibles, ils en agrandissent l'entrée avec un bâton, et, plongeant les bras jusqu'au fond, ils amènent bientôt un à un chacun des membres de la famille de rats qui s'y trouvent. En moins d'un quart d'heure, ces hommes en avaient déjà une quinzaine et ils comptaient les faire cuire et les mettre dans leur kari pour leur déjeuner du matin.

J'ai essayé de décrire les beautés des monuments que j'ai vus en parcourant les provinces du nord de l'Inde, ils sont véritablement merveilleux, mais, sauf quelques exceptions, les dates de leur construction sont relativement récentes. Les temples souterrains qu'on peut visiter dans les environs de Bombay sont parmi les plus anciens de la contrée ; ils ne ressemblent en rien aux autres monuments, par cela même ils doivent intéresser davantage. Il m'avait été donné de les voir lors de mon premier voyage, mais, dès mon retour à Bombay en 1890, je désirai les visiter encore pour les étudier plus complètement.

C'est aux environs de Lonauli que se trouvent deux des plus curieux temples souterrains : Bhaja et Karli, tous deux sont placés dans des lieux pittoresques et il est aisé de s'y rendre à cheval.

On pensait autrefois que les temples souterrains de l'Inde étaient d'une antiquité extraordinaire. Les Hindous disent encore volontiers aujourd'hui que les

dieux ont construit ces ouvrages, mais l'histoire nationale du pays est perdue totalement pour la plupart d'entre eux et ils ne savent pas, pour ainsi dire, se rendre compte de la valeur d'un siècle.

Les recherches qui ont été faites de 1830 à 1840, par M. James Prinsep, ont éclairé le monde savant sur l'antiquité des monuments de l'Inde.

M. James Prinsep a su déchiffrer les inscriptions bouddhistes qui existent dans tout le nord de l'Inde, au delà de l'Indus jusqu'aux rives du Bengale. Ces découvertes ont ouvert la voie aux travaux que M. Turnour a pu faire sur la littérature bouddhiste de Ceylan : c'est ainsi que la date de la naissance de Çakya-Mouni, le fondateur de la religion bouddhiste, a pu être déterminée. Fils de Jobon, roi de Makada, il est né vers l'an 623 avant Jésus-Christ ; sa mort eut lieu 80 ans plus tard, en 543. Il est aussi certain que le bouddhisme n'est devenu une religion d'État que trois cents ans environ après ces événements, sous le règne d'Asoka. Cette religion nouvelle produit une révolution artistique extraordinaire dans le pays et l'art indien ne commence réellement qu'à cette époque. Les hommes d'alors se transforment tout à coup en grands artistes et arrivent à creuser les monuments que nous admirons aujourd'hui. Les recherches récentes des archéologues anglais confirment de plus en plus les remarques anciennes, on ne peut plus douter que ces temples ont été exécutés dans une période de quatorze siècles.

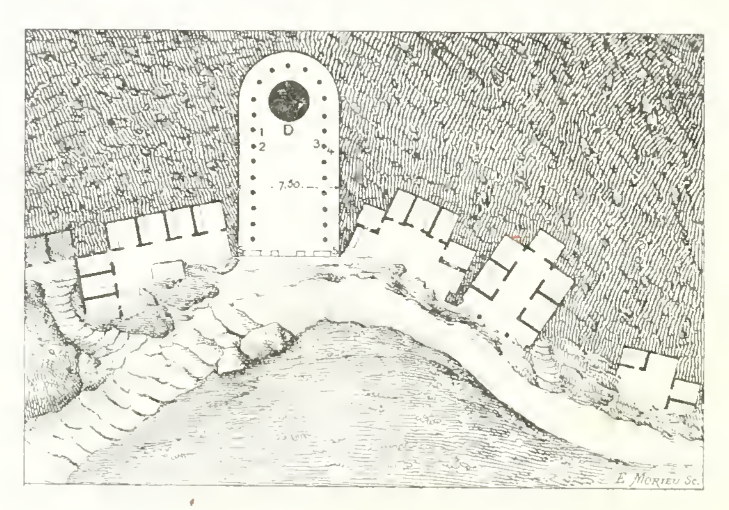
Dasaratha, petit-fils d'Asoka, creusait d'abord les temples connus sous le nom de Milkmaid dans le Behar (Bengale) (200 av. J.-C.) ; l'achèvement du dernier monument d'Ellora, voué à Indra Subha par Indradyumna, a lieu pendant le XIIe siècle de notre ère.

Si les conquêtes d'Alexandre le Grand (356 av. J.-C.) servent à donner aux Indiens des idées nouvelles, s'ils empruntent peut-être aux Grecs l'usage de se servir de la pierre dans leurs constructions, il est à remarquer que primitivement l'art reste toujours indien. Les temples souterrains, en effet, semblent être les copies exactes d'anciens sanctuaires dont l'architecture était tout entière de bois. Ils sont évidemment des réminiscences de ces antiques monuments, depuis longtemps à jamais détruits. Les Indiens d'alors ne prennent pour modèles que leurs œuvres d'art plus anciennes, leur appartenant absolument. Les temples souterrains peuvent être étudiés, tout démontre cette préoccupation des premiers artistes à imiter l'architecture de bois ; ils s'en écartent, il est vrai, dans la suite des siècles de plus en plus, et on peut en voir aisément les transformations successives.

Le temple de Bhaja est certainement le plus ancien de toute la province ;

aucune date, aucune inscription n'ont pu y être relevées malheureusement, mais lorsqu'on en étudie l'architecture et les détails qui la composent, il ne peut y avoir aucun doute et les archéologues sont d'accord à cet égard. Le motif principal de la façade de Bhaja a complètement disparu : il était construit en bois et sur le roc, en élévation ainsi que sur le seuil taillé en 5 et 5, on remarque encore tous les trous qui étaient destinés à recevoir les pièces de charpente, ou maintenir les différents éléments qui le composaient.

Ce motif avait d'ailleurs beaucoup de rapport avec ceux qu'on voit sur les deux côtés du sanctuaire (pl. IV, p. 41) avec leurs ornements en forme de fer à cheval. On distingue, sur la pierre, les parties qui devaient être en bois et qui, invariablement, ornaient les antiques façades des chaityas, d'après les bas-reliefs connus de cette époque. A l'intérieur, la charpente qui décorait la voûte creusée dans la montagne existe encore dans toutes ses parties.



Plan d'ensemble du chaitya de Bhaja et de ses viharas. (Relevé sur place.)

Quand on examine le plan de ce chaitya, on est frappé tout aussitôt de l'analogie qu'il peut avoir avec un temple du christianisme. La proportion de la nef avec ses bas côtés, la place réservée dans le fond du temple au Dagoba (D), ou maître-autel, de forme cylindrique surmonté d'un dôme, avec son Tée, ou reliquaire, placé au-dessus, l'abside circulaire, sont autant de points remarquables qui frappent les esprits les moins observateurs. Le chaitya a 15 mètres de profondeur sur 7^{m},50 de largeur environ, les 25 piliers qui forment la nef sont dépourvus de base et de chapiteau, ils ont été découpés dans le roc et dans leur aspect primitif ils sont semblables à de simples poteaux de bois. On remarque cependant, sur les piliers marqués en 1, 2, 3, 4, les gravures sculptées d'emblèmes bouddhiques : le trident, la roue, le bouclier et un quatrième dont la forme est indécise. Au dehors, sur les parois ruinées de la montagne, étaient creusées les cellules pour les prêtres de Bouddha et les salles qui leur servaient de lieu de réunion. Leur ensemble formait le vihara ou monastère qui accompagne toujours le chaitya ou sanctuaire.



Planche VIII. — Bouddha en granit de Aukana près de la Kalawewa, Ceylan
D'après nature, voy. p. 142.

Ce vihara avait deux étages qui communiquaient entre eux par des escaliers taillés dans le roc, une belle source d'eau limpide était auprès des cellules des prêtres. Elle existe actuellement au bord du sentier.

Non loin de Bhaja, je pouvais visiter, pendant une autre journée, le temple de Karli qui est le plus grand et le plus complet qu'on puisse voir aux Indes. Les archéologues ont pu fixer la date de ce chaitya ainsi que celle des viharas qui sont auprès, grâce aux inscriptions qui existent sur le grand pylône de l'entrée. Elles prouvent que le chaitya a été creusé par les ordres du *Maharajah Bhuti* ou *Deva Buthi*, d'après les *Puranas*, il régnait 78 ans avant Jésus-Christ. Les premiers travaux de Karli ont dû avoir lieu à cette époque où le style indien était encore dans sa plus grande pureté.

La dimension du chaitya, depuis son porche jusqu'au fond, donne une longueur totale de 46 mètres environ; la nef seule depuis sa porte d'entrée mesure 38^{m},40; sa largeur est de 13^{m},70. — La hauteur de la nef est de 12 à 13 mètres.

A l'intérieur, la voûte est portée par deux piliers octogonaux ornés de chapiteaux composés d'éléphants agenouillés, montés par un homme et une femme et dont la base simule des vases gigantesques. Les sept piliers qui se trouvent derrière le Dagoba restent octogonaux, mais ils sont dépourvus d'ornements. Le Dagoba est presque semblable à celui de Bhaja, mais on remarque sur le Tée de celui-ci le parasol de bois de cèdre, emblème sacré que les adorateurs de Bouddha ne manquaient pas d'y placer. Fixé sur le haut de ce Dagoba depuis près de deux mille années, ce parasol, malgré son état de ruine, résiste encore aux injures du temps. La façade est d'une grande richesse de sculpture; elle était accompagnée autrefois de deux pylônes colossaux surmontés d'un groupe de lions fantastiques. Ils donnaient à l'entrée du chaitya un aspect triomphal absolument imposant, mais aujourd'hui il ne reste plus qu'un de ces majestueux monolithes.

Il faut quitter Karli pour nous rapprocher de Bombay, où nous verrons encore une série curieuse de constructions monolithiques. Elles sont plus connues des voyageurs, grâce à leur voisinage avec la grande cité.

Kenheri et ses sanctuaires sont placés au milieu des forêts et des jungles malsaines de l'île de Salsette, au nord de Bombay; creusés, comme tous les autres temples, sur le haut de la montagne, dans des lieux solitaires. La plus grande curiosité de ce groupe d'excavations consiste dans son superbe chaitya qui offre de grandes ressemblances avec celui de Karli. Les nombreuses inscriptions qu'on remarque sur son porche et dans la nef lui donnent une date beaucoup moins ancienne. Ses sculptures sont moins soignées d'exécution que

celles qu'on admire à Karli ; l'architecture est en général plus grossière, et il est facile de voir que les artistes qui ont exécuté ce chaitya sont bien inférieurs à ceux qui ont creusé Karli. En longeant le ravin qui est au pied du grand temple, on monte des escaliers grossièrement taillés dans le roc, c'est le chemin qui conduit au vihara principal, connu sous le nom de *Durbar Cave*, et à d'autres salles de moindre importance. Il faut aller ensuite jusqu'en haut de la montagne. Les moines ont su creuser, sur la pente naturelle du rocher dénudé, des gradins pour pouvoir se rendre aisément dans leur cellule isolée ou prier dans leurs sanctuaires nombreux. Rien n'est plus curieux que l'ensemble étrange de toutes ces excavations diverses de différentes dimensions : on les découvre à chaque détour des rochers, dans chaque anfractuosité. Leur nombre est considérable, on peut en compter plus de cent actuellement ; il en reste encore sans doute de nouvelles à découvrir.

L'origine de ces lieux sacrés daterait d'environ un siècle avant Jésus-Christ. Ils ont été prospères et se sont accrus pendant plusieurs centaines d'années ensuite, pour être abandonnés vers le x[e] siècle de notre ère.

Après Bhaja, les excavations les plus anciennes se trouvent à Nassik. Cette ville était autrefois un centre important de la religion bouddhiste : tous ses sanctuaires, consacrés à Bouddha, recevaient chaque année une foule de pèlerins qui venaient l'adorer et lui faire des vœux nombreux. Aujourd'hui Nassik compte 35 000 habitants environ, mais plus de 10 000 sont devenus les adorateurs de Brahma. Les idées religieuses sont modifiées et Bouddha a perdu son ancienne influence dans cette ville. Les bords de la Godavery, la rivière délicieusement pittoresque qui la traverse, sont les lieux les plus fréquentés par les habitants. C'est là qu'ils font leurs ablutions quotidiennes, et c'est le centre des affaires civiles et religieuses. On voit une foule de petits sanctuaires et de temples qui appartiennent au culte de Brahma. A chaque pas, pour ainsi dire, ce ne sont que des *lingams* avec le taureau divin *Nandi* sculpté dans la pierre ; il y en a de toutes les grandeurs.

Quelques-uns de ces emblèmes sont placés au fond de petites niches et tous ces monuments sont inondés souvent, ou découverts par les eaux, suivant les saisons.

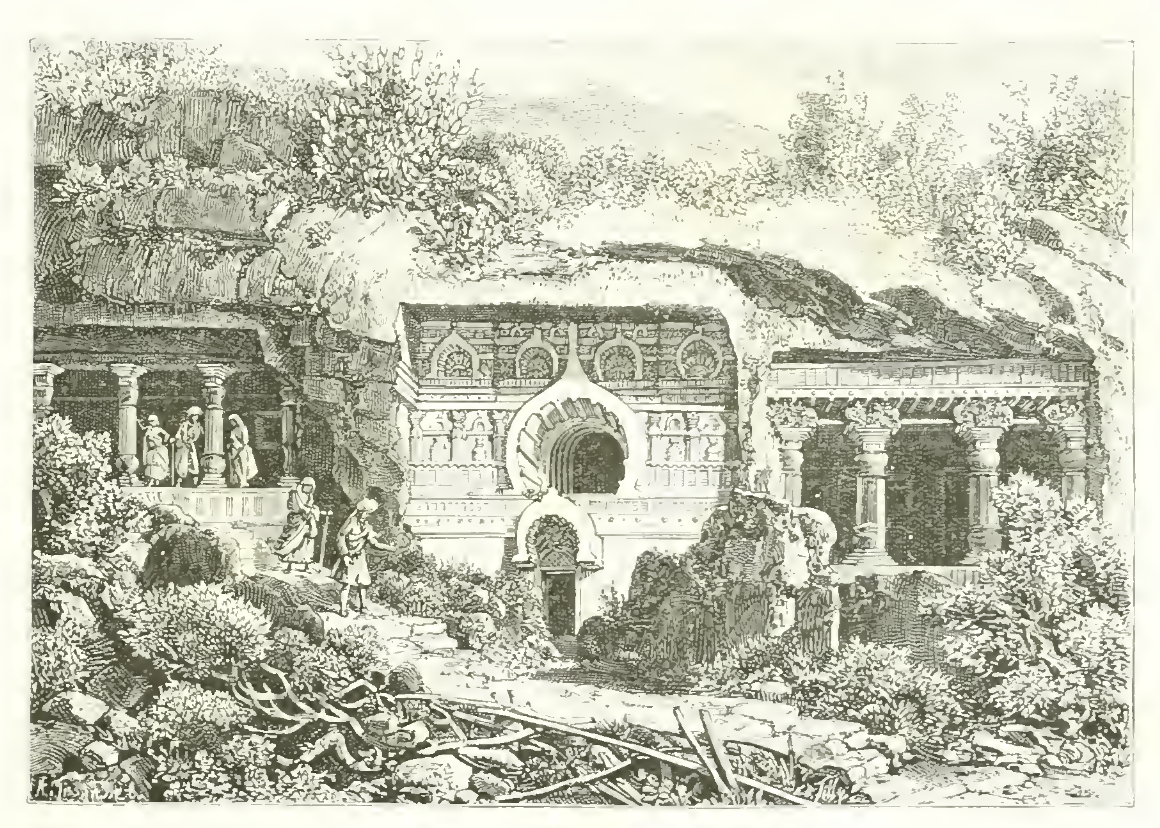
Nassik, malgré ces changements, est toujours considérée comme une ville sainte par les Indiens ; elle compte aujourd'hui parmi les plus curieuses pour les Européens.

Les temples bouddhistes et les monastères souterrains de Pandu Lena sont situés à cinq milles de Nassik. Creusés sur les flancs d'une montagne pyramidale,

où les voit à une hauteur de 80 mètres environ au-dessus du sol de la vallée, située elle-même à 547 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'accès en est facile, un sentier en lacet y conduit. Dix-sept salles creusées dans le roc, y compris le *chaitya*, suivant le langage indien, complètent les monuments de Pandu Lena.

Nous reproduisons la vue du chaitya auprès duquel sont deux des plus anciens viharas de Pandu Lena.

On a trouvé sur la façade de ce temple et à l'intérieur, sur l'un des piliers des



Chaitya de Pandu Lena près Nassik.
D'après nature.

inscriptions qui nous apprennent qu'il a été creusé par un habitant de Nassik sous le règne du roi Krishna en l'honneur du roi Badrakaraka, le cinquième de la dynastie de Sunga, qui monta sur le trône en 129 avant Jésus-Christ[1].

La façade de ce chaitya, toute taillée dans le roc, est surtout remarquable par la perfection de ses ornements. Son unique fenêtre, en forme de fer à cheval, est accompagnée par des bandes horizontales qui représentent autant de balustrades sculptées supportant des colonnes engagées, avec des Dagobas dans leurs entre-

1. *History of Indian and Eastern Architecture*, by James Fergusson.

colonnements. Les colonnes sont ornées de chapiteaux représentant des éléphants agenouillés montés par des hommes, et supportent une corniche assez haute qui reçoit elle-même les jolis motifs de quatre fenêtres simulées dans le rocher, de forme analogue à celle de l'ouverture centrale. La petite porte d'entrée, de proportion originale, est aussi pleine d'élégance.

L'intérieur de ce sanctuaire est beaucoup plus sobre d'ornements que sa façade, la voûte est nue actuellement; cependant on voit encore, sur les parois du rocher, les trous creusés à des distances égales, destinés à recevoir les pièces de charpente qui étaient disposées sans doute comme celles de Bhaja.

Le Dagoba est ici plus riche qu'à Bhaja, un bandeau simulant une balustrade ornée de compartiments légers est taillé à la naissance de son dôme et le Tée possède aussi quelques ornements. Les artistes d'alors savaient donner au Dagoba un aspect mystique admirablement compris, lui seul est éclairé dans la nef. La grande ouverture de la façade envoie directement les rayons de lumière en cet endroit sacré entre tous.

Les voyageurs qui ont pu visiter Pandu Lena près Nassik, Karli et Kenheri, qui possèdent les plus grands chaityas connus, peuvent se rendre compte de l'importance des excavations antiques de l'Inde, mais ils ne sauraient avoir idée de leur richesse artistique en sculptures et en peintures murales, s'ils n'ont vu Ajunta. Ces temples dépassent de beaucoup ces derniers en splendeurs de toutes sortes, cependant ce sont les moins fréquentés. Les artistes qui ont contribué à leur achèvement ne sont point à comparer avec ceux qui ont creusé les autres; il semble que les Indiens ont quelque raison de dire que des dieux seuls ont pu les créer.

Pour se rendre de Bombay à Ajunta, il y a premièrement 232 milles à parcourir en chemin de fer jusqu'à la station de Pachora. Arrivé dans cette petite localité indienne, le touriste doit voyager dès lors à la manière antique du pays et s'installer dans un *bullock*, chariot non suspendu attelé de deux zébus. Trente milles sont à faire ainsi par des chemins presque impraticables. Ce sont des ornières profondes et de fréquents passages à gué où le char risque de se briser à tout moment. Rien n'est plus pittoresque, mais cela, à vrai dire, est peu pratique. Le bullock continue péniblement son chemin; au bout de quinze heures, on arrive enfin au village de Furdapore, la dernière étape.

Les temples d'Ajunta sont situés dans les gorges assez étroites de Lenapur. Creusés à 50 mètres de hauteur environ dans la roche volcanique (amygdaloïde) de la montagne, ils sont tous placés à la suite les uns des autres et ont un dévelop-

pement de 500 mètres environ sur un alignement presque demi-circulaire. Le paysage qui leur sert de cadre se compose des belles pentes verdoyantes des montagnes de Chandor, dans l'intérieur desquelles les temples sont creusés. A leur pied le torrent le Wagora roule ses eaux claires au milieu des fleurs, en formant des cascades dont la principale, située tout au fond de la gorge, peut avoir 25 mètres de hauteur environ.

Ajunta se compose de vingt-sept grottes : quatre seulement sont des chaityas, les vingt-trois autres sont des viharas. Ils ont été commencés, comme ceux de Kenheri, cent ans avant Jésus-Christ : depuis le x[e] siècle de notre ère, ils sont restés tels que nous les voyons aujourd'hui.

Tous voués au culte de Bouddha, ils offrent un intérêt d'autant plus grand qu'ils font comprendre, par leur merveilleux ensemble, les phases artistiques par lesquelles les architectes d'alors ont dû passer progressivement. Les chaityas des premiers âges ressemblent à celui de Bhaja et de Pandu Lena à Nassik, dont nous avons donné l'aspect ; mais celui que les archéologues anglais désignent par le numéro 19, marque, de la façon la plus sensible, une ère nouvelle dans l'art indien. Ce chaitya ne possède aucune inscription qui puisse lui donner une date précise ; comme il appartient évidemment au groupe des viharas voisins désignés sous les numéros 16 et 17, il est présumable qu'il a été creusé pendant le VI[e] siècle de notre ère[1].

Ce temple a un caractère tout particulier, on n'y rencontre aucune trace d'anciennes charpentes, mais tout ce qui pouvait être en bois dans les monuments plus anciens s'y trouve reproduit, sculpté dans le roc. A l'intérieur, les colonnes, toutes différentes, sont remarquables par leurs cannelures et leurs arabesques sculptées. L'architrave est nue, la grande frise divisée en panneaux de différentes grandeurs contient des figures de Bouddha assises ou debout entre lesquelles sont des compartiments de forme allongée remplis de riches rinceaux. Ce qui frappe le plus les yeux, dans l'intérieur du temple, c'est le Dagoba avec le dieu Baghavat, qui n'est autre que Siva lui-même placé dans sa niche centrale. Sa forme est différente de celle des plus anciens. Il est facile d'en constater les changements divers en considérant celui de Pandu Lena qui a été sculpté six cents ans auparavant. La base prend plus d'importance que le dôme, elle est ornée de belles moulures aux larges saillies et, sous la statue du dieu, nous voyons des bas-reliefs représentant des enfants divins ou *gandharvas* aux mouvements gracieux.

1. *Gazetteer of Aurungabad*, Bombay, 1884.

dansant parmi les fleurs. Le cylindre nu d'autrefois est orné de pilastres engagés, remplis d'ornements variés. Le détail le plus curieux est certainement le triple parasol de pierre qui couronne le Dagoba et qui tient encore à la voûte par sa partie supérieure (voy. pl. V, p. 57).

C'est le seul qu'on puisse étudier, qui soit réellement exécuté dans la roche, mais on en voit de nombreuses représentations dans les peintures murales et dans les bas-reliefs des autres excavations d'Ajunta. Il remplace dans ce chaitya le parasol de bois de cèdre que nous avons vu sur celui de Karli.

Je ne puis décrire ici tous ces temples, ni parler de leurs façades admirables couvertes de divinités sculptées et de gracieuses statuettes, de frises aux sujets de chasse, combats d'éléphants ou guerriers en lutte, des rinceaux de fleurs et de feuillages composés avec une fantaisie, un art vraiment délicieux. Si les façades sont intéressantes, les intérieurs le sont encore davantage.

Dans les vingt-sept grottes sculptées d'Ajunta, on ne voit de traces de peintures que dans treize d'entre elles : d'après le style des caractères employés dans les nombreuses inscriptions qui sont mêlées aux motifs des fresques, il est probable que les plus anciennes peintures dateraient du II[e] siècle de notre ère et que les plus récentes seraient du VII[e] siècle.

Les peintures murales ont été exécutées d'une façon primitive, et il est facile de retrouver la recette dont se servaient les artistes indiens en observant des débris ruinés tombés à terre. Sur la surface assez grossièrement taillée du rocher, une couche de bouse de vache, pétrie sans doute à la main, mélangée avec des poussières d'écorces de grains de riz, a été posée. Un léger enduit de plâtre la recouvre ensuite, c'est sur lui que le tracé des dessins, puis la peinture ont été terminés.

Ces fresques n'ont point été faites pour être vues de trop près, elles ne prennent de valeur que lorsqu'on les considère à une petite distance. La perspective n'est pas observée dans ces peintures ; les compositions ont en quelque sorte la même naïveté d'exécution, et elles ont aussi le même charme que celles des miniatures qu'on admire dans les missels des XII[e] et XIII[e] siècles. Celui qui sait regarder attentivement a devant les yeux les tableaux les plus curieux des mœurs de l'Inde antique, avec les scènes principales de la vie domestique, telles que la chasse et la pêche, la préparation du riz et le transport de la provision d'eau quotidienne, les danses et concerts de musique, les combats d'éléphants, les luttes, etc. Les sujets religieux entrent pour la plus large part dans la décoration murale. Toutes les légendes relatives à Bouddha, à ses miracles et aux divinités multiples de son paradis y

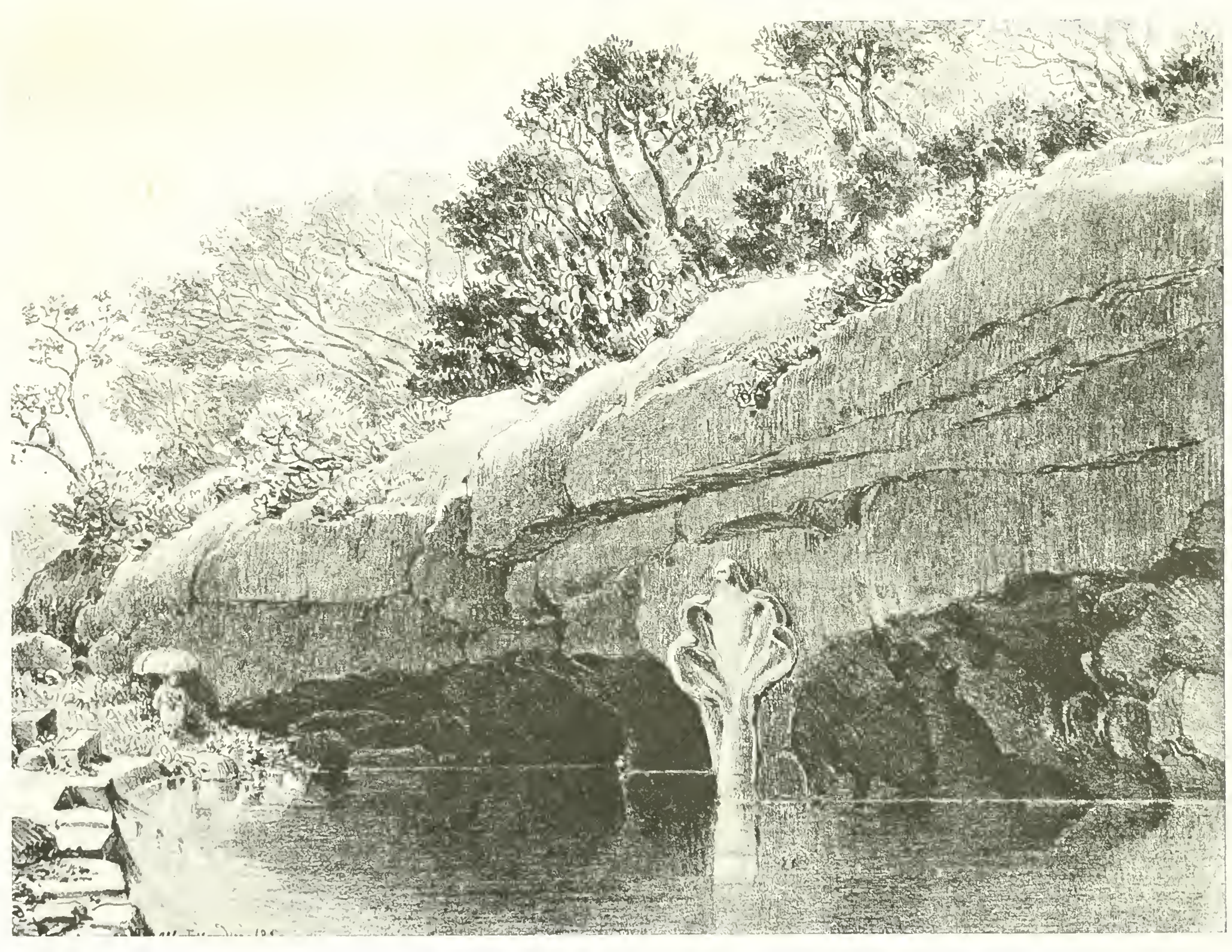


Planche IX. — Le Pokuna et le serpent cobra a cinq têtes de Mihinthale (Ceylan).
(D'après nature, voy. p. 113.)



sont traitées au complet et traitées de main de maître. Dans la foule des personnages représentés, on remarque l'expression gracieuse ou farouche de chacun ainsi que le mouvement rapide et juste de leurs gestes différents. Ces peintures sont malheureusement bien détériorées, mais il en reste encore assez pour pouvoir juger de leur ancienne splendeur.

Le gouvernement anglais a fait fermer, par de légères cloisons de bois, les plus beaux viharas, pour conserver tout ce qui existe encore de plus important parmi ces ruines que les chauves-souris innombrables qui habitent ces lieux déserts détérioraient de jour en jour.

Le voyage de Bombay à Ellora n'est pas comme celui d'Ajunta : les difficultés de transport n'existent plus. Le chemin de fer vous conduit à la station de Nandgaon et dans cet endroit on loue aisément un *tonga*. Le touriste peut alors visiter en quelques jours, Aurungabad, curieuse cité de la province du Nizam, puis Doulatabad, célèbre par son immense forteresse creusée dans la roche volcanique, enfin Roza, petite ville placée sur le sommet de la montagne qui contient les temples d'Ellora.

A mon arrivée à Roza, il y avait une foule extraordinaire, près de 20000 pèlerins étaient accourus de tous les points des environs pour faire leurs dévotions dans la mosquée d'un grand saint de la religion musulmane. Tous étaient campés sur le vaste plateau situé près de la ville et faisaient leur cuisine en plein air ou se préparaient pour passer la nuit à la belle étoile. Jamais je n'aurais pu trouver place au milieu de cette foule sans l'obligeance de M. le major Hameltin, le résident anglais d'Aurungabad, qui m'avait fait annoncer par avance à Roza auprès du *subhar*, le gouverneur de cette partie du royaume du Nizam.

Je pus ainsi avoir un abri dans un ancien tombeau musulman, que les Anglais ont fait arranger pour recevoir leurs officiers ou ingénieurs qui ont affaire dans le pays, et le partager avec l'un d'eux, M. Marrell, qui s'y était installé pour quelques jours. Le *subhar*, prévenu de ma venue, a l'obligeance de m'inviter chez lui à dîner avec mon compagnon qui, heureusement pour moi, sait l'hindoustani. Il faut s'habiller pour faire honneur au *subhar* et nous entrons à huit heures dans sa maison. On nous introduit dans un vaste salon d'une simplicité remarquable. Les murs sont peints de couleur vert d'eau, quelques meubles recouverts de housses blanches, sur le sol un tapis de toile blanche, c'est tout.

Le *subhar* nous reçoit cordialement et nous présente au chef de justice du pays qui dîne avec nous. La salle à manger est aussi peu décorée que le salon : sur la table trois grosses lampes à pétrole, posées sur une nappe blanche, sont les

seuls ornements qu'on puisse remarquer. Les convives, quinze en tout avec les enfants de notre hôte et les personnes de sa maison, prennent place autour de cette table nue; le *subhar* nous met près de lui avec le chef de justice.

Des domestiques apportent à chacun de nous une assiette dans laquelle il faut manger quatre à cinq mets divers tellement poivrés qu'il est difficile de savoir quelles sont les choses qui vous sont données. Nous avons après deux plats de riz et de l'eau à discrétion. Le deuxième service commence avec un changement d'assiette dans laquelle nous mettons tour à tour trois plats sucrés différents; le dîner est terminé.

Le *subhar* nous fait revenir dans son salon pour fumer et manger du bétel; il paraît que c'est fort digestif, surtout après le poivre.

Grâce à M. Marrell, qui voulait bien me servir d'interprète, la soirée se passa agréablement avec ces aimables Indiens; le *subhar*, homme simple et modeste, est fort accueillant, le chef de justice est gai et d'allure *bon enfant*.

Nous rentrons cependant de bonne heure pour gagner notre tombeau et dormir sous le grand dôme qui abritait autrefois les restes d'un grand personnage musulman.

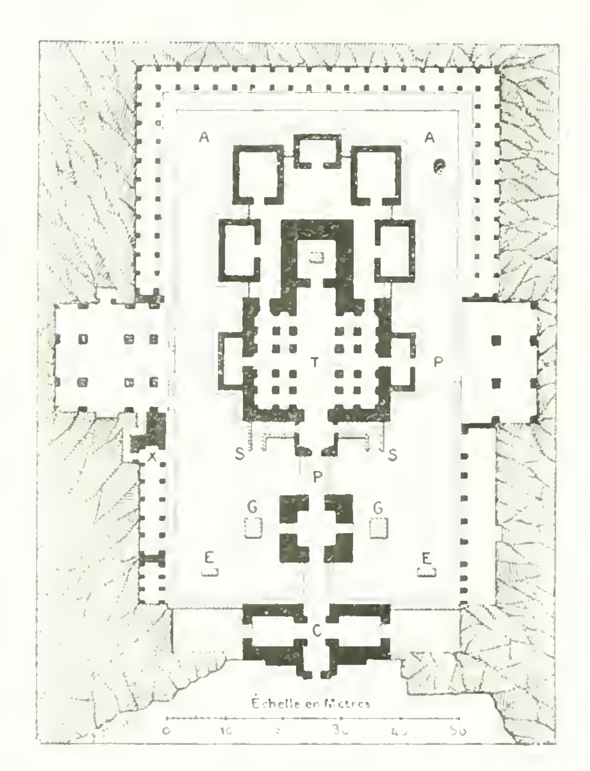
Dans la matinée je vais visiter le campement des pèlerins. Les Indiens n'aiment guère le changement, ils sont fidèles aux anciens usages. Je pouvais, sans grand effort d'imagination, en voyant cette fête curieuse, me transporter à deux mille années en arrière, dans les époques lointaines où les Indiens venaient alors adorer Bouddha et d'autres dieux dans les temples souterrains que j'allais visiter. Leur antique pèlerinage était sans doute organisé, à peu de chose près, comme ceux qu'ils font actuellement.

Les temples d'Ellora ne sont pas moins étonnants à étudier que ceux d'Ajunta, mais ils sont loin d'offrir le même ensemble artistique. Voués à des cultes divers, ils ont un caractère tout spécial. Il y a trente superbes temples souterrains à Ellora, qui peuvent être divisés en trois séries distinctes : Dix d'entre eux appartiennent au culte de Bouddha, ce sont les plus anciens. Viennent ensuite quatorze excavations qui sont vouées au culte de Brahma, les six dernières représentent enfin l'art créé par la secte dravidienne qui se rapproche de celle des Jaïns ou Jainas.

Les dravidiens sont entrés dans les Indes quelque temps avant l'ère chrétienne. Venus de Babylone ou de villes du sud du continent asiatique, ils ont commencé par occuper l'extrême sud de l'Inde et remontant dans le nord, ils se sont mêlés à la race aryenne. Leur émigration dans cette contrée a été consi-

dérable puisqu'ils sont arrivés, à cette époque, à être presque aussi nombreux que les Aryens eux-mêmes. Ils représentent encore aujourd'hui un sixième de la population. Leurs monuments, qui marquent la dernière époque de l'art antique de l'Inde, sont encore en assez grand nombre dans le pays.

Les temples d'Ellora sont creusés, comme ceux d'Ajunta, dans la roche amygdaloïde, mais ils ne leur ressemblent en rien à cause de la forme de la montagne. Ajunta est une muraille presque verticale; à Ellora, la roche forme une pente plus douce, de sorte que, pour donner aux viharas et chaityas une hauteur suffisante et pour tailler les immenses nefs ou les salles de réunion, il a fallu tout d'abord creuser des cours d'entrée ou parvis restant à ciel ouvert devant chaque excavation. Quelques-uns des chaityas ont, par cette raison, leur entrée ornée de portiques et les monastères immenses qui ont quelquefois jusqu'à trois étages, des entrées et des façades latérales.



Plan général des sanctuaires de Kylas a Ellora.
Relevé sur place.

On a creusé la montagne en d'autres endroits de manière à former une entrée relativement étroite qui donne accès à la cour intérieure d'un de ces viharas, il devient alors presque invisible pour celui qui côtoie le chemin tracé sur la pente de la montagne.

C'est dans ces conditions que se trouve placé le vihara, le Das Avatara qui possède deux étages. Des escaliers creusés dans le roc vous y conduisent. Les grandes salles intérieures du vihara ont, comme la façade, 30 mètres de largeur environ sur 32 de profondeur, leur plafond est porté par 12 piliers carrés, richement ornés de rinceaux fleuris au milieu desquels s'enroulent des figures de nains grotesques et des serpents. Sur la muraille qui entoure les piliers, de larges niches contiennent des sculptures en haut relief, représentant les divinités du paradis de Brahma ou des scènes qui se rattachent aux principaux événements de cette mythologie compliquée.

Le célèbre chaitya, connu sous le nom de Wiswakarma, appartient à la secte

bouddhiste. Il est fréquenté encore aujourd'hui, surtout par les charpentiers qui adorent Bouddha sous la forme de Wiswakarma, leur vénéré patron. Ce chaitya est dans le même cas que le chaitya n° 19 d'Ajunta, quant aux dates précises ou aux traditions relatives à sa construction. Taillé et sculpté cependant auprès des autres excavations dont on a pu déterminer l'époque, on peut supposer que le Wiswakarma a été terminé vers la première moitié du VII[e] siècle après Jésus-Christ (voy. pl. VI, p. 65). La plus grande curiosité des monuments d'Ellora est le groupe de temples connus sous le nom de Kylas. Les religieux ont creusé la pente des rochers sur trois faces, de façon à isoler complètement au centre un immense bloc dans lequel ils ont su tailler un temple admirable (voy. en T sur le plan p. 101) avec ses chapelles annexes. Ces temples sont ainsi à ciel ouvert; taillés extérieurement en forme de pagodes et couverts de sculptures composées avec art, ils forment un ensemble tout à fait inouï. Ces temples semblent posés sur un soubassement fantastique où tous les dieux de la mythologie hindoue, avec des monstres symboliques et des rangées d'éléphants, sont sculptés dans le roc en haut relief. Ce sont autant de cariatides, d'allure étrange et mystérieuse, destinées certainement à frapper l'imagination de l'antique population indienne.

Deux perrons placés en S et S près de la première entrée de Kylas mènent au-dessus de ce soubassement sur le sol même des temples.

L'intérieur de la pagode centrale, ornée de seize magnifiques colonnes revêtues autrefois de peintures ainsi que les murs latéraux, le sanctuaire du milieu qui contient la grande idole, sont composés avec une entente parfaite des proportions architecturales. On sort de ce temple par deux portes taillées sur ses bas côtés. Elles donnent accès sur une plate-forme où se trouvent cinq pagodes de moindre importance qui accompagnent le temple central par le luxe de leurs sculptures, et l'élégance de leurs proportions.

Autour de ces temples isolés, des excavations grandioses ont été faites dans les flancs latéraux de la montagne. On voit en A, à rez-de-chaussée, un grand cloître orné de toute une série de bas-reliefs représentant les principaux dieux du paradis hindou. Les murailles renferment de grandes salles de deux étages entièrement ornées également de sculptures superbes de divinités diverses. Des colonnes aux proportions trapues en supportent les plafonds. Un petit escalier, X, mène à l'une de ces salles. On communiquait autrefois à celle qui lui fait pendant par un pont de pierre aujourd'hui rompu. Il en existe encore deux actuellement (en P), ils mènent du sol du temple central au premier étage du pavillon détaché D ou *mantapa* et à celui du pavillon d'entrée C ou *gopura*. En G nous

voyons encore deux sortes d'obélisques ornés d'arabesques destinés à porter des feux durant les fêtes religieuses; en E on admire deux éléphants colossaux taillés également dans le roc. Ces temples, faits sur un plan d'un ensemble remarquable, sont véritablement sans pareils dans le monde entier.

On voit ainsi combien les artistes de ces époques lointaines avaient le sentiment de leur art, et on admire le goût extrême qui présidait à toutes ces merveilleuses constructions.

Pour compléter mon pèlerinage aux temples souterrains, il restait à voir les grottes d'Elephanta. Leur voisinage de Bombay a contribué à les rendre populaires. On y va en barque; c'est un capitaine hindou avec ses hommes qui vous mène, en se servant tour à tour de la voile ou de la rame; il vous fait traverser une partie de la baie et vous débarque en une heure et demie environ au pied de la montagne qui contient les sanctuaires. Un bel escalier de près de quatre cents marches, bordé de beaux arbres vous conduit à l'entrée des temples.

Creusés vers le milieu du VIIe siècle de notre ère, ils sont relativement modernes; l'état déplorable dans lequel ils se trouvent ôte beaucoup de leur intérêt, et depuis trois siècles environ, après les invasions successives des Portugais et des musulmans, ces lieux sacrés sont abandonnés.

Mes excursions autour de Bombay étaient terminées ; je devais m'occuper des préparatifs de voyage pour l'Inde méridionale. Il me fallait, comme à mon premier voyage, un *boy* fidèle, qui fût capable de parler le dialecte hindou des provinces du Midi, c'est-à-dire la langue dravidienne ou tamil, qui ne ressemble guère à celle dont se servent les Indiens des provinces du Nord. Mon nouveau guide est noir comme l'ébène, s'appelle Nanifa et Bouddha est son Dieu. Nous ne tardons pas à nous entendre et nous quittons la grande ville.



CHAPITRE VII

BIJAPUR. — HYDÉRABAD. — TADPUTRI. — MADRAS. — MAHAVELLIPORE. — MYSORE ET SERINGAPATAM. — L'INFLUENZA A BANGALORE. — TRICHINOPOLY ET SRIRANGHAM. — TANJORE. — COMBACONUM ET SA PIÈCE D'EAU SACRÉE. — CHIDANBARAM. — MADURA. — PALMYERA ET TINEVELLY. — TUTICORIN. — LE CHOLÉRA. — DÉPART POUR CEYLAN.

Bijapur, l'ancienne ville forte, est la première qu'il faut visiter en quittant Bombay et ses environs. Elle est située à 240 milles dans les terres, au centre d'un immense plateau. Des dynasties musulmanes ont été puissantes dans les provinces du nord de l'Inde, à Agra comme à Delhi ; il en a été de même à Bijapur. Yusaf-Khan-Adil-Chah créait cette ville, alors petite bourgade inconnue, et la fit s'accroître d'une façon extraordinaire pendant son règne (1489-1510). Devenue la capitale de la province du Dekkan, elle fut prospère pendant plus de deux cents ans. A la suite de révolutions intestines et de guerres fréquentes, elle tomba sous la dépendance des rois de Delhi; sa ruine s'acheva avec la suite des années. Aujourd'hui cependant, Bijapur est encore extraordinaire à visiter. Cette ville, toute musulmane comme autrefois, possède d'admirables monuments. Les palais des rois, leurs tombeaux merveilleux construits dans la ville ou en dehors des murailles, les mosquées splendides, les rues bordées de palais et de somptueuses demeures qui abritaient les grands personnages de l'époque, indiquent le luxe et la richesse extrême de leurs anciens habitants. Actuellement, c'est la décadence complète. Nombre de rues anciennes sont cachées sous les décombres, dans les hautes herbes, et de grands vautours au plumage blanc et noir planent majestueusement sur la vieille ville. Un Bijapur moderne, pauvre d'aspect, habité par une population musulmane s'occupant d'agriculture et quelques résidents anglais, remplace la ville ancienne aux glorieux souvenirs.

Le mausolée d'Ibrahim-Adil-Chah (1557-1579), construit au dehors des remparts, n'est pas très considérable dans ses proportions, mais comme il a été com-

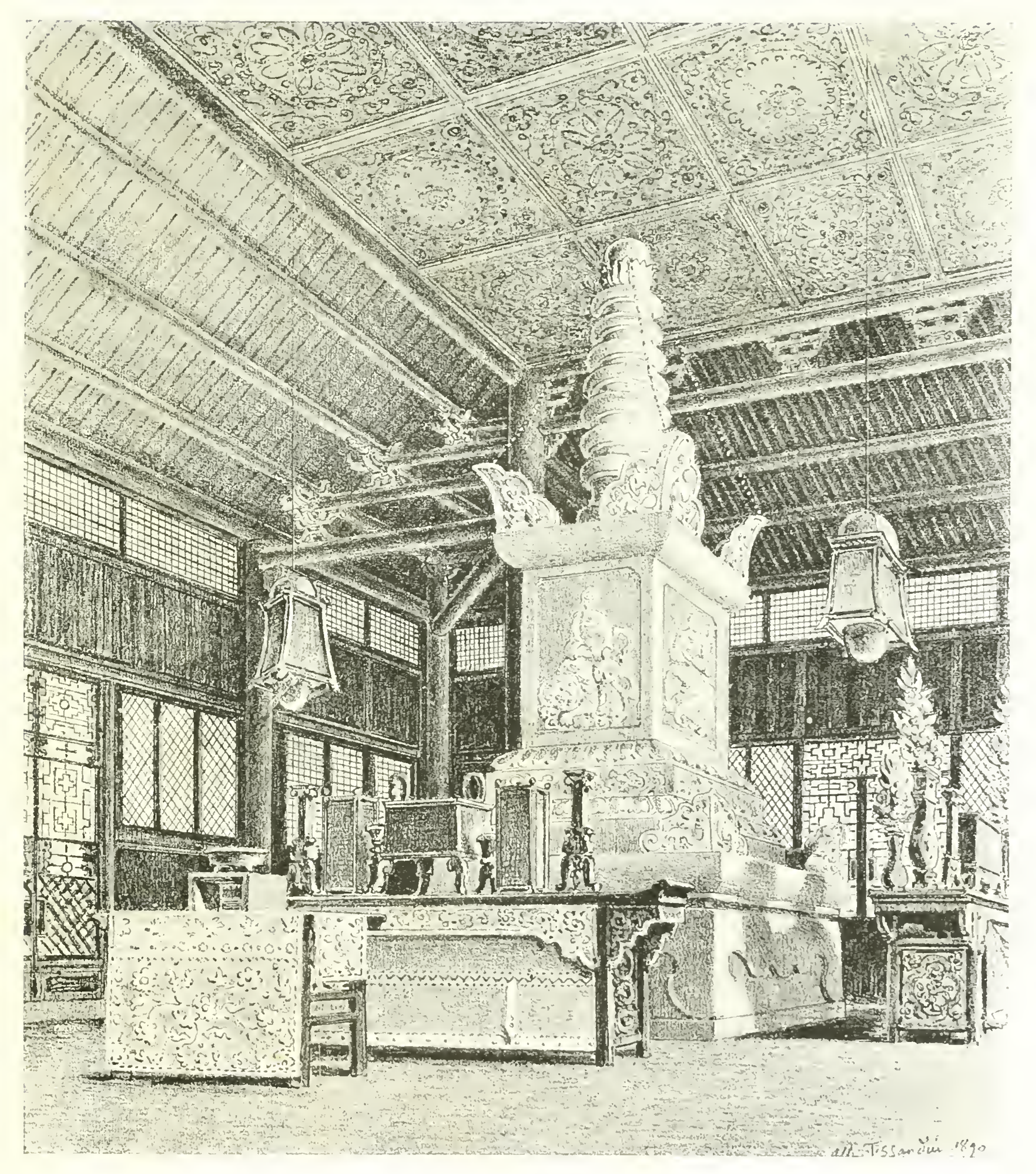


Planche X. — Intérieur d'une pagode du monastère de Honam à Canton (Chine).
(D'après nature, voy. p. 156.)

plètement élevé sous la direction de ce grand roi, rien n'a été épargné pour le rendre parfait. La profusion des sculptures taillées dans le marbre précieux, les ornements gravés sur les piliers des portiques, les panneaux des murailles, peuvent ici défier toute description. L'œuvre d'art tout entière est exquise. A chaque pas, pour ainsi dire, dans cette ville morte de Bijapur, de magnifiques monuments frappent vos yeux : celui qui étonne le plus est sans doute le mausolée de Muhammad (1626) ou le Gol Gumbaz, situé tout près des anciennes et curieuses murailles. Son plan, très simple, forme un carré parfait dont les quatre angles sont ornés de tours polygonales ajourées, dans lesquelles sont pratiqués les escaliers qui montent à 17 mètres de hauteur, jusqu'à une plate-forme qui devient à l'intérieur du mausolée une magnifique tribune circulaire, et à l'extérieur une terrasse superbe d'où l'on a la vue de la ville et de toutes ses murailles. Sur cette plate-forme, soutenue en partie par des pendentifs combinés avec art, commence le dôme admirable qui abrite le tombeau. Le diamètre est de 37 mètres à la base, sa hauteur intérieure est de 53 mètres à partir du sol du mausolée, et sa hauteur extérieure est de 60 mètres. La sobriété, la simplicité des ornements sont évidemment voulues dans ce mausolée ; les artistes qui l'ont élevé ont pensé qu'avec ses admirables proportions seules ils feraient certainement une merveille. Il faut avouer qu'ils ont réussi, car parmi les œuvres d'architecture sarracénienne, si le Tadj Mahal vous charme par sa richesse et son élégance idéale, le Gol Gumbaz frappe l'imagination par sa majesté tout à la fois simple et grandiose.

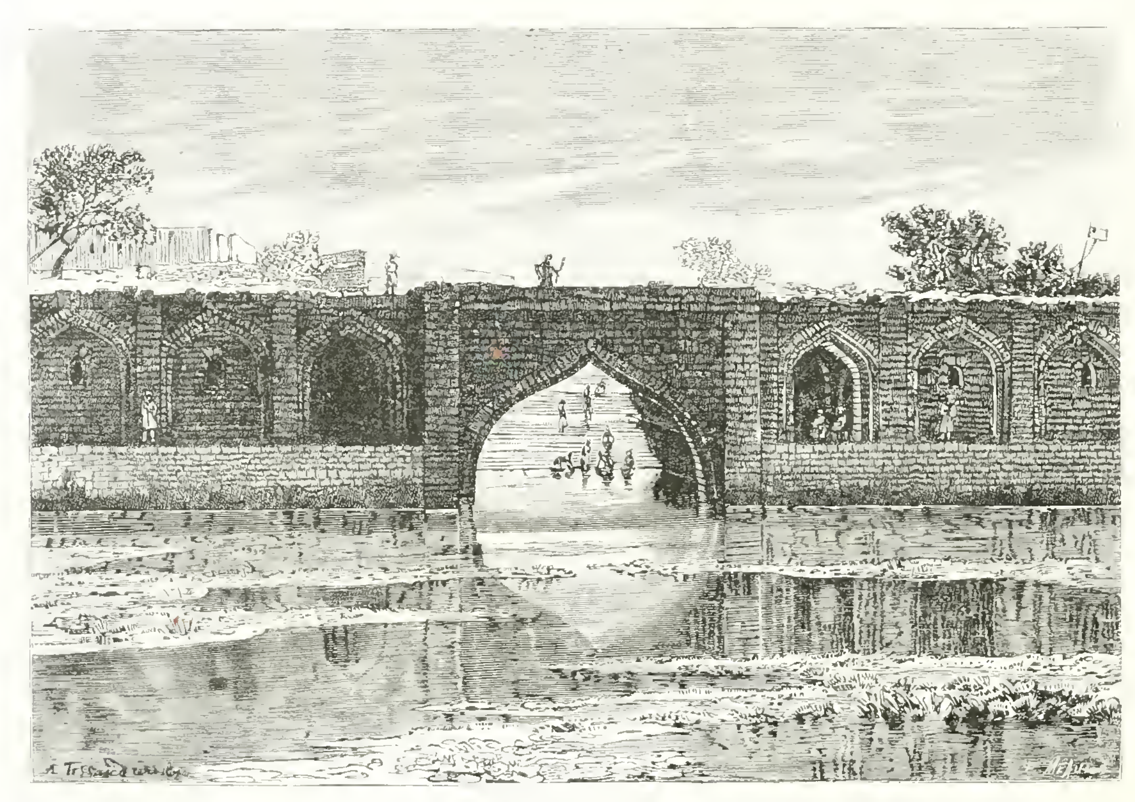
Étant à Ajmere, dans le Radjpoutana, j'ai parlé de ses citernes luxueuses ; à Bijapur, parmi les beaux monuments qu'on visite, deux constructions importantes sont remarquables : ce sont les magnifiques réservoirs.

Le réservoir que représente notre dessin (p. 108) est le plus ancien de Bijapur, c'est le Chand Bauri ; il a été construit par le chah Ali I en 1579, suivant le désir de la noble reine Chand Bibi. Le plan forme un carré de 50 mètres environ de côté. Un large perron de pierre aux marches monumentales, magnifiquement décoré par une arcade triomphale, vous conduit au niveau très variable des eaux qui sont encaissées sur tous les autres côtés par un mur de quai sur lequel est un chemin de ronde assez étroit. Deux entrées, placées à droite et à gauche de la grande arcade, y donnent accès. Les faces latérales qui enferment le réservoir sont décorées par une série d'arcades murées : dans l'axe de chacune de ces façades se trouve un motif en saillie continuant le même genre d'architecture. Le motif qui fait face à l'entrée principale renferme la source du réservoir. Des escaliers de pierre mènent à ses eaux limpides, et les habitants de

Bijapur peuvent y descendre directement par une entrée spéciale pratiquée dans la muraille (Voy. plan, p. 109).

Dans une autre partie de la ville, un réservoir plus considérable que le Chand Bauri a été élevé en 1620 par les soins de la sultane Taj, femme d'Ibrahim II.

Pour compléter ces grands travaux, les rois de Bijapur avaient su aussi amener des eaux de sources assez éloignées de la ville en construisant à grands frais des aqueducs souterrains pour alimenter, non seulement ces réservoirs somptueux,



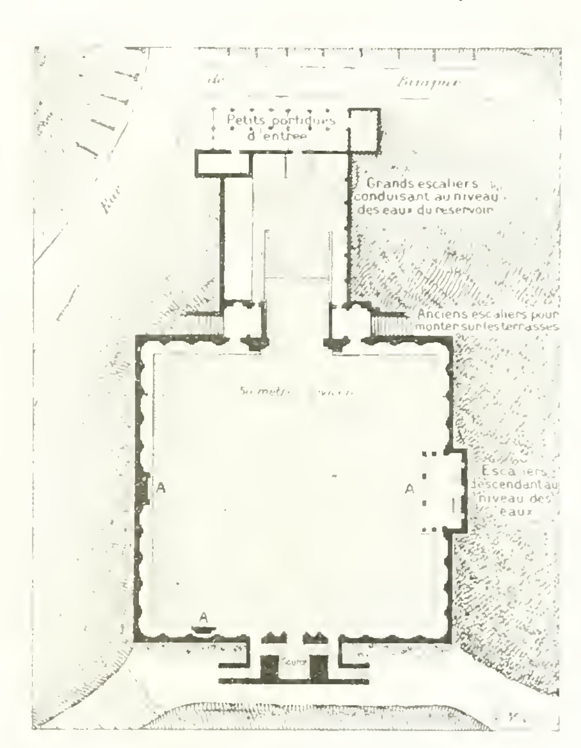
Le réservoir Chand Bauri a Bijapur (Inde).
(D'après nature.)

mais d'autres de moindre importance, ainsi que les bains et les bassins placés dans leurs nombreux jardins. Ces conduits souterrains pouvaient malheureusement être détruits par les ennemis en temps de guerre, mais les habitants de Bijapur, grâce à l'immensité des réservoirs enfermés dans leurs murs, pouvaient résister longtemps à un siège sans trop souffrir de la privation d'une eau nouvelle.

La chaleur était véritablement écrasante à Bijapur ; dans l'après-midi mon thermomètre marquait presque toujours de 38 à 40° centigrades ; sous les grandes voûtes de la mosquée du tombeau de Muhammad, qui sert actuellement de *bungalow* aux voyageurs, il descendait à 33. Ce nombre de degrés est encore assez pénible

à supporter, cependant on s'habitue à cette température, et je sortais quand même à toute heure, au grand désespoir de mon boy Naïnifa, qui aurait préféré faire sa sieste à la manière de tous les Indiens, pendant la durée de la plus forte chaleur du jour.

La nourriture n'est pas toujours fort aisée à se procurer et souvent il faut se contenter de maigres repas. Une chose vous sauve cependant dans cette misère momentanée, c'est la glace qu'on peut presque toujours se procurer. J'en faisais acheter par Naïnifa de gros blocs qu'il mettait dans une caisse de bois, après les avoir enveloppés dans une couche de sable et roulés dans une couverture. Cette petite provision de glace peut durer plusieurs jours, et je pouvais boire frais : c'est le luxe le plus indispensable qu'on puisse se donner. Rentré de mes chaudes excursions, mon boy me préparait mon *peg*, quelques gouttes d'eau-de-vie versées dans un soda glacé ; cela me remettait de ma fatigue.



Plan du réservoir Chand Bauri.
Relevé sur place.)

C'est d'ailleurs la boisson populaire des Européens de l'Inde : on ne saurait s'en passer. On ne peut sortir à pied pendant longtemps aux Indes, une heure de promenade vous fatigue en ce pays plus peut-être que quatre ou cinq dans nos climats, aussi faut-il avoir toute la journée une voiture à ses ordres. Son toit vous abrite des rayons ardents du soleil ainsi que le casque indien qu'on a sur la tête, et le parasol vous garantit suffisamment lorsqu'on descend quelques moments pour parcourir les ruines ou les rues.

Je quittai Bijapur pour gagner par chemin de fer, en vingt-deux heures, la capitale du Nizam, Hyderabad. Le trajet est long et n'offre guère de distractions.

En cette saison torride de mars et avril, l'immense panorama de plaines et de champs desséchés, brûlés par le soleil, se déroule sous nos yeux toujours le même, absolument monotone. Ce n'est qu'après le temps des pluies que ces pays redeviennent plus riants d'aspect, les champs brûlés se changent alors rapidement en magnifiques champs de culture.

Hyderabad ne possède pas de monuments anciens, et la curiosité n'y est pas

excitée fort longtemps. Sa situation sur un vaste plateau élevé (600 mètres d'altitude environ) est cependant fort intéressante au point de vue du paysage.

Ce plateau est composé d'un banc granitique dont les grands rochers dénudés et calcinés par le soleil apparaissent de tous côtés hors du sol, sous les formes les plus étranges. La ville et le vaste étang le *meer Aline*, qui est auprès de ses portes, sont au centre de ce plateau. Les nombreux jardins d'Hyderabad, qui sont charmants grâce aux eaux bienfaisantes de l'étang, forment un contraste extraordinaire avec les rochers granitiques d'aspect désolé qui les environnent.

Le grand bazar, qui constitue la plus grande partie de la ville, est construit en forme de croix dont le centre est occupé par un énorme pavillon orné d'un dôme et flanqué de quatre minarets fort élevés. Ce monument, le *Charminar*, sert de poste de police; grâce à sa situation, les gardiens peuvent aisément surveiller et voir tout ce qui se passe dans le bazar, dont les quatre extrémités sont ornées de grandes portes triomphales. Une promenade dans ce vaste bazar suffit presque pour donner idée de la ville entière; quant au palais tout moderne du roi, il semble bien insignifiant et bien pauvre auprès de ceux qu'on a vus dans les autres provinces.

Avant de gagner Madras je fis un court séjour à Tadputri, petite localité étonnante située au bord d'un lac presque entièrement desséché en cette saison; on me dit à la gare que le *bungalow* est fort éloigné. Naïnifa se disposait déjà à me louer deux voitures traînées par des bœufs et j'allais partir, comptant faire la route au clair de lune, quand trois Hindous viennent me parler en anglais. Ces messieurs, le magistrat de la ville, le docteur et un de leurs amis, avaient vu mon embarras; ils m'offrent leur voiture pour m'accompagner et insistent avec tant d'obligeance que je ne pouvais refuser.

Mes nouveaux amis sont instruits et distingués, ils connaissent les nouvelles d'Europe, mais ne lisant toujours que des journaux anglais; ils savaient fort bien les choses qui pouvaient être désagréables pour notre pays et semblaient parfaitement en ignorer les bonnes. Je fis de mon mieux pour les détromper et tâchai même de prendre un peu ma revanche. Je voyais alors que les Hindous sont blessés de la manière avec laquelle les Anglais les traitent. Ils leur font trop souvent comprendre combien ils sont persuadés de leur supériorité et les considèrent presque toujours comme des êtres inférieurs à eux-mêmes.

Arrivés à Tadputri, le magistrat me fit descendre devant sa demeure, des serviteurs apportent aussitôt des tapis pour ces messieurs et un fauteuil à l'européenne pour moi. La petite fille et le jeune enfant de mon hôte viennent nous voir

un moment et m'apportent une limonade fraîche. Je bois seul, les Hindous ne sauraient rien prendre avec un étranger. En signe de bienvenue, on met autour de mon cou un grand collier de jasmin et de fleurs odorantes et nous causons comme de vrais amis, au clair de lune. Pendant ce temps, le magistrat avait fait porter au *bungalow* qui, dans ce petit pays, est un simple abri sans meubles, un lit de sangle avec un fauteuil et je pus prendre congé de mes Hindous, véritablement touché de leur amabilité.

Dès mon réveil le docteur vient prendre de mes nouvelles et veut me faire visiter son hôpital ; il était tout fier de me montrer deux cas d'influenza. Jamais Tadputri n'avait entendu parler de cette maladie. Il mit ensuite à mon service, de la part du magistrat, un guide pour me mener aux temples.

Entre le nord de l'Inde et sa partie méridionale, la différence des races est considérable. Dans le nord, venus des provinces de l'Asie centrale, les Aryens ont pénétré dans l'Inde par le haut Indus. Dans le sud, ce sont les Dravidiens qui occupaient, dans les âges inconnus, les provinces méridionales de Babylone, qu'on suppose avoir pénétré en ce pays par mer en suivant les côtes.

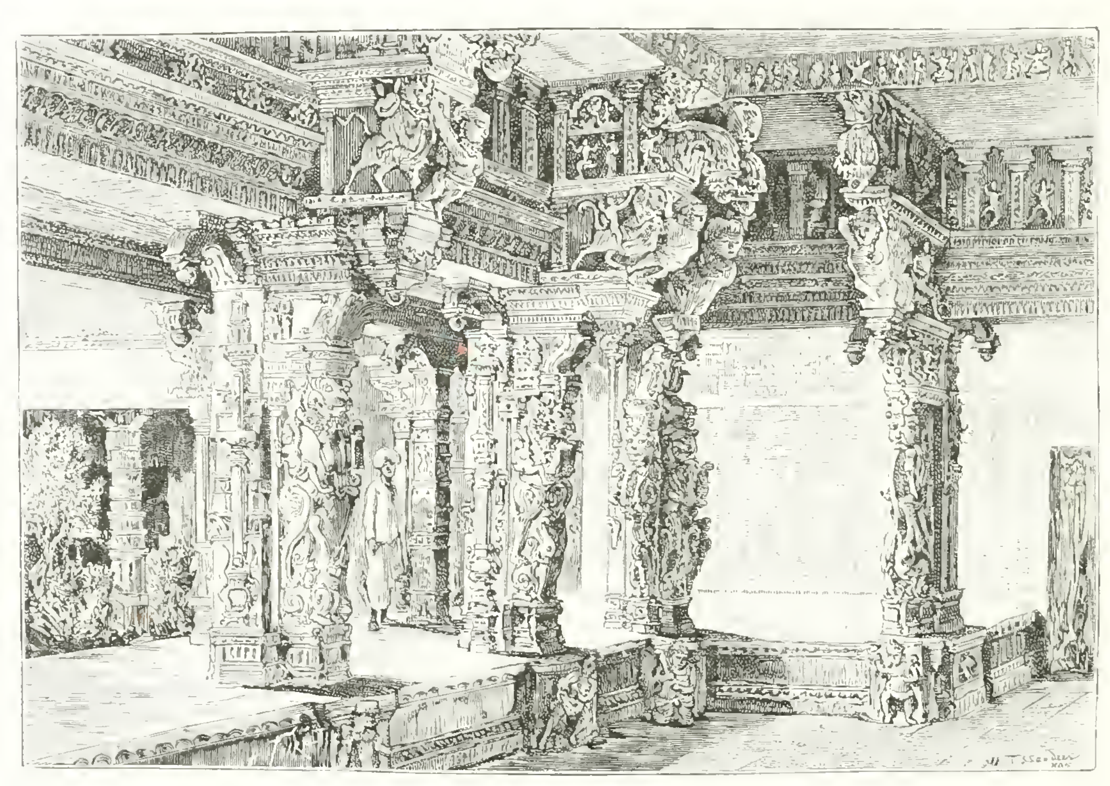
La révolution extraordinaire qui s'est faite dans les Indes, lors de la grande apparition du bouddhisme sous le règne d'Asoka (300 av. J.-C.), a créé chez les Aryens le sentiment artistique qu'ils ont possédé pendant des siècles. Les Dravidiens sont restés presque tous rebelles à cette religion ; continuant à être fidèles au culte de Vishnou et de Siva, ils ont su conserver à leur art ses beautés et son extrême originalité et même leur langage spécial, le tamil.

Le plan général des temples de l'Inde méridionale est toujours exécuté avec les mêmes principes ; il est fort simple d'arrangement. Ce sont des sanctuaires plus ou moins importants comme grandeur, précédés de belles salles ou *mantapas* dont le plafond dallé est supporté par de nombreux piliers. Ces salles sont elles-mêmes entourées et reliées souvent entre elles par des portiques. Une pièce d'eau accompagnée de perrons de pierre forme, avec les temples, le principal attrait de ce genre de construction. Le tout est fermé par un grand mur d'enceinte ou *maddal* dans lequel sont pratiquées, aux quatre points cardinaux, des entrées monumentales ou *gopuras*. Les murs, nus extérieurement, sont à l'intérieur ornés de portiques élégants, de même que la pièce d'eau sacrée qui sert aux ablutions des fidèles. D'autres salles souvent magnifiques, que l'on nomme des *choultries*, analogues en quelque sorte à nos salles de pas perdus, se trouvent devant les principales entrées, accompagnant ainsi les gopuras.

La dynastie des Nayak a gouverné, pendant plus de deux siècles, une partie

des provinces du sud de l'Inde; ils ont élevé pendant cette longue période des monuments qui font aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Tadputri possède encore deux temples presque en ruine, qui peuvent être cités comme les chefs-d'œuvre du genre, quoiqu'ils soient cependant d'une importance relativement médiocre. Ils ont été élevés au commencement du XVIe siècle pendant le règne d'un des premiers rois de la dynastie nayak.

Le plus ancien temple, qui appartient encore aujourd'hui au culte de Vish-



MANTAPA OU PORCHE D'ENTRÉE DU SANCTUAIRE DE TADPUTRI.
(D'après nature.)

nou, est rempli de sculptures exécutées avec beaucoup d'art et de finesse.

Le mantapa, ou porche d'entrée du sanctuaire que représente notre dessin, peut donner un aperçu de la richesse d'ornementation de l'œuvre tout entière. Le temple est isolé au milieu d'une vaste cour entourée par les portiques qui ornent le mur d'enceinte. Les portes triomphales ou *gopuras* sont surmontées de pyramides s'élevant par gradins dans le ciel, couvertes de sculptures en terre cuite autrefois peintes et dorées. Le soubassement seul de ces entrées est en granit, il est fort riche en ornementations diverses. Ceux des *gopuras* du deuxième temple existent actuellement sans leur couronnement, mais les sculptures qui les couvrent

sont parfaites d'exécution. Elles représentent, au milieu de rinceaux et d'autres ornements, des sujets mythologiques.

Madras est une grande ville peu intéressante pour un touriste qui aime les anciens souvenirs; tout y est affreusement moderne; le bord de la mer lui-même, dans ces conditions, semble monotone. Quelques heures suffisent pour voir le musée qui possède des antiques raretés indiennes, le bazar indigène et les promenades; tout est terminé alors, il ne faut plus songer qu'au départ. Hors la ville, la campagne est agréable, elle est remplie de riches villas anglaises dont les jardins sont admirablement soignés, et dans les champs, péniblement arrosés deux fois le jour par des moyens primitifs d'irrigation, les cocotiers et les bananiers, en pleine prospérité, apportent le bien-être à la population indigène.



PAGODE DE MAHAVELLIPORE.
(D'après nature.)

Les environs de Madras sont remplis de monuments intéressants. C'est à Mahavellipore, localité située au bord de la mer et connue depuis longtemps par les marins et les pêcheurs sous le nom des *Sept Pagodes*, qu'on peut visiter les plus anciens d'entre eux.

Il y a quelques préparatifs pour cette excursion qui demande au moins trois journées complètes, c'est en barque qu'on doit la faire. J'allai avec mon boy assez loin dans les faubourgs de Madras à la recherche des bateliers.

Pour éviter les chaleurs, je m'embarque le soir et, faute de vent, les bateliers me remorquent dans le canal qui conduit aux ruines. Naïnifa m'installe sur le toit de ma cabine, avec mes couvertures, et ma nuit se passe ainsi sous les étoiles.

Mahavellipore aurait été habitée avant le VII siècle de notre ère par une population à peine civilisée, les Kurumbas, dont la secte religieuse appartenait aux Jaïnas. Un peu plus tard, c'est la religion de Brahma qui prévalut et resta puissante pendant de longues années. D'après le récit de M. W. Chambers, qui a pu visiter ces lieux en 1772 et 1776, un village existait alors tout auprès des temples;

beaucoup de ses habitants, adorateurs de Brahma, semblaient encore en connaître la mystérieuse histoire. Mahavellipore, ou cité du grand Bali, l'un des principaux héros de la mythologie hindoue, possède des temples souterrains taillés dans le roc, des pagodes monolithiques et des sculptures taillées en haut relief dans le granit, presque uniques dans leur genre.

La gravure ci-contre (voy. p. 113) représente l'un des plus curieux spécimens des pagodes ou *rathas* de Mahavellipore. Ce *ratha* est accompagné de quatre autres monolithes analogues placés non loin de la mer. Depuis de longues années les sables poussés par le vent ont formé une sorte de dune entre eux et l'océan, ils commencent même à envahir le *ratha* qui fait le pendant de celui que nous représentons, entre lesquels on remarque, taillées dans le roc, les figures d'un éléphant de grandeur naturelle et d'un lion, qui semblent veiller sur ces lieux sacrés. Rien n'est plus étrange que la composition des sculptures du monument qui nous occupe.

La forme gracieuse des nombreux petits dômes qui marquent ses étages, le détail des piliers qui supportent la corniche principale et les nombreux ornements qui l'enrichissent, produisent un effet original et inattendu.

A deux milles de Mahavellipore, non loin des huttes de pêcheurs connues sous le Sâluwan-Kuppam, il existe d'autres monuments plus curieux encore. Ce sont aussi des blocs énormes de granit qu'on nomme Idaiyan Pudal; ils sont placés sur une petite hauteur ensablée dont le niveau est assez élevé au-dessus de la mer. On y a creusé une sorte de niche accompagnée de deux animaux fantastiques, qui semblent supporter un entablement à la manière de nos cariatides.

Il y avait sans doute autrefois quelque statue divine dans cette niche, des marches élevées sont taillées pour y donner accès et pour aider les fidèles à se prosterner; ce motif central est entouré d'ornements d'une composition remarquable. Les sculptures forment une sorte d'auréole toute garnie de têtes de lions fabuleux, des *simhas* qui appartiennent, suivant les idées poétiques des Hindous, au paradis de Vishnou. Tout à côté de ce sanctuaire primitif, sur le même rocher qui devient moins important comme hauteur, on découvre les sculptures grossières à peine indiquées d'éléphants portant sur leur dos de petites statuettes des dieux placées dans des niches carrées assez profondément creusées dans la roche granitique, puis un cheval à peine dégrossi (voy. p. 116).

D'après les inscriptions en langue tamil ou malabar qu'on a découvertes sous le portique d'un petit temple voisin de Idaiyan Pudal et voué à Brahma, ces

sanctuaires ont dû être taillés sous le règne d'un des principaux rois de la dynastie des Chola, au commencement du XIIe siècle de notre ère[1].

Tout ce qu'on voit à Mahavellipore a un caractère spécial, unique dans cette partie méridionale de l'Inde. Arrivé à Vellore, près Madras, je retrouvai l'architecture plus habituelle du pays : son temple et son porche sacré surtout, situés dans l'intérieur du fort et qui dateraient de l'an 1350, d'après les traditions, vous offrent des spécimens merveilleux de sculptures.

Pour faire diversion dans le voyage et cesser pour quelques jours de voir des temples anciens, je me dirigeai vers Mysore et Seringapatam, deux villes intéressantes à visiter, dont les souvenirs sont plus modernes. Mysore est la capitale d'un royaume indépendant et son roi est un jeune homme de vingt-sept ans, qui achève d'enlever tout caractère à sa ville en y créant des boulevards et des constructions à l'européenne. J'ai visité son palais ou du moins les pavillons d'été qui le composent : ils sont plus qu'ordinaires, le grand luxe de ce jeune homme paraît être tout entier dans ses écuries, qui sont très spacieuses et fort bien soignées. Quatre-vingt-dix chevaux superbes, ayant chacun un palefrenier spécial, occupent les corps de bâtiment auprès duquel se trouve un immense manège gazonné qui sert aux exercices journaliers des nobles animaux du roi.

Chaque cheval est dans un compartiment isolé : il n'y a pas de litière ni de mangeoire. Aux heures des repas, le foin est mis sur le sol soigneusement damé et quant aux grains, on apporte aux heures dites la mesure ordonnée, dans une auge munie d'un trépied. Les pieds de derrière du cheval sont attachés avec des entraves et sa tête est maintenue par un licol.

Le palais du père du jeune roi a gardé un peu de l'originalité ancienne : ce n'est plus le luxe merveilleux des séjours de Bijapur et autres lieux, mais on y trouve encore quelques objets magnifiques. Des éléphants en argent, entre autres, et un cheval de bronze doré, placés auprès du trône royal dans la grande salle d'audience, sont des pièces artistiques dignes d'être mises dans les plus beaux musées ; les portes de cette salle sont aussi remarquables par leur richesse : deux d'entre elles sont revêtues de plaques d'argent repoussé représentant des scènes mythologiques hindoues, une autre a des panneaux d'ivoire sculptés de motifs analogues.

A Seringapatam, j'ai eu une surprise agréable ; le bungalow n'est pas comme tous les autres, on a la permission de loger dans l'ancien palais d'été du sultan

1. *Description and historical papers relating to the Seven Pagodas on the Coromandel coast*, edited by captain M. W. Carr. Madras, 1869.

Tippoo, qui a joué un si grand rôle à la fin du siècle dernier dans les guerres avec les Anglais. Cette résidence est splendide; les salles nouvellement restaurées sont couvertes de belles peintures rehaussées d'or, et toutes les larges baies, sans fenêtres aucunes, prennent vue sur des parterres dessinés à la française. J'étais au premier étage, dans une des pièces principales. De la tribune dorée s'avançant en encorbellement sous les grands portiques qui entourent le palais, j'avais la vue délicieuse des jardins embaumés et du vaste bassin dans lequel les femmes de Tippoo se baignaient sous ses yeux.

Ce sultan farouche, qu'on surnommait le Tigre de Mysore, était d'humeur plus douce avec les dames, et dans ce ravissant séjour d'été, il venait quelquefois se réjouir avec elles. La ville de Seringapatam est pleine des souvenirs des anciennes guerres avec les Anglais. On vous montre les prisons où Tippoo faisait enfermer et mourir les malheureux qui tombaient en son pouvoir, ainsi que les ruines de l'ancien fort d'où le grand sultan vaincu et trahi par les siens pensait s'enfuir pour rejoindre un de ses corps d'armée. Les Anglais avertis le firent fusiller au moment de sa sortie d'un des souterrains de la forteresse. La ville de Seringapatam est pauvre et sans commerce, le jeune roi cependant se fait un revenu assez considérable avec le bois de santal qu'on peut recueillir en assez grande abondance dans le pays. La Cauvery, rivière qui baigne Seringapatam, est pittoresque, le grand pont de la ville, de construction hindoue, refait depuis trois ans par suite d'une crue excessive, est une des choses les plus curieuses du pays. Ce pont, construit en 1690 par le roi Chikka Deva Rajah Wadier, a près de 79 mètres de longueur d'un bord à l'autre; il est soutenu par une série de piliers monolithes de granit placés sur trois rangs, à $2^{m},50$ environ d'axe en axe. Ses piliers sont reliés entre eux par de longues pièces de granit taillées comme des madriers de charpente, ils y sont assemblés par tenons et mortaises exactement comme s'il s'agissait d'une construction en bois. Ils sup-



MONOLITHE DE IDAIYAN PUDAL, PRÈS DE SÂLUWAN-KUPPAM.
(D'après nature.)

portent le tablier composé de dalles de granit, et les deux parapets sont en briques enduites de stuc. Afin de mieux résister à la force du courant, le pont est construit dans la forme d'un angle obtus dont le sommet se trouve en amont de la Cauvery.

De Seringapatam l'étape est longue pour gagner Trichinopoly; je m'arrête quelques heures à Bangalore, l'un des centres civils et militaires anglais. Malgré la présence des Européens, les Hindous ne gardent pas moins leurs superstitions et leurs vieilles croyances.

Lors de mon passage, il y avait, paraît-il, une épidémie vraiment sérieuse d'influenza et les pauvres gens n'étaient plus fiers comme ceux de Tadputri, qui n'en avaient que deux cas. L'influenza prenant trop de place parmi eux, les Hindous avaient trouvé un moyen qui réussissait presque infailliblement quand on avait la foi. Il fallait sacrifier simplement un chevreau au dieu Jaghernat en lui adressant en même temps quelques ferventes prières, la guérison ne se faisait pas attendre. Dans les chemins en dehors de la ville, les femmes hindoues, qui viennent souvent déposer leurs fardeaux sur les hauts supports de granit installés par les Anglais pour leur usage, ne manquaient pas de se raconter les miracles récents opérés par le dieu redouté (voy. p. 79).

Trichinopoly est un centre d'où l'on peut rayonner pour voir les grandes merveilles de l'Inde méridionale. Les temples de Srirangham y resplendissent dans toute leur beauté et forment à eux seuls une ville sacrée qui contient dans ses sept enceintes de murailles crénelées 12000 habitants et pèlerins et 300 prêtres pour le service des sanctuaires et de ses annexes. Les murs d'enceinte ont environ 7^{m},60 de hauteur sur 1^{m},20 d'épaisseur et la grande muraille de clôture de tous les édifices réunis mesure sur un de ses côtés 752 mètres et sur l'autre 875 mètres. La date de fondation de ces monuments relativement modernes est connue par des faits historiques certains.

Les Dravidiens les avaient commencés dans les premières années du XVIIIe siècle; ils n'étaient pas terminés lorsque les Français commandés par Dupleix s'y fortifièrent et purent s'y maintenir pendant près de dix années, jusqu'à la prise définitive de Trichinopoly par les Anglais vers l'an 1747.

Chaque mur d'enceinte possède des *Gopuras* : il y en a vingt et un et leurs masses pyramidales de briques couvertes d'ornements en terre cuite se découpent dans le ciel bleu. Les portiques intérieurs des temples, les salles immenses soutenues de mille piliers couverts de sculptures sont d'un effet extraordinaire. Le bazar de cette ville sacrée et ses habitants sont seulement dans les trois premières enceintes; dans les quatre autres se trouvent les salles merveilleuses et les sanctuaires dans

lesquels on ne peut pénétrer. Le guide vous fait monter cependant dans l'un des grands Gopuras le plus proche, afin d'avoir une vue générale de tout ce qui constitue Sriranghan; on en comprend mieux la grandeur et la richesse, et il est possible de voir le petit étang sacré situé dans une cour des sanctuaires où les pèlerins en foule peuvent aller se baigner une fois l'an après avoir passé sous un Gopura nommé la porte du Paradis. S'ils ont prié Vishnou avec ferveur, ils sont absous de leurs péchés et ont gagné des indulgences pour l'année qui suivra.

Je visitai ensuite Trichinopoly et son temple voué à Siva, situé sur un rocher de granit de 160 mètres environ de hauteur. On y monte par une longue suite d'escaliers magnifiques dont chaque palier donne accès à des salles qui servent à abriter les pèlerins les jours de fête; elles sont aussi remplies de curieuses sculptures. Le sanctuaire de Siva domine enfin le sommet de l'immense bloc de granit sur lequel on jouit du panorama de toute la ville avec sa rivière, la Cauvery, qui est considérée comme sacrée, de même que le Gange à Bénarès. Elle coule au milieu des bois de cocotiers et des rizières verdoyantes, enveloppant le temple de Sriranghan, et ces vingt et une pagodes perdues dans un océan de verdure qui apparaissent merveilleux dans ce paysage grandiose.

Les pagodes et sanctuaires de la ville de Tanjore occupent une surface moins considérable que ceux de Sriranghan, mais les compositions générales des sculptures m'ont semblé d'un goût plus pur. Elles sont moins compliquées et laissent mieux voir les belles lignes d'architecture. Le grand temple aurait été construit par le roi Kadu, Vettiga Soran, de la dynastie des Cholas, au commencement du XIVe siècle[1], et celui de Soubramanié, le fils de Siva, d'une origine moins ancienne, sont de vrais chefs-d'œuvre du genre dravidien.

Dans les *Gopuras*, les motifs de sculpture appartiennent au culte de Vishnou, mais sous le portique intérieur qui orne le grand mur d'enceinte on remarque dans chaque entre-colonnement des *lingams* de toute grandeur : il y en a plus de cent, ils appartiennent au culte de Siva.

La grande cour intérieure, qui renferme les temples, les jardins et pavillons réservés aux prêtres, est ornée d'un motif curieux dont l'importance est unique dans les temples de l'Inde.

C'est un grand pavillon soutenu de légers piliers sculptés qui contient une statue colossale de Nundi, le taureau sacré de Siva. Taillé dans un monolithe qui semble être un marbre noir, Nundi, dont le cou est orné de nombreux colliers

1. *History of Indian and Eastern Architecture*, by James Fergusson.

sculptés, est accroupi sur un piédestal de granit. De la tête à la croupe, l'animal a 5 mètres environ, la hauteur prise à la tête est de 3^{m},60 et la largeur de 2 mètres. Les fidèles ne cessent, en venant rendre hommage à Nundi, d'arroser d'huile son corps tout entier, il en est couvert d'une couche épaisse; par cette raison, il est difficile de savoir exactement la matière qui compose le monolithe, qui reste caché sous cet enduit graisseux.

Mon pèlerinage aux temples continue, et grâce au chemin de fer me voici en peu de temps à Combaconum, considérée par les Hindous comme une ville sainte et comme l'une des plus anciennes capitales de la dynastie des Cholas. Dans les temples actuels de la ville on voit de nombreux fragments de portiques ou de temples plus anciens; ses anciens vestiges sont perdus dans les constructions plus modernes dont quelques-uns des Gopuras ne sont pas moins splendides que ceux de Srirangham. La construction la plus caractéristique de Combaconum consiste dans la pièce d'eau, l'une des plus belles de l'Inde. La rivière Cauvery, qui baigne la ville, reste à sec pendant de longs mois; aussi, les habitants ne peuvent y faire leurs ablutions et leurs prières comme au Nord, ceux de Bénarès, dans le Gange. Ils ont construit une pièce d'eau qui forme un rectangle d'environ 60 mètres sur 100. Elle est bordée sur deux côtés par un mur de quai, avec chemin de ronde; de larges escaliers de pierres conduisent au niveau de l'eau aux deux extrémités. Seize élégantes pagodes, contenant un sanctuaire voué à Siva et à d'autres dieux, ornent le quai et servent aux pèlerins qui viennent y prier. Un aqueduc souterrain amène, lorsque la saison le permet, les eaux de la rivière dans la pièce d'eau qui est assez profonde pour que les habitants soient certains de ne jamais la voir à sec. Dans les nombreux temples de la ville, des pèlerinages considérables s'y font annuellement; et il s'y passe tous les douze ans une fête religieuse qui attire une foule immense. Pendant quelques journées, la ville est transformée; plus de 30 000 personnes venant des environs y accourent. Une partie des cérémonies consiste à se baigner dans la pièce d'eau sacrée : le bassin est bientôt rempli d'une foule compacte. Les rues de la ville, les jardins et cours des temples, regorgent de visiteurs et les bazars sont assiégés par eux, car il n'est pas un pèlerin qui ne veuille rapporter à son foyer quelque objet de piété qui lui rappellera le grand jour sacré entre tous.

Une procession féerique a lieu autour du lac avec les éléphants sacrés couverts d'étoffes éclatantes. Les Indiens, à la belle figure bronzée, portent respectueusement les reliques d'or et les objets sacrés. Sous les grands arbres qui bordent en partie l'étang, on remarque des pierres sculptées grossièrement. Elles représentent des

cobras à plusieurs têtes ou des serpents enroulés en forme de caducée. Ce sont des *ex-voto* déposés par les époux qui désirent avoir des enfants, et qui invoquent les dieux pour que leur souhait soit exaucé. Plus loin, ce sont des femmes voilées qui rendent hommage à leur déesse préférée Tulci, en plantant sur ses autels le basilic, fleur sacrée (*Ocimum gratissimum*) qu'elles cultivent souvent aussi auprès de la porte d'entrée de leur demeure. D'un autre côté de la procession, les prêtres font des largesses à la foule, en jetant à profusion des bananes ou d'autres fruits ramassés avec des cris d'enthousiasme par les enfants.



Façade du choultrie ou salle des piliers à Madura (Inde).
(D'après une photographie.)

La ville de Chidambaram et ses temples sont des lieux vénérés par les Hindous, on y vient aussi en pèlerinage comme à Combaconum. Les temples passent pour être parmi les plus anciens de l'Inde du Sud, mais les dates ne sauraient être données avec certitude.

Presque au centre de la vaste muraille d'enceinte des temples, existe près de l'étang sacré, sur le côté ouest, une seconde enceinte de murailles qui enferment un petit sanctuaire dédié au dieu de la danse, Verma. Les constructions passent pour être en partie celles du temple primitif dont l'origine daterait du xe ou du xie siècle.



Planche XI. — Pagode de Lampotai près Amoy (Chine).
(D'après nature, voy. p. 164.)

Le temple dédié à Parvati, situé au nord de l'étang, aurait été construit pendant le XIV[e] et le XV[e] siècle ; c'est le plus beau de tous et la grande salle des mille colonnes, sur le côté sud de l'étang, a été élevée de 1595 à 1685 par suite des nombreuses donations des rois de la province[1]. Tous ces monuments ont beaucoup de rapports avec ceux de Sriranghann près Trichonopoly.

La ville de Madura est celle qui offre, dans la présidence de Madras, le plus d'intérêt ; ses temples dépassent encore en splendeur ceux de Sriranghann, Tanjore et Chidambaram.

Les Dravidiens de l'Inde méridionale eurent une longue suite de rois dont les dates de règne restent bien incertaines. On sait que quelques-uns furent vaincus par des rois de Mysore, de la dynastie de Bellala, et ils eurent aussi à souffrir, en 1310, de l'invasion des musulmans. L'anarchie et les révolutions vinrent ensuite jusqu'à l'apparition du fameux Hindou Viswanath Nayak, le fondateur de la dynastie des Nayak, en 1532.

C'est sous le règne prospère de Tiramulla Nayak (1621-1657), le dixième roi de cette dynastie, que l'art de la construction arrivait à son apogée. Dans la ville de Madura, devenue la capitale, les temples sont absolument extraordinaires. La gravure placée page 120 représente une des façades du choultrie ou grande salle des piliers. On pense que ce monument célèbre, d'une grande magnificence, fut bâti par les soins de Tirumulla.

La salle principale, formée de portiques de granit, n'a pas moins de 101 mètres de longueur sur 32 mètres de largeur. Chacun des piliers est orné de sculptures superbes et de différentes compositions. Le portique central surtout, plus large que les deux autres, tout rempli de figures des dieux et de statues représentant des membres de la famille de Tirumulla, est resté resplendissant. La reine régente Mangammâl (1689-1704), qui protégeait les arts et les sciences à l'égal de ses ancêtres, contribua également à l'achèvement des temples de Madura[2]. Aujourd'hui, cette immense salle est livrée entièrement au commerce : elle est devenue un grand bazar (voy. pl. VII, p. 73). Des marchands de toutes sortes y étalent les objets qu'ils désirent vendre, sur les dalles de granit, ou accrochent aux saillies des belles sculptures les étoffes bariolées et autres objets. Ces statues des dieux sont défigurées ainsi et souvent mutilées par le manque de soin des Hindous. Cette salle est pour ainsi dire le premier vestibule des temples eux-mêmes. On passe sous le gopura qui lui fait face pour pénétrer dans la pre-

1. *Madras Journal*, n° 20, p. 15.

2. A *political and general history of the district of Tinnevelly*, by Rev. R. Caldwell. Madras, 1881.

mière enceinte des temples. Les yeux sont alors éblouis par le spectacle des portiques ornés de peintures à fresque qui ornent la pièce d'eau sacrée, et des salles grandioses composées de mille piliers monolithiques chargés de sculptures merveilleuses ou de statues des divinités. Puis c'est la visite du trésor, où se trouvent entassés des objets qui servent les grands jours de fête pendant les processions. Ce sont des idoles de bois toutes plaquées de feuilles d'or et d'argent avec ornements repoussés. Elles sont superbes sous leur aspect naïf mais voulu. On nous montre encore les bœufs sacrés, éléphants, lions et chevaux demi-grandeur naturelle, le lit de Vishnou, le cygne et le paon tous plaqués également d'or et d'argent et qui sont portés triomphalement par les fidèles. Puis les colliers, les coiffures d'or ornés de pierres précieuses, perles, émeraudes, etc., qui sont d'une richesse inestimable.

A l'ombre des hauts piliers des portiques, l'éléphant sacré, vêtu d'une longue housse écarlate, est entouré de ses nombreux cornacs, son front est tatoué du signe du Vishnou, le trident aux couleurs blanches et rouges. La familiarité de cet éléphant est étonnante et malgré son caractère sacré, les prêtres l'ont fort bien dressé à la mendicité la plus indiscrète. Pendant le temps que, sans penser à son voisinage, je regardais les sculptures et les détails des salles, je sentis quelque chose de mouillé me toucher mes mains que j'avais derrière mon dos. C'était la trompe de l'éléphant sacré qui venait pour me caresser et surtout pour fouiller dans mes poches afin de ramasser quelques pièces de monnaie. Je jette alors sur le sol une petite pièce d'argent (2 annahs) grande comme nos pièces de 20 centimes. L'éléphant l'a cherchée un moment sur les dalles de pierre et ne tarda pas à la renifler avec sa trompe pour la remettre dans les mains de son gardien.

On approche enfin bientôt du sanctuaire principal, dont l'entrée est inaccessible au commun des mortels. Le jour pénètre à peine sous la forêt de piliers qui l'entourent, le séjour habituel d'une foule de chauves-souris (roussettes) qui s'envolent effrayées à votre approche et vont s'accrocher plus loin, aux saillies des sculptures. La perspective des portiques ornés de ces innombrables divinités semblables à des apparitions fantastiques continue, se perdant dans l'ombre. L'aspect n'en est que plus étrange et, dans ce vaste ensemble où tout est exceptionnel et mystérieux, on se croit transporté dans le monde des rêves.

Le palais du roi Tirumulla à Madura, ou du moins ce qu'il en reste, est d'une magnificence incomparable. On entre premièrement dans une vaste cour entourée de portiques d'ordre dorique fort élevés et surmontés d'arcades superbes aux ornements hindous. Ils servent d'entrée à l'immense salle dont la partie centrale

possède un dôme couvert de peintures, dans laquelle le roi tenait autrefois ses grandes audiences annuelles.

Une autre salle, ornée de galeries et de sculptures de stuc, est plus belle encore que la première; elle sert aujourd'hui de salle de justice. Ces magnifiques constructions ne formaient qu'une partie du palais; le reste, qu'on aurait pu garder, les appartements des femmes, les pavillons de repos et les jardins, les écuries des éléphants royaux ont disparu peu à peu, la dépense d'entretien, dit-on dans la ville, était trop considérable! Quand on est à Madura, il faut bien avouer qu'on déplore la sage économie du gouvernement anglais. Aux environs de la ville les curieux temples de Sobramanié ou Kartikeya, dieu de la guerre, fils de Siva, construits contre la paroi d'un immense rocher de granit auprès de beaux étangs, et, dans les champs, les petits sanctuaires voués aux dieux protecteurs des chevaux et des bœufs intéressent à des titres différents. Ces petits temples surtout construits seulement par le pouvoir de la superstition sont curieux. Ils sont remplis de statuettes grossières en terre cuite, qui ne sont pas autre chose que des ex-voto, la plupart peintes de couleurs brillantes et représentant des bœufs, des vaches ou des chevaux, quelquefois des hommes et des femmes. Il y en a des monceaux, et toutes ont été déposées dans ces lieux pour conjurer la maladie dont était attaquée la personne ou l'animal en question. Quelquefois, à l'entrée de ces sanctuaires rustiques, des habitants plus riches ont fait construire des chevaux de terre cuite de grandeur naturelle ou d'autres animaux; ces ouvrages rustiques font un effet étrange dans les champs cultivés.



FEMME HINDOUE FAISANT SÉCHER DES BOUSES DE VACHE CONTRE UNE MURAILLE.
D'après une photographie.

En allant hors la ville visiter la prison où, comme à Delhi, les condamnés font des nattes et des tapis, je longeais les bords de la rivière Vygah à l'endroit où l'on brûle les morts et je pus assister à une cérémonie. Je vis un cortège de parents et d'amis s'avancer; ils entouraient un cadavre placé sur une litière portée par quatre

hommes. Deux jeunes gens précèdent ce cortège en jouant une marche funèbre dont la musique est lugubre. Ils soufflaient dans des coquillages, sortes de turritelles, munis d'une plaque de fer-blanc, semblables à la *buccina* des anciens. Le cortège approche et je vois le cadavre; c'est une vieille femme enveloppée d'un linceul, sa figure est découverte sauf la bouche, qui est cachée d'un linge blanc. Avant que le cadavre soit déposé à terre, les porteurs lui font faire trois fois le tour de l'arbre sacré situé au bord de l'eau. Le fils de la morte doit avoir une partie de la tête rasée avant de rendre les derniers devoirs à sa vieille mère et pendant le temps que le barbier fait son office, les parents se réunissent sous l'arbre et causent de toutes choses en fumant des cigares. L'un d'eux, voyant que je m'intéresse à la cérémonie, m'en offre un, je le remercie, mais mon *boy* Naïnifa profite de l'aubaine inattendue, et, prenant un cigare, se met à fumer avec eux. Le fils de la morte est rasé enfin; sa figure n'exprime aucun chagrin. Il va chercher assez loin dans la rivière presque desséchée, de l'eau qu'il apporte dans un vase pour la verser sur le cadavre, puis faisant encore trois fois le tour de l'arbre sacré, il répand sur lui du safran et du riz. Les derniers devoirs sont remplis.

Il faut alors allumer le feu du bûcher, qui se compose de plusieurs couches de mottes faites de bouses de vache desséchées, le cadavre est posé directement dessus. De pauvres femmes apportent dans des paniers d'autres paquets de ces mottes pour achever la combustion complète. Pendant toutes ces opérations l'indifférence des assistants est étonnante; il n'y a pas une larme, ni la moindre manifestation. Une fois le feu du bûcher commencé, tous se retirent, il semble qu'ils aient achevé la chose du monde la plus ordinaire.

Les mottes desséchées qu'on utilise pour la crémation ne sont pas toujours employées à cet usage dans les Indes. On en fabrique dans toutes les localités du Nord et du Sud, elles servent aussi dans les ménages pour la cuisine et partout, dans les villages et les faubourgs, on voit les femmes et les enfants pétrir, le long des routes, les bouses de vache dans leurs mains et les plaquer sur les murs de leur maison ou sur des rochers pour les faire sécher au soleil (voy. p. 125).

De Madura, j'arrivai à Tinnevelly où se trouvent d'importants sanctuaires dont l'ensemble remarquable n'offre cependant qu'un intérêt moindre après tous ceux que je venais de visiter. Une charmante excursion peu connue fut la dernière que je devais faire aux Indes. Ce sont les temples de Paünvera, voués à Siva, situés à 25 milles de Tinnevelly dans de petites montagnes de granit couvertes de verdure. Le temple principal est placé dans une véritable oasis, sous des platanes séculaires, auprès d'un cours d'eau qui s'écoule en gracieuses casca-

telles. On a quelques peines pour se rendre en ces lieux, et il fallait passer toute une nuit dans un chariot attelé de zébus pour s'y rendre. Ces chariots sont d'une forme semblable à celle de nos voitures qui servent à transporter les morts, ils sont cependant munis de fenêtres. On s'étale tout de son long sur le plancher de cette voiture non suspendue, les coussins et couvertures n'atténuent guère les secousses affreuses qu'on subit en chemin et le sommeil y est difficile. Il me semble cependant avoir dormi, surtout la deuxième nuit pour le retour.

Mes pérégrinations dans l'Inde étaient terminées et j'allai pour m'embarquer à Tuticorin. Il arrive malheureusement des déboires à ceux qui sont toujours en route, le choléra était à Tuticorin ; les bateaux pour Ceylan ne partaient plus. La mesure de précaution était, suivant l'avis de tous, fort exagérée, cependant elle restait inexorable et la menace d'une quarantaine sévère donne lieu à de sérieuses réflexions. Je ne pouvais que demander conseil au directeur de la Compagnie des bateaux. « Le mieux est de repartir pour Madras (28 heures de chemin de fer) pour prendre en temps voulu le steamer anglais. » La plage de Tuticorin et la mer étaient à peine vues, qu'il faut replier bagage et renoncer à une pêche aux perles fines que j'avais déjà commandée. J'arrive à temps à Madras pour partir sur le navire le *Clan Macpherson* qui me transporte à Ceylan.



CHAPITRE VIII

CEYLAN. — COLOMBO. — KANDY. — JARDINS DE PERADENIYA. — LE THÉ. — PIC D'ADAM. — DAMBULLA. — RUINES D'ANURADHAPURA. — LES LACS. — UNE STATUE DE BOUDDHA. — MIHINTALE. — L'ÉTANG DU COBRA. — LE FIGUIER SACRÉ. — LE SERPENT LA NASIQUE. — POLLONARUA.

Aucun spectacle n'est plus beau, plus attrayant, que celui de la ville de Colombo à Ceylan. Les parcs éblouissants de fleurs, les villas construites par les Anglais au bord de la mer et le bazar de Pettah, qui constitue presque toute la ville indigène, sont des plus intéressants.

Les rues du bazar, fort mouvementées, toutes remplies de chariots attelés de zébus trotteurs, de petits cabriolets traînés par des coolies, et les voitures européennes, puis toute la foule d'indigènes nus jusqu'à la ceinture, drapés d'étoffes colorées et presque tous agréables à voir, forment un coup d'œil absolument extraordinaire. Il semble qu'on soit au milieu d'une fête perpétuelle tant le soleil est éclatant. Ce premier aperçu de Ceylan éblouit le touriste fraîchement débarqué; lorsqu'il pénètre plus au centre de l'île, pour aller à Kandy et dans les montagnes éloignées, son admiration augmente de plus en plus.

Le gouvernement anglais n'a construit jusqu'à présent à Ceylan que deux lignes de chemin de fer. Elles partent de Colombo. L'une d'elles suit le bord de la mer et se dirige vers Pointe-de-Galles. Cette ligne est superbe à parcourir d'un bout à l'autre; sur presque toute sa longueur, elle se trouve sous les ombrages des plantations de cocotiers qui abondent à Ceylan et les aperçus de la mer sont merveilleux. L'autre ligne, qui va à Kandy et jusqu'à Newara Aliya, est plus admirable encore. Le chemin de fer monte par des pentes douces construites sur la montagne; les panoramas que le voyageur contemple de la fenêtre de son wagon sont uniques en leur genre. Rien de plus beau, en effet, que cette végétation tropicale qui couvre entièrement les cimes et les vallons. A la sortie

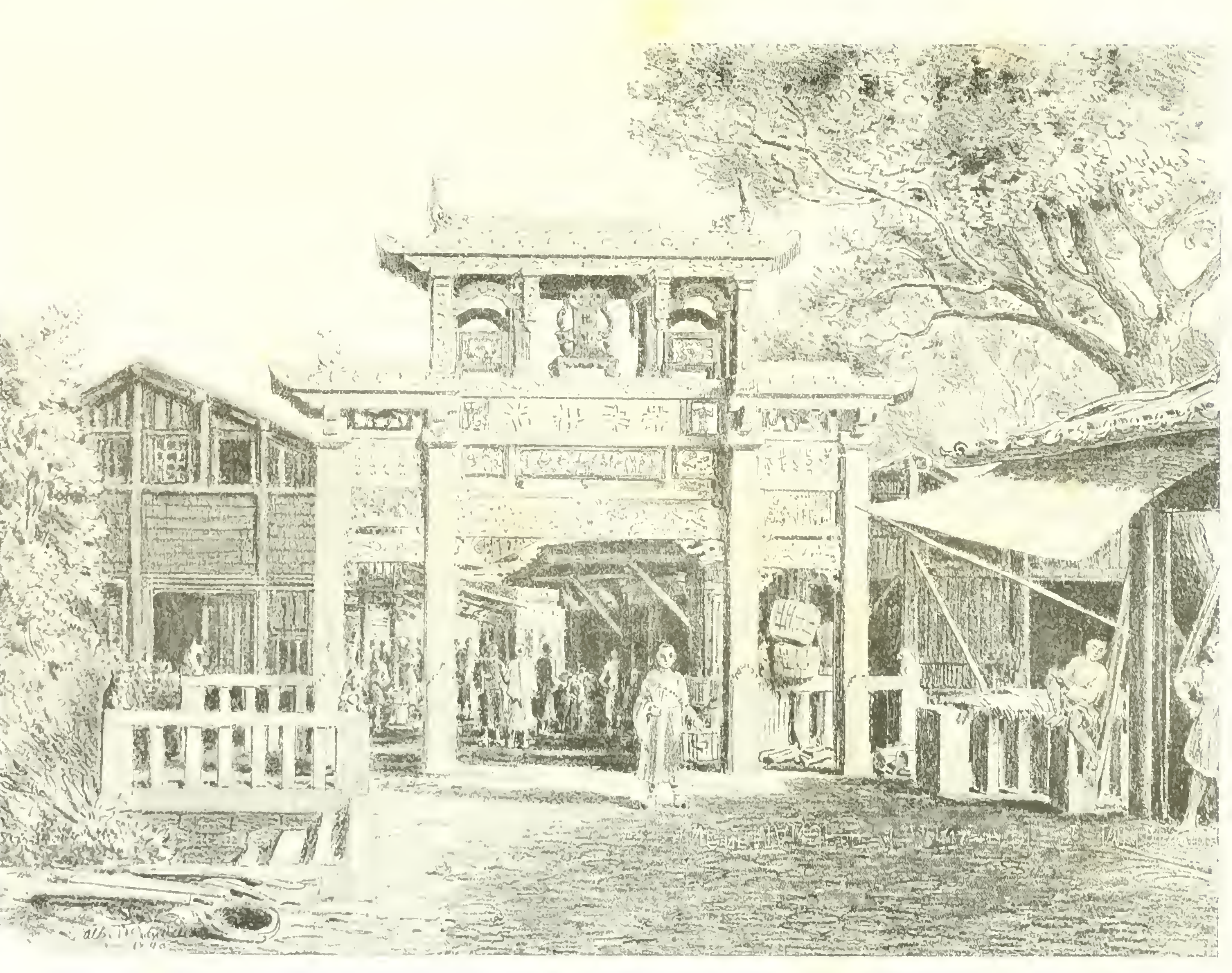


PLANCHE XII. — PAILOO DE GRANIT DANS LA GRANDE RUE DE FOOCHOW (CHINE)
(D'après nature, voy. p. 168.)

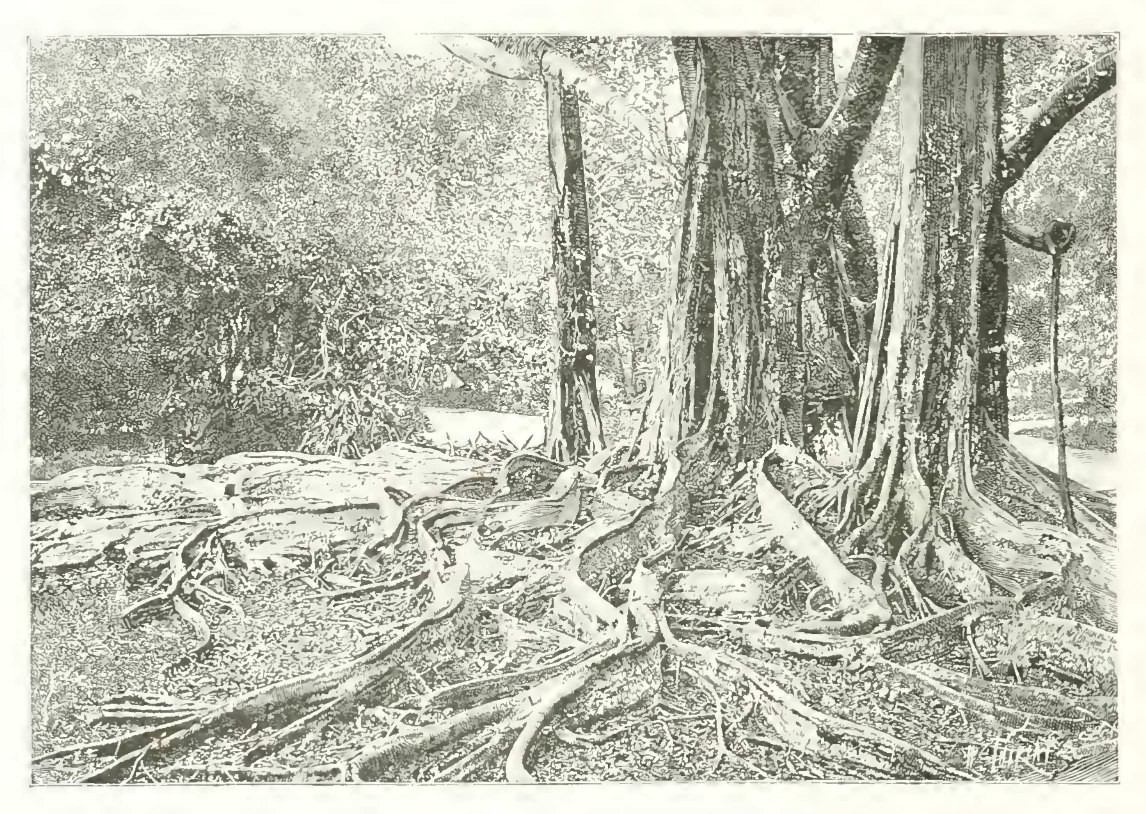
de chaque tunnel, fort nombreux sur le parcours, on a des surprises nouvelles, des points de vue d'une resplendissante beauté. Kandy, avec son petit lac encadré de verdure, est un séjour délicieux entre tous, mais son plus beau joyau est certainement le jardin de Peradeniya, fondé en 1821 par les Anglais, six années après leur occupation définitive de l'île. Baigné par la jolie rivière de Mahavéli, placé dans des lieux pittoresques à 456 mètres d'altitude, il est à une distance de 4 milles à Kandy et il occupe une surface de 150 acres. La température chaude et humide mais assez égale de la localité — 25° centigrades en moyenne — favorise singulièrement la culture des plantes et des arbres tropicaux de toutes espèces qui remplissent ce jardin d'une beauté exceptionnelle. On y remarque de véritables merveilles végétales, parmi lesquelles sont les superbes *Ficus elastica* importés d'Assam (Inde) depuis 1833 (voy. p. 132). Ils ont prospéré à Peradeniya, et leurs racines contournées, semblables à de grands serpents endormis autour du tronc principal, font le plus curieux effet qu'on puisse voir. On a peine à croire que ces beaux arbres sont les mêmes que les vulgaires caoutchoucs que nous gardons à Paris avec tant de soins dans nos appartements. Il faut citer l'avenue superbe des *Oreodoxa regia* plantés depuis trente-cinq ans et aussi les bambous gigantesques de Malacca, *Dendrocalamus giganteus*, qui ont été plantés à Peradeniya en 1856. Ils atteignent la hauteur de près de 30 mètres, formant un admirable bouquet de feuillage. Les tiges des bambous poussent fort près les unes des autres, se touchant presque et leur croissance rapide est extraordinaire. Dans la saison des pluies, en juin et juillet, on commence à voir les jeunes pousses sortir de terre ; elles grandissent d'un pied en vingt-quatre heures. Lorsque le bambou parvient à sa hauteur maximum, le plus gros diamètre de sa tige atteint près de 23 centimètres.

Kandy, outre ses magnificences tropicales et ses promenades, a des environs d'une richesse extrême par sa culture du riz et du thé. Pour bien se rendre compte de l'importance de l'exploitation du thé dans l'île, c'est à Hatton qu'il faut aller. Cette région est encore fort belle avec toutes ses forêts qui couvrent le haut des montagnes, mais les Anglais déboisent de plus en plus malheureusement, pour mettre les terres en culture. Dans quelques années le thé sera la seule plante du pays.

On coupe actuellement des arbres séculaires et leurs troncs restent sur la terre s'ils n'ont pas servi à construire les demeures des bungalows anglais, les hangars nécessaires à la fabrication du thé ou les huttes des ouvriers cinghalais. Le transport de ces arbres coupés coûterait trop cher sans doute au planteur, il aime mieux les laisser pourrir sur place au milieu de ses champs de thé. Ces

grands cadavres d'arbres couchés à terre donnent au pays, en certains endroits, un aspect sinistre et le voyageur regrette les grandes forêts d'autrefois qu'il voit diminuer de plus en plus.

Hors de la ligne du chemin de fer, il est difficile pour un étranger de visiter l'île, s'il n'a point de relations avec quelques colons européens; il ne trouverait



Ficus elastica a l'entrée du jardin de Peradeniya (Ceylan).
(D'après une photographie.)

nulle part un abri et de la nourriture à moins de faire de véritables préparatifs d'excursion.

Grâce à l'obligeance de M. Ruinat, le très aimable agent des Messageries maritimes françaises, j'ai pu avoir les lettres de recommandation nécessaires pour M. George Christie, l'un des principaux planteurs de thé des environs de Hatton. Descendu à cette station, je trouvai aussitôt un coolie envoyé à ma rencontre par ce gentleman, pour me guider jusqu'à Maskeliya où se trouvent son bungalow et ses ateliers.

M. Christie m'a reçu chez lui. Je ne pourrai oublier sa gracieuse réception et son hospitalité presque fraternelle. En voyant un homme si jeune chargé d'une exploitation considérable, faisant tout par lui-même dans un pays si lointain, je

ne pouvais me défendre d'un certain sentiment d'admiration pour mon hôte. Bien des jeunes Français, évidemment, ne voudraient pas s'exiler ainsi et vivre quelques années dans l'isolement comme ce jeune Anglais, même avec l'espérance presque certaine de rentrer dans sa patrie avec fortune faite.

Il y a une douzaine d'années : la richesse de Ceylan consistait en grande partie dans la culture du café ; mais un terrible fléau, le *Fungus pest*, parvint à tout ravager. C'était un insecte, l'*Hemileia vastatrix*, qui détruisait toutes les feuilles des plantes ; il apparut dans l'île dès l'année 1869, et, pullulant bientôt d'une façon effrayante, il menaçait le pays d'une ruine presque complète.

Les cultivateurs cherchèrent alors à remplacer la culture du café par celle du thé, ils purent bientôt constater avec joie le succès inespéré de leurs efforts.

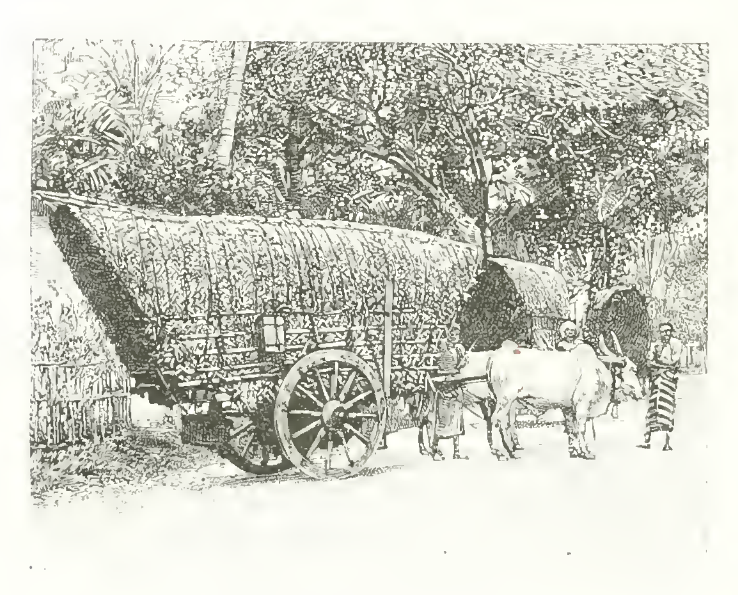
Dans l'ouvrage intitulé *Colonial and Indian Exhibition*, 1886 (Clowes and Sons, London), on peut constater la progression constante de cette culture. Les premiers essais faits en 1876 produisirent 282 livres de thé ; en 1880 les planteurs en recueillaient déjà 103 624 ; en 1883, 1 522 882 ; enfin, en l'année 1886, ils firent une récolte de 3 796 694 livres.

Les planteurs vendent, sur leur propriété, environ un shelling, une livre de thé. Les récoltes sont si fructueuses à Ceylan que bientôt, jointes avec celles qu'ils font dans les Indes, les Anglais n'auront plus besoin d'acheter leur thé en Chine. Ils prétendent actuellement que le leur est de qualité bien supérieure à celui des Chinois, qui ne le fabriquent pas avec la même méthode. Ceux-ci, en effet, n'emploient pas des machines, mais ils roulent et aplatissent les feuilles de thé à l'aide de leurs mains.

Le bungalow de M. Christie est fort peu éloigné du pic d'Adam, le Sumanakûta des anciens Cinghalais : je ne pouvais donc résister au désir d'en faire l'ascension. C'est une excursion curieuse entre toutes et qui est loin d'être aussi difficile à faire que bien des voyageurs ont voulu le prétendre.

Le pic est à 2235 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais Maskeliya est déjà à 1200 mètres de hauteur. La nature de la végétation varie sensiblement de celle qu'on voit à Kandy, à cause de la différence d'altitude, mais elle n'est pas moins belle. En quittant les champs d'exploitation de M. Christie, mon guide me fit suivre un sentier à peine tracé. Je voyais des deux côtés des cascades et mille filets d'eau courir le long des roches. Il faut traverser plusieurs fois des torrents : le dos de mon guide cinghalais m'était fort utile en ces occasions ; puis enfin la véritable ascension commence. Elle est parfois assez rude à cause des inégalités des rochers qu'il faut gravir constamment, mais elle n'est pas de très longue

durée. Presque toujours sous les ombrages épais des beaux arbres ornés d'oiseaux aux éclatantes couleurs, accompagné d'une quantité de singes qui se sauvaient devant moi en gambadant dans les lianes, je ne manquais pas de distractions diverses durant la montée. Près de la cime du pic, les pentes des rochers auraient été trop raides pour les visiteurs : des marches ont été taillées dans le roc et des chaînes de fer solidement scellées servent encore à hisser les moins alertes jusqu'au but final. C'est là que des milliers de pieux Cinghalais des deux sexes viennent chaque année, à l'époque des pèlerinages, adorer les derniers vestiges des pieds de Bouddha. Sur le plus haut rocher de granit on voit deux empreintes assez incertaines laissées par Bouddha qui, s'il faut en croire la légende, après avoir fait connaître ses lois à ses disciples, se reposa sur la cime de Sumanakûta avant de s'envoler dans le ciel[1]. Pour les préserver des intempéries, ces traces sacrées sont abritées sous un petit pavillon de bois. Quelques huttes pour les prêtres bouddhistes ont été construites tout auprès, ainsi qu'une petite plate-forme en maçonnerie qui forme la terrasse d'observation.



Voiture de voyage a Ceylan.
(D'après une photographie.)

Le panorama qu'on admire du haut du pic d'Adam est d'un caractère particulier. C'est le point le plus élevé de l'île, toutes les cimes des montagnes d'alentour, couronnées de forêts, semblent descendre graduellement et se perdre dans un océan de verdure ; la mer bleue enfin borne l'horizon.

Il est certain que Ceylan, avec sa végétation splendide, est pour le touriste un pays merveilleux : c'est l'été perpétuel dans sa plus complète beauté, mais, par cette raison, les paysages sont toujours semblables à eux-mêmes. Les feuillages toujours verts, les plantes toujours en fleurs amènent à la longue la monotonie, et les Européens que j'ai vus en ce pays me disaient qu'ils regrettaient les saisons

1. *Mahavansa*, chap. I, p. 7.

de nos climats qui ont chacune leur charme en amenant dans l'existence une variété qu'on ne trouve plus dans les régions tropicales.

L'île de Ceylan est remarquable aussi par ses souvenirs archéologiques, intéressants au plus haut degré. Les ruines de ses villes antiques, Anuradhapura, Pollonarua et les localités qui les environnent se trouvent dans l'intérieur du pays et sont encore peu connues. Pour les visiter, il ne faut plus penser aux facilités auxquelles le chemin de fer a habitué les voyageurs. A partir de la station de Matalé, située non loin de Kandy, on doit consentir à vivre de la vie ancienne des Cinghalais et voyager dans un grand chariot traîné par des bœufs à la manière des anciens personnages du moyen âge.

Ce grand chariot, non suspendu, est recouvert d'une bâche faite de roseaux qui vous abrite du soleil. Grâce à l'épaisse couche de feuillage et aux couvertures que les conducteurs ont soin d'étaler dans le char, les secousses sont amoindries. Les bœufs, touchés souvent par leur guide, trottent quelquefois, mais ils ne tardent pas à reprendre la marche lente qui leur est habituelle.

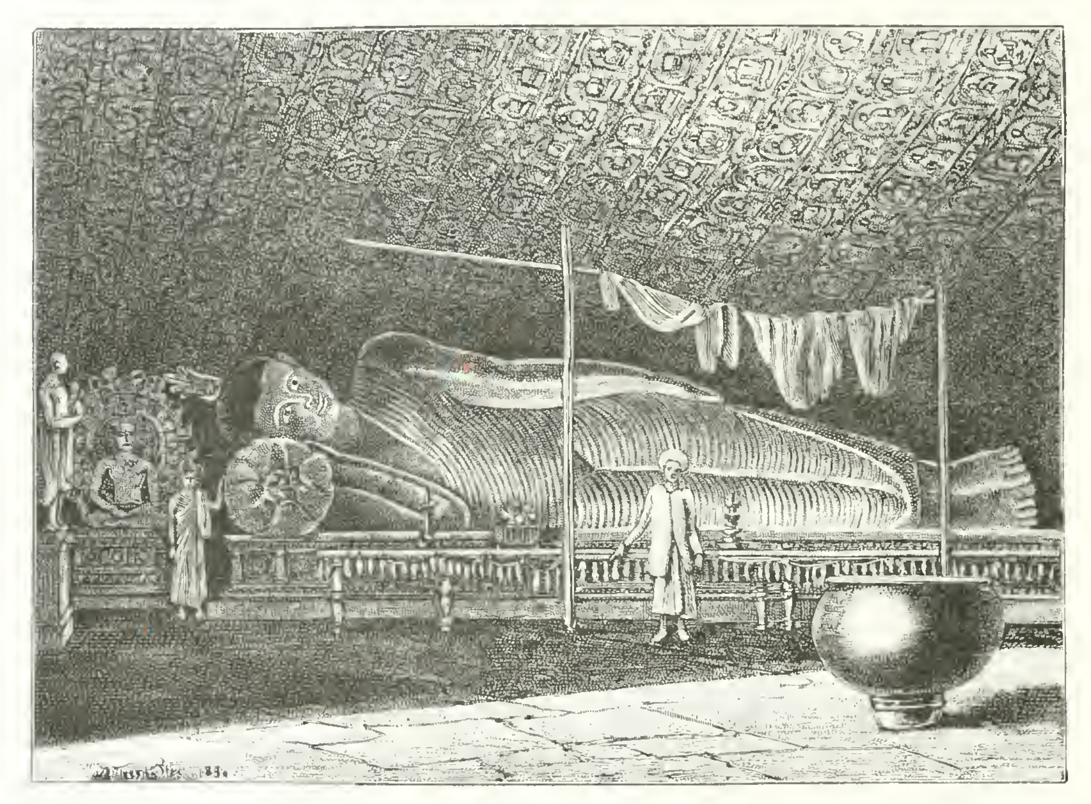
Le voyage, quoique assez fatigant, est agréable néanmoins. De belles routes ont été faites pour aller à Anuradhapura. On parcourt tout d'abord des plantations de café et de cacao pour gagner la première étape, Dambulla, célèbre par ses anciens sanctuaires placés dans des grottes naturelles formées par de colossales roches granitiques.

Dambulla se compose d'une longue avenue de cabanes de bois habitées par les indigènes ; un *rest house*, sorte d'hôtellerie confortablement aménagée pour les Européens en voyage, y est installé par les soins du gouvernement anglais.

Le sentier qui mène aux temples, continuellement parcouru par les fidèles, est facile à reconnaître ; en quelques minutes, on est parvenu près des grottes qui renferment les images des dieux. Les Cinghalais n'ont jamais creusé de temples dans les montagnes, comme les Indiens. Ils se sont contentés de profiter des nombreuses excavations ou cavernes naturelles de leur pays, pour y installer des sanctuaires, en choisissant les endroits les plus beaux, au point de vue pittoresque. C'est ainsi que les temples de Dambulla ont été créés. Les hauts rochers de granit voilent d'un côté la vue, mais leur aspect grandiose excite l'étonnement, puis l'immense panorama des champs de culture et des jungles lointaines qu'on découvre au travers des grands arbres qui abritent l'entrée des grottes, complète par sa beauté l'impression première éprouvée.

L'intérieur des cinq grottes qu'on doit visiter est caché par de mauvaises clôtures de briques recouvertes d'une peinture blanche et des portiques de bois

grossièrement taillé. Ces entrées délabrées et mesquines sont pour le touriste une véritable déception, mais aussitôt que le bonze qui vous conduit a ouvert la lourde porte d'un des sanctuaires, appelé Maha Dewa Dewale, le contraste est saisissant. Les yeux s'habituent à l'obscurité qui règne en ces lieux sacrés et ils en découvrent peu à peu les beautés. La gigantesque figure de Bouddha, couché, vous frappe tout d'abord, elle semble une apparition fantastique avec sa coiffure dorée et ses longs vêtements de couleur jaune. Taillée dans le roc, cette sculpture a



STATUE DE BOUDDHA COUCHÉ DANS LE SANCTUAIRE DE DAMBULLA A CEYLAN.
(D'après nature.)

près de 14 mètres de longueur. On suppose qu'elle a été exécutée par les ordres du roi Vatta-Gamani-Abhaya qui régnait à Anuradhapura, environ quatre-vingt-huit ans avant Jésus-Christ. Forcé de fuir de son palais et de quitter sa capitale à la suite de l'invasion des Malabars dans l'île de Ceylan, il se cacha dans maintes cavernes et lieux solitaires des forêts de Vessagiri et de Velanga [1]. Proscrit pendant près de quinze années, il vécut, dit-on, de longs mois dans les cavernes de Dambulla. Il put remonter enfin sur le trône et reconquérir son pouvoir. C'est

1. *The Mahavansa*, by L. C. Wijesinha Mudaliyar (1889). — Colombo, G. J. A. Skeen, Government Printer, Ceylon.

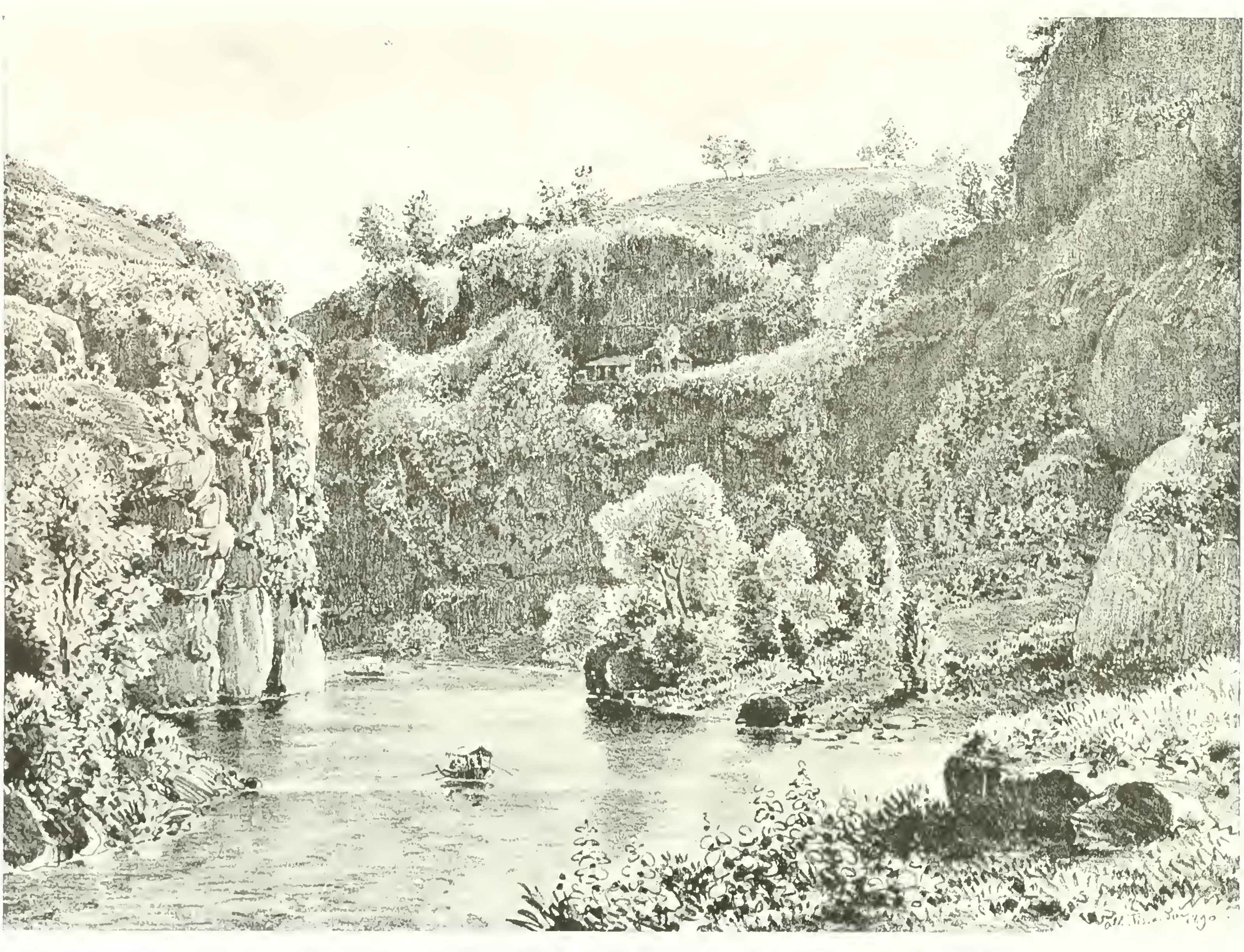


Planche XIII. — Monastère de San-yu-tung, grotte des trois amis près de Ichang (Chine).
(D'après nature, voy. p. 192.)

alors que, reconnaissant envers les dieux, il voulut embellir les temples qui l'avaient si bien caché. Outre cette grande sculpture de Bouddha, la caverne de Maha Dewa Dewale possède la statue de Vishnou et d'autres idoles construites en briques enduites de terre. La paroi tout entière de la caverne est recouverte d'une fresque peinte à sujets réguliers représentant les dieux innombrables de la mythologie cinghalaise. — Un autre sanctuaire voisin de Maha Dewa Devale, le Maha Vihare ou grand temple, est d'un effet plus impressionnant encore que ce dernier. Cette grotte naturelle mesure environ 49 mètres sur 15. Elle possède aussi un grand Bouddha couché et tout autour des murs de la caverne cinquante-trois statues de dieux, souvent plus grandes que nature, semblent veiller sur son repos. De curieuses et anciennes fresques ornent les rochers d'une petite salle voisine de ce temple qui possède encore des Dagobas et des statues parmi lesquelles on vous montre celle du roi Vatta-Gamani dont nous venons de parler. Sauf deux ou trois statues qui sont taillées dans le roc même, toutes les autres, plus modernes et même renouvelées de nos jours, sont faites de briques enduites de terre et recouvertes d'une brillante peinture.

Je quitte bientôt Dambulla pour reprendre la grande route qui est bordée par des jungles épaisses et monotones. Nous arrivons enfin à Anuradhapura.

Cette capitale existait déjà quatre cents ans avant Jésus-Christ; elle resta florissante pendant plus de mille années jusqu'en l'an 769 après Jésus-Christ. Les révolutions intestines et les invasions fréquentes finirent par causer sa ruine. Les habitants l'abandonnèrent en suivant la fortune de leur roi. Un autre lieu, plus éloigné dans les forêts, fut choisi par eux : Pollonarua fut fondée et pendant près de mille autres années, cette nouvelle capitale resta prospère et fut aussi belle peut-être que sa devancière.

Anuradhapura, la première capitale, avec ses immenses *Topes*, dômes de briques voués à Bouddha, qui contenaient les reliques saintes, ses palais d'été, séjours des anciens rois, ses viharas (monastères), ses nombreuses constructions destinées au culte bouddhique, forme encore actuellement un ensemble extraordinaire. En cherchant sous les lianes et dans l'épaisseur des bois, on découvre le séjour des anciens bonzes pèlerins, qui vivaient sous des rochers ; on remarque des traces de rues, des réservoirs et des bassins luxueux, les restes des écuries pour les éléphants royaux, un puits grandiose aux parois de granit et une foule de petits monuments ornés de fines sculptures dont il ne reste plus que les piliers de granit et les beaux perrons de marbre. Cette civilisation d'un autre âge dont on peut connaître en partie l'histoire en lisant le poème national cinghalais, le

Maharansa, excite en nous un sentiment étrange d'admiration et de curiosité. Dans ce livre, les récits historiques qui donnent les dates exactes des constructions grandioses accomplies par ce peuple, leurs victoires, leurs défaites contre les invasions fréquentes des Indiens, sont racontés d'une façon tellement précise qu'on ne peut douter un moment de leur exactitude. Vient ensuite le côté fabuleux, comparable aux contes orientaux.

L'avènement de la religion bouddhique produisit à Ceylan une révolution plus extraordinaire encore que dans l'Inde et la superstition parvint à exciter les esprits à un degré presque surnaturel. Nous voyons le roi Duttha Gamani (161 ans av. J.-C.) construisant un monastère de neuf étages, le Lowamahapaya ou palais de cuivre, qui contenait mille chambres, pour loger les disciples de Bouddha. Ces appartements avaient des ornements qui brillaient comme autant de pierres précieuses et éblouissaient les yeux. La grande salle de réunion était formée par des piliers plaqués de feuilles d'or et soutenus par des lions de pierre ; un trône d'ivoire avec un soleil d'or, une lune d'argent et des étoiles de perles faisaient aussi l'admiration des pèlerins.



LE THUPARAMA A ANURADHAPURA (CEYLAN).
(D'après une photographie.)

Modifié, puis détruit, enfin réédifié par le roi Maha Sena, ce monastère fut encore restauré une dernière fois, au XIIe siècle de notre ère, par le roi Prakrama Bahu. De ce séjour tant de fois chanté, il ne reste plus que seize cents colonnes de granit qui remplissent un vaste carré de 70 mètres de côté environ et qui formaient les premières fondations du palais. Nous voyons ainsi combien, à ces époques lointaines, l'esprit religieux était poussé : 119 ans avant Jésus-Christ, à l'occasion des fêtes du Girikumbhila Vihara, le roi Lajjitissa offrit en présent des vêtements sacerdotaux aux soixante mille prêtres qui faisaient partie du monastère.

On doit donc comprendre qu'à Anuradhapura les ruines importantes ont presque toutes un caractère religieux. Nous citerons une des plus anciennes, le

Thuparama, tope élevé sous le règne de Dewananpia Tissa, 307 ans avant Jésus-Christ, destiné à recevoir les ossements sacrés de Bouddha. La hauteur du monument est de 19 mètres, construit entièrement de briques enduite d'un stuc d'une blancheur éblouissante, suivant les traditions antiques; il a été restauré il y a quelques années. Le Thuparama, placé sur un haut soubassement, est entouré de trois rangs de piliers monolithes de granit. Au-dessus de presque tous les chapiteaux de ces piliers on remarque de hauts ténons sculptés. Ceux-ci servaient



Le Jetawanarama, tope en ruine a Anuradhapura (Ceylan).
D'après nature.)

sans doute à recevoir des pièces de bois munies de mortaises qui venaient s'y adapter et qui, reliant les piliers entre eux, servaient aussi à porter une couverture quelconque composée d'étoffes ou de nattes pour abriter les fidèles des rayons du soleil pendant les processions. Cette coutume existe dans les Indes. Pendant les grandes fêtes, on établit près des temples des portiques provisoires faits de bambou et de nattes; à Ceylan, les habitants avaient pensé sans doute à un moyen plus durable et plus élégant en construisant des piliers autour de leur sanctuaire. En continuant l'excursion plus loin dans les ruines, sous les grands arbres, on arrive auprès d'un des plus grands topes ou dagobas de la ville antique.

C'est le Jetawanarama, construit par le roi Maha Sena à la fin du IIIe siècle après Jésus-Christ. Ce tope a près de 76 mètres de hauteur ; il forme un dôme immense. La base est flanquée de quatre sortes de chapelles dont les vestiges restent cachés sous les arbres. Un pavillon, sur soubassement de granit, précédait le Jetawanarama (voy. p. 141).

Le Thuparama, restauré, donne un aperçu de l'effet que pouvait produire ce tope lorsque son dôme tout couvert de stuc resplendissait au soleil. Aujourd'hui, le Jetawanarama n'offre plus qu'une masse compacte de verdure et d'arbres séculaires dont les racines vigoureuses achèvent la destruction de jour en jour. De nombreux singes habitent ces lieux antiques et le touriste, en visitant les ruines, fait lever dans les hautes herbes quelques biches ou daims effarouchés par sa présence.

La grande capitale Anuradhapura avait un luxe d'eau sans pareil, des bassins considérables y étaient partout installés. Les lacs artificiels de Kalewewa, créés par le roi Dhatu Sena (463 ap. J.-C.), dépassaient par leur magnificence tout ce qu'on peut rêver. Ils forment à eux deux une surface d'environ 7 milles carrés avec un contour de 30 milles. Un canal grandiose, le Yodi-Ela, qui a 25 lieues de longueur, amenait les eaux dans la ville et en même temps les habitants riverains pouvaient, tout le long de son grand parcours, prélever ce qui leur était nécessaire pour l'irrigation de leurs champs.

Non loin du lac, un sanctuaire, le Aukana, existe encore au milieu de grands rochers de granit. Une statue colossale de Bouddha, de 12 mètres de hauteur, est taillée dans l'un d'entre eux. L'expression sereine et majestueuse de la figure et la finesse relative de tous les détails en font une œuvre remarquable. Bouddha sanctifiait par sa présence (voy. pl. VIII, p. 89), aux yeux des Cinghalais, toutes les terres cultivées que le canal Yodi-Ela arrosait ; on le voyait du haut des berges du grand lac et il était le protecteur de ces belles campagnes qui restent cachées depuis des siècles sous des jungles épaisses. Anuradhapura possédait encore un autre lac, le Jayawewa qui fut construit par le roi Pandukhabaya (400 av. J.-C.). On longe quelques moments ses bords, en allant visiter la montagne de Mihintale, célèbre par le tombeau élevé à son sommet et qui contient les restes de Mahindo, l'apôtre de la religion bouddhique qui mourut en anachorète à Ceylan l'an 267 (av. J.-C.). Au milieu des forêts, on découvre encore de nombreuses ruines d'anciennes constructions bouddhistes, mais Mihintale possède des vestiges plus curieux peut-être, qui appartiennent à la religion primitive des Cinghalais. On remarque partout, dans les ruines de Ceylan, des pierres sculptées représentant

des serpents cobras à cinq ou sept têtes, et dans les stèles qui sont toujours placées sur les premières marches des perrons de chaque monument, les Dwarpals ou dieux gardiens qui y sont sculptés sont aussi coiffés de têtes de serpents.

Ces emblèmes n'appartiennent en aucune façon au culte de Bouddha, ils y sont mêlés cependant et toujours sculptés, d'après les traditions antiques, ils devaient rappeler au peuple superstitieux ses croyances primitives.

Ce culte des serpents, mêlé à celui des arbres, existait également aux Indes avant l'arrivée des Aryens et ses adorateurs jouèrent un grand rôle dans ce pays (700 av. J.-C.). Ils obéissaient aux Nagas rois qui avaient formé une dynastie et qui personnifiaient ce culte inconnu dont on parle dans l'antique épopée hindoue le *Mahabharata*. D'après la légende, cette race des Nagas existait aussi à Ceylan, six siècles avant Jésus-Christ [1].

Lorsqu'on monte presque tout en haut des nombreux degrés de pierre qui conduisent au tombeau de Mahindo, on découvre, en longeant un sentier tracé au milieu des bois, un curieux étang ou *pokuna*, de près de 40 mètres de longueur, qui a été creusé dans un banc de roche granitique. Un colossal cobra à cinq têtes est sculpté en haut relief sur la paroi du rocher ; il s'élève dans une attitude menaçante au-dessus du niveau des eaux (voy. pl. IX, p. 97). La présence de cette sculpture étrange dans ces lieux permet de supposer que la montagne de Mihintale était déjà, avant l'avènement de la religion de Bouddha, un endroit de dévotion qui appartenait alors à ce culte mystérieux des Nagas. Ce culte du serpent semble délaissé aujourd'hui, mais celui de l'arbre se mêla à la religion bouddhique et il est resté encore en honneur, surtout à Ceylan.

Les fidèles viennent en foule de toutes les provinces du pays faire leur pèlerinage au figuier sacré d'Anuradhapura (*Ficus religiosa*).

D'après le Mahavansa, la princesse Sanghamitta, fille du grand roi des Indes, Asoka vint avec son frère le prince Mahindo pour y propager la religion bouddhique; elle apporta elle-même dans un vase d'or, en l'an 245 avant Jésus-Christ, une branche de l'arbre sacré sous lequel Bouddha rendit le dernier soupir. La branche fut plantée par la princesse à Anuradhapura, sous les yeux d'une foule immense, et elle prit racine aussitôt miraculeusement devenant un arbre magnifique. Cet arbre que nous voyons encore aujourd'hui en pleine prospérité est âgé de 2136 ans et s'il faut en croire la légende, il ne devra jamais mourir.

Pour se rendre à Pollonarua, le voyageur a bien moins de facilité que dans

1. *Tree and Serpent Worship*, by J. Fergusson. London, India Museum, 1886.

les autres excursions. Les routes bien entretenues n'existent plus et on ne peut compter sur un *rest house* à peu près confortable. Il faut emporter toutes sortes de provisions et se munir d'un guide qui puisse faire votre maigre dîner dans l'épaisseur des forêts ou dans des logis des plus primitifs. Les chemins sont souvent impraticables pour le chariot traîné par un bœuf; je me vis forcé de coucher deux nuits à la belle étoile et faire une grande partie du voyage à pied. Je jouissais mieux ainsi du beau spectacle des jungles dont la végétation est extraordinaire et qui sont habitées par un monde d'insectes étranges et d'animaux divers. Le curieux serpent oxycéphalien la Nasique (*Dryunus nasutus*), inoffensif pour l'homme, est celui qu'on voit le plus souvent : il ne quitte jamais les menues branches des taillis touffus. Grâce à sa couleur verte, brillante comme une feuille printanière, il semble faire partie de la branche qu'il a choisie comme domicile et y reste invisible pour ses victimes habituelles, les oiseaux et les petits mammifères. La partie inférieure de son corps délicat, long souvent de plus de 1 mètre, s'y enroule à la manière d'une liane tandis que la partie supérieure s'élève droite et immobile. La Nasique reste ainsi des heures attendant avec patience. La proie espérée vient enfin à proximité, sans défiance; le serpent se déroule lentement semblable à une liane agitée par le vent et avec la rapidité d'une balle de fusil s'élance sur sa victime. Il la saisit avec sa gueule largement fendue et l'enlace de son corps souple et mince comme la mèche d'un fouet. On remarque aussi sous les bois de nombreuses traces d'un passage récent des éléphants qui abondent encore en ces parages : ils brisent les branches des arbrisseaux et foulent aux pieds les hautes herbes. Je vis deux cadavres de ces pachydermes, récemment tués par des chasseurs anglais qui les abandonnent dans l'épaisseur des jungles, après les avoir dépouillés de leurs défenses et leur avoir coupé leurs quatre pieds qu'ils emportent pour faire des trophées.



La Nasique (Dryunus nasutus), serpent des jungles de Ceylan.
(D'après nature.)

Les ruines de Pollonarua sont moins considérables que celles d'Anuradhapura, étant plus modernes, elles sont cependant très intéressantes à étudier.

On y trouve quelques sanctuaires construits en granit, dont les sculptures ont beaucoup de rapport avec les *rathas* de Mahavellipore. Le petit temple de Dalada Maligawa, élevé pour recevoir la relique, la dent de Bouddha qui fut rapportée d'Anuradhapura par le roi Kirti Nissanga vers l'an 1198 lorsqu'il quitta sa capitale, est une des ruines les mieux conservées. D'autres monuments de briques enduites de stuc, tout couverts de riches ornementations semblables à celles que font les Hindous, puis des petits temples creusés dans le roc et d'anciens palais qui ont été construits en grande partie par le roi Prakrama Bahu pendant son règne (1154 à 1186 de notre ère) sont aussi fort remarquables.

Le spectacle des ruines accumulées de ces deux antiques capitales atteste le degré étonnant de civilisation auquel les Cinghalais avaient su parvenir il y a deux mille années, tous ces monuments enfouis sous les fleurs offrent dans leur genre un intérêt presque aussi puissant que ceux qu'on admire chaque jour à Pompéi.



CHAPITRE IX

DÉPART DE CEYLAN ET SINGAPOOR. — ESCALE A SAÏGON. — UN INTÉRIEUR ANNAMITE. — POUPÉES RUSTIQUES. — HONG-KONG. — CANTON. — RIVIERE DES PERLES. — UN DINER CHINOIS. — LES BATEAUX DE FLEURS. — ARCHITECTURE DES TEMPLES. — MONASTÈRE DE HONAM. — JARDIN CHINOIS. — CÉRÉMONIE BOUDDHIQUE. — HOTEL DE LA CORPORATION DES MARCHANDS DE THÉ. — RUES DE CANTON. — LE KOONG-YUIN. — CURIOSITÉ DU PUBLIC CHINOIS. — MACAO. — AMOY. — PAGODE DE LAMPOTAÏ. — CHAMP DES MORTS ET CERCUEILS. — INONDATION A FOOCHOW. — TOMBEAUX ET PAÏLOOS. — MONASTERE DE KUSHAN. — UN INTÉRIEUR CHINOIS.

Le navire des Messageries maritimes le *Natal*, passant par le détroit de Malacca, s'arrête quelques heures à Singapoor dont l'aspect est tout autre que celui des villes de l'Inde. Outre sa nombreuse population malaise, elle possède une colonie de plus de cent mille Chinois. Les moments passés sur terre sont toujours désirés par les passagers, nous avions à Singapoor amplement de quoi satisfaire notre curiosité. Malheureusement il faut bientôt remonter sur notre bord pour gagner Saïgon où, cette fois, une escale de deux journées nous permet de bien visiter toutes choses. La ville européenne est charmante, avec ses rues plantées de beaux arbres qui ressemblent à autant d'allées de parc, et ses coquets hôtels bien construits qui les bordent.

Les grands jardins qui environnent la ville contribuent à en faire un agréable séjour.

Grâce à de bons amis que j'ai à Saïgon et qui ont bien voulu me servir de guide, j'ai pu visiter en détail le lieu le plus curieux de la colonie, c'est-à-dire Cholon, la ville chinoise, où plus de soixante mille Annamites et Chinois ont leur demeure. Entassés dans de petites maisons pittoresques n'ayant presque toutes qu'un seul étage, ils garnissent leurs innombrables boutiques d'objets exotiques intéressants à voir. Cholon donne un avant-goût des cités que le touriste se prépare à visiter en Chine.

Mené par mes amis, nous allons voir une famille annamite fort riche installée dans une des plus belles rues.

Le père était malheureusement absent et les fils sont dans un collège parisien; nous sommes reçus, par les deux filles aînées, de la manière la plus aimable. Elles sont assez jolies, malgré leur figure plate. Leurs beaux yeux embellissent leur physionomie gracieuse, mais leurs dents laquées, toutes noires, gâtent un peu l'ensemble du visage. Elles sont vêtues d'un large pantalon de satin noir; une tunique de crêpe de Chine blanc les couvre ensuite entièrement comme le



POUPÉE RUSTIQUE CHINOISE SANS SES FLEURS.



POUPÉE RUSTIQUE CHINOISE HABILLÉE DE FLEURS.

ferait une grande chemise fendue des deux côtés à partir de la taille. Ce costume est très élégant et laisse deviner la forme du corps. Ces demoiselles sont fort bien faites de leur personne; elles ont des colliers d'or et des bracelets enrichis de diamants, leur coiffure consiste en belles épingles d'or ciselé piquées dans les cheveux. Après les saluts et poignées de main d'usage, on nous montre les principales chambres de la maison. Elles sont simples d'aspect, les murs peints en blanc sont généralement nus, mais elles sont remplies de beaux meubles incrustés de nacre et nous remarquons de superbes bibelots. Il y a des vases en argent ciselé, des objets en jade, des armes et des soieries brodées, dignes des plus belles collections. Le jardin est charmant; les demoiselles annamites nous font remarquer surtout leurs plantes nanifiées et taillées que leur père a fait venir

pour elles de Canton. Ce sont des pièces étonnantes. Un petit arbuste représente un paon posé sur son perchoir, un autre un tigre qu'on a orné d'yeux d'émail, etc. Dans des vases de grossière poterie émaillée, je remarque aussi une fantaisie charmante. Ce sont de jolies petites poupées rustiques représentant des dames chinoises, des mandarins ou autres personnages.

La tête, les mains et les pieds sont seuls en terre émaillée et peints de façon brillante. Le corps est entièrement modelé en fil de fer. On plante des fleurs grimpantes de façon que la végétation puisse sortir de terre en passant au travers des pieds de la poupée. La plante monte peu à peu, en couvrant le réseau de fil de fer, ne laissant à découvert que les mains et la tête. La poupée est bientôt habillée de fleurs et de feuillage, c'est tout à fait gracieux. Au milieu du parterre de fleurs et des bassins d'eau limpide, nous voyons un magnifique pavillon tout de bois sculpté. C'est la pagode. Son sol est dallé de marbre précieux, ses colonnes en bois sculpté sont délicieuses de fantaisie et la toiture est richement ornée. Trois beaux autels sur lesquels sont des vases de bronze et des brûle-parfums sont placés au fond du pavillon devant de grandes statues dorées de Bouddha. Nos gracieuses hôtesses nous font asseoir dans ce splendide pavillon. Leur mère l'a fait construire récemment à l'insu de son mari pendant qu'il visitait l'Exposition de Paris et pour lui faire une surprise à son retour. On nous offre des rafraîchissements. Sur notre demande, les demoiselles annamites font chercher par leurs servantes leurs coffrets à bijoux, nous admirons les délicates pièces d'orfèvrerie ciselée qu'elles nous montrent, les bracelets d'or, les boîtes d'ivoire sculpté, etc. Il faut prendre enfin congé de ces modestes et très sympathiques personnes ; elles nous remercient de notre visite et nous remettent elles-mêmes des bouquets que nous emportons en souvenir de leur gracieuse hospitalité.

L'arrivée à Hong-Kong est tout à fait remarquable ; le *Natal* navigue dans d'étroits passages, près des montagnes de verdure et de beaux rochers ; la ville apparaît bientôt toute construite en amphithéâtre au pied du mont Victoria, le point culminant de l'île. Le mouvement du port, produit par les navires de commerce et les jonques chinoises, complète cet ensemble attrayant. Ce joli spectacle fut bientôt voilé à nos yeux par une brume épaisse, précurseur d'un orage terrible qui vint fondre sur nous dès notre arrivée. C'était notre baptême dans les mers de Chine.

Comme toute ville de fondation récente, Hong-Kong n'offre rien de particulièrement curieux, c'est son aspect général seul qui est réellement magnifique.

Devenue, par son commerce, une des premières villes de Chine, elle ne laisse rien à désirer au point de vue pittoresque.

Les Anglais viennent de créer, comme aux États-Unis, à Pittsburg et à Cincinnati, un chemin de fer à plan incliné qui vous porte en haut du mont Victoria. Ce mont est remarquable par ses vues panoramiques et par l'air pur qu'on y respire. On y faisait des travaux considérables pour y élever un hôtel immense, des villas et des maisons de campagne. Actuellement sans doute, ces travaux doivent être terminés et toute la société élégante de Hong-Kong s'installe dans



VUE DE LA RIVIÈRE DES PERLES A CANTON (CHINE).
(D'après nature.)

cette nouvelle cité aérienne où l'on peut vivre à 500 mètres de hauteur sans craindre la chaleur à la fois humide et malsaine de la basse ville.

Un service de bateaux, construits dans le genre américain, se fait régulièrement entre Hong-Kong et Canton. Six heures environ suffisent pour faire le voyage et les touristes parfaitement installés dans de larges cabines ou dans de beaux salons bien aérés, exempts de tous soucis, peuvent contempler les rives monotones de la grande rivière des Perles.

L'arrivée à Canton offre un spectacle merveilleux d'animation, un coup d'œil unique, dont l'attrait plein d'originalité est tout à fait extraordinaire.

La ville de Canton se compose de deux parties distinctes qui la rendent la plus curieuse du monde. La première, celle qu'on peut observer tout d'abord,

constitue la cité aquatique. Sans les hautes tours des monts-de-piété construites en briques où les Chinois, craignant les incendies fréquents, déposent leurs objets de valeur, il semblerait qu'elle n'est formée que de barques de pêche et de jonques de toutes sortes.

Les riverains, au nombre de plus de cent mille, vivent toujours sur l'eau; ils y naissent et ils y meurent, forment une population spéciale. Le mouvement des barques voguant dans tous les sens et luttant contre le courant rapide, est incomparable (p. 149). Canton ne possède pas de quais, une quantité d'embarcations, à l'ancre le long du rivage, placées tout auprès des maisons de bois de la ville, et souvent alignées à peu près comme elles, semblent continuer les rues et les ruelles étroites sur la rivière même. Des milliers de barques, chargées de Chinois, circulent au travers de ce labyrinthe, véritable faubourg flottant. Ce sont le plus souvent de jeunes batelières à la physionomie fraîche et accorte qui sont chargées de conduire votre barque dans ce dédale pittoresque; elles godillent ou rament vigoureusement, évitant tout danger. Bras nus et pieds nus, vêtues d'une longue tunique de satinette noire et parées de leurs beaux cheveux dont les reflets sont pareils à ceux de l'aile du corbeau, leur présence, dans l'ensemble général de ce tableau féerique, offre un aperçu gracieux et charmant.

La seconde partie de Canton, de beaucoup la plus importante, consiste dans l'immense développement des rues étroites où se trouvent les temples, les maisons et les magasins innombrables. Une foule considérable est toute la journée dans les rues où règne un commerce des plus actifs.

Grâce à l'obligeance de M. Flayelle, interprète chancelier du consulat de France, mon séjour à Canton a été fort agréable et bien des choses sont devenues faciles, tandis que, sans appui, je n'aurais pu les mettre à exécution. Nous passions les soirées souvent ensemble, soit au club installé dans le quartier réservé aux Européens, vaste terrain conquis sur la rivière des Perles qu'on nomme le Shamien, soit chez quelques-uns de ses amis. Ces messieurs m'ont fait inviter par un mandarin chinois à un grand dîner qu'il donnait à quelques intimes dans un bateau de fleurs. M. Flayelle vient me chercher à mon hôtel chinois, le « New Oriental », avec un jeune Anglais et nous nous rendons en barque au bateau de fleurs arrêté au milieu de la rivière, dans lequel le mandarin et ses trois amis nous attendaient. Quelques dames chinoises étaient de la partie; il y en avait deux de jolies sur les sept qui étaient chargées de nous charmer tous, mais leurs petits pieds torturés les déparaient singulièrement. On nous sert, aussitôt notre arrivée, du thé et des bonbons avec des fruits de lotus, des pêches, etc., les dames se mettent à

chanter chacune à leur tour, c'est le concert. Leur chant ressemble à des petits miaulements de chattes effarouchées et la musique qui l'accompagne est très primitive. Il y avait deux sortes de violons ou mandolines tenus par deux Chinois, un petit disque de bois dur posé sur un trépied que la chanteuse met devant elle, sert à marquer le rythme. Elle frappe dessus avec de menus bâtons qui produisent un son léger quoique cependant bien accentué. Pendant ce concert, le dîner se préparait dans le fond de la barque toute resplendissante de lumières. Nous prenons place bientôt tous les sept, ayant à nos côtés les sept jeunes dames invitées. Elles ne mangent pas avec nous mais nous versent le vin dans de petites tasses grandes comme des verres à liqueur, nous en offrent souvent et pour nous exciter, nous donnent les premières l'exemple en buvant. Sur la table on voit une quantité de petites soucoupes pleines de choses bizarres, quelques-unes sont excellentes : des crabes, des crevettes et des grenouilles, des œufs de canard, etc. On nous apporte un premier potage, c'est un nid d'hirondelles gélatineux qui est très agréable, puis viennent des champignons et des pâtes ressemblant à des nouilles, des huîtres frites et d'autres petits plats du même genre. Un second potage vient ensuite, des ailerons de requin, du poulet, de menus morceaux de poulet, des œufs de pigeon arrangés à la manière de nos aspics, au milieu d'une gelée, enfin du thé pour finir. Entre chaque service, des jeunes garçons nous distribuent des serviettes mouillées et bouillantes mises en tampon, pour nous essuyer la bouche et aussi la figure et le cou, car la chaleur est grande dans notre bateau. Tous ces mets variés, arrosés par le vin chinois, qui n'est pas autre chose qu'une liqueur fermentée (eau-de-vie de grain de riz et de millet) très forte, nous avaient promptement rassasiés. Il était temps de sortir de table : les dames s'étaient levées un peu avant nous, à l'anglaise, pour nous laisser boire les derniers verres et fumer. Elles fument aussi, d'ailleurs, dans de petites pipes fort gracieuses qu'elles ne cessent de remplir de tabac, et s'occupent, en nous attendant à l'autre extrémité de la barque, à se mettre du rouge ou du blanc qu'elles ont en réserve dans de jolies petites boîtes en argent. Le concert recommence comme avant le dîner ; les Chinois nous disent que bientôt nous aurons encore un souper à peu près semblable au dîner que nous venions de prendre. Cette perspective nous effraye un peu ; aussi, prétextant la fatigue, nous quittons nos aimables hôtes et les dames qui continuaient toujours leurs petits miaulements.

Ce genre de fête, qui dure généralement toute la nuit, est très fréquent chez les Chinois ; c'est un plaisir assez coûteux. Notre dîner était au moins, me disait M. Flayelle, de 20 francs par tête et chaque dame est payée autant pour chanter et

pour vous servir d'*Hébé* pendant le repas. Il y a encore les frais des musiciens et la location du bateau de fleurs. Cette petite fête a dû coûter au mandarin qui nous l'offrait près de 400 francs, encore les nids d'hirondelles n'étaient-ils pas, à ce qu'il paraît, de première marque. Outre ces bateaux élégants loués pour toute la soirée aux personnes riches et dans lesquels elles peuvent s'amuser en toute liberté, tout en circulant sur la rivière, on en voit un grand nombre d'autres alignés sur ses bords, qui servent au public ordinaire. Le bateau de fleurs se compose d'un salon élégant orné d'un riche mobilier en bois noir, de belles broderies de soie rouge et or; les tables sont couvertes de sucreries et de fruits divers; une profusion de lampes à pétrole ou de lanternes les éclairent à l'envi.

De jeunes Chinoises vêtues de robes de soie aux couleurs claires, les cheveux parés de fleurs, viennent au-devant de vous et acceptent les bonbons et rafraîchissements qu'on a plaisir à leur offrir, puis se mettent à chanter, pour vous distraire, les airs populaires du pays. A la suite de ce premier salon on en voit un autre non moins brillant qui sert pour les repas et qui peut se fermer par des portières brodées. Il y a encore à l'arrière une cuisine et des petites cabines séparées. Toutes ces barques communiquent entre elles par une plate-forme formée de planches posées à l'avant, d'autres tables et des banquettes y sont aussi installées en plein air. Quelques théâtres de marionnettes où l'on joue en abrégé les drames et comédies populaires ont un grand succès. La foule des promeneurs est considérable sur ces plates-formes ou dans les carrefours formés par l'amas des bateaux, mais ils sont peu éclairés et il est nécessaire de prendre garde en passant sur les planches souvent mal posées qui les réunissent et qui servent de ponts pour la circulation. La lumière est réservée pour les salons des bateaux de fleurs, son vif éclat fait paraître d'autant plus sombre la promenade du dehors. Les rues de Canton, divisées par sections, sont fermées par des portes, suivant les ordres de la police, dès dix heures du soir, pour n'être ouvertes qu'au lever du jour, de sorte que les Chinois qui s'amusent, ne pouvant rentrer chez eux l'heure réglementaire passée, restent volontiers la nuit dans ces barques où le temps passe joyeusement. Le quartier européen, le Shamien, et l'hôtel où j'étais descendu, sont en dehors de la ville chinoise; il est possible d'y rentrer suivant son caprice.

On ne saurait voir à Canton de monuments véritablement anciens; il en est de même presque partout en Chine. Ceux qui existent cependant ne manquent pas de caractère, et presque à toutes mes étapes en ce pays j'ai pu en visiter de très intéressants.

La succession des dynasties d'empereurs de la Chine remonte à une antiquité

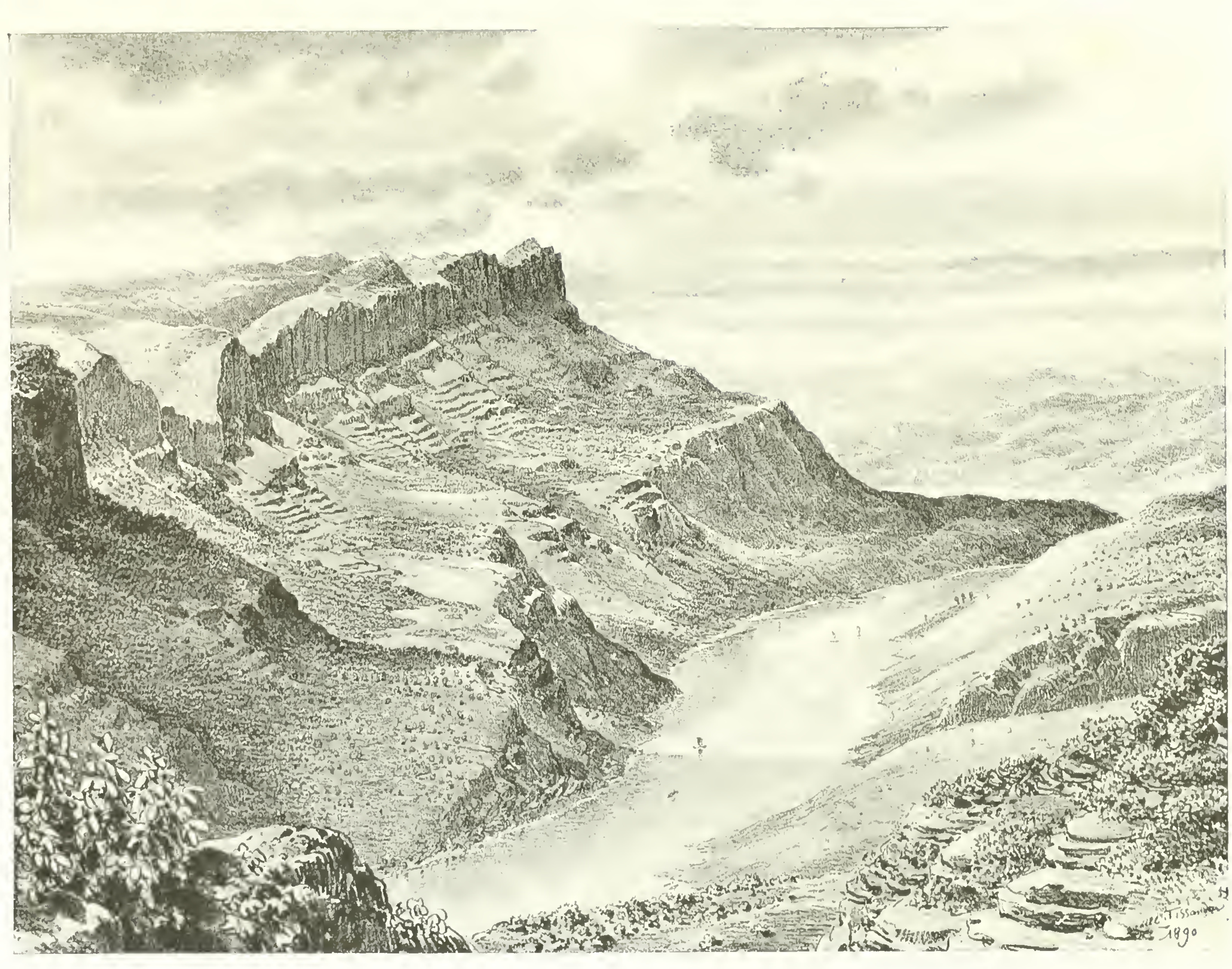


Planche XIV. — Les gorges de Nanto et le fleuve Yang-tse-Kiang, près de Ichang (Chine).
(D'après nature, voy. p. 193.)

considérable ; celle de Hia, la plus ancienne connue, est de 2505 avant Jésus-Christ, elle aurait duré 439 années. Pendant ces périodes reculées de l'histoire, la civilisation du pays était fort avancée et les savants chinois faisaient des découvertes scientifiques merveilleuses. Il est étrange de constater qu'aucun monument important, aucune ruine ne puissent témoigner aujourd'hui de l'antique splendeur du pays, lorsqu'on voit qu'en Égypte au contraire, où l'histoire remonte à des temps plus lointains encore, il reste tant de preuves de la puissance de ses rois.

Ces deux pays ont subi des guerres et des révolutions de toutes sortes, là-bas comme ici le maître était à la fois pour le peuple un chef civil, militaire et religieux, dans leurs coutumes il y avait beaucoup de points de ressemblance. Le respect des morts, le culte des ancêtres y étaient entre autres également poussés, les tombeaux chinois ne sauraient être comparés à ceux des Égyptiens ; il en va de même pour les temples ou les autres monuments.

L'architecture en Chine a cependant un caractère dont on peut observer actuellement différents spécimens remarquables, mais, par suite du mode de leur construction, ils ne peuvent remonter à une haute antiquité. Pour les temples, c'est l'architecture de bois qui semble avoir toujours dominé. Le climat chaud et humide du pays est un agent destructeur que les Chinois n'ont jamais cherché à combattre par des restaurations ou des soins les plus élémentaires d'entretien. Un temple luxueusement construit a été terminé, personne ne songera ensuite à le réparer s'il est nécessaire ; peu à peu il tombe en ruine et il sera remplacé par un autre qui sera édifié sur un modèle exactement semblable.

Le bouddhisme n'est apparu en Chine qu'au IIIe siècle de notre ère ; cette religion resta florissante jusqu'au VIIIe siècle.

La ville de Canton est remplie d'un nombre considérable de sanctuaires de tous genres dont quelques-uns offrent un grand développement. Ce sont les temples de la Longévité (XVIe siècle), ceux des Cinq-Cents Génies, reconstruits depuis 1855, du dieu de la littérature, de Confucius, etc. Le temple de Honam et son monastère, fondés en l'an 1600, sont parmi les plus importants et les plus curieux : leur plan général, comme tous ceux qui sont voués à Bouddha en ce pays, offre dans ses principales parties des rapports évidents avec ceux de l'Inde, les matériaux de construction seuls diffèrent. Enfermés dans une vaste enceinte, ils possèdent de nombreux et superbes pavillons construits en bois, les deux premiers sont reliés entre eux par une chaussée de granit et contiennent des statues de dieux grossièrement peints aux figures effroyables, ce sont les gardiens du monastère. La chaussée de granit continue ensuite au travers d'une vaste cour plantée d'antiques figuiers

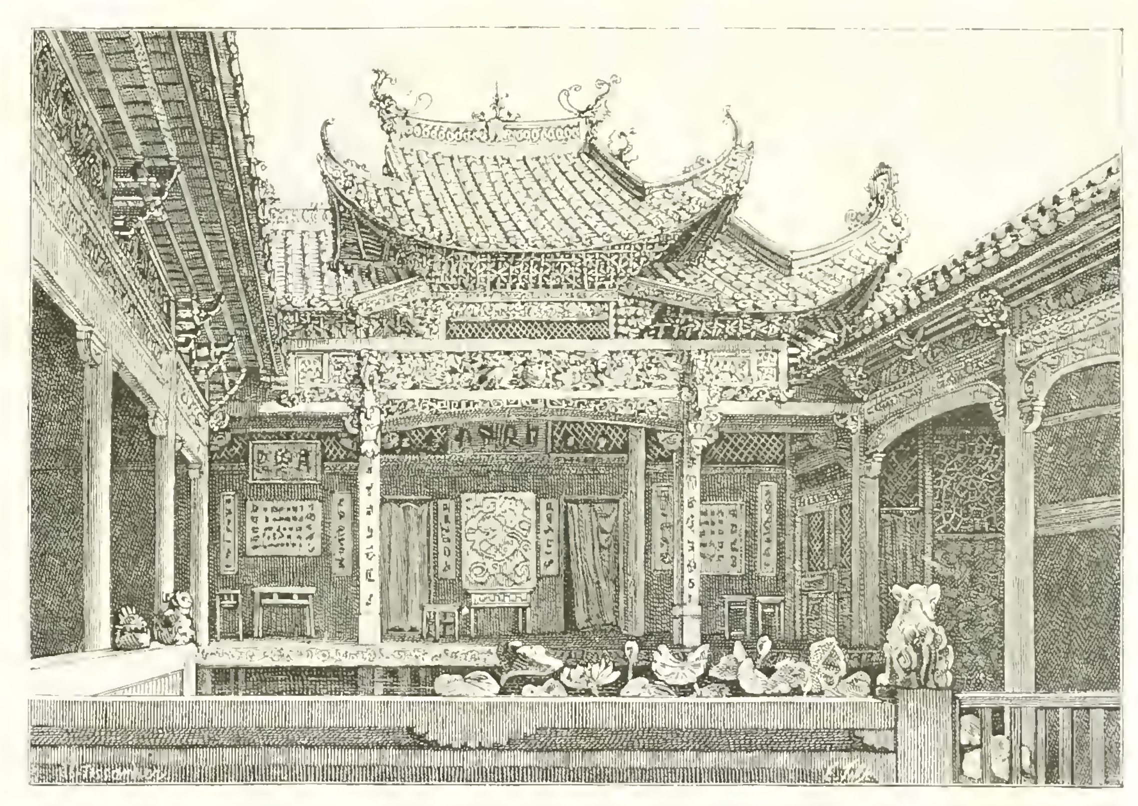
multipliants et vous mène au temple principal. Les bois de cèdre qui forment les colonnes à l'intérieur sont habilement choisis et supportent une charpente de belles proportions. La décoration principale se compose de la statue colossale de Bouddha accompagnée de celles de dieux secondaires. Ce temple est placé sur une plate-forme de granit ornée de balustrades élégantes et communique, par des perrons, avec les portiques qui l'entourent sur trois côtés. Ces portiques forment, derrière le temple principal, des cours intérieures plantées de jardins au centre desquelles se trouve un grand sanctuaire également construit en bois.

Il renferme un beau monument de marbre blanc orné de bas-reliefs représentant les dieux, surmonté du curieux motif composé de parasols superposés (voy. pl. X, p. 105). On en voit de nombreux exemples en Chine, ils rappellent les ornements qui surmontent les Dagobas de l'Inde (voy. pl. V, p. 57). Le parasol de Bouddha, l'emblème sacré qui les couronnait tous, est figuré souvent dans les fresques souterraines d'Ajunta et d'Ellora ainsi que dans les frises et autres motifs sculptés de ces temples.

Le célèbre moine pèlerin chinois Chi-Fa-Hian, qui pendant une période de quinze années vint aux Indes et dans d'autres villes d'Orient vers l'an 400 de notre ère pour s'initier à la doctrine de Bouddha et la répandre ensuite en son pays, ne put manquer de remarquer ces emblèmes. Il les vit, lorsqu'il traversa le royaume de Bengale, et s'arrêta dans le Béhar aux environs de Rajagriha, l'ancienne capitale au temps de l'avènement de Bouddha. Il en existe plusieurs en ces lieux, qui possèdent sept parasols superposés ; il en est de même, dit-on, à Sultanpore, près de Jelalabad. L'emblème sacré fut adopté en Chine et bientôt les prêtres chinois voulurent sans doute lui donner plus d'importance encore en créant des monuments inédits. C'est l'origine des tours sacrées, composées le plus souvent de sept ou neuf étages plus ou moins ornés, dont la silhouette rappelle l'idée première de parasols superposés, qu'on remarque partout aujourd'hui encore en ce pays.

En dehors de l'enceinte des temples, sont installés les bâtiments réservés aux bonzes et à leurs adeptes. Je visite le réfectoire, salle rectangulaire, dont les grands côtés donnent sur des cours plantées d'arbres. L'une d'elles sert de passage pour aller aux cuisines et au grand jardin, dont le coup d'œil est véritablement amusant. On ne saurait y voir un seul arbuste ayant son aspect naturel tant les bonzes ont su, depuis des années, les travailler en tous sens et les tourmenter pour leur donner l'apparence de tigres, de cerfs, de jonques ou de pagodes. Les allées sont bordées de petites poupées rustiques semblables à celles que ces demoiselles annamites de Saïgon me montraient, mais leur nombre considérable donnait à ce

jardin l'aspect d'un musée Grévin d'un genre fantastique. Tout auprès, dans le cimetière orné d'un joli bassin rempli de nelumbiums roses, un bonze me montrait le petit monument qui sert à la crémation et celui, assez remarquable, où les cendres des serviteurs de Bouddha sont déposées. Mon guide me menait toujours, accompagné du bonze, afin de gagner l'heure de la cérémonie religieuse qui se fait chaque jour dans le grand sanctuaire; j'eus encore le temps de voir l'emplacement réservé aux cochons sacrés et aux poulets voués également à Bouddha. Les



Pavillon de la corporation des marchands de thé vert a Canton.
(D'après nature.)

bonzes m'offrent enfin une tasse de thé pour me reposer quelques instants dans leur réfectoire, mais les sons de la cloche et ceux d'un tambourin annoncent que la cérémonie va commencer ; je vais alors m'installer discrètement dans un petit coin du sanctuaire. On allume les cierges de l'autel et les lampes placées au pied de la statue de Bouddha, puis, après quelques génuflexions, les bonzes commencent des prières en chantant sur un rythme bien cadencé mais fort doux. C'est plutôt un murmure qu'un chant, que quelques jeunes adeptes accompagnent au son d'une petite clochette et d'un instrument de bois sur lequel ils frappent pour marquer la mesure.

Les airs chantés deviennent peu à peu plus vifs, les bonzes se mettent en

procession pour faire trois fois le tour de la salle dans le plus grand recueillement, puis, se remettant en place, ils s'agenouillent de nouveau pour murmurer une dernière prière. La cérémonie qui a duré vingt minutes est terminée; quoique fort simple d'ailleurs, elle ne manque pas d'une certaine dignité et les bonzes à l'air grave et recueilli, vêtus de robes jaunes, sont persuadés d'avoir encore une fois accompli leur devoir. Dans la ville, au centre du quartier marchand, quelques hôtels assez anciens sont fort remarquables par leur destination. L'un des plus riches est certainement celui des marchands de thé vert, qui forment dans Canton une corporation importante. Il date d'une centaine d'années à peine et remplace exactement l'ancien qui fut détruit par un incendie.

Les corporations en Europe existaient dès le moyen âge, elles ont disparu chez nous depuis la Révolution, mais en Chine elles sont nombreuses actuellement, et fort puissantes encore; elles luttent souvent victorieusement contre les exactions des mandarins. L'hôtel des marchands de thé n'a aucune apparence extérieure, on y pénètre par une allée étroite et sombre bordée de planches noires fort délabrées.

Il se compose d'un vaste rez-de-chaussée et les bâtiments sont construits en bois.

Le pavillon central est celui qui sert aux réunions de la corporation. Il est meublé de beaux meubles incrustés de nacre. Des cloisons ajourées en bois sculpté permettent de voir les fleurs aquatiques, les vases garnis de plantes et les chimères de marbre qui garnissent les balustrades des bassins. Les portiques latéraux vous conduisent au pavillon du fond où se trouve l'autel consacré à Bouddha. C'est le sanctuaire.

La richesse des sculptures sur bois y est extrême. Chacune des pièces qui composent la charpente est garnie d'ornements d'une exécution délicate et fine, tous charmants de fantaisie. La coupole à pans coupés qui orne le plafond, construite de petites consoles de bois formant encorbellement, est d'un travail surprenant. Véritable casse-tête chinois, elle n'en est pas moins une œuvre de beaucoup de goût.

Le bassin qui se trouve devant cet élégant pavillon est traversé par un pont minuscule d'une seule arche tout en marbre blanc, il sert d'entrée triomphale au sanctuaire où trône le Bouddha doré.

Nous donnons l'aspect du troisième pavillon, le plus riche de tous en sculptures. Il est réservé aux grandes réceptions et aux fêtes données par la corporation; c'est aussi la salle de spectacle (p. 157).

Les marchands de thé vert font venir des acteurs et chanteurs pour donner la comédie ou le drame à leurs invités. Les spectateurs se rangent sous les portiques latéraux et dans la grande salle placée au centre de l'hôtel. Les acteurs paraissent sur la haute estrade et dominent les fleurs qui ornent le bassin central : ils ont une porte sur le côté, et les deux ouvertures garnies de portières placées au fond de la salle servent de coulisses. Derrière le pavillon, quelques chambres pour les acteurs servent aux changements de costume et aux accessoires.

On voit en Chine, dans les principales villes, de nombreux hôtels de corporation qui rivalisent tous de luxe et d'élégance. A Ning-Po, ceux des sociétés coopératives des marchands du district et des marchands de bois sont peut-être plus riches encore que celui de Canton ; à Foochow, il en est de même. Les fêtes données y sont assez fréquentes ; on peut aisément se figurer leur aspect charmant, lorsque tous les portiques, les bassins, etc., sont éclairés de brillantes lanternes aux couleurs multicolores.



Marchands ambulants a Canton.
D'après une photographie.

Il faut remonter en chaise pour continuer l'intéressante visite de la ville ; mes deux porteurs me conduisent au milieu des rues étroites toutes remplies de monde. Chacun se range vivement sur mon passage, et cela n'est pas toujours aisé à cause du peu de largeur de la voie publique.

Les rues mal tenues et souvent fort sales, puisqu'il n'y a aucun règlement de voirie pour la ville, n'en sont pas moins attrayantes à visiter. Les rayons ardents du soleil ne sauraient vous y atteindre, car dans presque toutes leurs parties, une toiture légère de nattes ou d'étoffe transparente est disposée. Les boutiques souvent brillantes, toutes parées d'ornements de bois sculpté doré ou de couleur rouge, forment des contrastes variés et pittoresques. Un grand nombre de petits marchands ambulants de toutes sortes vendant du thé, des gâteaux ou des joujoux, y apportent aussi la gaieté.

J'arrive au palais de justice, lieu étrange et délabré ; les grandes salles, presque

des hangars, sont obscures et mal entretenues. On voit auprès les prisons et le lugubre emplacement où le jour pénètre à peine, qui contient les gens condamnés à porter la cangue. Ces misérables font peine à voir, on a hâte de sortir de ces lieux nauséabonds, épouvantables. Une autre visite intéressante est celle de l'établissement célèbre de Canton, le *Koong Yuin*, où, tous les trois ans, onze mille jeunes gens viennent passer leurs examens du deuxième degré littéraire. Ces candidats ou *Siut-sai*, ont déjà obtenu le premier degré et devront plus tard, s'ils sont reçus, se rendre à Pékin pour concourir au troisième, le plus haut de tous, et rece-



VUE D'ENSEMBLE DES LOGES DE L'ÉTABLISSEMENT DE KOONG YUIN A CANTON.
(D'après une photographie.)

voir des emplois civils dans le gouvernement. L'établissement occupe un espace considérable. Il se compose tout d'abord des onze mille loges destinées aux candidats. Elles sont disposées à droite et à gauche d'une longue avenue, plantée d'arbres, qui mène aux différents corps de logis des examinateurs et des gens de service. D'étroits passages, munis de numéros d'ordre largement peints en noir, et couverts de nattes pendant la durée du concours, donnent accès aux loges qui se divisent par série de soixante. Chacune d'elles a 2 mètres de longueur sur $1^{m},10$ de largeur. Un banc formé par une planche épaisse et une table faite de même façon forment tout le mobilier. La durée des examens écrits est de trois jours et trois nuits. On donne à chacun des concurrents le même sujet de concours, le matin du premier jour, et la composition doit être remise le lendemain à la première heure.

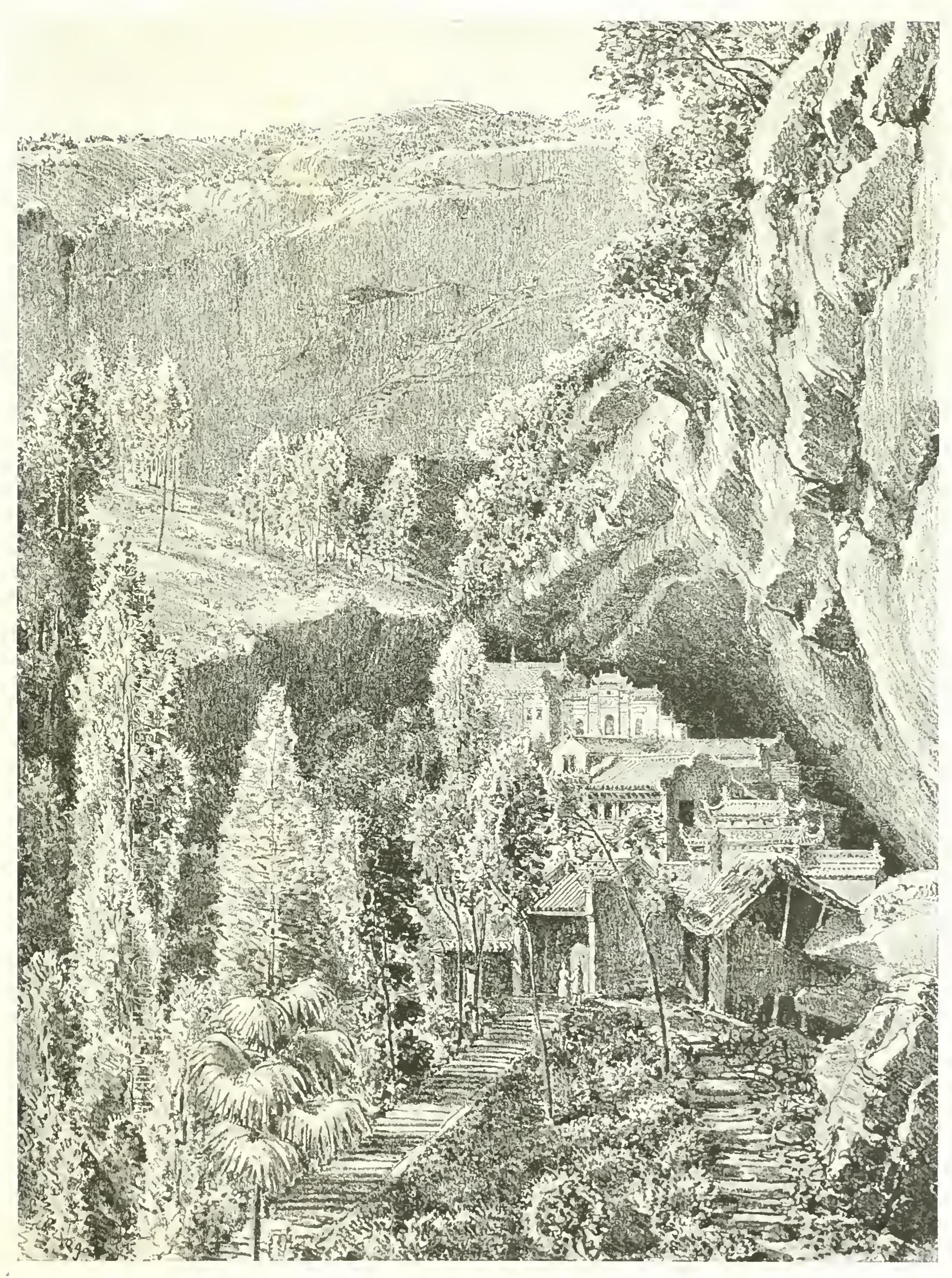


Planche XV. — Monastère et pagode de Lung-wang-tung près Ichang (Chine).
(D'après nature, voy. p. 197.)

Le candidat peut prendre alors du repos cette journée, pour revenir le matin suivant faire comme la première fois une nouvelle composition. Durant les examens écrits, c'est-à-dire deux fois, pendant un jour et une nuit, le candidat ne peut sortir de sa loge sous aucun prétexte. Il a dû s'entendre avec les gardiens pour recevoir sa nourriture; il serait chassé aussitôt, s'il désobéissait à ce règlement d'une rigoureuse sévérité.

C'est dans de larges pavillons, placés tous dans l'axe de l'avenue principale, que les examinateurs remettent à chacun le sujet du concours, c'est aussi dans ce lieu que les compositions doivent être rapportées. Pour garder les candidats et les servir, il faut un personnel considérable dans le Koong Yuin. Les examinateurs, en grand nombre, y logent aussi pendant ces trois journées. On estime à trois mille environ le nombre de ces différents employés.

J'aurais désiré dessiner dans les rues de Canton, mais cela malheureusement est presque impossible. Protégé par mon guide, j'avais pris place pour avoir un souvenir du temple de la Longévité; j'ai été entouré aussitôt d'une foule bienveillante d'ailleurs, mais de plus en plus gênante et indiscrète. La circulation de la rue s'est trouvée bientôt interrompue. Les Chinois qui étaient près de moi, poussés par la curiosité, me regardaient en détail et auraient voulu, je pense, me déshabiller entièrement pour savoir si j'étais bâti comme eux. Ils tâtaient mes bottines, l'étoffe de mon pantalon, celle de ma jaquette; mon lorgnon les amusait; espérant avoir un instant de tranquillité, j'ai dû le mettre sur le nez d'un Chinois, ce qui a excité l'hilarité générale; puis c'était mon chapeau indien en forme de casque qu'on voulait toucher pour savoir s'il était lourd à porter. Enfin mes moustaches, ma barbe excitaient aussi leur joie ainsi que mon crayon et mon papier. Avec tous ces dérangements, pressé de plus en plus par ces braves gens, j'ai dû céder la place et me retirer pour n'aller que dans des lieux plus solitaires ou dans l'intérieur des temples.

Dans cette grande ville de Canton, composée de plus d'un million et demi d'habitants ardents au travail, industrieux au plus haut degré, il y a bien des sujets divers intéressants à étudier. En Europe, nous parlons de nos capitales avec orgueil; en Amérique, les grandes villes sont partout vantées; il serait juste de citer, à côté de ces grandes métropoles, Canton, la ville chinoise qui, malgré ses défauts, mérite comme elles l'admiration, et qui est capable d'exciter comme elles la curiosité et l'étonnement.

Pour revenir à Hong-Kong, on a la bonne fortune de pouvoir changer de route, et cette fois c'est par Macao, l'ancienne ville portugaise, qu'il faut passer. Autrefois

florissante, elle est en pleine décadence depuis la fondation de Hong-Kong. Le commerce abandonne Macao pour aller dans la cité anglaise qui s'accroît de jour en jour.

La ville d'Amoy, située non loin de la mer sur la rivière du Dragon, abritée par de hautes collines remarquables par leurs rochers granitiques, est d'un aspect très pittoresque, surtout lorsqu'elle est vue de l'île qui lui fait face et où les Européens font leur résidence. Enfermées dans ses vieilles murailles, ses rues commerçantes sont curieuses, mais il faut s'armer de courage pour en visiter les nombreux détours tant elles sont sordides et puantes. Des odeurs terribles excitent souvent votre dégoût, on a peine à comprendre comment les trois cent mille Chinois qui vivent constamment en ces lieux peuvent les supporter. Quelques-uns des monuments ne manquent pas de caractère; la pagode de Lampotaï, placée hors les murs, dans le petit faubourg du même nom, offre un curieux exemple d'architecture chinoise. Elle se compose d'un élégant pavillon hexagonal posé sur un haut soubassement de granit et de marbre et soutenu par des colonnes monolithes dont les sculptures en haut relief représentent des dragons fantastiques (voy. pl. XI, p. 124). A l'intérieur, le sanctuaire est orné d'une remarquable coupole de bois à six pans, dont les consoles assemblées à mi-bois s'échafaudent au-dessus les unes des autres. Le temple tout entier est brillamment décoré de peintures représentant des fleurs et des feuillages sur un fond blanc; elles font valoir par leur richesse toutes les pièces de charpente aux savants assemblages ingénieusement combinés.

Partout, autour de cette pagode et sur les collines granitiques, on ne voit que des tombes qui prennent un espace considérable dans la campagne. Il n'y a pas de cimetière proprement dit pour les villes chinoises, les tombeaux sont partout parmi les champs de culture ou les jardins maraîchers, placés sans symétrie, suivant le caprice de chacun. Dans les provinces du Sud, en général, autour de Canton, à Amoy, à Foochow, etc., les tombeaux affectent tous une forme analogue; il en est de même jusque sur les bords de l'immense fleuve Yang-tse-Kiang, qui sépare pour ainsi dire le pays en deux parties. De l'autre côté commencent les provinces du Nord, les tombes changent d'aspect complètement; elles affectent la forme d'un tumulus fort primitif ou deviennent des monuments dont l'origine est thibétaine et qui sont construits en briques recouvertes de stuc ou en marbre. Il n'est pas rare de voir auprès des portes des villes, dans ces provinces du sud de la Chine, des cercueils déposés à découvert dans de misérables cahutes; ils attendent en ces lieux ruinés les parents qui viendront les réclamer pour les transporter et les enterrer dans le lieu où le mort a pris naissance. En parcourant les anciennes

fortifications d'Amoy, formées de murs épais de granit, je remarquai dans les embrasures, qu'au lieu des canons qui auraient dû y être, il y avait dans presque toutes un dépôt de plusieurs cercueils. Quelques-uns étaient là sans doute depuis fort longtemps, vu leur état de délabrement; les habitants ne prendront jamais soin de les enterrer. Ces cercueils délaissés s'en iront, ainsi que les os du mort, en pourriture et en poussière.

Une journée suffit à Amoy pour tout voir : il n'en est pas de même de la ville de Foochow. Capitale de la province du Fo-Kien, placée sur le côté nord de la rive du fleuve Min, ses murailles de 30 pieds de hauteur, qui ont 6 à 7 milles de longueur, enferment 600000 habitants.

Cette ville, dans son genre, offre presque autant d'intérêt que Canton. Elle n'est pas moins commerçante que cette dernière, mais depuis quelques années elle souffre de la diminution considérable de la vente du thé. La culture prospère du thé à Ceylan est la cause de cette révolution fatale pour les marchands chinois. La rivière des Perles avec sa foule de barques constitue l'un des plus grands attraits de Canton, ceux de Foochow consistent dans son pont de granit colossal, le Wan-cheou-tsiao ou pont des Dix-Mille Longévités, datant de près de huit cents ans et qui relie sa grande rue principale. Dès mon arrivée à Foochow je ne manquai pas de parcourir aussitôt en chaise les principales parties de la ville; il y régnait d'ailleurs un mouvement inaccoutumé à cause des préparatifs de la grande fête du Dragon, qui devait avoir lieu le lendemain; déjà les enfants tiraient de nombreux pétards et autres feux d'artifice, mais on comptait sans la pluie qui, depuis trois mois, tombait presque sans cesse au grand désespoir des habitants, et la fête fut manquée. Pendant ma première nuit à Foochow un véritable déluge ne cessa de tomber, si bien que le matin mon guide vint me prévenir que, par suite d'une crue énorme du Min, la circulation sur le pont de granit était interrompue et que la vallée entière ainsi que nombre de rues de la ville étaient inondées. Le jardin de l'hôtel était de fait couvert de plus de deux pieds d'eau; j'étais emprisonné.

L'hôtelier, voyant ma contrariété et sachant que je ne pouvais agir comme les Chinois, qui avec leurs jambes et leurs pieds nus peuvent circuler quand même, m'apporta quelque consolation en m'assurant que mes promenades ne seraient point interrompues. Il fit venir une petite barque jusqu'aux premières marches de l'escalier de l'hôtel, car tout le rez-de-chaussée était inondé comme le jardin, et il me fut possible de gagner, de cette manière, les rues hautes de la ville où on pouvait encore circuler. J'allai d'abord voir avec ma barque les effets de l'inondation. Le spectacle des rues était bien amusant. Tous les Chinois profitaient de

cette circonstance extraordinaire, qui n'arrive que tous les cinq ou six ans, pour laver un peu la devanture de leur maison, leurs meubles de bois et le plancher intérieur de leurs habitations. Puis des barques circulaient à grand'peine, toutes chargées de provisions de bouche pour les quartiers où tout service quelconque était impossible. C'étaient des cris et un brouhaha à ne point se reconnaître. Bientôt, arrivé sur la terre ferme, je montai sur les collines qui dominent la ville. Je voyais, entourée de belles montagnes verdoyantes, la grande vallée de Foochow complètement inondée, la ville paraissant, avec toutes ses maisons, comme un simple îlot au milieu du Min. Le grand pont de granit était en partie submergé, mais quelques Chinois, malgré le danger, s'y risquaient cependant pour gagner d'autres quartiers où l'eau n'avait pas encore pénétré.

Les collines de Foochow et les campagnes environnantes, plus encore que celles d'Amoy, sont remplies de tombeaux de toutes sortes : quelques-uns sont ornés de leur monument caractéristique, le païloo.

Après les tombeaux et les temples, ce sont ces constructions qui frappent le plus en Chine les voyageurs ; ils peuvent en remarquer un nombre considérable dans les provinces du Nord comme dans celles du Sud. Les païloos, primitivement élevés près des tombeaux, accompagnaient autrefois ceux des personnages de distinction. Construits le plus souvent en granit ou en marbre, ils ont un aspect triomphal et, dans les motifs de sculpture qui les décorent, sont gravées des inscriptions nombreuses, destinées à perpétuer le souvenir des vertus du mort. Le païloo est souvent aussi en dehors des tombes ; il est placé soit à l'entrée d'une porte de la ville, soit dans le carrefour d'une rue principale ou près d'une pagode. Il devient alors un monument commémoratif élevé à la mémoire d'un personnage célèbre par sa charité, sa piété filiale, son courage militaire, etc. C'est une sorte de prix Montyon accordé au mort vertueux dont tout l'honneur rejaillit ensuite sur ses descendants.

Dans le Sud, ces païloos, le plus souvent en granit, sont construits exactement comme s'ils étaient en bois. Les pierres qui les composent sont assemblées par tenons et mortaises dans les hauts piliers monolithiques qui les soutiennent. Au Nord, au contraire, comme à Péking, on en voit d'un genre différent élevés en briques. Ils ont un aspect plus monumental et sont revêtus entièrement de plaques de faïence émaillée de couleurs diverses du plus heureux effet.

La polychromie dans les païloos et les temples entre pour beaucoup dans la décoration. Ceux-ci sont ornés de marbres de différentes couleurs, les autres ont leur bois décoré de peintures brillantes et de dorures composant de gracieuses

arabesques ou d'un laquage rouge ou noir. Le tombeau dont j'ai pris le dessin auprès de résidences européennes, sur les collines de Foochow, paraît fort ancien, il est construit tout en dalles de granit, sauf la partie du fond qui est en briques enduites de stuc. La composition de son ensemble offre quelque analogie avec celui dont j'ai pu dresser le plan (p. 168). Élevé aux environs de Foochow à la mémoire d'un célèbre mandarin, depuis un siècle environ, il a été fait sur les modèles de tombes plus anciennes. L'entrée est placée de côté, non sans



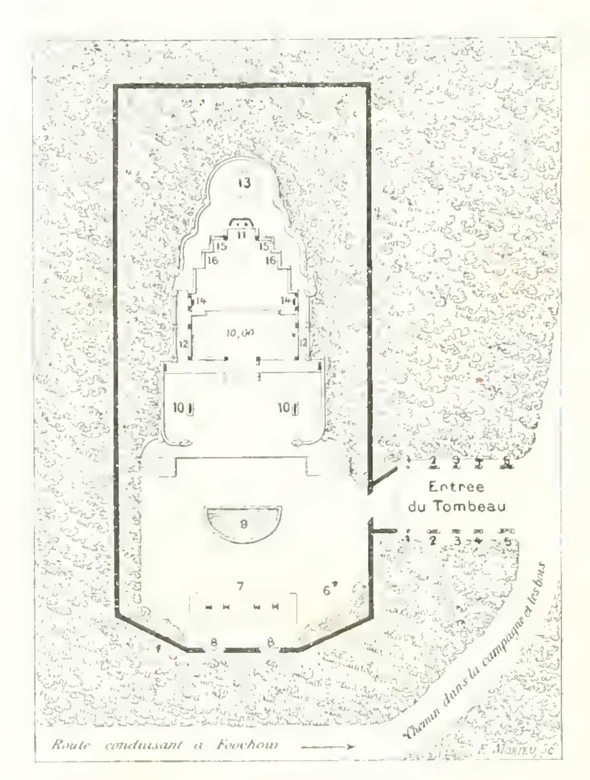
ANCIEN TOMBEAU D'UN MANDARIN A FOOCHOW (CHINE).
(D'après nature.)

raison, suivant les idées superstitieuses chinoises. Le mauvais esprit, grâce à cette précaution, étant incapable de trouver l'entrée du tombeau, reste impuissant à tourmenter celui qui y repose.

En 1 deux figures colossales de mandarins militaires; en 2, 3, 4 et 5, d'autres figures représentant des chevaux, des béliers et des lions fantastiques, semblent défendre l'entrée du lieu sacré. En 6 nous voyons une colonne monolithe sur laquelle sont gravées des inscriptions, en 7 se trouve le païloo tout de granit et marbre vert couvert de sculptures. En 8 sont deux larges ouvertures garnies de panneaux de tuiles ajourées pratiquées dans la muraille d'enceinte, en 9 est placé le bassin où

les parents viennent faire leurs ablutions avant de monter prier sur le tombeau, en 10 on remarque deux lions fantastiques de marbre.

On monte de plate-forme en plate-forme toutes dallées de carreaux de marbre jusqu'au fond du monument où se trouve le petit autel en 11 qui abrite les inscriptions gravées. En 12 sont pratiqués deux chemins étroits entre les balustrades de marbre qui nous conduisent sur la plate-forme supérieure du tombeau, qui est tout enduite de stuc ; un dôme léger est formé en 13, il indique la place où le grand mandarin repose. Des bas-reliefs représentant des scènes de la vie du mandarin et des inscriptions se trouvent aux endroits 14, 15 et 16. Dans l'enceinte et tout autour du tombeau de beaux arbres remplissent ce lieu solitaire.



PLAN D'UN TOMBEAU DE MANDARIN SITUÉ AUX ENVIRONS DE FOOCHOW.
(Relevé sur place.)

L'inondation de Foochow n'a duré que deux jours, les eaux sont rentrées dans le lit du Min, tout a repris bientôt sa physionomie habituelle. Je pus m'installer dans la grande rue, grâce à la protection d'un des principaux débitants de thé de la ville, qui voulut bien me garantir de la foule afin de dessiner le païloo dont la planche XII (p. 129) donne l'aspect. Il est construit en granit rose, et couvert d'inscriptions et de sculptures représentant des grues, oiseaux venant du ciel pour apporter les heureuses nouvelles, des chauves-souris qui sont aussi chez les Chinois comme autant de porte-bonheur, etc. De gracieux motifs complètement ajourés à sujets divers sont sculptés sur des plaques de grès vert assemblées au granit, et de chaque côté du païloo un double perron de marbre conduit au niveau des eaux du fleuve Min. Ce païloo aurait été élevé en l'honneur d'un mandarin célèbre par sa justice et sa charité, il y a 270 ans environ ; il offre beaucoup d'analogie avec celui qu'on remarque devant les portes de la ville d'Amoy, mais son aspect est plus riche et plus élégant encore.

Une des choses les plus curieuses de Foochow est certainement le grand

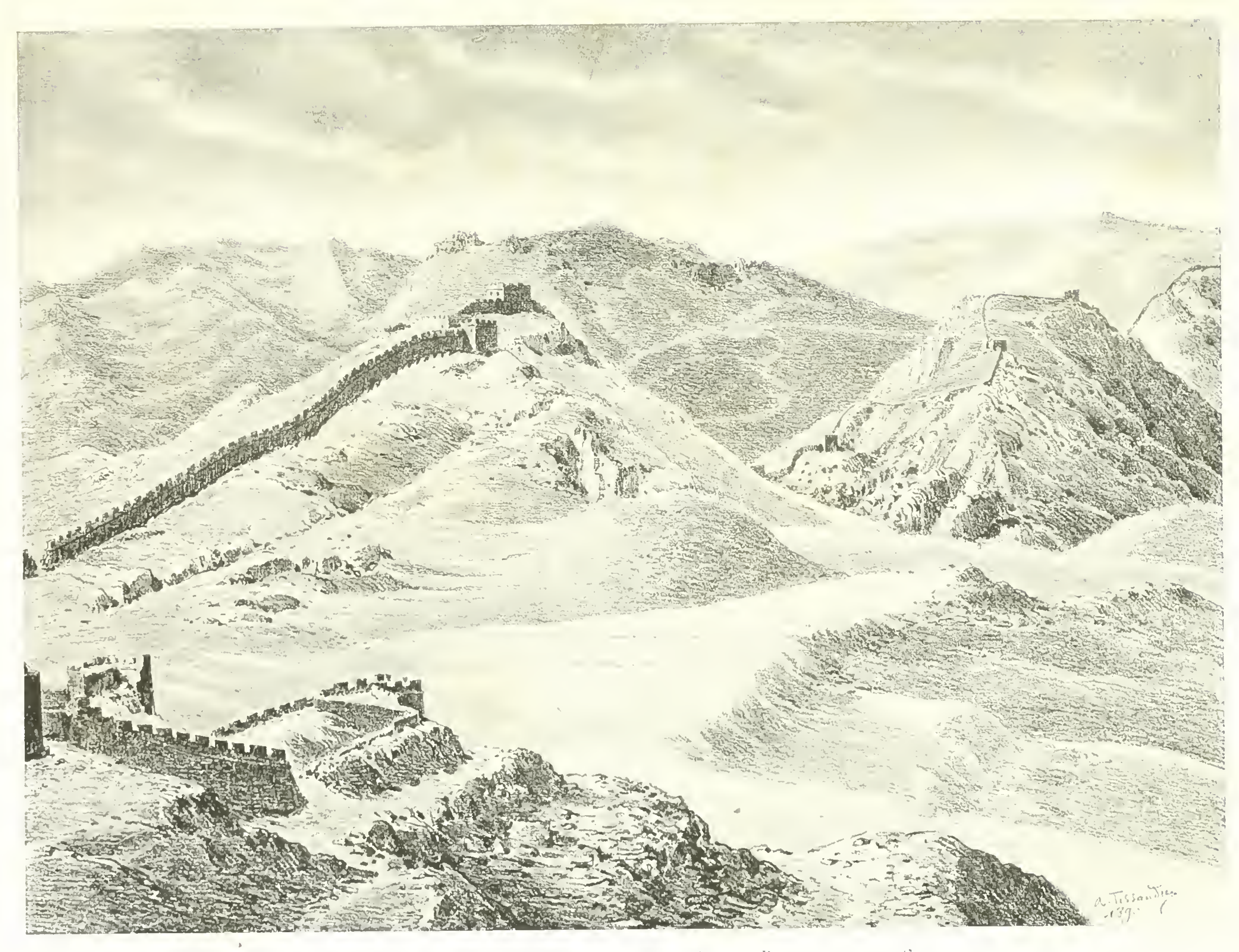


PLANCHE XVI. — LES GRANDES MURAILLES DE LA CHINE, A PATALING, PRÈS DE CHATAO.
D'après nature, p. 211.

monastère de Kushan qui est situé sur une montagne de 1000 mètres de hauteur environ, au milieu d'une forêt de pins. Le travail en est considérable et son origine daterait de plusieurs siècles : c'est l'un des plus célèbres de la Chine. Une chaussée de granit vous conduit depuis le pied de la montagne jusqu'en haut, en formant des lacets nombreux ; de distance en distance on rencontre des pavillons destinés au repos du pèlerin fatigué de l'ascension. Le monastère est construit dans un des points les plus pittoresques de la montagne, un bonze complaisant vous fait tout visiter. Après vous avoir offert les nombreuses tasses de thé d'usage, il veut bien accepter en échange l'offrande obligatoire. Les grands temples voués à Bouddha et à d'autres divinités sont élevés sur de hautes terrasses de granit communiquant entre elles par de magnifiques escaliers ou des rampes ornés de fleurs ; les bâtiments du monastère, qui sont habités par près de 200 moines, sont groupés tout alentour. Ils ont des réfectoires et des salles de réception superbes, des cuisines avec des ruisseaux de granit où passent les eaux amenées de la montagne, de vastes cellules et des étangs poissonneux. Tout, en ces lieux, est installé en perfection et serait admirable si les moines voulaient y joindre la propreté. Outre les bâtiments qui composent le monastère, il y a partout, dans la forêt, d'autres petits sanctuaires placés dans des endroits choisis où les vues panoramiques sont les plus belles.

D'autres monastères sont encore à visiter à Foochow, mais ils n'offrent pas le même intérêt et sont situés fort loin dans la ville. Les vues de l'immense vallée qu'on admire sur les terrasses des jardins ont plus de valeur que toutes les curiosités qui nous sont montrées par les bonzes. On doit, pour s'y rendre, passer par un véritable dédale de petites rues curieuses. Dans l'une d'elles, située dans les faubourgs, je m'étais arrêté pour dessiner un auvent de bois sculpté qui ornait la porte d'entrée d'une maison. La foule commençait à m'étouffer comme toujours, mais à présent j'en avais l'habitude, lorsque la porte s'ouvre et deux Chinois s'approchent de moi. Ils expliquent à mon guide que leur maître me permet de visiter sa maison. C'était un Chinois qui, ayant épousé une Anglaise, était heureux de pouvoir être agréable à un Européen, qu'il croyait originaire du pays de sa femme. Il parlait anglais et me donna quelques instants l'hospitalité en m'offrant le thé ; son jeune fils, qui essayait une haute coiffure garnie de perles et de broderies ainsi qu'un riche costume, me fut présenté par lui. Ces beaux atours devaient le parer le jour de la cérémonie de son mariage, très prochain, avec une jeune et riche Chinoise du voisinage. La maison, assez étroite sur la rue, a une profondeur excessive et se compose d'une série de bâtiments tous à

rez-de-chaussée, terminés par un jardin. Les salles sont ornées avec un grand luxe par la charpente apparente qui leur sert de toiture : rien n'est plus élégant et plus délicatement sculpté que toutes les pièces de bois qui la composent. Ces pavillons, reliés entre eux par des jolis portiques sculptés également, sont accompagnés de cours intérieures à ciel ouvert, sortes d'atriums ornés de bassins de marbre et de fleurs.

De hautes murailles ferment la propriété entière dont rien ne peut être vu du dehors; elles dépassent la hauteur des légers portiques, de sorte que leur aspect à l'intérieur serait triste et monotone. Elles sont ornées en conséquence de jolis motifs de terre cuite émaillée à fond bleu céleste ; ce sont des bas-reliefs représentant des scènes de la vie chinoise, ou des légendes populaires qui forment des panneaux ou des frises dont les compositions variées, aux couleurs vives, inspirent la gaieté. Tout, dans cet intérieur chinois, semblait fait pour rendre l'existence agréable, jusque dans les moindres détails ; tout aussi était propre et bien tenu. Le seigneur chinois avait épousé une Anglaise ! Ma visite terminée, mon hôte fit entrer ma chaise et les porteurs dans sa première cour intérieure afin de m'éviter le plus possible l'ennuyeuse curiosité de la foule qui s'amassait près de la porte et je ne tardai point à partir.

L'Européen circule aisément de tous côtés, porté par ces coolies, jeunes gens bien bâtis, vifs et alertes, qui vous mènent rapidement avec dextérité.

Dans toutes ces rues étroites de Foochow, où le mouvement du public et des nombreuses chaises à porteurs sont si considérables, on a lieu de s'étonner d'y constater si peu d'accidents.



CHAPITRE X

SHANG-HAÏ. — OBSERVATOIRE DE ZI-KA-WEI. — MAISON DE THÉ. — BORDS DU YANG-TSE-KIANG. — CHIN-KIANG. — PAGODE DE TSIAO-CHANG. — NANKIN. — TOMBEAU DES MING. — GROTTES DE KOAN-YNG. — NAVIGATION SUR LE YANG-TSE. — HAN-KOW ET SHA-SZE. — ARRIVÉE D'UN MANDARIN MILITAIRE A ICHANG. — SUPERSTITIONS CHINOISES. — ENGRAIS DES CHAMPS. — GROTTE DE SAN-YU-TUNG. — MONASTÈRE DE CHIN-CAN-SHAN. — LES MONTAGNES. — NANTO. — RETOUR SUR LES RAPIDES. — VILLAGE DES LOUTRES. — LES MILLE DEGRÉS DES MONTS HOW-TSAN-HAÏ. — MONASTÈRE DE LUNG-WANG-TUNG. — DÉPART POUR PÉKING.

Shang-Haï est d'un aspect agréable quand on y arrive, la rivière Wang-Pou, située presque à l'embouchure du fleuve Yang-tse-Kiang, est large, rappelant celles des États-Unis. Les grands navires de commerce, les barques de pêche sillonnent ses eaux et accostent aisément près des quais magnifiques construits par les Européens. La ville chinoise, cachée derrière ses anciennes murailles, reste invisible, mais les promenades, les belles avenues des concessions françaises et anglaises, charment les yeux. Partout, sur les bords du Wang-Pou, on ne voit que des constructions élégantes semblables à celles de Saigon ou de Bombay ; des jardins publics aux gazons verdoyants viennent se baigner dans les eaux.

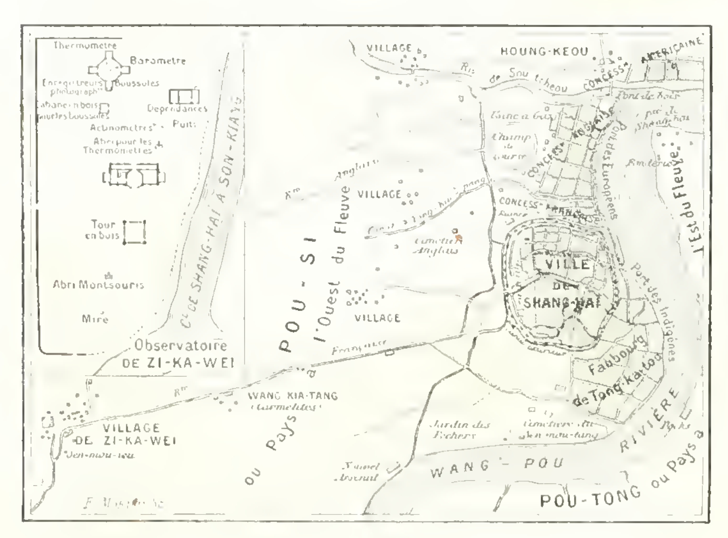
Les rues principales, le soir, sont fort animées, remplies surtout de Chinois à l'allure pittoresque : elles sont éclairées au gaz et à l'électricité. Les illuminations brillantes des lanternes multicolores restent réservées aux cafés-concerts ou maisons de thé, et aux théâtres installés dans les quartiers européens. — Est-ce bien en Chine que le touriste est descendu, n'est-ce pas plutôt dans une ville européenne en temps de grande exposition ?

L'impression première éprouvée en visitant Shang-Haï est favorable, mais cette ville construite par trois nationalités différentes, française, anglaise, américaine, séparée par des canaux et reliée par des ponts, est trop moderne

pour charmer longtemps le voyageur. Un seul établissement situé dans Zi-ka-Wei, à près de 7 kilomètres de la ville, y est réellement intéressant. C'est l'œuvre des missionnaires catholiques français.

Zi-ka-Wei est un village chinois, lieu d'origine de Zi-Kao-Lao, premier ministre célèbre sous la dynastie des Ming, qui fut converti au christianisme par le Père Ricci. Dès le XIVe siècle, en effet, les missionnaires catholiques commencèrent à avoir une influence dans le pays; ils s'occupèrent ensuite de l'Observatoire de Péking, et eurent aussi en vue un grand travail, celui de la carte de Chine. Malheureusement les révolutions perpétuelles et les guerres arrêtaient l'œuvre commencée.

En 1840, le gouvernement français, désireux de reprendre les travaux interrompus, envoya à Shang-Haï des pères jésuites choisis parmi ceux qui pouvaient être au courant des sciences physiques et mathématiques et leur donnait un magnifique théodolite, un cercle répétiteur de Gambey et d'autres précieux instruments pour commencer les premiers travaux à l'Observatoire naissant de Zi-ka-Wei. Ces tentatives d'expériences et d'observations scientifiques étaient bien péniblement essayées par suite des obstacles constants accumulés par le gouvernement chinois. Mais Zi-ka-Wei, lieu en quelque sorte consacré par le souvenir du grand premier ministre converti et protégé par la France, continuait à servir aux missionnaires à la fois d'asile pour la charité et pour la science.

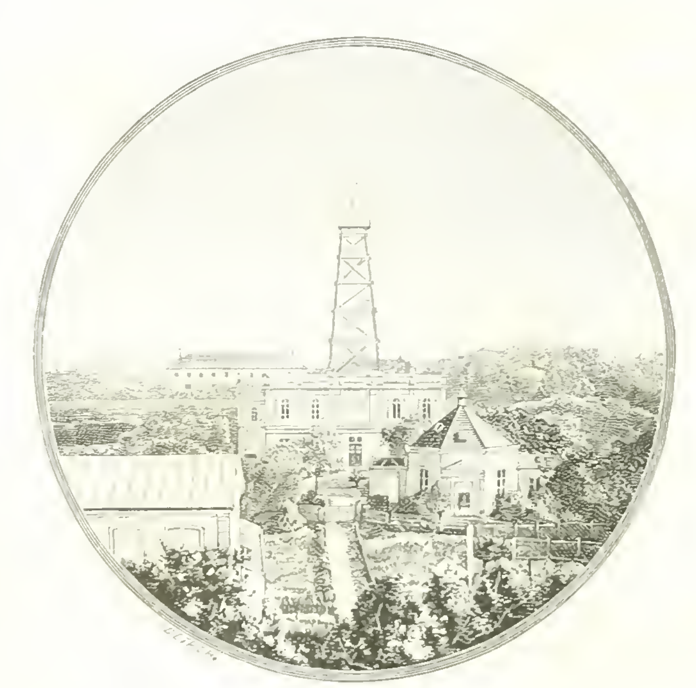


Plan de Shang-Haï et de l'Observatoire de Zi-ka-Wei.

L'Observatoire toujours maintenu devint bientôt un observatoire météorologique et magnétique. Il est en état de prospérité depuis une quinzaine d'années environ. Le Père Chevalier en a aujourd'hui la direction. Construit au milieu du village, l'établissement est relié à Shang-Haï par deux routes. La première est française et longe un canal qui constitue une troisième voie de communication, la seconde est anglaise. Actuellement une ligne téléphonique relie l'Observatoire à la ville et surtout au sémaphore établi sur la concession française.

L'établissement est installé près du canal sur un terrain relativement élevé, de 3 à 4 mètres environ, au-dessus de l'ensemble de la plaine (voy. plan, p. 171).

Au nord, se trouve la grande salle des enregistreurs photographiques. Celle du centre est occupée par les enregistreurs magnétiques. Puis viennent les salles réservées au thermographe et au barographe. Le vestibule est au sud et le bâtiment de l'ouest est destiné à recevoir un électromètre. A 50 mètres, au sud, on entre dans l'Observatoire, dont la salle de réception est ornée des portraits des Pères Ricci, Shull, Verbiest, etc. A l'est, la bibliothèque possède le météorographe du Père Secchi, que nous avons vu à Paris pendant l'Exposition de 1867. A l'étage supérieur, côté ouest, se trouve la petite salle méridienne, puis enfin, maintenus par des piliers solidement établis et partant du sol, nous voyons deux pendules astronomiques, et un cercle méridien portatif construit par Balbree.



Vue d'ensemble de l'Observatoire de Zi-ka-Wei.

Un chronographe, un téléphone et l'appareil qui sert à déclencher électriquement la boule méridienne, se trouvent également dans cette salle. Une tour en échafaudage, haute de 30 mètres, que surmonte le grand anémomètre Beckley, dont l'enregistrement est transmis par l'électricité en même temps qu'il se fait mécaniquement au sommet, est élevée dans le jardin. Les actinomètres et pluviomètres, le psychromètre placé sous un abri pareil à celui de Montsouris, y sont aussi installés. Des observations constantes sont faites à Zi-ka-Wei et il est facile de les connaître en consultant les volumes qui continuent à être publiés au sujet des bourrasques des côtes de Chine, des typhons, etc. Cet Observatoire fait fonctionner deux services qui sont de la plus haute importance, celui de la boule méridienne et celui des signaux.

Du haut du sémaphore élevé sur la concession française, les missionnaires donnent à tout le port l'heure de midi. La boule méridienne est amenée à midi précis au moyen d'un courant électrique lancé de l'Observatoire. Divers signaux

météorologiques sont aussi annoncés : la direction et la force du vent à l'entrée du fleuve Yang-tse-Kiang y sont données d'après les observations faites au poste de Gutzlaff et transmises par télégramme à Zi-ka-Wei. De plus, dès qu'un typhon se trouve en un point des mers de Chine, sa présence et sa direction sont annoncées au sémaphore. Des bulletins écrits suppléent à l'insuffisance des signaux. Les stations de Wladivostock, Tien-Tsing, Foo-Chow, Amoy, Hong-Kong et Manille, enfin Tokio et Nagasaki au Japon, envoient chaque jour leurs observations télégraphiquement ; un service régulier a lieu ensuite, par téléphone, entre Zi-ka-Wei et le sémaphore de Shang-Haï.

Ces nombreux services rendus par l'Observatoire de Zi-ka-Wei sont incontestables ; il serait à désirer qu'il puisse en rendre encore davantage, pour cela, il serait indispensable de lui donner un plus grand développement. Le service météorologique est suffisant aujourd'hui, mais la partie astronomique est malheureusement plus qu'incomplète. Les seuls instruments qui servent encore actuellement pour les observations sont ceux que le gouvernement français a donnés en 1840.

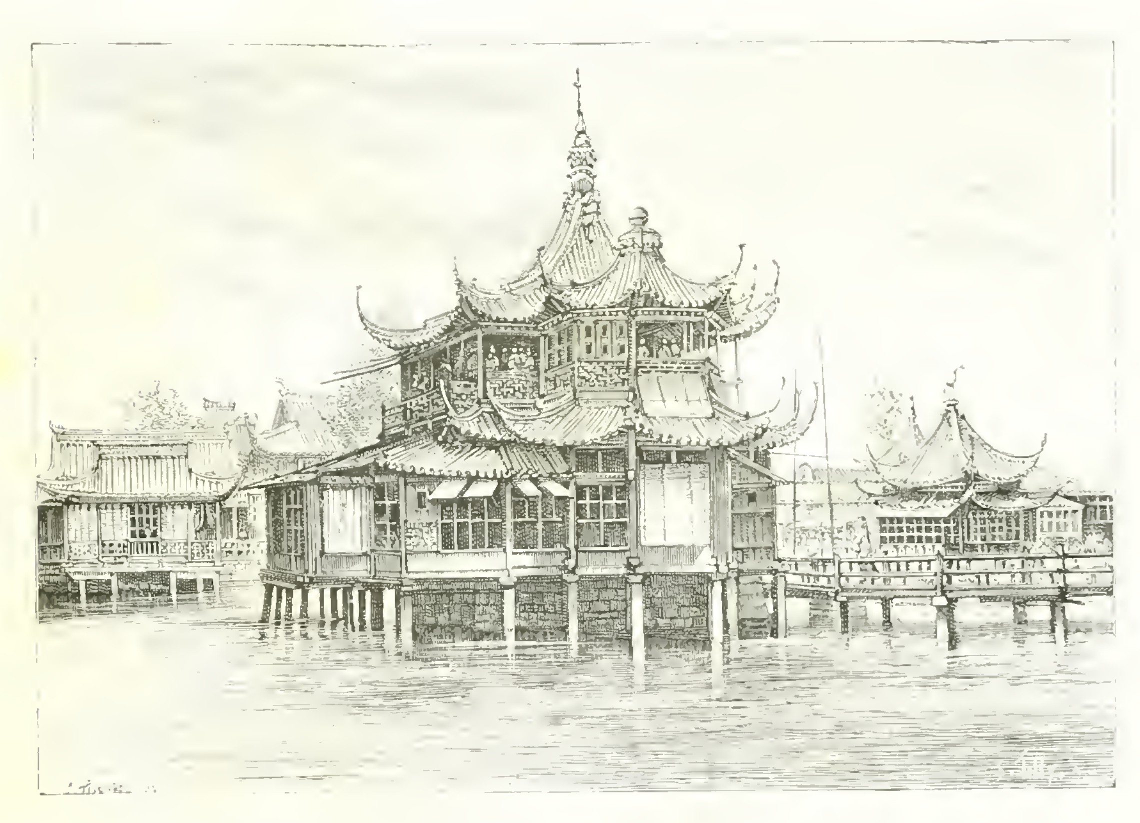
L'Observatoire est placé géographiquement d'une façon particulière à cause des conditions du climat. L'incomparable pureté du ciel, et en hiver la sécheresse presque absolue de l'air, assurent le succès des travaux. L'éclat de la Voie lactée est doublé, même à l'œil nu, par suite de ces conditions exceptionnelles ; de plus le soleil, déjà sur l'horizon sept à huit heures plus tôt qu'en Europe, permettrait de faire des observations utiles. Les études astronomiques y seraient du plus haut intérêt.

A côté de l'Observatoire, plusieurs bâtiments importants sont destinés à l'Orphelinat des enfants trouvés. J'ai vu plus de deux cents petits garçons élevés sous la direction du Père Mariot. On les instruit, suivant leur âge, dans des ateliers de toutes sortes : ébénisterie, sculpture sur bois, dessin, architecture, imprimerie, charpenterie, tailleur et cordonnerie, etc. Ces enfants peuvent ainsi apprendre à Zi-ka-Wei un métier de leur choix et y rester jusqu'à l'âge de vingt ans. Non loin de ces bâtiments, un autre orphelinat tenu par les sœurs, qui contient plus de cinq cents petites filles, est organisé de la même manière.

Auprès de l'Observatoire, également groupé dans le même ensemble, on peut visiter un curieux musée d'histoire naturelle où le Père Eudes entasse depuis vingt-huit ans les espèces les plus remarquables des animaux de la Chine.

Après l'intéressante visite à Zi-ka-Wei, touché du cordial accueil qui m'y était fait, je songeai à parcourir la ville chinoise de Shang-Haï. Le contraste

entre cette dernière et celle que les Européens ont fondée, est extraordinaire. On ne peut comprendre que l'exemple donné par ceux-ci n'ait pu produire le moindre effet sur les Chinois. Autant les concessions européennes sont propres et soignées, autant la ville chinoise, qui n'est séparée que par une vieille muraille et un fossé, est mal tenue dans presque toutes ses parties. Les Chinois ne cessent de venir dans les concessions européennes, ils s'y installent en grand nombre et jouissent des jardins bien entretenus et de l'air pur qu'on respire. Ils ont



UN PAVILLON DE THÉ A SHANG-HAÏ.
D'après nature.

même inventé un moyen de locomotion original; c'est une sorte de brouette conduite par un coolie, utilisée par les personnes qui cherchent à se faire transporter économiquement (voy. p. 172). Malgré tout, la ville chinoise de Shang-Haï reste toujours aussi malpropre. Elle est bien curieuse cependant à plus d'un titre et mérite un long examen.

Le travail y règne en maître et la fourmilière chinoise y est fort active; l'un des endroits de la ville le plus original est certainement celui des maisons de thé, où les habitants viennent par moments se reposer de leurs occupations multiples. Fatigué de la foule houleuse des petites rues, j'entrai avec mon guide dans le

plus beau pavillon de thé, celui qui est construit au milieu d'un vaste bassin rempli d'une eau marécageuse (voy. p. 177). Cette maison était pleine de monde du haut en bas; les Chinois attablés, buvant leur thé tout en causant de leurs affaires, regardent à peine l'étranger qui vient s'asseoir auprès d'eux. Deux ponts de bois curieusement construits en zigzag relient ce pavillon au bord du bassin qui est presque entièrement entouré d'autres maisons de thé, garnies d'une foule compacte. C'est le centre du quartier marchand le plus important et le plus animé de la ville.

A Shang-Haï, le voyageur qui désire pousser plus loin ses pérégrinations en Chine, doit songer à quelques préparatifs. Pour me rendre jusqu'à Ichang, situé dans la province de Hupeh, à près de 150 lieues dans l'intérieur, il me fallait un passeport en règle; je devais renoncer aux hôtels européens où j'avais pu jusqu'alors trouver un abri confortable à chacune de mes étapes, car il n'y a plus rien pour les touristes en ces parages. Grâce à l'obligeance des missionnaires catholiques établis à Shang-Haï, j'eus des lettres de recommandation pour les villes principales où je devais m'arrêter. Un service de bateaux à vapeur partant de Shang-Haï se fait régulièrement, et les établissements des missions vous accordent une hospitalité toute gracieuse, vous assurant en même temps aide et protection.

Le voyage sur le fleuve Yang-tse-Kiang était en cette saison (juillet 1890) tout à fait merveilleux. Ses eaux au courant rapide, grossies par les pluies, étant sorties de son lit et, remplissant la campagne, ajoutaient encore à l'aspect grandiose qu'il a d'ordinaire. Presque tous les villages sur ses bords étaient en partie noyés.

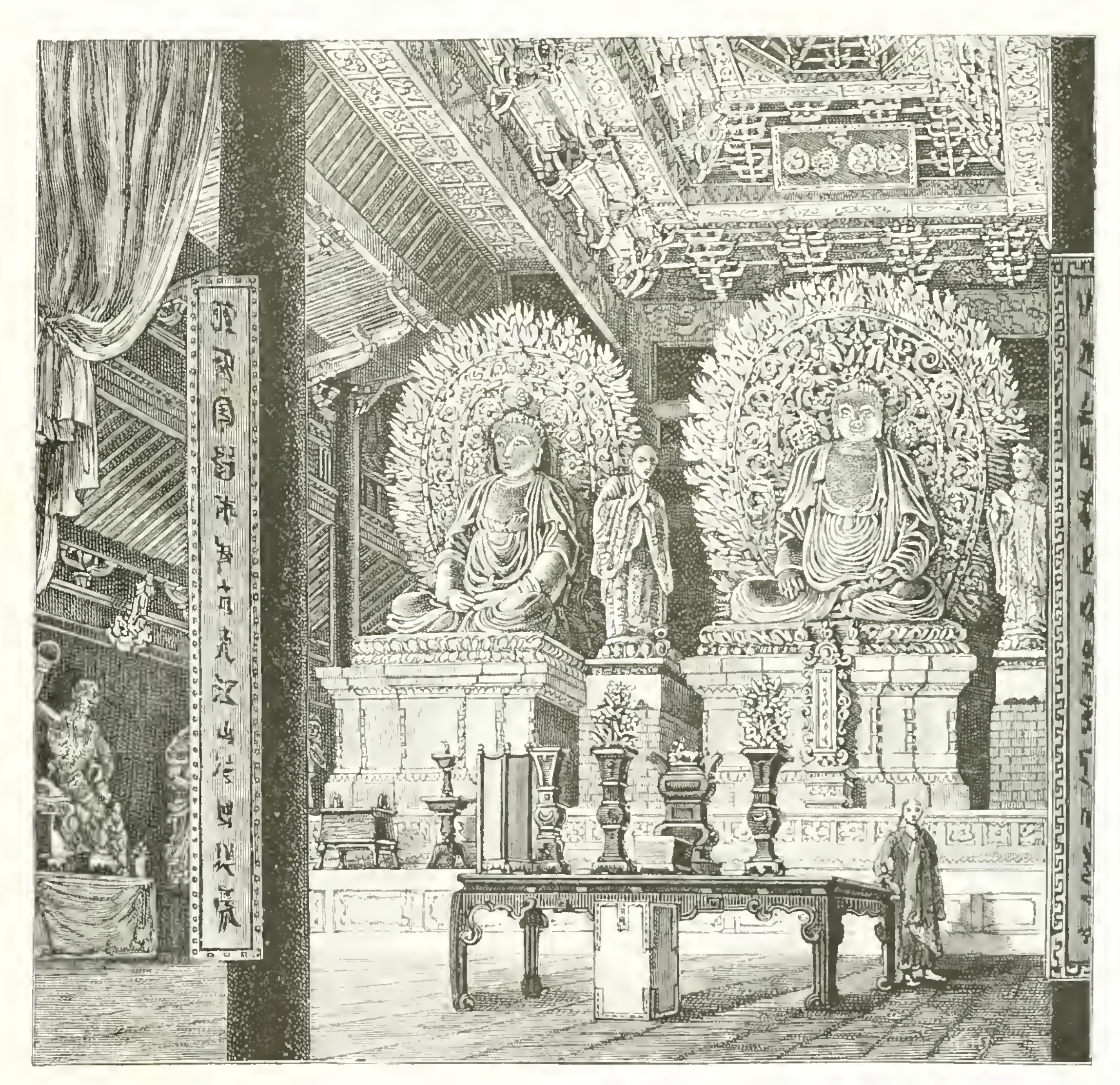
Je voyais les habitants circuler dans leurs rues submergées, à l'aide de barques, ou barboter dans le rez-de-chaussée de leurs pauvres maisons de bois. Il en est de même, paraît-il, tous les ans, et cela depuis un temps immémorial. Les Chinois, cependant, ne font rien contre ce fléau régulier, qu'ils pourraient éviter en établissant de hautes berges le long du fleuve. Leur indifférence est si complète, ou bien les infidélités des mandarins chargés des travaux d'art dans les provinces sont si nombreuses, que, par ces raisons, rien d'utile ne se fait.

Depuis les guerres récentes avec la nation française, les Chinois ont construit le long du fleuve de nombreux ouvrages militaires pour défendre le pays et empêcher l'arrivée à Nankin. Du haut du pont du steamer le *Kiang-Yung*, qui va jusqu'à cette ville, je pouvais aisément les remarquer et j'assistais aux exercices du canon et du fusil faits par les soldats chinois sur de petites jonques de guerre.

Ces jonques sont curieuses avec leurs nombreux drapeaux triangulaires ornés

de dragons ou d'inscriptions, dentelés de noir ou de blanc; quant aux exercices militaires, il est permis de douter de leur valeur.

Ma première étape au bord du fleuve fut Chin-Kiang, où je trouvai un abri à la mission dont le Père Chevalier est le directeur. Il a habité cette partie de la



Intérieur de la pagode de Tsiao-Chang (Chine).
(D'après nature.)

Chine depuis de longues années et, connaissant tous les environs, il voulut être mon guide. J'eus bientôt en lui un ami, et pendant plusieurs jours, un fort aimable compagnon de route. Il voulut me mener tout d'abord à l'île de Tsiao-Chang, c'est une excursion assez longue et les étrangers n'y vont guère; ils négligent ainsi la visite intéressante d'une des plus anciennes pagodes du pays.

Elle a été épargnée plus que d'autres, grâce à son isolement au milieu du fleuve; elle daterait d'environ 700 à 800 ans.

L'intérieur du temple est remarquable (p. 179). La coupole, le motif central de la pagode, brillamment décorée de peintures, abrite un superbe Bouddha colossal en bois doré aux côtés duquel se trouvent deux autres grandes idoles. Le long des murs, sur les bas côtés du temple, les dieux secondaires du paradis de Bouddha sont assis entourés de leurs attributs, exposés de même à l'adoration des fidèles. D'autres riches pavillons, des logements luxueux pour les prêtres gardiens du temple, de beaux portiques ornés de perrons et de balustrades de marbre forment un ensemble imposant.

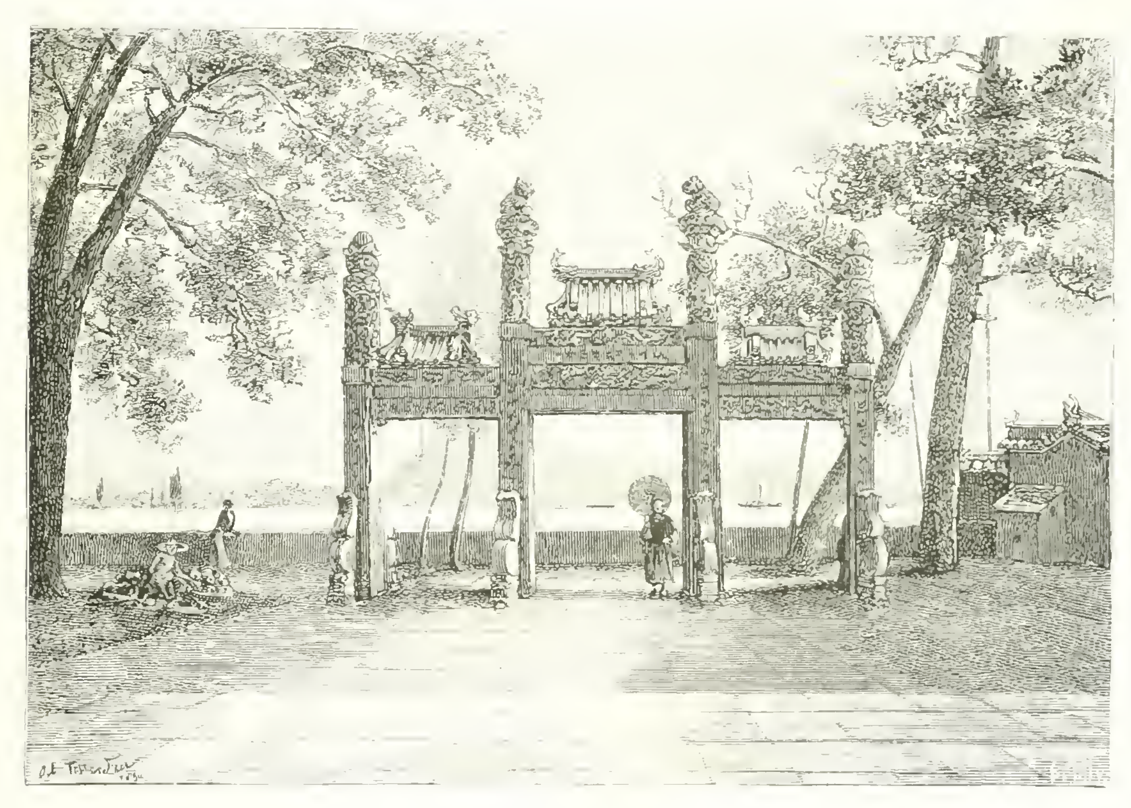
A l'entrée de la pagode, sur les bords du fleuve, on admire le curieux païloo (p. 181) qui a été élevé en l'honneur du célèbre lettré Tsiao, qui donna son nom à l'île habitée par lui pendant de longues années sous le règne d'un empereur de la dynastie des Han (206 av. J.-C. et 221 ap. J.-C.). Il refusa trois fois le mandarinat qui lui était offert par le Fils du Ciel, préférant vivre dans la solitude pour ne s'occuper que d'œuvres charitables et pieuses.

L'île de Tsiao-Chang ou île d'Argent forme, au milieu du Yang-tse, un immense récif assez élevé, couvert d'une végétation luxuriante. Aidé par des escaliers taillés dans le roc, on arrive bientôt au sommet, sur lequel se trouve une petite pagode abandonnée. Le panorama y est magnifique avec les vues du fleuve, l'un des plus grands du monde entier, et celle de la ville de Chin-Kiang qui se confond au loin avec l'horizon montagneux. Une importante batterie, composée de superbes canons d'acier venant de l'usine Krupp, a été installée depuis peu d'années par le gouvernement chinois dans cette île. Ces canons sont bien placés pour empêcher l'accès du fleuve, et les soldats chinois les laissent voir aux Européens avec un certain sentiment d'orgueil. Nous regardions ces armes avec intérêt, mais je me rappelais à ce moment ce que m'en avait dit le capitaine du *Kiang-Yung*, un Américain depuis vingt-six ans en Chine, qui semblait connaître bien les choses de ce pays. Il prétendait qu'avec ces canons formidables les artilleurs chinois ne sauraient rien faire d'efficace pour la défense du passage du fleuve en temps de guerre, étant certain de leur incapacité complète dans l'art de l'artillerie moderne. « Un amiral français, comme l'était votre amiral Courbet, me disait-il, n'aura pas de peine à passer avec ses marins et viendra quand même, quand il le voudra, bombarder ou assujettir la grande ville de Nankin. »

S'ils font quelquefois des efforts pour la défense de certaines parties de leur

pays, les Chinois paraissent bien indifférents pour d'autres localités. A Amoy entre autres, dans un champ de course situé près de la pagode de Lampotai, je pus assister à l'exercice du tir fait par quelques jeunes recrues chinoises. Ces hommes se servaient de fusils à mèche; certes je n'étonnerai personne en déclarant qu'ils manquaient généralement leur but.

A mon départ de Chin-Kiang, le Père Chevalier me recommanda au Père Simon, directeur de la mission de Nankin, je trouve encore chez lui un accueil



PAILOO DE TSIAO-CHANG OU ILE D'ARGENT (CHINE).
(D'après nature.)

tout fraternel. Ici la mission est plus importante; pour donner me dit-on le bon exemple et suivre le règlement des Pères, j'allais le dimanche entendre la messe dans la grande chapelle où près de 400 Chinois des deux sexes, convertis au catholicisme, l'écoutaient avec ferveur en chantant des cantiques et des prières. Ce devoir accompli, le Père Simon voulait bien devenir mon guide, il fut aussi mon garde-malade. Aux Indes, la fièvre paludéenne s'empara de moi quelques jours; en Chine, à Foochow, une mouche charbonneuse me fit une piqûre à la main, l'enflure produite par elle augmenta tellement au bout de quelque temps, qu'à mon arrivée à Nankin je fus forcé de tenir mon bras en écharpe.

Le Père Simon, inquiet de me voir en cet état, me conduisit à un jeune docteur américain qui, heureusement pour moi, avait un hôpital et formait des adeptes dans la ville. Ma plaie habilement découpée puis assainie par lui fut bientôt fermée, grâce aux pansements que le Père Simon, devenu pour la circonstance un véritable chirurgien, voulait bien me faire plusieurs fois par jour, suivant l'ordonnance.

Je ne pouvais faire pendant quelques jours de grandes excursions à cause de mon bras malade; le temps se passait néanmoins agréablement et je me souviendrai toujours de la soirée du 14 juillet 1890 à la mission catholique de Nankin. Après un frugal repas, offert bien cordialement, je demandai au Père Simon s'il n'avait pas un drapeau tricolore ou quelque flamme de Bengale pour faire honneur à notre fête nationale. Rien de ce genre n'existait en ces lieux, mais mon hôte disparut quelques instants, apportant bientôt deux bouteilles de petite bière mousseuse et piquante que savent fabriquer les sœurs catholiques. Nous bûmes gaiement tous deux à la prospérité de la France et à la santé de Madame Carnot.

L'origine de Nankin est fort ancienne, son histoire commence à être connue dès le IIIe siècle de notre ère. On sait que des rois de la dynastie Hou-Han l'habitaient vers l'an 221. Cette ville eut à subir de la part des Tartares de fréquents sièges, ils purent la saccager plusieurs fois et l'occupèrent même pendant quelques années lorsque Koubilaï-Khan, roi tartare, fut vainqueur de l'armée chinoise. Nankin, malgré ses malheurs, avait, grâce à son industrie et à sa richesse, la force de se relever toujours de ses ruines diverses. Elle y fut aidée par Tay-Tsou connu sous le nom de Hong-Oû, le premier empereur de la dynastie naissante des Ming (1368-1399). Hong-Oû avait chassé les Tartares, mais il pensait qu'il aurait à subir de nouvelles attaques de ses ennemis et qu'ils porteraient plutôt leurs efforts sur Péking, la capitale du nord de son empire, aussi s'empressa-t-il de la fortifier.

Frappé de la situation exceptionnelle de Nankin sur le fleuve Yang-tse, des agréments de ses environs et de son doux climat, il voulut en faire la capitale principale de la Chine. Il l'agrandit d'une façon extraordinaire, mais voyant des points faibles à la première muraille d'enceinte qui existe encore actuellement, il créa sur les collines environnantes, et en d'autres endroits sur les bords du Yang-Tse, d'autres fortifications formant une deuxième enceinte. Hong-Oû mourut, son fils Kien-Ouèn lui succéda (1399), puis ce dernier laissa sa couronne à Yun-Lô (1409). Les Tartares vaincus n'avaient jamais renoncé à leur idée de la conquête de la

Chine ; ils y pénétraient constamment par le Nord, menaçant Péking. L'empereur Yun-Lô dut renoncer à son séjour dans sa capitale du Sud pour aller défendre plus sûrement son empire, en faisant de la capitale du Nord sa résidence définitive.

L'abandon de Nankin par toute la cour impériale fut fatal à cette ville qui possédait, dit-on, plus d'un million d'âmes et qui, dès lors, entra dans une période de décadence. Ses temples furent délaissés, les nombreux canaux alimentés par le Yang-tse, qui servaient à son commerce, n'étant plus entretenus, furent rompus ou comblés par des ruines : l'ancienne capitale subsistait toujours cependant.

Dans les temps modernes, les Taipings révoltés prirent Nankin et saccagèrent ce qui en restait encore, le 19 mars 1853. La fameuse tour de porcelaine, la merveille de la Chine fut rasée par eux, ils mutilèrent ou détruisirent d'autres monuments de cette ville, qu'ils occupèrent jusqu'en juin 1864.

Depuis ce temps, Nankin se relève péniblement de ces désastres effroyables ; dans ses anciens murs à demi ruinés dont le développement de 33 kilomètres environ témoigne de son antique splendeur, elle possède encore 300 000 habitants. La ville actuelle semble perdue dans l'amas de décombres recouverts de verdure de l'antique capitale où les chaussées de pierre ou de briques posées sur champ apparaissent encore. Les rues de Nankin sont pauvres d'aspect, mais quelques endroits sont pittoresques. Ce sont la place des temples de Confucius avec ses grands païloos de bois, le canal avec ses jonques et barques innombrables. Nankin, malgré ses efforts qui font l'étonnement de tous, et dont la force de vitalité est extraordinaire, ne retrouvera jamais, sans doute, son ancienne prospérité.

Du tombeau des Ming, situé près des murailles au pied des montagnes de la Perle d'or, les restes ruinés offrent encore un intérêt considérable. Ils occupent un vaste espace dénudé dont le sol est couvert d'une herbe épaisse. Auprès de l'une des entrées richement sculptées de l'ancienne enceinte réservée, on lit, sur des tablettes de pierre, les ordonnances curieuses dont voici la traduction littérale : « Tous, mandarins ou hommes du peuple, doivent ici descendre de cheval... Quiconque volera une pierre, arrachera un arbre, peine de mort... Les mandarins ou soldats qui n'y veilleront point... peine de mort : tous doivent en ces lieux marcher avec respect... Un mandarin doit être de garde pour faire un sacrifice, brûler l'encens, matin et soir. On doit tenir les puits propres et en bon état, etc. » Les ordonnances sont restées, mais elles sont complètement

oubliées dans ces solitudes! Beaux arbres et pierres, marbres et ornements ont presque tous disparu.

Un colossal pavillon, dont la toiture est détruite, construit avec des murs épais de briques sur des soubassements composés d'énormes assises de granit, forme la deuxième grande entrée de l'enceinte extérieure du tombeau. Entre ces quatre murs toujours debout, on voit une colossale tortue de marbre blanc, emblème de l'éternité, portant sur son dos une grande plaque monolithe de marbre noir sur laquelle sont gravés les hauts faits de l'empereur Hong-Où, le premier de la dynastie. A partir de ce pavillon, commence un alignement étrange d'animaux fantastiques, des éléphants, des chevaux, des chameaux et des griffons couchés ou assis, puis des guerriers, des mandarins sculptés dans des blocs de pierre de trois ou quatre mètres de hauteur et bordant des deux côtés une avenue de plus d'un kilomètre de longueur, qui mène à l'entrée du dernier mur d'enceinte du tombeau. Outre ces statues colossales, qui sont presque toutes encore intactes, il y avait encore des obélisques et des païloos magnifiques aujourd'hui renversés.

Ce chemin étrange forme une courbe très prononcée, en suivant le pied de la colline qui cache tout d'abord le tombeau et les monuments qui l'accompagnent. Il était tracé ainsi, suivant les règles, pour écarter le mauvais esprit, comme nous l'avons dit plus haut (voy. p. 167). A l'extrémité de cette avenue, un joli pont de marbre est traversé; on arrive à l'entrée de la dernière enceinte dont les murs sont larges et élevés. Une chaussée toute dallée de marbre, pratiquée dans l'axe de l'enceinte, vous mène graduellement au travers de jardins abandonnés et de terrasses communiquant entre elles par des escaliers luxueux. Des pavillons formaient d'élégants motifs qui dominaient les perrons ornés de chimères sculptées. Un large pont de marbre, construit au-dessus d'un bassin formé par de hautes murailles, termine ce chemin dont l'aspect est véritablement triomphal. On arrive ainsi à l'extrémité de l'enceinte, devant un monument considérable tout en granit qui sert de soubassement à une vaste plate-forme au centre de laquelle s'élève une pagode dont le couronnement et la toiture sont détruits. Sous une voûte imposante par ses proportions, on monte un plan incliné pratiqué dans l'épaisseur du soubassement, qui continue ensuite à ciel ouvert, sur ses bas côtés. Il mène à la plate-forme et vous conduit en même temps au pied de la grande pyramide de terre recouverte de vieux arbres qui domine l'ensemble général. Elle recouvre encore, dit-on, les restes du premier des Ming, l'empereur Hong-Où.



Pl. XVII. — Péking et ses murailles vues du village de Hong-so près la porte de An-Ting-men (Chine).
(D'après nature, voy. p. 214.)

Une des plus belles excursions à faire aux environs de Nankin est celle des grottes de Koan-Yng. Elle demande une grande journée : aussi le Père Simon, en homme expérimenté, fait préparer toutes choses. Deux Chinois catholiques nous accompagnent, des ânes et mulets sont à nos ordres, et notre petite expédition est promptement organisée. Le chemin, souvent bordé de haies plantées d'althéas, aux fleurs blanches et violacées, nous fait parcourir les anciens vestiges de Nankin, mêlés aujourd'hui à des champs cultivés. Pendant plus d'une heure, nous chevauchons ainsi. Les anciennes murailles de la ville sont enfin dépassées, nous entrons dans une belle campagne pleine de rizières et de marécages garnis de roseaux géants. De hautes collines sont gravies par notre petite troupe : voici les falaises vertes qui contiennent les grottes. On en découvre plusieurs dans les rochers ; la plus remarquable est celle qui renferme la petite pagode de la Déesse des eaux. Du temps de l'empereur Hong-Oû, il y a près de cinq cents ans, le Yang-tse coulait au pied des falaises : actuellement, le paysage s'est modifié ; le fleuve a changé de lit, on aperçoit maintenant au loin l'immense ruban d'argent formé par ses eaux. Les falaises ne sont plus baignées que par un petit canal qui dérive du Yang-tse ; elles servaient autrefois de limite à la deuxième enceinte construite par le premier des Ming.

La grotte était connue depuis des temps les plus reculés ; une curieuse sculpture gravée, placée auprès de l'entrée et représentant l'image de la Déesse des eaux, prouverait l'ancienneté du sanctuaire. Refaite depuis quelques années sous le règne de l'empereur actuel, elle est, dit-on, la copie exacte de l'antique sculpture qui avait été exécutée par le célèbre artiste Oû-tao-tsé, qui vivait sous la dynastie des Tang (620-907 de notre ère). La statue de la Déesse et celles des deux divinités secondaires qui l'accompagnent sont les ornements principaux de ce lieu saint fort honoré de tous, surtout des pêcheurs des environs, qui y viennent faire de fréquents pèlerinages. Ils apportent, auprès de la brillante pagode de bois sculpté qui abrite la Déesse, des ex-voto en forme de jonques ou de barques, qu'ils ont su habilement tailler de leurs propres mains. La voûte de cette curieuse grotte est percée naturellement en deux endroits dont l'un est inaccessible. Dans l'autre, on peut monter à l'aide d'échelles à une autre petite pagode, cette fois à ciel ouvert et construite à mi-hauteur de la falaise. Des degrés taillés à vif dans le roc vous conduisent à un autre sanctuaire, puis enfin au sommet des rochers d'où la vue est très étendue.

Je quitte Nankin pour continuer mon voyage, mais il faut un long temps pour gagner, par le canal, le fleuve Yang-tse. La barque qui me porte est conduite

par des Chinoises aux petits pieds qui rament ou godillent suivant les circonstances au milieu de milliers de jonques de commerce et de bateaux de toutes sortes. Ces pauvres femmes sont courageuses, et on a lieu de s'étonner qu'elles puissent rester debout si longtemps et résister à ce travail énergique, malgré l'infirmité qu'on leur a imposée depuis leur plus tendre enfance. Je remonte bientôt dans le grand bateau à vapeur.

On s'arrête quelques moments à Wu-hu. La ville était bien calme alors, il aurait été difficile de croire qu'un an plus tard les résidents européens, installés le long du rivage, seraient forcés de fuir devant la folle rage des Chinois qui voulaient les massacrer et qui ont brûlé presque toutes leurs villas. De nombreux points pittoresques arrêtent nos regards pendant le trajet : ce sont d'anciennes tours ruinées ou de curieux récifs.

Nous rencontrons souvent quelques trains de bois sur lesquels sont construites des maisons d'habitation qui forment ainsi un petit village flottant. Ce sont des marchands qui, venant des montagnes, descendent le Yang-tse pour vendre des pièces de charpente et des bois de construction de toutes sortes aux riverains. Ces matériaux sont rares lorsqu'on approche de la mer, aussi ce commerce est-il fort lucratif pour les familles industrieuses qui l'exercent. Elles passent leur vie entière sur ces grands radeaux formés de troncs d'arbres, ne communiquant avec la terre ferme qu'à l'aide de barques.

Nous arrivons à Han-Kow, où il faut changer de bateau à vapeur. Han-Kow, la capitale de la province du Houpeh, se compose de trois villes, Han-Kow et Han-Yang, baignées par la rivière Han et le Yang-tse, puis Wuchang, situé de l'autre côté du fleuve. Elles ne possèdent pas moins de 775000 habitants. Ces villes industrieuses offrent peu d'intérêt pour le voyageur qui a déjà vu Canton et Foochow. La colonie européenne, installée depuis trente ans à peine le long du Yang-tse aux portes de Han-Kow, possède de nombreuses et élégantes villas entourées de jardins.

L'aspect du fleuve est magnifique surtout au coucher du soleil, l'heure choisie par la plupart des marchands du bazar de Han-Kow qui doivent gagner Wuchang afin de rentrer avant la nuit dans leur foyer. Les légers bateaux à voile, les barques chargées de passagers et de rameurs remplissent la largeur du fleuve, se dirigeant dans tous les sens. C'est aussi un des moments préférés par les pêcheurs installés le long du rivage pour prendre à chaque levée de leur grand filet de nombreux poissons (voy. p. 145). Par suite de la hauteur des eaux, le courant était des plus violents sur le Yang-tse et notre bateau, le *Kiang-Tung*, remonte pé-

niblement le fleuve. Dans la crainte de perdre sa route et de sortir d'un chenal difficile à suivre, on était forcé de mettre à l'ancre dès la tombée du jour, de sorte que le trajet était retardé.

Le capitaine, M. Yankowski, étant l'homme le plus obligeant qu'on puisse rencontrer, le temps ne me semblait pas long à son bord.

Malgré la chaleur extrême que nous avions journellement (35 à 38° centigrades), on est toujours attiré sur le pont du navire pour contempler le panorama des rivages qui se déroule sous vos yeux. Je voyais sur les bords du fleuve de



Radeau surmonté de maisons de bois descendant le fleuve Yang-tse-Kiang (Chine). (D'après nature.)

nombreux troupeaux de buffles dormant au soleil dans les rizières inondées : ils aiment, comme dans les Indes, à séjourner des heures entières sous les eaux pour abriter leur corps des piqûres des mouches, ne laissant à l'air que leur tête afin de respirer.

Le *Kiang-Tung* passe devant le village de Tiau-hien-Kan embelli par des montagnes lointaines de près de 400 mètres de hauteur ; on y faisait une cérémonie étrange. Quelques barques chargées de Chinois exécutant une musique terrible, circulent sur le fleuve ; le tambourin, surtout, domine dans cet orchestre barbare destiné à toucher le cœur du Grand-Dragon qui seul peut mettre fin à l'inondation qui ruine la contrée.

Quelques heures plus tard on s'arrête à Sha-Szé, une des villes les plus

commerçantes du Yang-tse et grand port de transit. Les jonques qui descendent de la province du Sechuan et de la ville d'Ichang, construites pour résister à la force des rapides et aux tourbillons dangereux du haut Yang-tse, que les Chinois nomment le fleuve aux sables d'or, s'arrêtent toutes à Sha-Szé. Elles seraient trop lourdes pour naviguer dans le grand canal Taïping qui conduit au lac Tung-ting, le plus grand de la Chine, et dans celui qui rejoint la rivière Han, qui baigne Han-Kow. Toutes les marchandises qu'elles contiennent doivent être transbordées dans d'autres barques et les grandes jonques, qui servent en même temps d'habitation à une véritable foule de bateliers, sont amarrées au rivage et pressées les unes contre les autres de manière à former une bordure de plus de deux kilomètres de longueur. Je regarde avec curiosité une haute tour de sept étages qui fait l'ornement de la ville; j'aurais bien désiré descendre à terre, mais notre steamer ne s'arrête que quelques minutes et les habitants de Sha-Szé ont en horreur les étrangers. On ne saurait séjourner longtemps dans ses rues sans être insulté et assailli aussitôt par la foule, et sans recevoir, dit-on, de nombreuses pierres ou des immondices lancées par les gamins.

Les rives du Yang-tse deviennent de plus en plus pittoresques à mesure que nous approchons de notre but, des falaises curieuses formées de rochers *poudingues* s'élèvent de tous côtés. Les Européens les connaissent sous le nom de Gorges de la Dent du Tigre, de Pont Naturel, etc.

Nous avions sur le *Kiang-Tung* un haut personnage chinois, M. Loò, le commandant en chef de la province. A notre arrivée à Ichang, résidence de ce mandarin, les bords du fleuve étaient couverts d'une foule énorme attendant sa venue. Tous les soldats de la garnison étaient sur pied avec leurs drapeaux de toutes couleurs. On tire des coups de fusil et quelques coups de canon, puis la trompette se fait entendre, sonnant des airs dont la musique peu harmonieuse ressemble à celles que produisent les sirènes de nos ports. Le Yang-tse est sillonné de petites barques de fête, un dais est préparé sur ses bords, le coup d'œil est charmant. M. Loò apparaît enfin sur le pont du *Kiang-Tung*, il est tout transformé dans sa belle toilette. J'étais habitué à le voir depuis quelques jours dans son négligé, composé seulement d'un pantalon de toile et de ses deux pantoufles!

Aujourd'hui on l'admirait avec sa belle robe brodée de dragons d'or et son chapeau de mandarin. Quelques notoriétés de la ville viennent le saluer, puis les trompettes, canons et fusils reprennent leur bruit : la réception est enfin terminée.

A Ichang, c'est dans la maison des Pères Franciscains que j'ai dû demander

asile ; le capitaine Yankowski me présente au Père Cestel qui me reçoit de son mieux dans la mission.

Cette ville de 34 000 âmes n'offre rien de particulier pour le touriste, mais sa situation sur le fleuve est magnifique. Nous sommes ici à 1060 milles dans l'intérieur des terres, le Yang-tse ne cesse d'être grandiose ; sa largeur dépasse souvent encore un kilomètre et le courant est si violent que les petites barques ou *sampans* qu'on prend souvent pour le traverser mettent plus d'une heure en s'aidant de nombreuses rames et de petites voiles.

Ichang semble assez pauvre, le commerce y prospère peu ; ce n'était donc pas dans ces lieux qu'il fallait séjourner.

J'organisai mes excursions dans les environs. Le capitaine voulut bien me prêter deux chaises à porteur et me céder toutes les boîtes de conserve, le vin et les sodas nécessaires. Le Père Cestel me donna des hommes connus de lui ; j'eus pour guide un jeune Chinois catholique, expérimenté et fidèle à qui, malheureusement pour moi, on n'avait appris que le latin pour que, plus tard, il pût dire la messe. Il fallut essayer de me souvenir du peu que j'en avais pu savoir au collège ; nous avions encore pour nous aider, un dictionnaire français et chinois ; on croira donc sans peine que nos conversations ne se prolongeaient guère et qu'elles devaient se borner au strict nécessaire.

La dépense des coolies et des porteurs n'est pas bien grande dans l'intérieur de la Chine. Je les payais chaque soir ; pour ma première tournée aux gorges du Yang-tse, qui devait durer cinq jours, je n'eus pas besoin de plus de 12 000 sapèques (mille sapèques valent quatre francs environ). Ce trésor, composé de pièces de cuivre trouées et enfilées dans de grosses ficelles formant des chapelets de sapèques, était lourd à porter : il fallait le répartir également dans les paniers où se trouvaient déjà mes autres provisions.

Nous quittons dès l'aurore la mission des Franciscains ; le Père Cestel m'installe dans ma chaise ; mon jeune catholique chinois se met dans la seconde ; j'ai encore trois porteurs pour les paniers à provisions et nous partons pour San-yu-tung, notre première étape. C'est une grotte naturelle fort intéressante, où se trouve un temple voué aux génies de la montagne.

Nous traversons la ville d'Ichang dans toute sa longueur avant de gagner la campagne. Sa grande rue principale, avec ses nombreuses boutiques toujours amusantes, n'offre rien de bien particulier ; je remarquai cependant que chaque devanture des magasins, ainsi que les panneaux des portes d'entrée des maisons étaient ornés de deux grossières images peintes représentant des dieux divers.

Ceux-ci doivent écarter le mauvais esprit qui, sans leur influence bienfaisante, voudrait porter malheur à l'habitant ou à sa famille. Ces images sont renouvelées à l'époque du premier jour de l'an, quelques-unes sont curieuses par leur coloration brillante et originale. Cette pratique superstitieuse paraît fort répandue dans le pays, je n'y avais point pris garde à Canton ni à Foochow. Les porteurs nous mènent trop rapidement à mon gré au travers de la foule affairée. Malheureusement tout n'est pas charmant dans les rues chinoises. A Ichang, comme dans toutes les autres villes de Chine, il n'y a point de *chalets de nécessité* comme dans nos villes européennes. On trouve en différents endroits seulement des trous hideux à peine cachés par des planches, ou d'énormes vases de terre émaillée enterrés jusqu'au ras du sol, qui servent aux passants. Les immondices qui remplissent ces fosses ou ces récipients, décomposées bientôt par l'action de la température, dégagent des odeurs épouvantables. A tous moments de la journée, des coolies sont chargés de verser à l'aide de cuillers de bois, cet engrais humain dans de grands seaux qu'ils portent ensuite dans les jardins maraîchers ou la campagne. Mes porteurs étaient souvent forcés de s'arrêter pour laisser passer ces hommes chargés de leur horrible bagage qui, cependant, se vend relativement cher. Les deux seaux valent 100 sapèques (environ 40 centimes). Les Chinois ne veulent que ce genre d'engrais; ils méprisent le fumier des bestiaux dont nous nous servons partout en Europe. Nous voici hors la ville, la campagne est partout remarquable, tant les jardins maraîchers et les champs sont soignés et bien cultivés. On longe aussi des vergers remplis d'orangers et de fruits divers; ce sont autant de jardins qui réjouissent la vue, et après avoir passé deux fois en barque le Yang-tse avec tout notre équipage, au milieu de paysages grandioses, nous gagnons bientôt le pied des montagnes.

Le temple de San-Yu-Tung, ou grotte des Trois Amis, est assez élevé; il faut gravir quatre cent cinquante marches pour y arriver et l'endroit est aussi attrayant que possible. On y jouit de la vue d'un délicieux petit cours d'eau qui coule parmi les rochers pour aller se jeter dans le Yang-tse (pl. XIII, p. 137). Sur les hauteurs de San-Yu-tung on peut voir le commencement des gorges au fond desquelles se précipitent les eaux du fleuve.

Le bonze de la grotte nous donne à tous l'hospitalité pour la nuit. Les temples servent souvent d'hôtellerie dans les campagnes; mes Chinois y trouvent le plat de riz qui leur est nécessaire et le thé qui est toujours prêt à être servi. Devant les idoles, des tables et des bancs sont préparés; on fume, on boit, on joue aux cartes. Le bonze me donne sa propre cellule, les quatre porteurs et les autres

coolies chargés des provisions s'endorment sous la protection des génies dorés de la grotte, mon jeune guide catholique s'installe sur une natte près des plantes grimpantes qui ornent l'entrée du temple. Le matin, le bonze m'apporte de l'eau de source pour ma toilette, pendant ce temps mes Chinois se peignent et refont mutuellement les nattes de leur queue. Le thé est de nouveau servi, on ne croirait jamais qu'on habite un lieu sacré, c'est plutôt un cabaret. Nous quittons le sanctuaire de San-Yu-Tung, non sans remettre quelques sapèques au bonze hospitalier et nous gravissons les montagnes. Les Chinois y ont une vie difficile, aussi dans tous les coins des rochers où la terre végétale peut être retenue, ils plantent du maïs ou d'autres végétaux. Nous marchons jusqu'à la fin du jour, car la route est longue, mes coolies ne peuvent se reposer qu'en de rares endroits. Les brumes du soir et les nuages commencent à cacher notre route, mais voici enfin le point culminant, sorte de cap avancé qui domine toutes les cimes d'alentour; nous sommes arrivés au monastère bouddhique de Chin-Can-Shan (800 mètres environ d'altitude); des bonzes qui semblent heureux de notre venue nous reçoivent avec empressement.

J'assiste, au lever du jour, à la cérémonie faite par eux dans le sanctuaire; ils frappent quelques coups discrets sur un tambourin, rythmés d'une façon particulière et sur des timbres de bronze qui rendent des sons pareils à ceux que pourrait donner le plus pur cristal. On sonne plusieurs fois la cloche après avoir fait quelques prosternations devant Bouddha. Mes porteurs chinois et moi nous jouons avec mon guide au jeu de fortune dans le temple même, après la cérémonie, pour connaître notre destinée: nous frappons, pour nous amuser, sur tous les timbres placés sur les autels afin de leur faire rendre encore leur son cristallin. Tout cela n'était guère respectueux pour le dieu, mais les bonzes riaient et semblaient trouver notre conduite toute naturelle. Le temple et les logements du monastère, véritables taudis, sont dans un état de saleté sordide, tout y est vermoulu et couvert de poussière, le jardin seul est bien entretenu; il m'était permis de contempler le point de vue magnifique des gorges de Nanto formées par le Yan-tse. Ce paysage grandiose semble vous attirer (pl. XIV, p. 153) et j'étais heureux de savoir par mon guide que nous allions bientôt descendre dans ces lieux qui me rappelaient les scènes du Colorado aux États-Unis. Si la montée de Chin-Can-Shan est intéressante, la descente qu'il faut opérer dans les rochers afin de gagner Nanto, petit village placé au fond des gorges sur le bord même du Yang-tse, devient incomparable. A tous les moments de nouvelles vues superbes, des cascades, des rochers colossaux frappent vos regards. L'un d'eux,

le plus étonnant, qu'on nomme l'Aiguille du Ciel, a près de 450 mètres de hauteur. On voit rarement des paysages aussi tourmentés, plus déchirés de tous côtés, mais ils restent cependant riants et agréables à cause de la verdure luxuriante que l'on voit partout. Nanto est rempli de jardins où poussent les orangers, toutes sortes de fruits et de légumes, c'est un véritable bocage arrosé par le fleuve où quelques cours d'eau délicieux viennent se jeter. De l'autre côté du Yang-tse, sur la rive opposée, la vue est arrêtée par une longue chaîne de murailles calcaires toutes blanches de plus de 900 mètres de hauteur, dont les parois sont couvertes de plantes grimpantes et de mousses. Nous pouvons longer les bords du fleuve et nous promener jusqu'aux premiers rapides. Le courant est tellement fort en cette saison de hautes eaux, qu'on ne saurait songer à le remonter en barque même avec de nombreux rameurs. Quelques bateaux de pêche seuls, les jours où le vent favorable peut gonfler leurs voiles, arrivent à se faire remorquer sur les bords par une dizaine d'hommes.

Nous rentrons à Nanto, au coucher du soleil, dans l'unique auberge où je m'installe pour prendre mon repas en plein air, en vue des hautes murailles.

L'auberge, comme partout, est ouverte à tout le monde, c'est le rendez-vous des paysans qui reviennent de leurs affaires, les enfants de Nanto étant oisifs, y séjournent tout le jour, n'ayant comme distraction, que la vue des nouveaux et rares arrivants. J'étais donc pour le moment la *great attraction* du village; je devais en prendre mon parti. Si les Chinois sont curieux, ce sont aussi de grands enfants car il faut peu de chose pour les amuser. Le patron de l'auberge m'avait préparé pour mon dîner un poulet chinois, dur comme un poulet de théâtre; dans l'espoir d'arriver à le découper, je repasse mes deux couteaux, objets dont l'usage est ignoré en ce village lointain. Cette action fait rire les nombreux spectateurs qui me regardaient, mais lorsque je fais mine de couper la tête d'un des petits enfants qui était voisin de mon assiette avec une de mes armes, mon succès fut complet. On veut se servir de ma fourchette. Je prends alors aux Chinois leurs petits bâtons et leur demande une leçon pour manger le riz. Nos maladresses réciproques excitent la bonne humeur générale. Il faut leur donner à goûter de mon vin que je verse pour eux dans une soucoupe, chacun veut en boire une gorgée et passe le reste à son voisin afin que tous puissent connaître le goût de cette liqueur inconnue. Quelques paysannes, marchant péniblement avec leurs pieds estropiés, apparaissent auprès de ma table, mais comme je fais le geste de boire à leur santé, elles se sauvent aussitôt, ne comprenant pas mon aimable intention.

On étouffe un peu au milieu de tout ce monde nu jusqu'à la ceinture, agré-

menté par une quantité d'enfants dont la familiarité commence à devenir gênante. La lune apparaissant au-dessus des hautes murailles blanches, vint faire une heureuse diversion à la curiosité générale; elle brille d'une façon si belle au milieu des nuages qu'on me laisse achever mon repas. La plupart des Chinois se mettent à contempler ce nouveau spectacle tout en fumant leur pipe, bientôt je puis rentrer sous une sorte de hangar, dont toutes les boiseries sont vermoulues et qui n'a d'autre plancher que la terre humide qui ne séchera jamais sans doute. C'est la plus belle chambre de l'auberge, il faut y dormir.

Pour retourner à Ichang, mon guide s'entend dès la matinée avec des bateliers afin de descendre les rapides; j'ai six rameurs, dont trois sont aussi nus qu'Adam avant son péché. Ils rament debout à l'avant du bateau qui, en cet endroit, est ponté. Un homme nu également est à la pointe de l'avant et deux autres, à l'arrière, prennent soin du gouvernail. La petite cabine qui sert aux voyageurs, placée au milieu de la barque, est recouverte d'une toiture faite de planches. Le Yang-tse, quoique resserré dans les murailles calcaires, est encore fort large; cependant la force du courant est extrême et de gros tourbillons sont fréquemment formés. La barque les passe en tournant quelquefois avec eux. L'énergie des rameurs s'accroît, ils se mettent à pousser des cris bien rythmés pour que leurs mouvements soient réguliers, le mauvais endroit est passé! Ces rameurs ressemblent à de vrais sauvages et deviennent superbes dans ces instants qui ne laissent pas que de leur donner une certaine émotion car il y a de fréquents malheurs sur les rapides du Yang-tse.

Pendant cette navigation quelquefois vertigineuse, la vue des murailles qui vous entoure est extraordinaire; de nombreuses cascades tombent de toutes les hauteurs dans le fleuve au milieu du feuillage. Avec ce climat humide et chaud, tout pousse dans les moindres interstices des rochers qui sont souvent entièrement cachés sous les mousses et leur aspect n'en est que plus exceptionnel. Les détours sont nombreux sur le parcours, ils vous laissent ainsi la surprise toujours nouvelle d'une scène plus belle, plus sauvage que celle que l'on vient de passer.

Nous arrivons en peu de temps à Ichang, où je retrouve le Père Gestel qui m'accable de questions sur mon excursion, tout en ayant soin de me faire donner un agréable déjeuner. Il me conduit ensuite, encore en barque, de l'autre côté du fleuve, afin de visiter avec lui un curieux village que l'on a surnommé la Ville des Loutres. Il y en a en effet presque autant que d'habitants, nous en avons compté plus d'une cinquantaine attachées à l'aide d'une petite chaînette à un long bambou

planté sur les bords de l'eau. Elles nageaient ou se prélassaient à l'envi dans le sable humide et les roseaux. Les pêcheurs de cette petite localité pêchent à l'épervier avec l'aide de cet intelligent animal. Le fond du fleuve est couvert de rochers que l'épervier, dont les mailles pourvues de légères tiges de plomb, ne pourraient recouvrir complètement. Le poisson s'échapperait par les intervalles, sous les pierres, mais les loutres sont là qui font sentinelle. Elles prendraient le poisson qui tenterait de fuir, et qui, effrayé à la vue de son ennemi, se trouve obligé de rentrer dans la partie centrale de l'épervier. Le pêcheur n'a plus qu'à remonter son filet pour avoir sa récolte complète de poissons, les loutres en ont une petite part comme récompense.

Les environs d'Ichang abondent en curiosités, cette fois je me dirige d'un autre côté, dans les montagnes de How-tsan-haï, qui ont près de 900 mètres d'altitude. Toutes formées de roches poudingues, elles ont un tout autre caractère que celles que j'admirais à Nanto, leur silhouette arrondie et molle leur donne un aspect boursouflé absolument unique. Ces rochers forment souvent des mamelons presque verticaux de plus de 300 mètres de hauteur : quand on en approche il semble que jamais il ne sera possible d'en faire l'ascension. Les Chinois, il y a plusieurs siècles, ont su tailler patiemment des marches le long des parois de ces rochers fantastiques et sauf dans quelques endroits, les coolies peuvent vous monter en chaise. Les paysages en Chine ont une grandeur inusitée, tout y semble colossal ; ils ont en ces lieux des aspects imprévus.

Arrivés à la nuit de l'autre côté de How-tsan-haï, nous ne pouvons songer à gagner une auberge éloignée et nous passons la nuit dans une grange dont le propriétaire veut bien nous ouvrir les portes. Ce lieu de la montagne était superbe autant qu'on pouvait le souhaiter, malheureusement l'abri qu'on nous offrait était d'une saleté sans égale. Les Chinois, malpropres dans leurs habitudes, sont encore moins dégoûtés pour leur nourriture. Le Père Cestel me disait qu'il avait remarqué souvent que des chiens ou des chats, morts dans les rues d'Ichang, étaient ramassés par des Chinois qui en faisaient leur régal. Une vache que les Pères possédaient, étant morte de maladie, avait été recueillie par les domestiques de la mission. Ils avaient découpé le cadavre en menus morceaux et, au bout de quelques jours, malgré l'état de putréfaction de la viande, ils ont fini par tout dévorer. Je ne pouvais croire à ces histoires, mais, après ce que j'ai vu par moi-même, je dois y ajouter foi. Dans notre abri plus que primitif, mon guide me donne pour dîner quelques œufs durs ; l'un d'eux a une odeur affreuse d'œuf putréfié, je le jette aussitôt, pensant que les cochons qui se trouvaient près de moi pourraient le manger. Ils n'ont pas eu

le temps d'en approcher, mon hôte s'est précipité sur l'objet et l'a dévoré avec plaisir en moins d'un instant.

Nous dormons tous en ces lieux désagréables ; enveloppé dans mes couvertures je m'installe de mon mieux contre un grand cercueil de bois de cèdre qui était là depuis longtemps à attendre celui de la famille du fermier qui voudrait bien mourir le premier. Dès le lendemain nous allions à l'auberge que nous n'avions pu atteindre la veille à cause de la nuit. Celle-ci, fort propre, il faut le reconnaître, était située au pied des montagnes de Pien-haï-tsé, au bord d'une jolie petite rivière. Ces lieux sont charmants, j'aurais voulu y séjourner plusieurs jours afin de faire d'agréables excursions aux environs. Tout en contemplant le paysage, à l'ombre de beaux arbres, je me voyais suivi par une longue file de petits gamins ayant la tête entièrement rasée, sauf les places réservées pour leur petite queue ou les touffes de cheveux ménagées au-dessus du front. Je faisais de mon mieux pour les avoir près de moi, car rien n'est plus gentil qu'un bébé chinois ainsi coiffé et vêtu d'un costume de toile souvent fort léger. Ils sont adorés par leurs braves parents ; maintes fois, en passant dans les rues des villages ou par les faubourgs des villes, j'ai été témoin de scènes touchantes témoignant l'amour qu'ils ont pour leurs enfants. Vieux et vieilles les bercent en jouant avec eux sur le seuil de leur porte, en attendant le retour du père et de la mère occupés dans les rizières. La grand'-mère brode pour lui de jolis habits, tandis qu'il est caressé par le grand-papa qui cherche à lui donner de riantes pensées. Après de soins semblables et de telles tendresses paternelles, il ne faut pas s'étonner si le culte des ancêtres s'est élevé en Chine à l'égal d'une véritable religion. Le retour se fait par les mêmes degrés de pierre de How-tsan-haï pour gagner une autre étape, celle du monastère de Lung-wang-tung, dont les bâtiments sont construits sous une grotte colossale au fond d'une gorge sauvage. Les sanctuaires bouddhiques, cachés par un épais rideau de cèdres apparaissent tout d'un coup à vos regards (voy. pl. XV, p. 161), un escalier monumental à demi ruiné vous y conduit, et du haut des rochers trois chutes d'eau légères, formées en cette saison de gouttelettes brillantes et de voiles de vapeur, se perdent dans la verdure. Une source d'eau vive est au fond de la grotte, située dans sa partie la plus obscure, derrière les pagodes. Tout est mystérieux, charmant dans ces lieux sacrés ; bien reçu par les bonzes, j'étais heureux de trouver cette fois un abri confortable. Les bâtiments du monastère actuel sont relativement modernes, mais la fondation de Lung-wang-tung est ancienne s'il faut en croire les lettres gravées sur une grande plaque de marbre placée à l'entrée de la

première enceinte, sur laquelle j'espérais trouver l'histoire de son origine. Je la fis copier par mon guide et les Pères Franciscains me la traduisirent à mon retour. Nous eûmes lieu de nous étonner ensuite de la naïveté de cette longue inscription gravée qui mentionnait en deux lignes, et tout à la fin, la chose la plus importante : ce monastère a été fondé sous le règne de Hong-oû, le premier empereur de la dynastie des Ming, année huitième (c'est-à-dire entre les années 1368-1399), tandis qu'elle s'étendait tout d'abord en descriptions invraisemblables sur ce lieu sacré.

On y lisait, entre autres, que les rochers de Lung-wang-tung ressemblent à des lions, des tigres ou des éléphants qui vous menacent. La partie supérieure de la grotte ressemble au cerveau d'un homme et les sources souterraines sont pareilles à deux yeux. Dans les murailles, cachées sous les mousses, d'autres sources plus petites ressemblent alors à deux oreilles et à un nez; plus loin, dans les gorges resserrées, un petit marécage sera la bouche béante du géant de la montagne qui montre ses dents, etc. L'inscription gravée fournirait plusieurs pages d'explications du même genre.

Ce monastère antique bien peu connu des voyageurs, ainsi que les monts de How-tsan-haï aux mille degrés, sont restés avec mon excursion aux rapides du Yang-tse parmi les plus belles choses qu'il me fut permis de voir en Chine. Quelques jours plus tard, j'étais rentré à Shang-haï pour m'embarquer sur le navire le *Yuen-Sang*, afin de gagner Péking.



CHAPITRE XI

MER JAUNE ET CHIFU. — ARRIVÉE À TAKU. — CHEMIN DE FER. — LES CANARDS. — TIENT-SIN. NAVIGATION SUR LE PEÏ-HO. — TUNG-CHOW. — CHAUSSÉE DE GRANIT. — ENTRÉE À PÉKING. — RÉSIDENCE D'ÉTÉ DANS UNE PAGODE. — PALAIS D'ÉTÉ. — RESTAURANTS ET THÉÂTRES. — TOUR. MONASTÈRES ET TEMPLES. — ÉCURIE DES ÉLÉPHANTS. — OBSERVATOIRE DE PÉKING. — NAN-KOW. — HYPOCAUSTE CHINOIS. — PORTE DE CHU-YANG-KUAN. — PATALING ET LES GRANDES MURAILLES. — CULTURE DES KAKIS. — TOMBEAUX DES MING. — RETOUR À SHANG-HAÏ. — NING-PO. — MONASTÈRE DE TIENDON.

La distance de Shang-haï à Tient-sin est de 630 milles : nous voguons tout d'abord sur la mer Jaune.

On fait une courte escale à Chi-fu, situé à l'entrée du golfe de Pet-chi-li, pour déposer des marchandises. La petite baie de Yen-taï et Chi-fu est jolie avec ses montagnes gazonnées, aussi les Européens viennent-ils dans la belle saison s'installer sur les rivages pour prendre des bains de mer et se reposer des fatigues de Shang-haï. Nous arrivons bientôt au fond du golfe, près de l'embouchure du Peï-ho.

Le Peï-ho ou rivière Blanche traverse des terres d'alluvion, son lit forme mille détours. Vue de la mer, son entrée est difficile à reconnaître, tant le sol du rivage est bas et uniforme ; tout semble se confondre avec les eaux. Notre navire met à l'ancre sur les bords de la curieuse localité de Taku et nous prenons tout auprès le chemin de fer à la station de Tongku pour gagner Tient-sin. C'est le seul qui existe aujourd'hui dans tout l'empire, ses gares sont presque des cabanes, ses wagons minuscules sont installés dans le même genre que ceux des États-Unis.

Sur notre parcours tout est inondé et souvent dans les champs on remarque les ravages produits par les hautes eaux. Elles ont détruit des cabanes ou mis à découvert de nombreux cercueils en emportant les tumulus qui les recouvraient. La campagne doit être d'ailleurs en tout temps triste et monotone, il n'y a pas un

arbre. Les maisons des villages sont construites en boue mélangée de brins de paille ainsi que les toitures, sous lesquelles on a posé auparavant un lit de roseaux. Ces véritables cahutes de sauvages ont un aspect affreusement misérable : à petite distance, comme elles se confondent avec les terrains d'alluvion de couleur ocre jaune, elles paraissent être seulement de simples talus.

De temps à autre j'en vis sortir des troupeaux de canards qui barbotent dans les champs, ou accourent vers leur gardien, pauvre coolie qui leur jette à pleines mains des petits poissons. Engraissés soigneusement ainsi, les canards sont vendus à Tient-sin où il s'en fait un véritable commerce. La Chine fait une consommation énorme de ces oiseaux; on en voit partout, jusque dans les moindres villages. Dans le petit pays de Pak-ap, près de Canton, entre autres, il existe plusieurs établissements importants où les œufs de canards sont couvés artificiellement et produisent des milliers d'élèves.

Les Chinois mangent surtout ces oiseaux quand ils sont salés ou fumés ; ils sont aussi très friands de leurs œufs.

La ville de Tient-sin s'étend le long du Peï-ho d'une façon considérable ; elle est bâtie misérablement et ne possède presque aucun monument remarquable mais fort industrieuse, elle est pleine d'activité.

Il m'était impossible de me rendre à Péking par terre à cause des inondations, aussi, une fois mon passeport en règle, je dus louer une barque et m'assurer en même temps d'un guide capable de me faire la cuisine pendant les quelques jours de voyage que je devais faire sur le Peï-ho avant de gagner la capitale.

Les rives du Peï-ho sont monotones, et dans la ville de Tient-sin le courant de la rivière qui, en cet endroit, a 60 mètres de largeur environ, est fort violent. Mes hommes, armés de longs crocs, le remontent péniblement en s'accrochant tour à tour à toutes les jonques qui forment une épaisse et interminable bordure des deux côtés du rivage où elles sont amarrées. Nous quittons enfin la ville, le pilote fait hisser la petite voile quand le vent est favorable et les hommes sortent de la barque pour la remorquer. Ces pauvres gens ne se servent que rarement de leurs rames ; gênés bientôt dans leur vêtement de toile et dans leurs souliers, ils les ôtent le plus souvent, se mettant complètement nus, puis ils roulent leur longue queue de cheveux noirs autour de leur tête pour être plus dispos. Tous font de même sur les bords de l'eau ; on les voit, attelés à de longues cordes, formant souvent des rubans de dix à douze individus chantant en mesure pour s'aider dans leur manœuvre, et remonter les barques de commerce, ou celles, plus nombreuses encore, chargées de riz destiné à la grande capitale. Dans

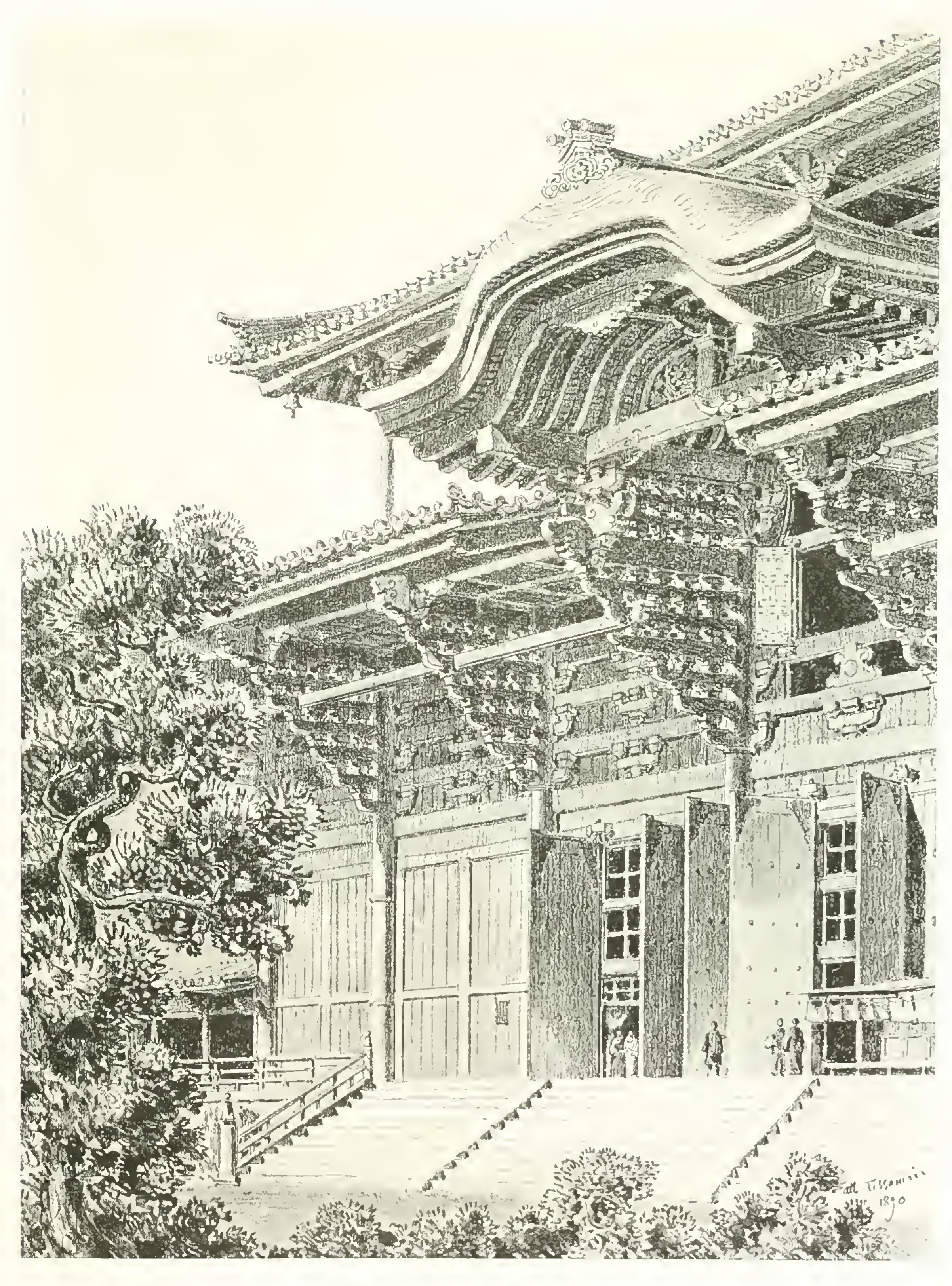


Planche XVIII. — Temple du Daibutsu (Bouddha colossal) à Nara, province de Yamato (Japon).
(D'après nature, voy. p. 230.)

les saules, le long des berges, les cigales chantent aussi à leur manière vous donnant un concert assourdissant. Je marchais quelquefois auprès de mes remorqueurs pour passer le temps et nous traversions des champs ou quelque petit village; mais il fallait bientôt revenir à bord, arrêtés que nous étions par les hautes eaux. Les seules précautions prises par les Chinois contre leur envahissement, consistent dans la pose de grandes branches de saules maintenues aux berges par de légers piquets. Elles luttent quelque temps contre la violence du courant, mais ne tardent pas à être enlevées. Des éboulements partiels de terres d'alluvion ont lieu de tous côtés, détruisant des champs entiers et emportant aussi quelquefois des maisons.

Le matin du quatrième jour de notre navigation, la distance de 70 milles qui nous sépare de Tient-sin étant parcourue, nous arrivons à Tung-chow, la ville où l'on débarque pour gagner Péking. Mon guide me loue tout aussitôt une petite voiture pour faire porter nos bagages, et nous marchons au travers la ville. Il est difficile de s'imaginer l'état des voies publiques de Tung-chow. Usées par les pluies, elles forment de véritables chemins creux où passe difficilement le moindre chariot et ils sont quelquefois si profonds que les maisons ou les boutiques qui les bordent semblent suspendues au-dessus de véritables précipices. On y pénètre alors en gravissant de mauvaises marches de bois, presque des échelles. Souvent aussi la voie publique est interrompue par une grande mare d'eau croupie et boueuse formée depuis longtemps par les orages et que les voitures passent à gué. Tung-chow est bientôt traversé en son entier, nous trouvons des conducteurs avec leurs ânes sur lesquels nous montons pour continuer le voyage.

Aux portes de la ville commence aussitôt l'ancienne route de pierre, qui a été construite par les premiers rois de la dynastie des Ming.

C'est une voie gigantesque, de six lieues de longueur environ, toute dallée d'énormes blocs de granit, reliés entre eux par d'épaisses ferrures en forme de queue d'aronde. Ce travail exceptionnel témoigne de la puissance des moyens d'action mis en usage par les ingénieurs chinois qui vivaient il y a cinq siècles.

Les dalles colossales, que le temps n'a pu déplacer, sont usées par un long usage ou effondrées souvent par les pluies; les ferrures qui les maintenaient ont été volées ou brisées, elles sont enfin dans un état de ruine complète. Cette admirable chaussée de granit, devenue une voie presque impraticable pour le transport de lourds matériaux, n'en est pas moins restée la principale route qui mène de la rivière Peï-ho à Péking et le mouvement des voyageurs y est extraordinaire. Les

nombreux chariots à roues épaisses, la foule des voyageurs montés sur des ânes, les coolies presque nus porteurs de lourds bagages, les brouettes énormes poussées par eux au milieu de nuages épais de poussière, ont un aspect d'un autre temps. Il semble que sur cette route on soit transporté aux époques lointaines du moyen âge lorsqu'on voit, cachées derrière d'épais rideaux, les femmes riches voyageant dans leur palanquin, entourées de nombreux serviteurs leur faisant escorte, et passant rapidement devant les nombreux cabarets où les piétons fatigués se reposent en buvant leur thé.

A peine sortis des murs de Tung-chow, nous passons sur le superbe pont de marbre, connu sous le nom de Palikao, dont les balustrades sculptées ont été en partie ruinées en 1860, lors du passage de l'armée française, conduite par le général de Montauban ; souvent, sur le parcours de la route, la vue est arrêtée par des ruines d'anciens tombeaux de mandarins célèbres. Nos petits ânes nous mènent assez vivement, ils choisissent les endroits les moins ruinés de la voie, évitant les trous avec habileté ; nous approchons de Péking dont l'origine première date de plus de mille ans avant Jésus-Christ. Les faubourgs immenses sont traversés, ainsi qu'un dernier pont de marbre. Voici la première enceinte et la porte Chi-hua-men surmontée de sa pagode couverte de tuiles jaunes et vertes, superbe d'allure par ses proportions colossales. Une foule incroyable garnit tous ces curieux abords, il est souvent difficile de s'y frayer un passage. La porte de Chi-hua-men franchie, la route devient plus large encore mais elle n'est plus dallée de granit, elle est formée par un simple talus de terre mêlée à des détritus amoncelés depuis des siècles. Ce ne sont partout que des ornières atroces et des trous dangereux remplis de boue ou d'une poussière puante à défier toute description. Des deux côtés de la route sont des cloaques épouvantables, pleins d'une eau croupie hideuse où se prélassent de nombreux cochons et où les Chinois s'arrêtent et s'accroupissent pour y faire ce qu'ils veulent sans aucune pudeur. Viennent ensuite les chaussées de terre qui servent aux piétons et que bordent les magasins et les maisons de bois d'un seul étage, misérables d'aspect malgré les sculptures souvent remarquables dont elles sont ornées. Sans les nombreux habitants qu'elles renferment on les prendrait pour des ruines.

Nous suivons cette route pendant plus d'une heure, traversant encore deux enceintes et des portes monumentales ; partout le spectacle est étonnant et véritablement grandiose, mais l'imagination reste confondue à la vue de cet immense et incroyable délabrement de toutes choses dans une pareille ville, la capitale du Fils du Ciel.

J'arrive enfin dans le quartier réservé aux légations, aux consulats européens et à l'hôtel où les voyageurs peuvent descendre.

J'eus bientôt le bonheur de trouver à Péking des personnes aimables : le ministre plénipotentiaire, M. Lemaire et sa charmante femme voulurent bien me recevoir dans leur belle installation ; M. Frandin, secrétaire du ministre et le docteur du consulat, M. Mirabel, m'aidaient de leurs conseils. Ce dernier m'invite à sa campagne qu'il a louée aux environs de Péking, et qui ne ressemble guère à celles de nos pays : elle a de plus une grande originalité. Les quelques Européens résidents à Péking, désireux d'épargner à leur famille les chaleurs torrides et les poussières malsaines de la capitale, s'entendent avec un bonze des environs qui consent à leur louer le sanctuaire voué à Bouddha et ses dépendances, pavillons et jardins dont ils ont la garde. Le docteur était ainsi campé dans l'un de ces séjours sacrés ; l'installation était primitive sans doute, mais sa jeune femme et son enfant paraissaient y vivre dans une douce tranquillité, parmi les fleurs et les ombrages d'arbres séculaires, sous la protection de Bouddha.

Le palais d'Été impérial n'était pas fort éloigné du séjour du docteur et, grâce à lui, malgré les ordres sévères qui en défendent l'accès, nous pûmes le visiter en compagnie de M. Frandin.

L'empereur fait restaurer à grands frais, depuis dix ans environ, les pavillons, les terrasses et les ponts de marbre construits sur un lac magnifique. Les anciens jardins avec leurs agréments curieux de rocailles et de fontaines composés à l'instar des grottes de Versailles par les missionnaires jésuites lorsqu'ils étaient en faveur auprès de l'empereur Kien-lung (1736-1796) sont à peu près remis en état.

Les arbres séculaires qui ornaient les parcs et jardins ont presque tous disparu malheureusement ; ils ont été coupés après la guerre, de sorte que ce séjour d'été vraiment digne d'un grand roi ne pourra de longtemps présenter l'aspect superbe qu'il avait autrefois. Relevé cependant de ses cendres, le gouvernement impérial et les mandarins chinois finiront par nier les anciens désastres et feront croire au peuple que le palais d'Été n'a jamais été brûlé par les Européens.

La ville de Péking est d'autant plus intéressante à visiter pour un voyageur qu'elle ne ressemble en rien aux autres grandes villes de Chine comme Canton ou Nankin. Moins industrieuse que ces dernières, ses aspects ne sont pas moins pittoresques et la promenade que l'on peut faire sur la plate-forme supérieure de ses hautes murailles vous en donne un aperçu général fort curieux. La population est plus variée également que dans d'autres villes par suite de la présence de nombreux Tartares, qui ont dans la ville un quartier séparé. Leurs

femmes sont grandes et souvent bien faites et leurs pieds ne sont point torturés comme ceux des Chinoises. Les habitants de Péking semblent fort amateurs de distractions diverses. Dans le quartier tartare, on visite entre autres un élégant établissement semblable en quelque sorte à nos restaurants d'été des Champs-Élysées, dans les nombreux pavillons duquel les Chinois viennent faire la fête avec leurs amis et manger une foule de plats recherchés, pareils à ceux que j'essayais de manger à Canton. Chaque société s'installe dans de petits salons séparés au milieu de jardins et de parterres de fleurs pour y passer souvent de longues heures. Les nombreux théâtres sont aussi très fréquentés, plus encore peut-être que dans les autres grandes villes. J'entrai dans l'un d'eux. Plus de sept cents personnes des deux sexes, attablés et buvant du thé aussi bien dans les grandes galeries du premier étage que dans le parterre d'une grande salle construite en bois, semblaient prendre un plaisir extrême aux grimaces et aux chants criards des acteurs. Les comédies ou les drames sont interminables et semblent avoir le même intérêt que ceux qu'on a pu voir durant l'exposition de 1889 à Paris, mais le public chinois ne se lasse point, il admire les costumes brillants des artistes et exprime bruyamment le plaisir qu'il éprouve. Parmi les trucs employés, celui qui excite toujours l'émotion des dames et la joie de leurs compagnons est l'apparition d'un dieu quelconque au milieu des flammes produites par la combustion du lycopode. L'effet est prodigieux, car le public par ses cris d'enthousiasme risque d'en faire crouler le vaste hangar qui l'abrite.

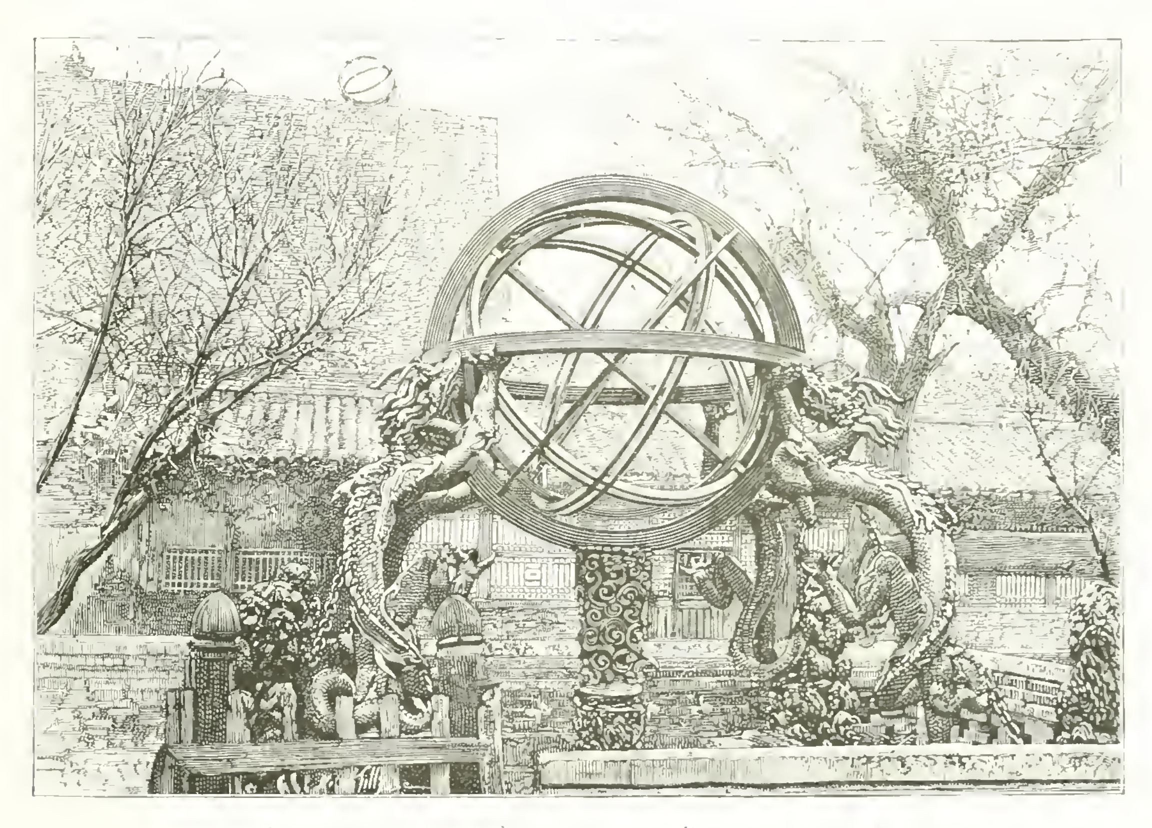
De nombreux temples et d'autres curiosités sont à voir à Péking : le monastère de Po-yun-Kwan, dont l'origine remonte au XIIIe siècle ; la tour Palichuang, de treize étages (60 mètres de hauteur) avec les deux mille clochettes qui ornent ses toitures et ses grandes sculptures en haut-relief (VIe siècle de notre ère) ; les temples de l'Agriculture, de Confucius, celui de Ti-Wang-Miao ou temple des empereurs et des rois, dans les jardins duquel sont placés en nombre considérable des tablettes de marbre élevées à la mémoire des grands hommes de l'histoire de Chine, le pavillon des lettrés enfin, avec son superbe païloo de faïences jaunes et vertes, sont autant de lieux de promenade d'étude, intéressants et variés.

Plusieurs journées se passent ainsi de la façon la plus attrayante ; on oublie les horribles défauts de cette ville immense pour ne plus remarquer que le côté pittoresque de ses rues, de ses places publiques et de ses ponts comme celui des Mendiants, le plus curieux de tous.

C'est le lieu le plus fréquenté ; les badauds regardent les boutiques installées en plein vent tandis que d'autres Chinois de tout âge, promenant leur oiseau

favori pour le distraire en le portant gravement en laisse sur une branche ou dans sa cage, y abondent (voy. p. 198).

L'ancienne écurie impériale des éléphants de Hsün-hsiang-so forme, avec la visite des rues qui y mènent, une excursion agréable. Les vastes bâtiments et les cours de ces écuries étaient autrefois habités par cent éléphants qui servaient dans les grandes solennités. L'empereur actuel renonce à ce luxe coûteux que ses prédécesseurs conservaient : il ne fait plus garder que trois éléphants seulement.



SPHÈRE ARMILLAIRE DE L'OBSERVATOIRE DE PÉKING (XIII[e] SIÈCLE).
(D'après une photographie.)

Ils sont si petits et si maigres que certes ils seraient incapables de porter, comme autrefois ceux de l'empereur Kublaï-Khan, des arbres entiers avec toutes leurs racines et la terre qui les entourait pour être plantés dans ses jardins. Marco Polo (1269-1295) raconte dans ses récits de voyage dans la ville de Cabalut, le Péking d'autrefois, que lorsque le grand khan allait à la chasse, il allait sur « quatre éléphants qui portent une moult belle chambre de bois toute couverte en dedans de drap d'or et de peaux de lion ». Le Fils du Ciel actuel se contente d'un palanquin porté par quatre hommes.

Chaque jour, le plus souvent à âne, j'allais par la ville, me dirigeant d'un côté

différent ; les distances sont grandes à parcourir, aussi mon guide combinait mes pérégrinations. Je visitai l'observatoire placé sur le haut des murs d'enceinte : son origine première est très ancienne. On suppose que ce sont des astronomes persans venus à Péking avec l'empereur mongol Kublaï-Khan qui le créèrent au XIIIe siècle. Marco Polo ne manque pas de le signaler.

Dans les jardins placés au pied de l'observatoire, près des murs d'enceinte, on voit encore la curieuse sphère armillaire (XIIIe siècle) (voy. p. 207) dont les ornements de bronze figurant des dragons sont merveilleusement ciselés ; d'autres instruments magnifiques plus modernes datent du XVIIe siècle. On remarque aussi le grand globe céleste de bronze de 2m,10 de diamètre, qui a été construit en 1674 par le Père Verbiest, qui dirigeait l'observatoire à cette époque, pendant le règne de l'empereur Kang-Hi de la dynastie des Tsing.

La principale excursion qu'on puisse faire, étant à Péking, est celle des grandes murailles et des tombeaux des Ming. Elle demande quelques jours et c'est presque une expédition. Je monte dans un palanquin muni de brancards en avant et en arrière, porté par deux mulets ; son aspect est en tout semblable à la *basterna* des temps antiques ; quant à mon guide il me suit sur un âne.

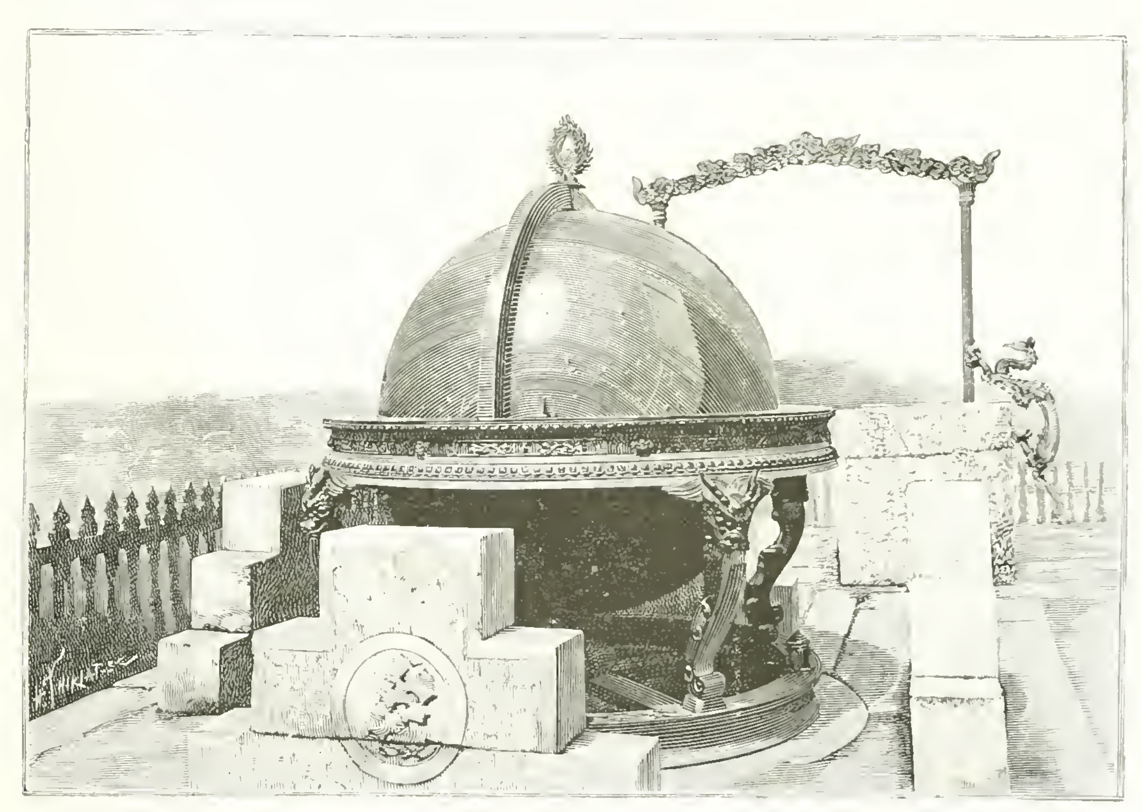
La campagne tout d'abord sablonneuse et triste ne tarde pas à changer, les cultures immenses de sorgho, de millet et de ricin la rendent moins monotone.

La journée entière se passe à voyager parmi des chemins délabrés ; nous traversons quelques villages et plusieurs anciens ponts de marbre à demi ruinés, avant d'arriver dans les régions pittoresques voisines de Nankow, où nous passons la nuit. Cette petite localité, qui possède encore de curieux restes de ses anciennes fortifications, est très fréquentée. Les caravanes importantes y passent journellement, composées de longues files de chameaux chargés de marchandises venant de Mongolie pour se rendre à Péking, ou de mulets venant de Tient-sin, transportant des ballots de thé pour la Sibérie et la Russie. L'auberge où je suis descendu est remplie de voyageurs et sa cour est bondée de marchandises ; avec les chevaux, mulets et chameaux campés sous de vastes portiques, c'est un va-et-vient incomparable. On me donne un appartement composé de deux pièces dont les fenêtres aux fines découpures de bois, garnies de papier en guise de vitres, donnent sur la cour intérieure. Mes chambres sont meublées sommairement, mais je remarquai l'installation curieuse organisée par les Chinois pour remédier au froid rigoureux qu'ils ont à subir en hiver dans ces régions montagneuses.

Ils ont, comme dans l'antiquité, dans chaque chambre un *hypocauste* analogue à ceux dont parle Vitruve (Ve livre). C'est une fournaise chauffant des tuyaux d'eau

courant sous une plate-forme construite en briques et peu élevée au-dessus du sol. La température de la chambre s'élève assez rapidement malgré les fermetures mal établies des portes et des fenêtres, et le voyageur enveloppé dans ses manteaux peut s'endormir sur sa plate-forme chauffée d'une façon à peu près confortable.

Dès le matin, nous laissons Nankow pour continuer la route devenue sauvage et souvent bordée de hauts rochers calcaires. Des murailles considérables, travaux de défense qui précèdent la dernière enceinte frontière, se voient sur toutes leurs



GLOBE CÉLESTE CONSTRUIT PAR LE PÈRE VERBIEST A L'OBSERVATOIRE DE PÉKING (1674).
D'après une photographie.

cimes; elles en suivent les contours tourmentés. Le chemin passe sous une arche monumentale de pierre, le *Chü-yung-kuan*, magnifiquement ornée de sculptures et de bas-reliefs, qui a été élevée en 1345 avant l'avènement de la dynastie des Ming, et qui servait de base à une pagode aujourd'hui détruite. Elle est d'autant plus intéressante qu'une partie de ces ornements, tels que les motifs des clefs de voûte à l'entrée et à la sortie de l'arc monumental, représentant le dieu ailé Garuda et le serpent Naja à sept têtes, rappellent ceux de l'art indien, dont les Chinois avaient sans doute appris les principes, grâce aux voyageurs venus des Indes par les provinces du nord de leur frontière.

Les parois latérales intérieures du monument sont garnies de grandes inscriptions en six langues différentes : sanscrit, thibétain, chinois, mongol, nigur et niuchih, accompagnées de divinités infernales sculptées en haut relief. La voûte est remplie de délicats ornements.

Le paysage toujours varié change bientôt d'aspect, nous entrons dans des gorges aux rochers granitiques, en suivant les bords du torrent le Sha-ho, et nous arrivons ainsi à Pataling, l'une des grandes portes fortifiées des grandes murailles (608 mètres d'altitude).

L'origine de ces grandes murailles ou Wan-li-ch'ang-ch'eng, dont il m'était donné de voir une faible partie, ont été commencées, dit-on, 213 ans avant Jésus-Christ par un empereur de la dynastie des Han qui avait déjà à défendre son empire des invasions des Tartares. Les murailles anciennes, réparées bien des fois, furent complétées au VIIe siècle de notre ère; on en doit aussi une grande partie aux premiers empereurs de la dynastie des Ming. C'est à Hong-où surtout, qui fut d'ailleurs le grand ordonnateur des nombreux travaux que l'on voit en Chine, tels que les gradins taillés à vif dans le roc des montagnes, les chaussées de pierre, les ponts et fortifications; puis à Yung-lô, le troisième des Ming, qui imprima un nouvel essor à tous les travaux déjà accomplis.

Pendant que mon guide Nan-tiu-Ching prépare mon déjeuner dans le haut d'un bastion ruiné, je monte sur le chemin de ronde de 4 mètres de largeur qui domine les murailles, hautes de 10 à 12 mètres environ. Dans cette partie des montagnes elles sont construites tout en granit jusqu'à la hauteur de 8 mètres; un bandeau de peu de saillie arrête ces premières assises, et reçoit ensuite une maçonnerie faite de briques grises, semblables à celles qui se font encore actuellement, dans laquelle sont pratiqués de larges créneaux.

De distance en distance, ce chemin de ronde dallé d'épais carreaux de terre cuite est interrompu par de larges pavillons carrés formant des bastions élevés et crénelés.

Le mur et ses bastions suivent exactement la pente des montagnes, qui est souvent fort rapide; la plate-forme en pente douce du chemin de ronde se change alors en escaliers à marches très élevées, qu'il faut gravir péniblement. D'autres escaliers sont pratiqués dans l'épaisseur des murailles, du côté intérieur, afin qu'il soit possible de descendre du haut de la plate-forme jusqu'au pied de l'enceinte. Je marche pendant plusieurs kilomètres sur ces murs extraordinaires, admirant les vues des montagnes et les silhouettes diverses de l'enceinte crénelée. La muraille a subi quelquefois des écroulements partiels, mais les décombres

sont restés; il est assez facile d'en faire l'escalade pour reprendre sa promenade, qui n'aurait pour ainsi dire jamais de fin. Les murailles ont un développement de 10 000 *li* : 1 440 lieues (un *li* égale 576 mètres). Elles dessinent les frontières de Chine, du côté de la Tartarie et du Thibet, et s'enfoncent aujourd'hui à plus de un kilomètre dans la mer vers le Pe-tchi-li. Elles serpentent les vallons et les cimes des montagnes et se perdent dans les brumes de l'horizon (voy. pl. XVI, p. 169). Quoique cependant on sache que ce travail immense, unique au monde,



Fruits du kaki (Diospyros kaki).
(D'après nature.)

n'ait jamais pu remplir le but auquel les Chinois le destinaient, il n'en produit pas moins une impression profonde.

Nous retournons à la fin du jour à Nankow pour visiter le lendemain les célèbres tombeaux des Ming. On ne traverse plus comme la veille des gorges granitiques, ce sont cette fois des champs et des grands vergers plantés de *kakis* (*Diospyros kaki*) avec le grandiose horizon des montagnes. Le fruit du kaki est un des plus populaires de Chine : on en cultive une grande quantité d'espèces différentes, toutes fort estimées des habitants, parmi lesquelles le *Diospyros ebenum* qui fournit aussi le beau bois d'ébène.

Les fruits, de couleur orangée, sont souvent assez savoureux, mais ceux de quelques espèces ne sont pas mangeables à cause de la quantité de tannin qu'ils renferment et qui les rend très amers (voy. fig. 211).

Une fois l'importante localité fortifiée de Ch'ang-p'ing-chou dépassée, on se trouve bientôt sur le chemin direct des tombeaux des Ming. Rien n'est plus imposant que l'immense vallée entourée de montagnes couvertes de pins qui les renferment tous. Une longue avenue droite, terminée par un païloo de marbre de cinq ouvertures, le plus grand de tout l'empire, et un pont de même matière, vous mène à la première pagode au centre de laquelle se trouve une grande inscription gravée supportée par une tortue colossale, et glorifiant l'empereur Kien-lung.

Quatre colonnes sculptées surmontées de chimères fantastiques accompagnent cette pagode, qui sert d'entrée à la grande avenue, formée des statues plus grandes que nature de mandarins civils et militaires, puis d'éléphants, de licornes, de chameaux, etc., qui semblent faire une haie d'honneur devant les voyageurs qui passent. Leur aspect ne laisse pas que de faire une certaine impression, les animaux eux-mêmes en éprouvent une crainte inexplicable. Pour mieux voir ces sculptures étranges je parcourai toute l'allée à pied, laissant ma chaise attelée de ses deux mulets; l'un d'eux est tellement effrayé à leur vue, qu'il brise par ses efforts tous ses harnais; affolé, il s'enfuit à travers les champs. Mes hommes se mirent à sa poursuite et purent l'atteindre, mais ce pauvre animal tremblait de tous ses membres, il fut impossible de le faire rentrer dans l'avenue. Ma chaise fut portée jusqu'au païloo qui la termine, et le mulet enfin calmé consentit à rentrer dans ses brancards.

Il faut regagner tant bien que mal la grande chaussée de pierre, le chemin du grand mausolée de l'empereur Yung-lò, le troisième des Ming (1403-1425), et nous voici au pied des murailles enduites de stuc rouge, couronnées de tuiles vernissées, jaunes et vertes, les couleurs impériales. Elles forment une enceinte considérable autour du tombeau.

Après une première cour d'honneur dallée, on franchit une enceinte extérieure percée de deux portes monumentales placées sur les côtés d'un riche pavillon d'entrée. On pénètre alors dans un jardin au milieu duquel une grande pagode, construite tout en bois de cèdre, apparaît majestueuse sur son soubassement de marbre. On admire ses balustrades sculptées et de superbes brûle-parfums de bronze. La grande salle intérieure de la pagode est ornée de hautes colonnes de bois de cèdre laquées de rouge, qui supportent la charpente des combles; son

plafond est formé de caissons peints d'arabesques dont les tons harmonieux, verts et bleus, sont rehaussés d'or. Au centre de cette salle, on voit un dais de bois sculpté sous lequel le nom du grand empereur est gravé. Au fond des jardins, à l'extrémité du grand mur d'enceinte, vient enfin une troisième pagode, qui renferme la plaque de marbre noir sur laquelle sont inscrits les principaux faits du règne de Yung-lò. Cette pagode est construite, comme celle du tombeau de Nankin, sur une haute plate-forme de granit : on y monte par un plan incliné pratiqué sous une voûte demeurant ensuite à ciel ouvert.

Les autres mausolées sont conçus dans les mêmes principes que celui de Yung-lò. Placés à une assez grande distance les uns des autres, ils sont enfermés également dans une vaste enceinte de murailles colorées de rouge. Leur ensemble offre beaucoup d'analogie avec ceux du premier des Ming, Hong-oû et de son successeur Kien-Ouën, dont les ruines existent à Nankin ; cependant, grâce à leur meilleur état de conservation, ils ne sont pas moins intéressants et pourraient servir, en quelque sorte, pour faire la restauration complète de ce dernier. La dynastie des Ming se compose de dix-sept empereurs, mais dans cette vallée sainte, treize mausolées seulement existent et, pour les visiter tous, il serait nécessaire de camper au moins une nuit dans l'un d'eux.

Avant de rentrer dans la capitale mon guide me fait visiter encore le temple fameux de Ta-chung-ssee, qui contient la plus grosse cloche de l'empire, coulée dans le bronze le plus pur et célèbre par les inscriptions en relief dont elle est couverte. On y lit tous les préceptes de la religion de Bouddha. La pagode et le monastère du Grand Lama, avec son tombeau de marbre orné de beaux bas-reliefs, ne sont pas très éloignés de la porte An-ting-men, ou porte de la Paix et de la Tranquillité : la vue de la grande ville, entourée de son enceinte crénelée qui borde tout l'horizon, y est extraordinaire (voy. pl. XVII, p. 185).

De retour à Shang-haï pour prendre le bateau des Messageries qui doit me conduire au Japon, j'apprends que j'ai quelques jours encore à rester en Chine. Il m'en reste juste assez pour pouvoir me rendre à Ning-Po. J'avais une lettre pour le commissaire des douanes, M. Rocher et son aimable femme, et je trouvai chez eux une hospitalité toute gracieuse. Monseigneur Reynaud, évêque de Ning-Po, me présenta aux Pères lazaristes de la mission qui voulurent bien me servir de guide dans la ville et me montrer toutes choses sans perte de temps.

M. Rocher eut l'obligeance de me prêter sa barque, pour me faciliter, en compagnie du Père lazariste Lebret, une des plus jolies excursions des environs. Il s'agissait d'une courte navigation sur les canaux pour nous rendre au monastère

de Hoyao-Wang-Tszen ou royaume des Cieux du Sud-Est. La fondation de ce séjour remonte à près de 800 ans. Nous terminons notre journée en nous rendant à celui de Tiendon, plus important encore avec ses terrasses de granit et son étang entouré d'arbres séculaires. Quatre cents bonzes habitent ce séjour qui possède de belles bibliothèques, des ateliers de tailleurs, de vanniers, et des fermes organisées pour l'exploitation des champs de culture.

Cette dernière excursion aux environs du Ning-Po marquait la fin de mes voyages en Chine. Il y a trois siècles, cet empire comptait parmi les plus avancés ; il n'a cessé depuis de tomber graduellement en décadence tandis que l'Europe, conduite par le progrès, devenait plus brillante en toutes choses. La Chine, dont partout on constate l'antique splendeur, où tout est grandiose, laisse dans notre esprit des traces ineffaçables. Le moment n'est peut-être pas éloigné où une révolution, signal d'une renaissance complète, lui donnera une civilisation plus belle encore que celle d'autrefois.



CHAPITRE XII

LA MER INTÉRIEURE. — LE PASSEPORT. — LES JINRIKISHAS. — CASCADE DE NUNO-BIKI-NO-TAKI. — UN BONZE SCULPTEUR. — MIROIRS JAPONAIS. — TOMBEAU DE KYOMORI. — ÉTABLISSEMENT DE BAINS MODERNES. — PÊCHE AUX POISSONS DE MER. — TAKARADZUKA. — LES PETITS LUTTEURS. — ARIMA. — SERVANTES D'AUBERGE. — OSAKA. — BARAQUE AUX MANNEQUINS VÊTUS DE FLEURS. — MURAILLES DU CHATEAU FORT. — ARCHITECTURE JAPONAISE. — TEMPLE DE TENNON-JI. — SUPERSTITIONS LOCALES. — NARA. — LES CERFS SACRÉS. — TEMPLE DU DAI-BUTSU. — ARRIVÉE A TOKIO. — TEMPLES DE NISHI HONGANJI. — CONSTRUCTION DES SANCTUAIRES. — SANJU-SANGENDO. — KIYOMIZU. — L'ALLÉE DES TORII DANS LE PARC DES TEMPLES D'INARI.

Je quitte Shang-haï en montant sur le navire des Messageries maritimes l'*Iraouaddy* ; dès le matin du troisième jour de notre navigation sur la mer Jaune, nous entrons dans la mer intérieure du Japon. A partir de ce moment, on côtoie souvent le rivage, le navire passe ensuite au travers d'un véritable archipel de délicieuses petites îles, de sorte que le voyageur est charmé à la vue du panorama des montagnes couvertes de verdure et des coquets villages qui se baignent dans la mer. Aucun détail ne lui échappe dans ces jolis paysages qui lui donnent déjà un aperçu de toutes les scènes agréables du pays japonais. Après les grands espaces, les grandioses panoramas de la Chine, tout paraît en ces lieux, il est vrai, légèrement amoindri, mais tout en même temps semble si joli, si riant d'aspect, qu'on ne peut se défendre d'un sentiment de plaisir ; on arrive au port de Kobé, heureux déjà de la première impression éprouvée.

Les Européens, dont le nombre actuel est d'environ douze cents, ont élevé au bord de la mer un quartier spécial, à côté de Kobé et de Hiogo, qui ne forment qu'une seule ville. Ils y ont de charmantes villas et les voyageurs y trouvent d'élégants hôtels installés à l'européenne. La première visite de tout touriste est pour son consul, c'est un simple devoir de politesse, mais il a à régler en même temps

une question indispensable. La seule formalité ennuyeuse demandée par le gouvernement japonais à chaque nouvel arrivant désireux de parcourir le pays, est la régularisation de son passeport. Il doit faire tout d'abord le programme exact de ses excursions projetées, afin que chaque province par lesquelles il devra passer soit mentionnée scrupuleusement. A toutes ses étapes, le passeport est visé par la police, quelquefois même plusieurs fois, et s'il ne portait pas le nom de la province où l'on se trouve, il faudrait immédiatement en sortir; le règlement est des plus sévères à cet égard. Ce passeport est d'ailleurs fort aisé à obtenir, mais cela demande plusieurs jours. Pendant ce temps, on a le loisir de visiter Kobé, ainsi que Arima et Osaka, les deux principales curiosités des environs, qui se trouvent dans la zone permise de circulation pour les voyageurs sans papiers.

Le moyen de transport habituel des Japonais, à part les chemins de fer, est dans les villes comme dans les campagnes, le jinrikisha, petite voiture légère à deux roues, presque un fauteuil, muni d'une capote qu'on baisse à volonté. Le jinrikisha possède deux brancards entre lesquels s'attèle un jeune conducteur. Dans les parties montagneuses de la campagne, on a deux hommes pour vous tirer tandis qu'un autre pousse encore par derrière la petite voiture. Ces hommes forment dans chaque ville une corporation souvent très importante. Dans le recueil de statistique japonais, le Fiji-Shimpo, on voit combien ce moyen de locomotion est en faveur dans le pays. Dans la capitale, Tokio, il y avait en 1883 vingt-cinq mille huit cents jinrikishas, ils arrivent actuellement au chiffre de trente-huit mille environ. Il y en a de deux sortes : le jinrikisha à une seule place ou ichi-nin-nori et celui à deux places ou ni-nin-nori. C'est le premier qui semble avoir le plus de succès; étant plus léger, il va plus vite et il est de beaucoup le plus commode à manœuvrer.

Les conducteurs sont jeunes et alertes et semblent être toujours de bonne humeur : vêtus sommairement d'un caleçon de toile blanche et quelquefois d'une petite veste de même étoffe sans manches, ils ont encore des espadrilles de paille de riz à leurs pieds. Ils doivent les remplacer souvent pendant les longues courses dans la campagne, mais le cas est prévu, on peut en trouver partout sur les routes, dans les maisons de thé ou cabarets où il est d'usage de s'arrêter.

Aussitôt mon installation terminée à l'hôtel, je demande un jinrikisha pour me conformer aux habitudes japonaises et mon jeune conducteur me mène en courant au pied des cascades de Nuno-biki-no-taki, lieu de promenade favori des habitants de Kobé. Il me montre, du geste, le chemin étroit dont je dois faire l'ascension à



Planche XIX. — Pagode des temples d'Ichiama près la ville d'Otsu, province de Omi (Japon).
(D'après nature, voy. p. 241.)

pied ; je le vois alors s'installer sur ses brancards et sortir en même temps de sa ceinture un roman japonais quelconque, un *Sita obi* que les conducteurs ne manquent jamais de se procurer afin de faire la lecture pendant les moments que leur client visitera toutes choses suivant son caprice. Les chutes d'eau se trouvent sur le versant de jolies montagnes boisées, et presque à chaque détour des sentiers montueux qui y conduisent, on trouve un coquet pavillon de bois habité par des petites Japonaises accortes et câlines avec les excursionnistes. Elles vous offrent du thé, des bonbons et ne ménagent pas leurs sourires en vous éventant gracieusement. On s'arrête surtout au pavillon placé devant la principale cascade, dont les eaux semblent glisser légèrement le long de la pente rapide des rochers. Installé dans une salle ouverte de tous côtés et construite sur un léger pont dominant les chutes, on est enveloppé parfois par les légères vapeurs qu'elles forment. Ce lieu gagnerait peut-être s'il était moins fréquenté, mais la vue des gentilles servantes qui s'occupent de vous, si gaies et si fraîches dans leur jeunesse, vous empêche de regretter que les cascades ne soient plus dans leur véritable cadre, au milieu des bois sauvages.

En redescendant la montagne, je retrouve mon conducteur qui interrompt aussitôt sa lecture pour me mener dans Kobé et Hiogo, qui n'ont pas moins de 101 230 habitants. Ces villes se ressentent déjà de la présence des nombreux étrangers qui demeurent auprès d'elles, mais n'offrent pas autant d'originalité que celles de l'intérieur du pays ; elles ont cependant quelques quartiers intéressants. Le temple célèbre qui, dit-on, est le premier qui fut fondé au Japon en l'honneur de Bouddha, ne manque pas de caractère, quoique tous les bâtiments principaux qui le composent ne soient pas anciens. Son jardin, rempli de jolis arbres et dont toutes les avenues sont dallées de pierres de granit à la manière chinoise, est orné de quelques statues de bronze curieuses. Le bonze de ce saint lieu est aussi un sculpteur émérite, il me montre la statue d'un Bouddha colossal nouvellement créé et fondu par ses soins, dont un riche bourgeois de la ville a payé tous les frais. Cette statue, qui n'a pas moins de 5 à 6 mètres de hauteur, sera placée sous les ombrages, auprès des autres œuvres plus anciennes. Les fidèles ne manquent point d'ailleurs à Hiogo : ils encouragent le bonze artiste en lui faisant une quantité d'autres dons pour l'aider dans ses travaux.

C'est ainsi que dans un des pavillons du jardin un nombre incroyable d'anciens miroirs de cuivre étaient empilés, tous offerts par les dames de la ville. Elles préfèrent aujourd'hui les miroirs européens, et, n'en voulant plus d'autres, elles

offrent à Bouddha les anciens qui seront fondus et qui serviront à former de nouvelles œuvres créées par le bonze. Ces miroirs sont souvent remarquables par les gravures ou ciselures en relief dont ils sont ornés ; ils n'en seront pas moins détruits sans pitié ; j'ai pu en sauver deux qui me paraissaient intéressants, en offrant au bonze de lui payer en pièces d'argent le poids qu'ils valaient environ en bronze.

Le tombeau célèbre de l'ancien héros Kiyomori doit être compté parmi les curiosités principales de la ville ; il est fort vénéré des habitants. De 6 à 7 mètres de hauteur et construit tout en granit, il rappelle, par sa forme, les tours chinoises de plusieurs étages. Les assises de pierre qui composent le monument en forment treize.

Kiyomori est resté célèbre par ses nombreux faits d'armes et par les coups hardis tentés toujours avec succès contre les rebelles qui conspiraient contre les empereurs Sirakawa II et Nizeu, son fils. D'une intelligence rare et très ambitieux, il savait garder dans l'empire une prépondérance extraordinaire, tout en combattant pour ses maîtres. Il fut régent pendant la minorité de l'empereur Nizeu et resta longtemps la terreur des révoltés.

La mort le prit enfin en 1181, dans son palais de Foukouvara, bâti sur les bords du Minato-Gawa, sur l'emplacement de la ville actuelle de Kobé[1].

Nous sortons de Hiogo pour aller, aux environs, visiter un nouvel établissement de bains de mer et de bains sulfureux construits à la moderne, presque à l'européenne. On y trouve, outre les piscines séparées pour les messieurs et les dames, des pavillons de repos et d'autres où l'on peut jouer au billard ou prendre du thé, et, dans les jardins, un petit bazar d'objets à la mode du moment.

Une installation ingénieuse était à remarquer, en dehors de la banalité des autres arrangements : son succès auprès des dames japonaises et de leurs enfants semblait considérable. Dans un endroit réservé de la petite rivière artificielle qui fait de nombreux détours parmi les parterres du jardin, un assez vaste bassin dont les parois sont maçonnées de granit a été construit. L'eau de mer y est aisément renouvelée et une quantité de poissons de toutes grosseurs y sont journellement déposés. Les dames viennent y pêcher à la ligne et y font sans peine des pêches miraculeuses. Un bosquet de plantes grimpantes garantit des rayons du soleil et quelques coolies peu vêtus surveillent, auprès du public, les poissons déjà pris ou aident les dames à mettre les appâts nécessaires après leur

1. Léon Metchnikoff, *l'Empire Japonais*, Genève, 1880.

hameçon. Les Japonaises toutes joyeuses emportent leur récolte, après avoir payé au gardien tant la livre de poissons pêchés (voy. p. 214).

Si les bains nouveaux de Hiogo ressemblent déjà un peu à ceux des villes d'eaux d'Europe, il ne faudrait pas croire que les Japonais de la campagne ont changé pour cela leurs anciennes habitudes. Les sentiments de pudeur que les Européens possèdent n'existent pas encore au Japon. Pour rentrer en ville, le jinrikisha suit une jolie route bordée de champs de culture; je remarquai bientôt devant quelques cabanes un homme et une femme complètement nus, prenant



GROUPE DE MANNEQUINS HABILLÉS DE FLEURS A OSAKA (JAPON). (D'après une photographie, voy. p. 227.)

leur bain chacun dans un baquet séparé et se nettoyant en conscience devant les passants, après avoir fait la récolte de patates douces plantées dans leur champ. Cette scène rustique, qui semble étrange pour un Européen, passe en ce pays comme tout à fait naturelle et personne ne songe à faire la moindre observation.

Pour voyager agréablement au Japon, il faut, comme aux Indes ou en Chine, prendre avec soi un homme qui vous servira de guide, de domestique et aussi de cuisinier; cela est indispensable pour tout voyageur qui sort des centres encore peu nombreux où se trouve un chemin de fer. Le gérant de l'hôtel me recommande un jeune Japonais instruit et intelligent, Matsudaira, avec lequel je fis

tout mon voyage. Nous allons tout d'abord visiter la station balnéaire de Takaradzuka. Elle est peu éloignée de Kobé; le chemin de fer vous mène tout auprès, le reste du trajet se fait en jinrikisha. La campagne est riche et pleine de rizières verdoyantes; je rencontre souvent des femmes et des enfants faisant la chasse aux sauterelles vertes; ils les enfilent après une brindille de jonc pour en former de longs chapelets. Lorsque la récolte est suffisante, on fait une décoction de ces sauterelles qui sert de remèdes, dit-on, pour certaines indispositions.

Le long du chemin, de nombreux bœufs passent traînant des voitures de la campagne, tous, aussi bien que les cultivateurs et les coolies, ont leurs pieds chaussés d'espadrilles faites en paille de riz; cet usage est partout répandu.

On aime d'ailleurs à remarquer le soin extrême que les Japonais ont pour leurs animaux, et la douceur avec laquelle ils les traitent.

Les bains de Takaradzuka sont situés au pied de jolies montagnes granitiques très boisées et près d'une rivière qui souvent se change en torrent. L'endroit est charmant et les étrangers de Kobé viennent passer fréquemment plusieurs jours dans le coquet hôtel qui y est installé à la façon européenne. A l'extrémité de la rue du village qui est placé de l'autre côté de la rivière, un petit temple bouddhiste est au milieu du bois. La place sablée qui lui sert de parvis semble être le rendez-vous des enfants du village, car il y en avait un assez grand nombre au moment de ma visite. Ma présence ne gêne pas cette petite jeunesse, qui continue ses exercices joyeux devant moi. Ces enfants de cinq à huit ans tout au plus, nus comme des chérubins, faisaient entre eux la lutte à main plate, et comme public, ils avaient leurs sœurs aussi jeunes qu'eux-mêmes qui les excitaient et jugeaient le combat avec une grande impartialité.

Ces exercices sont populaires au Japon; les lutteurs célèbres sont toujours certains de faire d'amples recettes lorsqu'ils passent dans les villes pour se donner en spectacle et provoquer des combats. Aussi les petits enfants cherchent-ils à imiter ces exercices qu'ils peuvent voir fréquemment. La lutte ne se fait pas comme en Europe, où la victoire est obtenue par l'un des champions lorsqu'il a fait toucher terre aux épaules de son adversaire. Le Japonais doit seulement faire tomber son camarade en employant les ruses permises, de manière à le faire sortir en même temps du cercle restreint dans lequel ils doivent rester tous deux.

Comme j'étais témoin de l'ardeur de ces petits enfants, je dis à mon guide de leur expliquer que je donnerai au vainqueur d'une lutte quelques sous, comme premier prix; à cette annonce, les enfants me regardent étonnés et ils se

consultent entre eux. Deux petits champions s'avancent bientôt gravement pour commencer le jeu. L'émotion est générale, car la lutte est sérieuse cette fois : aussi les petites Japonaises surveillent attentivement, ce sont elles qui seront les juges. Un lutteur est enfin tombé, voilà les cris joyeux et les éclats de rire qui reprennent, le vainqueur de six ans montre fièrement ses sous gagnés à ses camarades.

Les enfants japonais sont presque toujours gentils à souhait, leur physionomie éveillée et maligne est rendue plus originale encore par suite de l'arrangement varié de leur coiffure. Leur tête est rasée complètement, à l'exception d'une seule touffe de cheveux laissée sur le haut de la tête : une autre fois ce sera deux touffes seulement réservées au-dessus des oreilles ; les combinaisons peuvent se modifier de bien des façons, et les parents embellissent ainsi leurs bébés suivant leur goût.

La route bien entretenue qui mène de Takaradzuka à Arima est féconde en beaux points de vue, quelques endroits sont remarquables par les curieux éboulements et les déchirements de roches granitiques. Ces rochers, qui ont subi évidemment l'ancienne action du feu des volcans, ont été calcinés et décomposés en partie, puis soulevés ; le temps et la pluie en ont ensuite effrité la surface et les parties les plus dures ayant résisté, forment des aiguilles ou des pyramides naturelles. Leur couleur jaune soufre ou dorée, grise ou rose, leur donne un aspect semblable aux roches qu'on admire au parc de Yellowstone aux États-Unis. La promenade continue toujours plus jolie jusqu'à Arima.

Les cascades fraîches et les fleurs, les bois de bambous au feuillage léger mêlés aux arbres séculaires, tout semble réuni autour des établissements de bains ferrugineux de cette ravissante petite localité pour rendre heureux les habitants. Arima est aussi une ville des plus industrieuses où se fabriquent tous les paniers tressés si artistement, et les boîtes faites de fines brindilles de bambou qui sont envoyés par milliers en nos pays. Les rues d'Arima sont pleines de magasins tous remplis des merveilles de l'art du vannier japonais. On oublie le temps aisément dans ces bazars, cependant il faut songer au déjeuner et nous entrons à l'hôtel Sugimoto.

Deux Japonaises, je devrais dire deux gentils papillons, l'un vêtu de gris et de rose, l'autre de noir et de bleu, accourent pour me recevoir et me mener dans une salle d'une propreté exquise. Ils m'ont salué à mon arrivée, me font la révérence en m'apportant une omelette et me sourient gracieusement en se sauvant dans la cuisine. Mes petites servantes laissent sous le portique leurs

socques de bois (*géta*) qu'elles ôtent pour entrer pieds nus dans la salle où je suis et qu'elles remettent ensuite pour traverser le jardin. J'entends les légers *flacs-flacs* qu'elles font en courant. Mes papillons reviennent successivement avec un poisson frit, des noix et des fruits. La salle à manger est ouverte partout, je ne vois autour de moi que des fleurs et de jolis ombrages. Comme concert j'ai le chant des oiseaux avec le murmure des eaux de source qui viennent tomber dans un bassin plein de poissons rouges. Dans les parterres, un temple voué à Bouddha, minuscule spécimen d'une grande pagode, est aussi placé d'une façon



Groupe de mannequins habillés de fleurs a Osaka (Japon). (D'après une photographie, voy. p. 227.)

fort propice pour les voyageurs pieux qui voudraient rendre hommage à la divinité avant de prendre leur repas. Rien ne manque enfin dans ce véritable petit eldorado.

La grande ville d'Osaka (361 694 habitants) est sillonnée de nombreux canaux qui lui donnent par endroits l'aspect d'une Venise nouvelle, une Venise japonaise, c'est aussi l'une des villes où se fabriquent le plus tous les bibelots d'exportation pour l'Europe. Dans une rue de plusieurs kilomètres de longueur, qui est toute bordée de petites maisons de bois, autant de magasins aux étalages multicolores, on peut voir tout ce qui se trouve sur nos boulevards en fait d'objets de pacotilles à bon marché. Ce grand bazar est d'autant plus charmant à visiter que la propreté

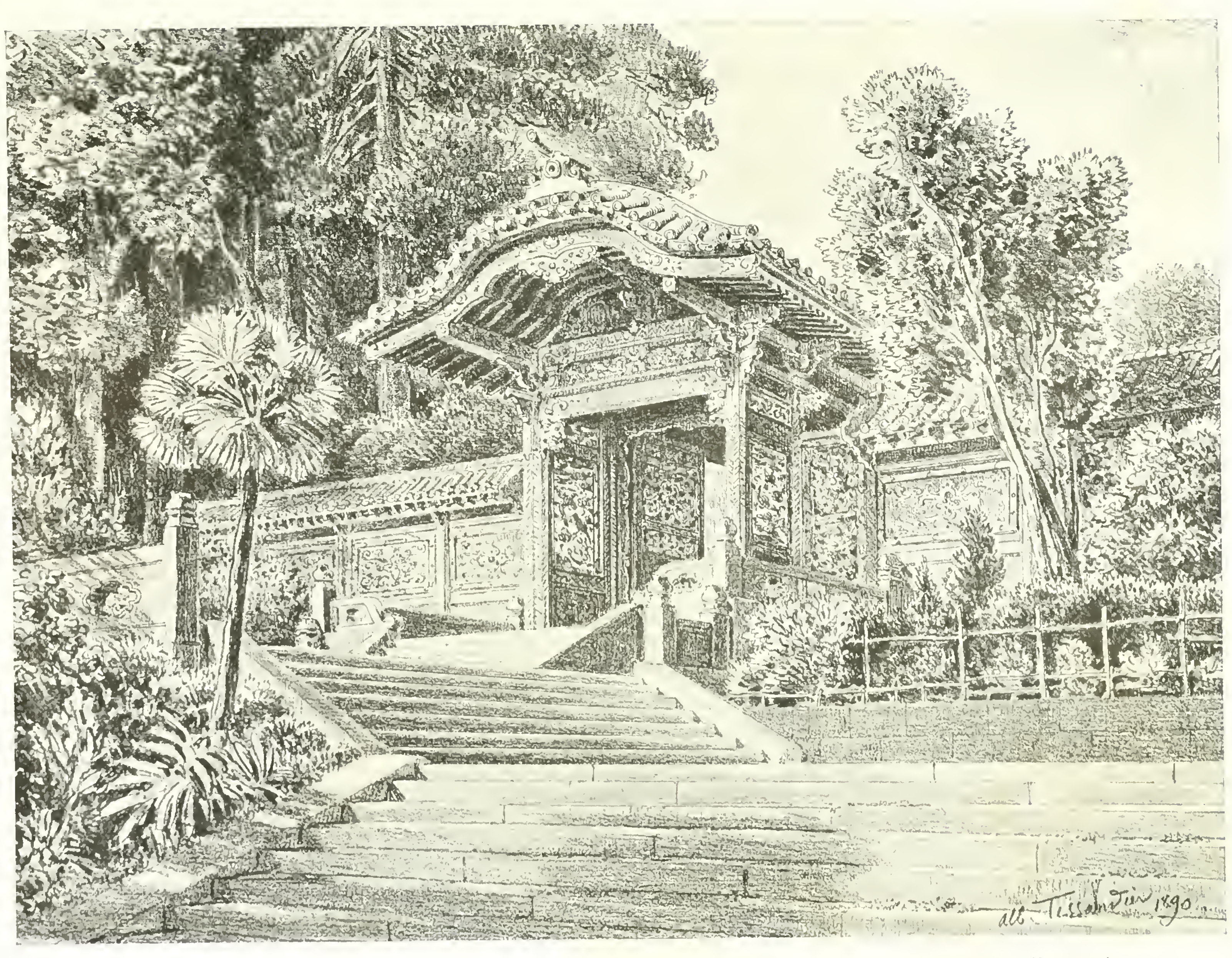


Planche XX. — Porte d'entrée, côté gauche, de la troisième enceinte des sanctuaires de Shiba a Tokio, province de Musashi Japon
D'après nature, voy. p. 259.

y est parfaite ; il offre en cela un contraste remarquable avec les rues sordides de Chine. L'industrie, les affaires ne sont pas seules représentées dans ce quartier populeux, il possède aussi quelques théâtres populaires et d'autres baraques de toutes sortes. J'entrai dans l'une d'elles, c'était celle d'un horticulteur de fantaisie qui avait arrangé sous des tentes légères et des nattes, tout un musée de personnages moulés en terre glaise habillés de fleurs et de mousse.

Disposés par groupes de manière à représenter généralement des scènes de la vie usuelle, leur aspect varie suivant les saisons. Les chrysanthèmes ou les camélias, par leurs brillantes couleurs, se prêtent à l'arrangement et à la beauté des costumes de chacun des mannequins. (Voy. p. 221 et 224.)

Les murailles et les soubassements de l'antique château fort de la ville, cernés par de vastes sauts de loup, excitent l'étonnement par la grandeur inusitée des matériaux employés. Ce sont des constructions cyclopéennes, faites de blocs de granit. J'en ai mesuré quelques-uns qui avaient plus de 10 mètres de longueur sur 5 de hauteur et 1 mètre d'épaisseur. Ces monolithes superbes, formant des assises énormes, soutenaient les plates-formes et chemins de ronde sur lesquels les bâtiments du château étaient élevés. Un incendie a détruit malheureusement presque tout ce qui était ancien, le gouvernement les a remplacés par des casernes et des bâtiments sans aucun caractère, mais l'inspection des murailles et la vue superbe que l'on a du haut des terrasses du château valent à elles seules la visite.

Il serait difficile de prétendre que les Japonais ont une architecture véritablement nationale. Lorsqu'on a visité une partie du pays en parcourant quelques provinces, on ne voit aucun monument qui ait un caractère particulier, sauf dans la province d'Isé, où la religion shintoïste, la religion officielle du pays, a su garder intact l'aspect de ses anciens temples d'origine.

On sait que, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Japonais avaient déjà des relations avec les Chinois. En passant par la terre coréenne, ils envoyaient des ambassades en Chine et en apprenaient les usages par eux-mêmes et surtout par les voyageurs coréens, avec lesquels ils avaient des rapports constants. C'est ainsi que l'art chinois, à ces époques dans toute sa gloire, pénétrait peu à peu au Japon. L'apparition de la religion de Bouddha en ce pays, en l'an 552 après Jésus-Christ, acheva la révolution qui commençait à s'opérer.

L'antique simplicité des temples disparut et de nouveaux s'élevaient en grand nombre. Les prêtres shintoïstes, d'abord en révolte ouverte, finirent par admettre la nouvelle religion qui se mêla à l'ancienne. Les temples construits en bois, avec leurs admirables sculptures, les laques et les peintures qui les décorent, les ponts

de pierre ou de charpente, les chaussées de granit ou les murailles de défense des villes, tout s'exécutait d'après les principes chinois.

La Chine, malheureusement, se laisse depuis des siècles aller à une décadence graduelle qui va en s'augmentant ; le Japon, au contraire, a su garder son énergie intellectuelle.

Quelques monuments, construits depuis plusieurs siècles et qui ont résisté aux révolutions et aux incendies, se trouvent encore au Japon ; ils prouvent l'habileté avec laquelle les anciens Japonais ont su s'inspirer de l'art et du goût des maîtres chinois.

Parmi les nombreux temples d'Osaka, ceux de Tennon-ji paraissent être les plus complets en leur genre. Ils ont eu à subir, comme le château fort, des incendies, et la belle tour de cinq étages qui en fait le principal ornement a dû être entièrement reconstruite, il y a cent ans environ, d'après le modèle ancien.

Sous les saillies des toitures des étages on remarque des nuages curieusement découpés, des têtes d'éléphants sont taillées à l'extrémité des chevrons, mille sculptures délicates sont à remarquer, faisant valoir chacune des pièces de charpente qui autrefois étaient peintes brillamment, d'après les traces visibles encore aujourd'hui. Dans ces temples bouddhistes, les pratiques superstitieuses encouragées par les bonzes existent partout. Au milieu des jardins de Tennon-ji, on voit une belle fontaine sous un élégant pavillon ; c'est une tortue de granit admirablement sculptée qui crache, dans une vasque de marbre, de l'eau venue d'une source voisine. Un bonze reste tout le jour auprès de la fontaine pour recevoir l'obole des nombreux fidèles qui viennent pour boire quelques gouttes de cette eau limpide (l'eau du paradis), qui guérit toutes sortes de maladies. Plus loin on voit un joli sanctuaire tout sculpté, où les mères déposent les jouets et les vêtements de leur enfant mort, afin de lui assurer quelque joie dans l'autre monde. Cette superstition a quelque chose de touchant et on ne peut voir sans émotion ces pauvres Japonaises en larmes priant avec ferveur pour leur bébé. Un bonze agite, après réception de quelques pièces de monnaie, une petite cloche dont la corde est toute cachée par des poupées d'enfants. Les sons qu'elle produira doivent exciter l'attention de la Divinité qui veille et exauce quelquefois les malheureux affligés.

Nous laissons Osaka pour continuer la série de nos excursions ; le chemin de fer n'est point terminé, pour gagner Nara, l'antique séjour des empereurs (de 709 à 784 de notre ère), aussi je reprends avec plaisir le jinrikisha, qui est bien le moyen de transport le plus agréable qu'on puisse avoir par le beau temps.

Nara actuellement n'est plus qu'une ville ordinaire, des anciens palais impé-

riaux il ne reste nulle trace, mais les temples shintoïstes et bouddhistes existent encore. Ils sont placés dans un parc immense dont l'entrée est ornée d'une sorte de porte d'honneur en bois de cèdre. C'est le Torii, construction toujours placée à l'entrée des temples ou au commencement des avenues qui y mènent. L'usage en est des plus anciens, et primitivement, dit-on, le Torii (ou perchoir d'oiseau) mis devant l'entrée du sanctuaire, servait à placer les poules qui devaient être sacrifiées au dieu. Cette coutume a disparu, mais le Torii est resté ; il y en a une quantité innombrable dans tout le Japon.

Sous les ombrages épais formés par les cryptomérias séculaires (Soughi), tout devient sombre et mystérieux. Les grandes avenues qui mènent aux différents temples sont bordées de milliers de lanternes de granit alignées comme une foule faisant la haie sur votre passage ; ce sont autant d'*emas* (ex-voto) élevés par les fidèles.

Sous les vieux arbres et dans les taillis presque aussi épais que ceux des forêts vierges, vivent une quantité de cerfs et de biches qui, toujours respectés par le public, sont si bien apprivoisés qu'ils ne craignent pas de s'approcher de vous pour manger dans vos mains des gâteaux de farine de riz que des marchands, installés dans les avenues, fabriquent pour leur usage (voy. p. 232). Autrefois, celui qui aurait osé tuer un de ces animaux, considérés en ce séjour comme sacrés, était condamné à la peine de mort ; le règlement est aujourd'hui moins rigoureux, une forte amende semble suffisante pour punir le coupable. On marche longtemps dans ces avenues et, gravissant des degrés auprès des lanternes de pierre qui s'accumulent de plus en plus, on arrive enfin auprès des temples. Il y en a plusieurs, tous intéressants ; ils sont relativement assez éloignés les uns des autres : nous parlerons du plus remarquable d'entre eux.

C'est le temple du Daïbutsu ou temple de la statue colossale de Bouddha. L'idole, représentée assise sur une fleur de lotus, est tout entière revêtue de plaques de bronze martelées et soudées ensemble. Le Daïbutsu aurait, m'a-t-on dit, 16 mètres de hauteur.

Statue et temple ont subi tous deux bien des péripéties. En l'an 736 de notre ère, l'empereur Shomu Tenno eut la pensée d'élever en l'honneur de Bouddha un monument considérable, mais il ne voulait pas risquer de déplaire aux anciens dieux du Japon aimés des Shintoïstes, aussi s'adressa-t-il au grand prêtre du temple d'Isé pour connaître sa pensée et avoir sur sa recommandation l'agrément de la déesse du Soleil. Tout fut approuvé, la statue fut commandée et commencée en l'an 743 ; le public était invité aussi à contribuer à son exécution. Au bout de

six années de travaux, la statue est enfin posée dans son sanctuaire. La tête, mal équilibrée, s'écroule en l'an 859; il faut la replacer. En 1180 le temple tout entier est incendié pendant la guerre civile et les feuilles de cuivre qui recouvrent la colossale idole fondirent en grande partie, on put la restaurer cependant. En 1567, dans un deuxième incendie, la tête de Bouddha est encore une fois détruite, mais, avec le produit d'une souscription individuelle, elle est replacée en 1567. Pendant près d'un siècle et demi la statue resta à ciel ouvert, dans des conditions fâcheuses et peu dignes d'un Nurebotoké (dieu mouillé). On l'abrita enfin dans un temple nouveau construit d'après les traditions anciennes. C'est celui qui existe actuellement. La grandeur de ce monument tout en charpente, sa façade dont le principal ornement consiste dans la saillie inusitée des toitures et dans la série de consoles en encorbellement qui les portent, en font une œuvre unique au Japon (voy. pl. XVIII, p. 201).

La décoration intérieure est simple si on la compare avec celle d'autres temples bouddhistes, mais l'immense idole dorée, dont la tête se perd dans les hauteurs du comble soutenu par de magnifiques colonnes de bois de pin, suffit pour rendre ce sanctuaire imposant.

La tête du Daibutsu, refaite en 1567 comme nous l'avons dit, laisse beaucoup à désirer au point de vue du caractère.

Dans le grand pavillon d'entrée de ce temple, à l'exemple de ce qui existe toujours en Chine, deux colossales statues de bois font l'office de dieux gardiens; ce sont de remarquables sculptures qu'il est impossible de ne pas admirer malgré leur étrange et effrayant aspect. Ces dieux protecteurs ou *Ni-os* dateraient de l'an 1095 et sont attribués au sculpteur célèbre Kwai-Kéi.

Le voyage de Nara à Tokio demande plusieurs heures; sur tout le parcours, le paysage ne cesse d'être pittoresque. Nous voici devant les premières maisons de Tokio, ville dont la surface est si considérable qu'il faut courir encore pendant près de deux heures pour gagner l'hôtel situé au centre de la ville.

Tokio est une des villes les plus pieuses du Japon, elle contient plus de mille temples ou sanctuaires de toutes sortes. Je ne pouvais penser les voir tous, mais mon guide m'en fit visiter, pendant plusieurs jours, un grand nombre. Le temple de Nishi Honganzi (bâti en 1591) est le plus vénéré, et dans les vastes bâtiments de son monastère de solennelles réunions du clergé bouddhiste ont lieu annuellement. Tous les bonzes de chaque province s'y donnent rendez-vous, et partout dans les temples de la ville, il n'y a plus que de pieux pèlerinages à cette époque de l'année. On vous montre une série de salles décorées avec un goût

exquis dans ce monastère : les plafonds laqués, aux caissons couverts de peintures représentant des fleurs ou des oiseaux et les panneaux des murs aux gracieuses arabesques sur fond d'or sont autant d'œuvres délicieuses.

Les portiques des façades des sanctuaires, les portes placées à l'entrée de l'enceinte des temples sont remplis de sculptures ; celle qui est réservée à l'empereur lorsqu'il vient à Kioto, est la véritable merveille du genre ; elle dépasse toutes celles de Nishi Honganji, par la richesse de ses ornements.

Les incendies fréquents ont détruit le plus grand nombre des anciens temples ; mais les architectes savent si bien respecter les traditions et exécuter toutes choses sur les règles d'antan, qu'il est souvent difficile d'en remarquer les différences lorsqu'un certain nombre d'années a pu leur donner l'aspect de la vieillesse.

Les temples s'élèvent, grâce à la générosité des fidèles, qui tous apportent la plus grande partie des matériaux nécessaires ou de l'argent indispensable pour leur parfait achèvement. Les pièces de charpente, les riches ornements sculptés, tout est donné par eux. Les Japonaises sacrifient à Bouddha leur belle chevelure noire d'ébène qui, tressée en cordages solides, sert à transporter chaque pièce de charpente au travers des échafaudages de bambous, à la place qu'ils doivent occuper dans les combles du sanctuaire. C'est dans ces conditions que les célèbres temples de Higashi Honganji, voisins de ceux dont je viens de parler et qui, élevés d'abord en 1602, ont été détruits par un incendie il y a plusieurs années, renaissent aujourd'hui de leurs cendres. Ils seront bientôt inaugurés, plus luxueux et plus beaux que jamais.

Beaucoup de ces temples, comme ceux de Kioto, l'une des anciennes capitales du Japon, ne reçoivent aucune peinture, les bois restent même sans vernis. Dans les intérieurs seulement quelques légers filets peints en blanc, ou des dorures, servent à mieux détacher les sculptures délicates ou les moulures des boiseries et des chapiteaux.

Les temples japonais, sauf quelques exceptions, ont beaucoup de rapports entre eux et, sauf l'agrément de leurs détails ou la situation pittoresque où ils sont élevés, ils amèneraient peu à peu la monotonie. Le grand temple Sanju-Sangendo, ou temple des Mille et Un Dieux, peut compter parmi ces exceptions ; son étrangeté dépasse toute croyance.

Le Sanju-Sangendo apparaît tout d'abord comme un vaste hangar de plus de 100 mètres de longueur, sa charpente à l'extérieur comme à l'intérieur étant dépourvue d'ornements. Il a été construit pendant les trois années de règne de l'empereur Go-Shirakawa-Tennô (1156-1159).

Placés sur de hauts gradins de bois, serrés les uns contre les autres, mille dieux, presque de grandeur naturelle, sont rangés en bon ordre ; ils sont tous en bois sculpté et doré ; beaucoup d'entre eux sont de véritables œuvres d'art. Dans le milieu du sanctuaire, Bouddha, assis sur la fleur de lotus, domine ce bataillon sans pareil.

Le temple de Kiyomizu, dont la fondation remonte à l'an 782 de notre ère, célèbre par les nombreux pèlerinages qu'on y fait, est situé à mi-hauteur, sur la montagne Otowa. Le chemin qui y conduit est bordé d'une quantité de petites boutiques amusantes remplies d'objets de piété, de faïences et de jouets.

Les temples shintoïstes de Inari, dieu de l'agriculture, placés dans un parc magnifique, sont aussi fort pittoresques. Leur fondation date de l'an 711 de notre ère, mais ils ont été reconstruits en 1822. Dans les avenues du parc qui mènent à des sanctuaires voués à d'autres divinités, on remarque, non sans étonnement, le nombre incalculable de *Torii* de bois peints de couleur vermillon et noir, autant d'ex-voto offerts par les fidèles pour remercier les dieux d'avoir été guéris de certaines maladies, par l'effet de leur clémence. Très rapprochés les uns des autres et quelquefois placés sur deux rangées, ils forment une véritable galerie dont le développement total a près de 5 kilomètres.

Dans les temples de Kourodani, situés à une autre extrémité de la ville, ce sont des objets d'art qu'il faut admirer, parmi lesquels les bonzes bouddhistes vous montrent des grandes miniatures ou kakemonos, qui représentent la mort glorieuse de Bouddha, ou les scènes de l'existence que mènent les bienheureux dans son paradis.



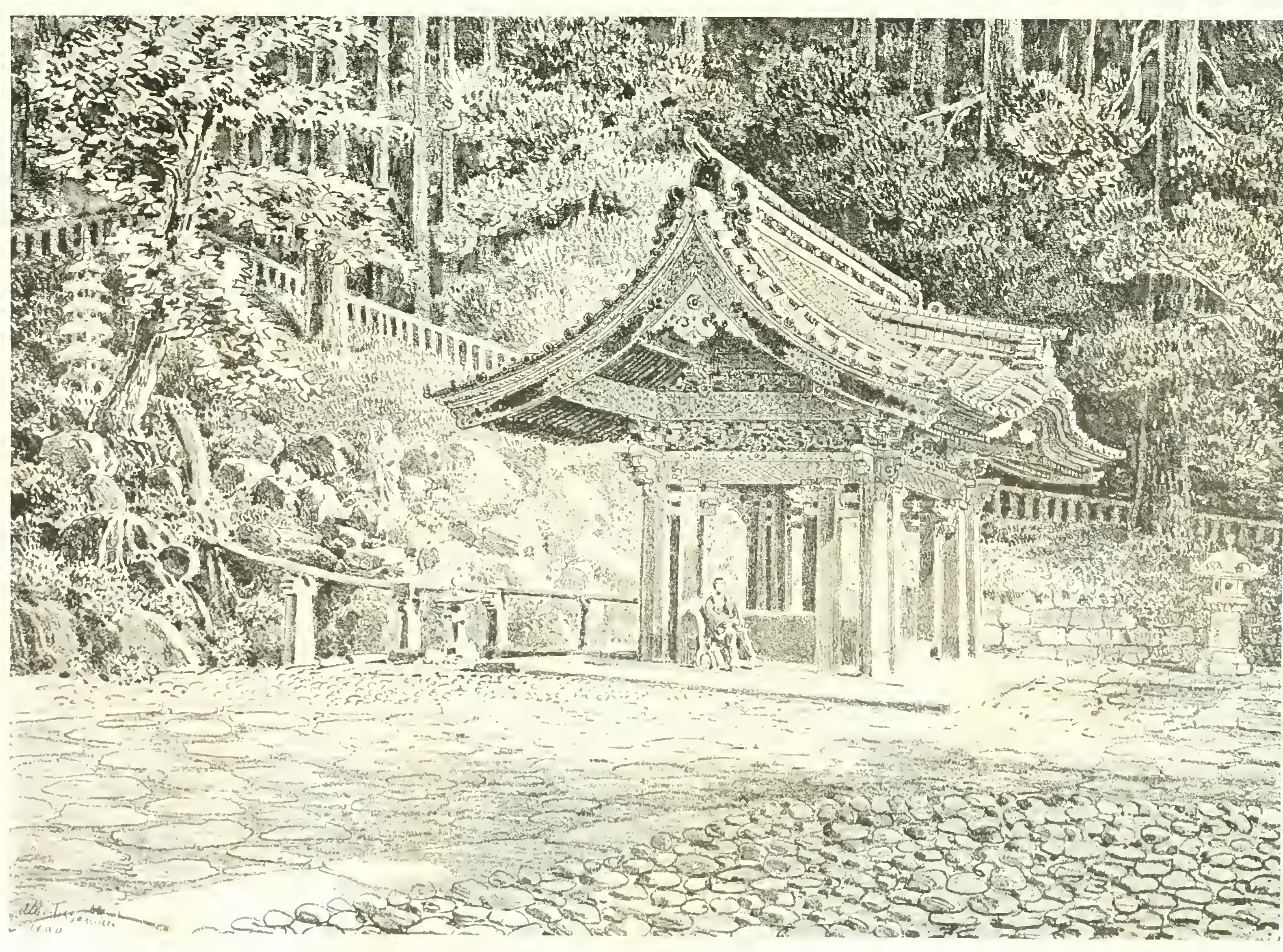


Planche XXI. — Vasque sacrée ou Otea-raï, dans l'enceinte des temples de Nikko.
(D'après nature, p. 267.)

CHAPITRE XIII

RUES ET INDUSTRIES DIVERSES DE KIOTO. — BARAQUES DE SALTIMBANQUES. — DANSES ET GRIMACES. — MORIMOTO. — PLANTES ET ARBRES ATROPHIÉS ET DÉFORMÉS. — LE PIN D'OTSU. — TEMPLE D'ICHIAMA. — RAPIDES DE KATSU-GAWA. — CERISIERS DE ARASHI-YAMA. — CHATEAU FORT DE NAGOYA. — AUBERGE DE YAMADA. — JAPONAISES AUX DENTS NOIRES. — CRIEURS PUBLICS. — ARCHITECTURE DES TEMPLES SHINTOÏSTES. — SANCTUAIRE DU DIEU DU VENT. — CHEVAUX SACRÉS. — LES DANSES : ISÈ-ON-DO. — INDUSTRIES DE YAMADA. — ROCHERS DE FUTAMI. — LÉGENDE DU DIEU DE LA TERRE. — LES SANCTUAIRES (YACIRO). — GRENOUILLES EN « EX-VOTO ». — THÉATRE.

Au Japon, c'est la situation pittoresque de chaque ville, dont les aspects sont variés, qui charme surtout le voyageur, et c'est ainsi que sa curiosité est toujours en éveil. Les rues sont d'une longueur interminable ; bordées de maisons de bois bâties sur le même modèle et n'ayant le plus souvent qu'un rez-de-chaussée surmonté d'un petit étage, elles lui sembleraient bien monotones sans les innombrables ateliers de fabrication et les magasins qu'il peut y visiter.

On passe avec plaisir des journées entières pour aller chez les artistes qui exécutent les vases de porcelaine, chez les peintres sur laque, les ciseleurs, les sculpteurs sur bois et sur ivoire, dans les ateliers où se fabriquent les émaux cloisonnés, ou chez les brodeurs. On voit alors que les artistes japonais ne perdent pas leur art autant qu'on le dit quelquefois : ils font encore des merveilles. Elles sont coûteuses sans doute, et nous ne les voyons que rarement en Europe, parce qu'en nos pays c'est le bon marché qui a toujours le plus de succès.

Le soir, Japonais et Japonaises paraissent aimer la flânerie au moins pour quelques heures, aussi Kioto possède-t-il un quartier spécial où règne l'animation la plus grande. Aussitôt après le coucher du soleil, les boutiques et les petits théâtres commencent à s'éclairer de vives lumières, tout semble en fête.

Au moment où j'étais à Kioto, le choléra y faisait quelques ravages, ce qui n'empêchait pas les promeneurs nombreux de contempler les brillants magasins,

mais, par ordonnance de police, les grands théâtres étaient fermés, on cherchait à empêcher les grandes assemblées. Les cafés-concerts ou Tsia-bau et les baraques de saltimbanques étaient seuls tolérés, aussi je priai mon guide de me les faire passer en revue, réservant pour un autre moment la visite aux théâtres défendus.

On connaît les masques sculptés sur bois qui servaient autrefois dans les danses religieuses du Japon, ou dans les cérémonies théâtrales des Nos ou Bugaku. Ces sculptures, si recherchées aujourd'hui des amateurs, ont une origine fort ancienne; les premières qui ont été faites datent du VIe siècle de notre ère, époque où le bouddhisme apparut au Japon.

PORTRAIT DE MORIMOTO, LE GRIMACIER JAPONAIS.
D'après une photographie.

L'usage de ces masques est encore conservé dans les Nos actuels, ainsi que dans les représentations données par des pitres. Partout, chez les marchands de jouets, on voit des masques en carton grossier, faits pour les enfants; d'un aspect grotesque, ils sont inspirés des anciens masques primitifs qui étaient dans leur genre de vraies œuvres d'art. Ces figures expressives et grimaçantes sont aussi des plus populaires dans les théâtres forains : ceux qui peuvent les imiter avec leur visage sont toujours certains d'avoir un grand succès.

Dans un des plus élégants Tsia-bau du quartier, cinq jeunes Japonaises excitaient l'enthousiasme du public par leur mimique gracieuse et leurs chants. Elles faisaient aussi des poses différentes : assises toutes les cinq sur leurs talons, et bien alignées devant le public, ayant devant elles cinq tasses de thé sur leur plateau, elles commencent à s'éventer en chantant et se cachant un moment la figure avec leur tasse; elles se découvrent bientôt, faisant des grimaces invraisemblables. L'une se met à loucher d'une façon épouvantable, l'autre allonge la bouche ou déforme ses traits; le public se pâme de rire. Les petites Japonaises ont bientôt repris leur expression naturelle, et recommencent le même jeu, cette fois coiffées avec des étoffes rouges qu'elles mettent sur leur tête, et toujours avec un nouveau succès. Dans d'autres localités, j'ai vu souvent des hommes faisant ces mêmes exercices dans des baraques de saltimbanques, et j'ai pu copier les étranges mômeries qu'ils exécutent, dans des albums populaires du pays (voy. p. 293). Il y a dans ce goût curieux qu'ont les Japonais pour les

grimaces et les déformations du visage un indice de l'amour du grotesque qu'ils témoignent dans les différentes manifestations de leur art. Il me fut donné de mieux observer ces curieux usages tout près de l'endroit dont je viens de parler.

J'entrai dans une baraque située à côté du petit café-chantant où j'avais vu les jeunes Japonaises, c'était celle d'un autre grimacier célèbre de Kioto, Morimoto. Cet homme disloque les nerfs de sa figure d'une façon stupéfiante. Il fait remonter sa lèvre inférieure et son menton de façon à cacher le bout de son nez, et parvient à faire disparaître sa bouche dans les plis de ses joues ; il sait exécuter toutes les grimaces les plus invraisemblables.

Parmi les exercices les plus goûtés des spectateurs, c'était celui où, se drapant



MORIMOTO CARICATURANT LE DIEU DE LA RICHESSE JOYEUX ET MÉCONTENT ET LE DIEU DARUMA COIFFÉ D'UNE ÉTOFFE ROUGE.
(D'après une photographie.)

d'une grande étoffe rouge, il s'accroupissait de façon à cacher ses jambes pour mieux représenter en caricature le dieu le plus populaire du Japon, *Daruma*, dont on voit les images reproduites dans toutes les maisons et toujours figuré sans jambes. La légende dit que Daruma vivait dans la plus grande austérité au milieu des montagnes, qu'il marchait toujours, et que ses jambes s'usèrent peu à peu par l'usage.

Ce Daruma vivait au VI[e] siècle de notre ère ; il était Indien d'origine et vint au Japon pour prêcher le bouddhisme ; c'est lui qui fit connaître, dit-on, le thé aux Japonais.

Morimoto, son effet produit en dieu Daruma, change bientôt d'expression et, après de courts préparatifs, il apparaît cette fois sous la forme du dieu de la

Richesse, portant sur son dos un sac rempli d'or et tenant dans ses mains un maillet dont il frappe la terre pour découvrir des trésors. Il est représenté souvent aussi debout sur des sacs de riz. (Voy. fig. 2, p. 292).

Le grimacier rit joyeusement, faisant comprendre qu'il a trouvé un trésor nouveau, et sa figure est refrognée lorsqu'il a eu une déception dans ses recherches. A la vue de ces grimaces exceptionnelles, je désirai avoir une entrevue avec Morimoto, pour lui demander de se faire photographier. Le grimacier, flatté de ma demande, me donna rendez-vous pour le lendemain dès la matinée; j'étais heureux de réussir si facilement. Malheureusement je comptais sans le Saké, liqueur préférée de Morimoto. Il avait fait sans doute des libations nombreuses à ses dieux préférés, car, à l'heure de mon rendez-vous, sa femme vint dire à mon guide qu'il fallait excuser son mari, mais qu'il ne pourrait remuer jusqu'à l'après-midi, ayant, après sa représentation, achevé la nuit à boire. Le lendemain, même accident encore, enfin j'eus gain de cause le troisième matin; il était en état de se porter jusque chez le photographe. La gravure (p. 236) représente Morimoto dans son état naturel; l'autre (p. 237) montre Morimoto caricaturant le dieu de la Richesse joyeux et mécontent, ainsi que le dieu Daruma.

Dans ce quartier où tout est attrayant, la rue du Marché aux Fleurs, plus discrètement éclairée par des lanternes à demi cachées dans des faisceaux de branches de pin, est un des endroits le plus couru des dames. Ce sont les arbustes, presque toujours des pins rendus monstrueux, qui semblent leur plaire le plus; il y en a d'ailleurs un choix fort curieux, et quelques-uns sont rendus tellement difformes qu'ils en sont presque invraisemblables. Le climat, à la fois chaud et humide du Japon, facilite singulièrement ces véritables exceptions horticoles, dont les premiers créateurs sont les Chinois, qui restent encore aujourd'hui les maîtres en ce genre.

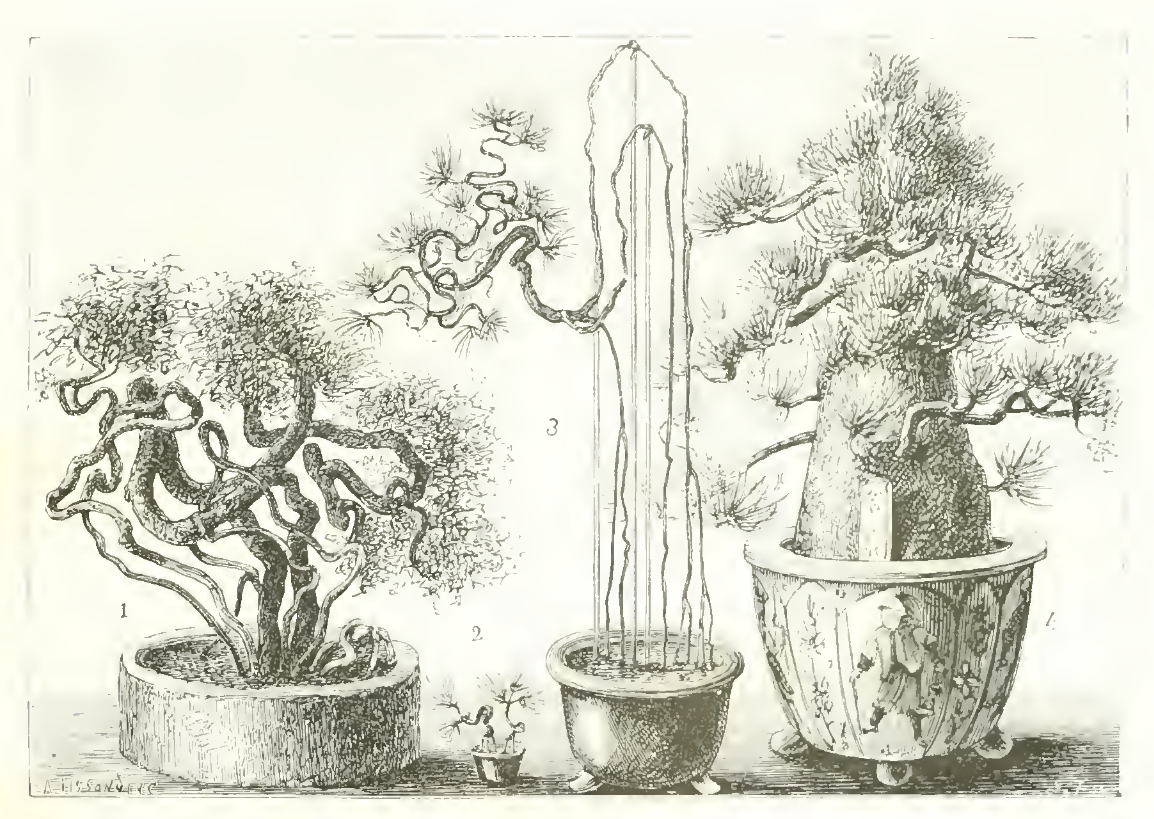
Les horticulteurs japonais ne se contentent pas de tourmenter les plantes pour les rendre naines afin de les mettre dans leurs appartements : ils s'attaquent aussi aux grands arbres situés dans les lieux publics.

Dans presque tous les jardins des temples de Kioto, et d'autres localités, on remarque des pins de silhouettes anormales. En coupant la tige principale de l'arbre dès son jeune âge, les jardiniers ont ramené la sève dans les branches inférieures, et d'année en année ils les ont conduits de manière à leur donner la forme d'un vaste parasol. Dans d'autres cas, ils ont su garder seulement deux branches à l'arbre primitif, qui, soutenues par un certain nombre de tiges de bambous, ont l'aspect, dans leur curieux développement, d'un portique de feuillage.

Cette culture demande des soins presque constants; au mois de septembre,

époque de mon arrivée à Kioto, je voyais de nombreux jardiniers montés, à l'aide d'échelles, sur les hautes branches de pins qui entourent les temples. Ils enlèvent les anciennes feuilles de chaque branche pour diminuer ainsi leur nombre et donner de la force aux nouvelles pousses. On les voit éplucher une à une toutes les tiges ou les couper; ils dirigent ensuite les jeunes branches en les liant à de longs et menus bambous, afin de leur donner la forme qu'ils désirent leur faire prendre.

Il existe aux environs de Kioto, sur les bords du lac Biwa, près de la ville



ARBRES JAPONAIS RENDUS MONSTRUEUX.

1, *Rhyncospermum japonicum* nain. — 2, *Pinus densiflora* nain. — 3, *Pinus densiflora* déformé (1/8 grand. natur.). 4, Schiraga m'ats'u (*Pinus densiflora* âgé de cent ans).

d'Otsu, un pin merveilleux qui subit depuis des siècles ces soins extraordinaires, aussi est-il aujourd'hui considéré comme un arbre sacré. D'après les documents historiques, conservés dans les archives du monastère de Müdera, on sait qu'il a été pris dans les jardins du premier empereur qui résidait à Nara, ville capitale du Japon à cette époque (709-784), et qu'il fut planté par lui-même dans cet endroit. Cet arbre aurait donc onze cents ans. Son tronc, à 60 centimètres de sa base, a une circonférence de 11 mètres; les plus longues branches, soutenues toutes par de fortes perches qui se dirigent du nord au sud, atteignent à partir du tronc 44 mè-

tres de longueur, celles qui se dirigent de l'ouest à l'est n'ont que 36 mètres. L'arbre a été frappé par la foudre il y a quelques années et une partie de ses hautes branches a été détruite; il avait alors 27 mètres de hauteur. Il est un peu moins élevé actuellement, mais les trois cent quatre-vingts branches qui le composent paraissent prospérer à souhait; ce pin vivra sans doute encore nombre d'années.

On fait tous les ans, le 14 avril et le 28 octobre, un pèlerinage à cet arbre; un petit sanctuaire est placé sous les branches, afin que les fidèles puissent faire leurs dévotions. Ils y achètent aussi des images et de menus objets de piété. Au bord du lac Biwa sont aussi de nombreuses guinguettes où l'on boit du thé tout en contemplant l'arbre sacré. Les femmes japonaises, avant de le quitter, ne manquent pas de cueillir quelques brindilles du pin pour les conserver sur elles. Elles croient être ainsi préservées de toutes les maladies.

Non loin de Kioto, sur la route qu'on prend lorsqu'on fait l'excursion des Rapides, on remarque un pin assez intéressant, planté dans le petit jardin d'une auberge. Son propriétaire me disait que cet arbre avait été planté par son grand-père, il y avait quatre-vingt-dix ans. (Voy. p. 243.) En découpant soigneusement les branches supérieures et les réduisant le plus possible, toutes les forces de la sève se sont portées sur les deux branches inférieures du pin. Elles ont chacune, à partir du tronc, 10 mètres de longueur environ et sont maintenues par des tiges de bambous. Dans ce petit jardin on voit aussi d'autres arbustes taillés en boule ou formant des silhouettes bizarres, ce sont des azalées ou des *Ekianthus japónicus*, dont le feuillage devient rouge en automne, et qui se prête à toutes les fantaisies des jardiniers.

La ville d'Otsu, assez monotone par elle-même, quoique bien située sur le lac Biwa, possède des environs délicieux et de jolies montagnes boisées, célèbres par leurs temples. Ceux de Ichiama sont les plus fréquentés; une longue avenue commencant sur les bords du lac y conduit, on monte ensuite la montagne par de grands escaliers de granit ou des rampes douces pratiquées sous d'épais ombrages. A tout moment les regards sont arrêtés par des aperçus variés du lac. On parvient enfin à la première plate-forme du temple principal où le panorama du lac et des montagnes se développe dans toute sa beauté. Sur des terrasses, à des niveaux différents, les jardins des temples, avec leurs curieux rochers remplis d'arbustes taillés et tourmentés et de pavillons différents, autant de tabernacles de divinités, vous charment tour à tour par leur originalité. Les yeux s'arrêtent sur l'intéressante pagode qui est le véritable joyau d'Ichiama. Construite tout en bois (voy. pl. XIX, p. 217), elle se compose d'un rez-de-chaussée élevé sur une légère

galerie dont le plan est carré, supportant un deuxième étage cylindrique avec balcon ajouré. Les toitures saillantes sont recouvertes de plusieurs couches de légères planchettes de pin juxtaposées, qui, de loin, ont l'apparence d'un chaume. Les corniches qui en soutiennent les saillies sont composées de consoles assemblées à mi-bois, selon les méthodes chinoises. La corniche du deuxième étage, surtout, est remarquable. Elle commence sur la partie cylindrique, pour devenir ensuite de forme carrée à sa partie supérieure et grâce aux arrangements com-



PIN SACRÉ PRÈS DE LA VILLE D'OTSU, SUR LES BORDS DU LAC BIWA (JAPON).
D'après nature.

pliqués des pièces qui la forment, des encorbellements curieux des consoles placées aux quatre angles de la toiture, elle donne une grande élégance à cette charmante pagode.

Une autre excursion que l'on fait toujours étant à Kioto est celle des rapides de Katsu-gawa. J'ai parlé précédemment du pin exceptionnel planté sur le bord de la route qui y conduit.

On arrive au petit village de Yamamoto jusqu'au bord du torrent. Des barques spéciales toujours toutes prêtes, faites spécialement pour le passage des rapides, attendent les voyageurs. Elles sont construites seulement avec des planches minces

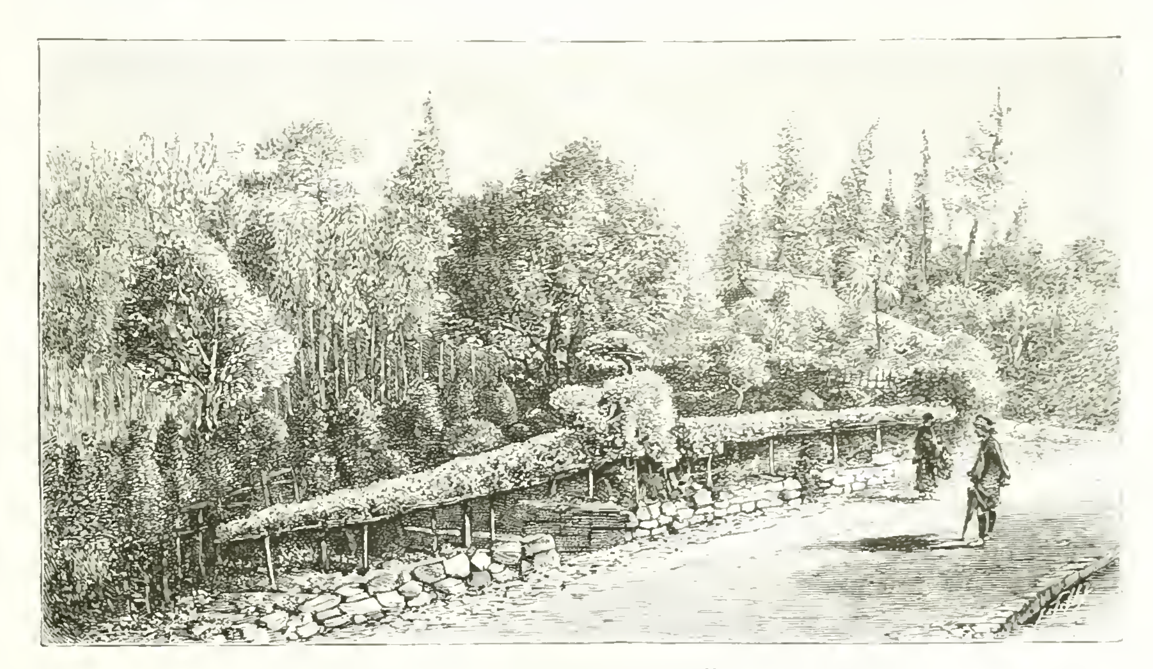
et souples de bois de pin et leur longueur atteint environ 10 mètres. Relativement étroites, leur fond est plat pour qu'elles puissent glisser aisément sur les rochers. Mon guide installe dans la barque nos jinrikishas et leurs conducteurs, un batelier est à l'avant, un autre à l'arrière, bientôt le courant nous emporte. Le torrent se précipite au fond d'une gorge sauvage, très pittoresque, et nous voguons parfois si rapidement qu'il semble que le paysage change d'aspect comme dans un décor de féerie. La longue barque, habilement menée par les hommes, passe sans encombre au travers des nombreux rochers et des rapides et, par intervalles, la violence du courant étant arrêtée, nous pouvons mieux contempler le joli pays qui nous entoure. Notre course folle recommence bientôt sur les eaux bouillonnantes; après deux heures, qui semblent bien courtes, nous abordons à l'auberge de Arashi-yama placée au pied de la montagne, à l'endroit où les rapides prennent fin. Arashi-yama est une localité célèbre par ses plantations de cerisiers et par les rives charmantes de Katsu-gawa, devenue en ces lieux une rivière calme aux eaux limpides. Située fort près de la ville de Kioto, elle est le rendez-vous habituel de ses habitants qui y viennent en foule pour jouir de la vue des cerisiers en fleur. Ces arbres qui ne donnent que l'agrément de leur floraison, leurs fruits n'étant pas mangeables, jouent un grand rôle dans la vie japonaise. Ils fournissent, à l'époque du printemps, un prétexte de plaisir ou de fête. Arashi-yama est consacré aux cerisiers, de même que le mont Yoshino dans la province de Yamato : dans un autre lieu ce seront les pêchers en fleur ou bien encore les jardins où l'on admire les wysterias (Foudzi) avec leurs belles grappes de couleur lilas, etc.

Quittant Kioto et ses environs, c'est à la ville de Nagoya (400 000 habitants), province de Owari, que je m'arrête pour visiter surtout l'ancien château fort. Ses murailles et ses fossés, ainsi que les soubassements des bâtiments, offrent beaucoup d'analogie avec ceux du château d'Osaka, mais ici tout est conservé et on peut juger de ce que pouvait être une forteresse japonaise.

Le grand donjon carré de cinq étages, orné de toitures à la chinoise, est monumental d'aspect avec toutes ses façades enduites de stuc d'une blancheur éclatante qui cache complètement tous les détails de la charpente qui le compose. A l'intérieur, un grand escalier de bois conduit à chaque étage, desservant toutes les grandes salles qui servaient à loger les soldats, et dont la décoration consiste dans la charpente restée apparente. A côté de l'escalier, une large ouverture pratiquée dans les planchers du haut en bas du donjon était destinée au transport des vivres et autres objets qu'on montait à l'aide d'un treuil installé au dernier étage. Autour du donjon se trouvent les bâtiments destinés au mikado ; aucun

meuble ne pare les nombreuses salles qui les composent, leur plancher est recouvert de nattes épaisses et, de même que dans les temples, les Européens doivent ôter leurs souliers avant d'y pénétrer.

Chacune des salles, considérée en elle-même, est fort simple d'architecture, comme d'ailleurs celles du monastère de Nishi Honganji de Kioto ; les peintures seules, ainsi que les panneaux sculptés à jour, placés généralement au-dessus des cloisons glissantes (Kara-Kami) qui séparent les salons, leur donnent un aspect d'une richesse extrême. Ces panneaux, à Nagoya, sont merveilleux d'exécution.



Pin déformé des environs de Kioto.
D'après nature.

Ce sont des oiseaux volant dans les nuages ou parmi les fleurs, des poissons se jouant dans les vagues et tous sont rehaussés d'or ou de brillantes couleurs.

Depuis quelque temps je voyais à Nara, à Kioto ainsi qu'à Nagoya, nombre de temples bouddhistes et de sanctuaires shintoïstes mélangés d'autres divinités, qui pouvaient donner une idée de l'architecture relativement moderne des Japonais.

Avant de pousser plus loin des excursions où je ne cesserais d'en voir de nouveaux spécimens plus curieux encore, je désirais visiter, dans la province d'Isé, la ville de Yamada. C'est là surtout qu'on peut étudier des temples dont l'architecture représente véritablement l'art japonais des anciens temps, alors que, de religion purement shintoïste, le pays n'avait pas encore subi l'influence chinoise.

Le chemin de fer vous conduit à Aksta, au bord de la mer, où je m'embarque avec mon guide, dans un bateau à vapeur minuscule qui vous mène à Tsu. Le trajet dure cinq heures environ, mais les vues de Owari-wan, véritable mer intérieure, sont idéales avec ses montagnes lointaines et le ciel lumineux du pays. De nombreux bateaux de pêche, dont les voiles blanches sont formées de simples lés d'étoffe reliés entre eux par de légères cordelettes, semblables à des ourlets ajourés, apportent aussi, par leurs manœuvres variées sur la mer, une agréable distraction au voyageur. Les quelques heures de route par terre pour gagner, de Tsu, la ville de Yamada, sont aussi très attrayantes. Vos jeunes conducteurs de jinrikisha chantent gaiement pour mieux marquer leur pas de course et vous font traverser des faubourgs, des villages très peuplés, où tout semble témoigner de l'industrie et du bien-être de ses habitants. Ces localités heureuses occupent une surface si grande le long de ce chemin, qu'elles laissent peu d'espace entre elles pour les champs de culture et les jardins maraîchers.

A Tsu et à Yamada, où je venais d'arriver, les auberges sont tout à fait japonaises; les voyageurs ne peuvent plus trouver un hôtel arrangé pour eux comme dans les villes de Nagoya, Kioto, etc., où passent les chemins de fer. Dans toutes les provinces, ces auberges ont entre elles beaucoup d'analogie. Il faut se conformer aux usages et vivre comme tout le monde. Aussi, à peine mon jinrikisha est-il entré sous le premier vestibule, je dois ôter aussitôt mes souliers pour passer les pantoufles que l'hôtelier me donne; il me conduit ensuite à la chambre qui m'est destinée et de jeunes servantes s'occupent de mon installation.

Le bain est aussitôt préparé dans la piscine, en ma qualité d'Européen on me fait la politesse de me laisser y pénétrer seul pour profiter de la première eau. Mon guide et mes conducteurs se baigneront ensemble après moi. Le bain vous semble à la température de l'eau bouillante, tant il est chaud (50° environ). On a peine à s'habituer à cet usage : il semble qu'on sortira complètement cuit de la piscine; cependant, après la fatigue de la journée, ce bain de quelques minutes vous délasse, produisant une réaction des plus agréables et on ne saurait plus s'en passer. Comme tous les Japonais, j'aimais à en prendre deux fois par jour, me sentant ensuite plus dispos. Je rentre dans ma chambre après avoir passé un peignoir à fleurs en étoffe de crêpe.

Il n'y a aucun meuble dans cette pièce : je vois seulement, dans une des encoignures, une sorte d'étagère pratiquée dans la muraille, sur laquelle est un vase garni de fleurs.

Il faut s'asseoir à la turque sur les nattes moelleuses qui recouvrent le plancher,

votre repas préparé à l'européenne par votre guide est apporté sur des plateaux et posé par terre auprès de vous, de même que la lanterne qui vous éclaire.

La petite servante vous tient compagnie pendant ce temps et s'occupe de contenter vos moindres désirs. Causant avec vous, elle vous apprend quelques mots de japonais et vous sert gracieusement le vin que vous avez eu soin de mettre parmi vos provisions. Son jeune visage, éclairé de jolies dents blanches est pour le voyageur une compensation après le vilain spectacle de celui de la patronne, qu'il a généralement à subir en entrant à l'hôtel. Cette patronne n'est pas toujours vieille sans doute, mais les Japonaises se fanent de bonne heure et leur habitude de se laquer les dents en noir, dès qu'elles sont mariées, avec une liqueur composée de brou de noix, les défigure souvent de la façon la plus épouvantable.

La jeune fille japonaise, sur le point de se marier, se noircit les dents avant de quitter la maison paternelle pour aller dans celle de son mari et c'est pour elle un signe de fidélité. Ses dents noircies témoignent de son désir de ne jamais se remarier si par malheur elle devenait veuve.

Cet usage se perd dans la nuit des temps ; d'après des récits anciens, il existait avant le xe siècle de notre ère. Un curieux livre japonais, le *Teijô-Zakki*, cite quelques anecdotes prises dans les *Mémoires* de la femme célèbre Murasaki-Shibiku, l'auteur du poème *Genji-mono-gatari*[1]. Fille du noble Fujiwara Tametoki, de la province d'Echizen, elle était aussi une grande dame de la cour impériale. Dans ses récits journaliers, elle raconte qu'avant de paraître aux grandes réceptions données par l'empereur Ichijiio (année 987), elle mettait ses plus beaux atours et avait soin de se noircir les dents.

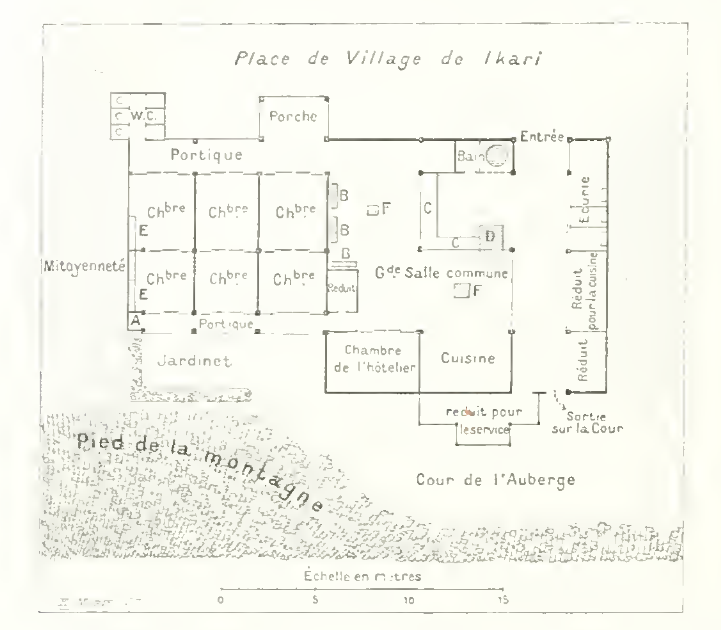
Pour me coucher, c'est tout un travail. On apporte au milieu de la chambre plusieurs matelas et des couvertures sous lesquelles il faudra se glisser, car on ne vous donne point de draps ; une grande moustiquaire, montée à la façon d'une tente, vous met bientôt complètement à l'abri de toute attaque de la part des insectes.

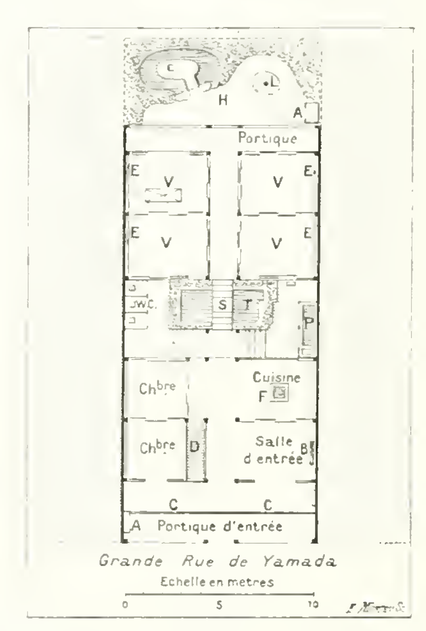
Les larges baies ouvertes qui me permettaient de jouir de la vue des jardins où se trouvent une rivière minuscule, une petite île et un pont pareil à un joujou, une lanterne de pierre, etc., sont fermées à l'aide de panneaux qu'on fait glisser sur des rainures disposées sur les balcons, de sorte qu'on se trouve en peu d'instants complètement enfermé, comme on le serait dans une grande caisse de bois de pin.

1. *Tales of Old Japan*, by A. B. Mitford.

Rien n'est fermé dans les pièces qui vous servent d'appartement, les panneaux glissants, simples châssis de bois de pin recouverts de papier peint à la manière des paravents, sont des barricades bien minces, mais votre domicile n'en est pas moins inviolable : personne, sauf les servantes, n'oserait pénétrer chez vous.

On peut donc dormir en toute sûreté, mais votre sommeil est souvent interrompu pendant la nuit par les crieurs chargés de veiller sur la ville, dans la





Plans des auberges à Ikari, province de Shimotsuké (voy. p. 264) et à Yamada, province de Isé (Japon).
(Relevés sur place.)

A, Armoire où l'on dépose les volets qui ferment les portiques pendant la nuit. — B, Étagères (Kami-dana) où sont placés les dieux. — C, Plate-forme où l'on s'assoit en entrant dans l'auberge pour ôter ses souliers. — D, Escalier pour monter au premier étage ou dans les combles. — E, Petites étagères des chambres des voyageurs. — F, Foyer pour la cuisine. — P, Piscine pour les bains. — S, Pont pour aller aux chambres des voyageurs V. — T, Jardinet avec bassin. — H, Jardinet des voyageurs avec lanterne de pierre L, un pont, une île et un temple minuscules.

crainte des incendies. Ils vous réveillent régulièrement deux ou trois fois en faisant leur ronde et vous préviennent, par leur chant monotone, qu'il n'y a rien à craindre et que vous pouvez continuer à vous reposer.

Dès le lever du jour, d'autres cris sont assez fréquents aussi dans les rues, mais au moins ils ne vous dérangent point. Le matin ce sont des prêtres shintoïstes avec leurs jeunes acolytes qui parcourent la ville en agitant des sonnettes et en chantant des prières pour vous demander ensuite quelque argent qu'on place dans leur sébile. Au coucher du soleil, c'est une autre musique, les masseurs et les masseuses se présentent devant les portes des maisons en jouant

un petit air de flûte et vous offrent leur service. Il en est de même dans toutes les provinces.

La religion shintoïste date des temps primitifs du Japon, dont on ne connaît l'histoire d'une manière à peu près exacte qu'à partir du VIII[e] siècle après Jésus-Christ.

Elle consistait dans l'adoration unique du Soleil, le dieu par excellence nommé par eux Ten-sio-dai-zin. Peu à peu les idées religieuses prirent un plus grand développement, les prêtres shintoïstes créèrent des divinités inférieures en sanctifiant des mortels de haute renommée, qu'ils invoquèrent sous le nom de Kamis.

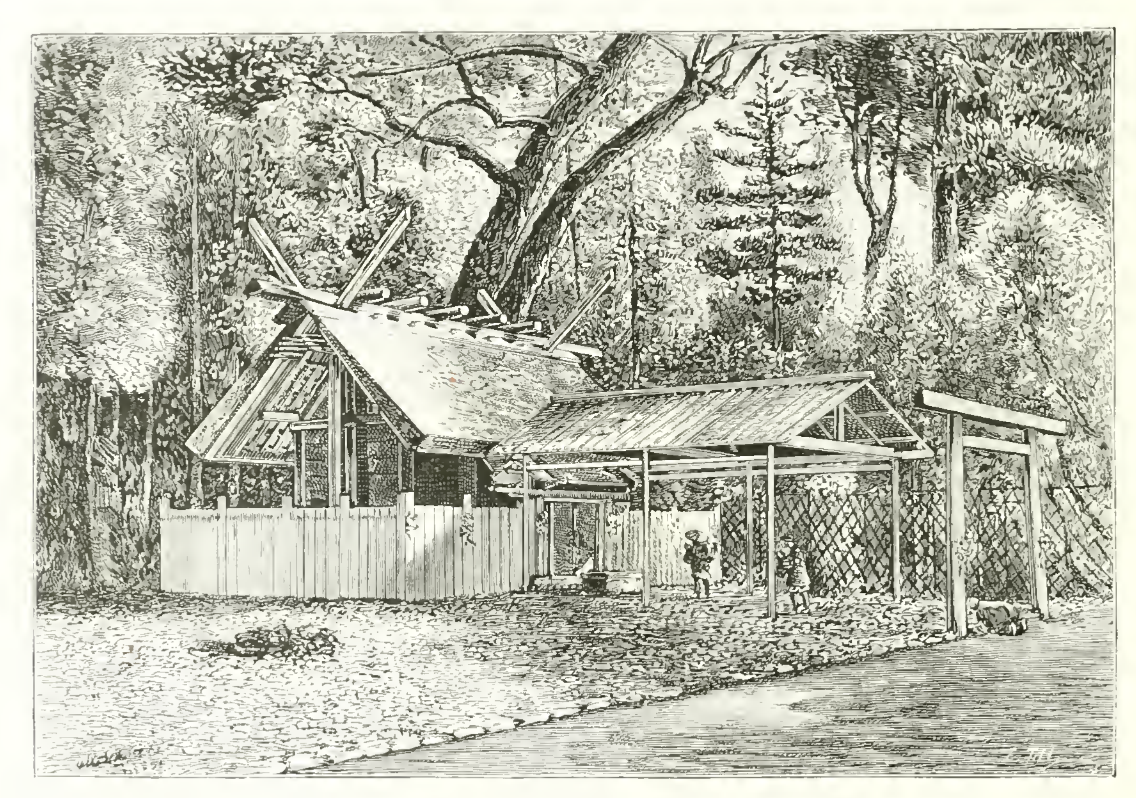
Les constructions du pays, au commencement de notre ère chrétienne, étaient rustiques, les habitants se contentaient de simples cabanes dont les principaux appuis, en bois de pin, étaient reliés entre eux par des cordes faites de légers branchages. L'art de la charpente se perfectionna peu à peu, les Japonais surent se servir des assemblages dans leur charpente. Mais, tout en améliorant leur architecture primitive, ils ne changèrent pas le premier aspect rustique de leurs principaux monuments. Dans la province d'Isé, les temples apparaissent comme ils devaient être avant l'apparition du bouddhisme. Dans les autres provinces du Japon, leur aspect est modifié par suite du mélange des deux croyances. Quelques exceptions rares cependant sont à signaler : à Tokio, à Yokohama et Kamakura, on voit des monuments religieux édifiés, à quelques modifications près, suivant les règles d'origine.

D'après des légendes japonaises, le premier temple shinto aurait été élevé dans la province d'Isé, fort peu d'années avant Jésus-Christ, mais on peut douter de l'exactitude de ces récits antiques. Il ne saurait y avoir de temple shinto bien ancien au Japon à cause de la règle curieuse de la religion qui exige que les sanctuaires et leur entourage soient renouvelés entièrement à des époques fixes, afin que la divinité puisse résider toujours dans un lieu exempt de toute impureté. Dans d'autres provinces, la règle n'est pas aussi stricte ; le sanctuaire seul est reconstruit à des dates marquées.

A Yamada, le lieu consacré de la province d'Isé, il existe deux emplacements identiques pour chaque temple. Ils servent alternativement à leur reconstruction à l'expiration d'une période de vingt et un ans. La dépense occasionnée pour ce travail monte à la somme de 400 000 dollars (environ 2 millions de francs) pour tout l'ensemble. Les matériaux ne doivent point resservir, même les pierres placées sur le sol des enceintes. Un autre temple doit être réédifié exactement

sur le même modèle que celui qui sera détruit et dont tous les éléments seront vendus à titre de reliques aux fidèles.

Les bois employés, choisis dans le pin *Chamæcyparis obtusa* (Hinoki), considéré comme le plus parfait et le plus durable, sont soigneusement équarris et travaillés, puis posés directement sans recevoir de peinture ou de vernis. L'extrémité des chevrons ou des pièces de la charpente du comble qui restent apparentes, est garnie le plus souvent de plaques de cuivre découpées. Elles constituent les seuls orne-



Temple du dieu du Vent a Yamada, province d'Isé (Japon).
(D'après nature.)

ments qu'on puisse remarquer et préservent en même temps les bois de l'humidité.

La gravure donne un aperçu de la simplicité de composition du plan de ces temples et de l'aspect qu'ils pouvaient avoir dans la période antique. Elle représente le sanctuaire voué au dieu du Vent (*Souzano-ono-mikoto*), situé tout près du grand temple principal construit dans les mêmes principes et dédié aux dieux de la Terre et du Soleil. Dans le sanctuaire se trouve un tabernacle qui renferme le symbole sacré, représenté par un miroir, emblème de la pureté, ou une pierre curieuse enveloppée dans des étoffes de soie, car aucune figure humaine ne pouvait représenter la divinité sainte.

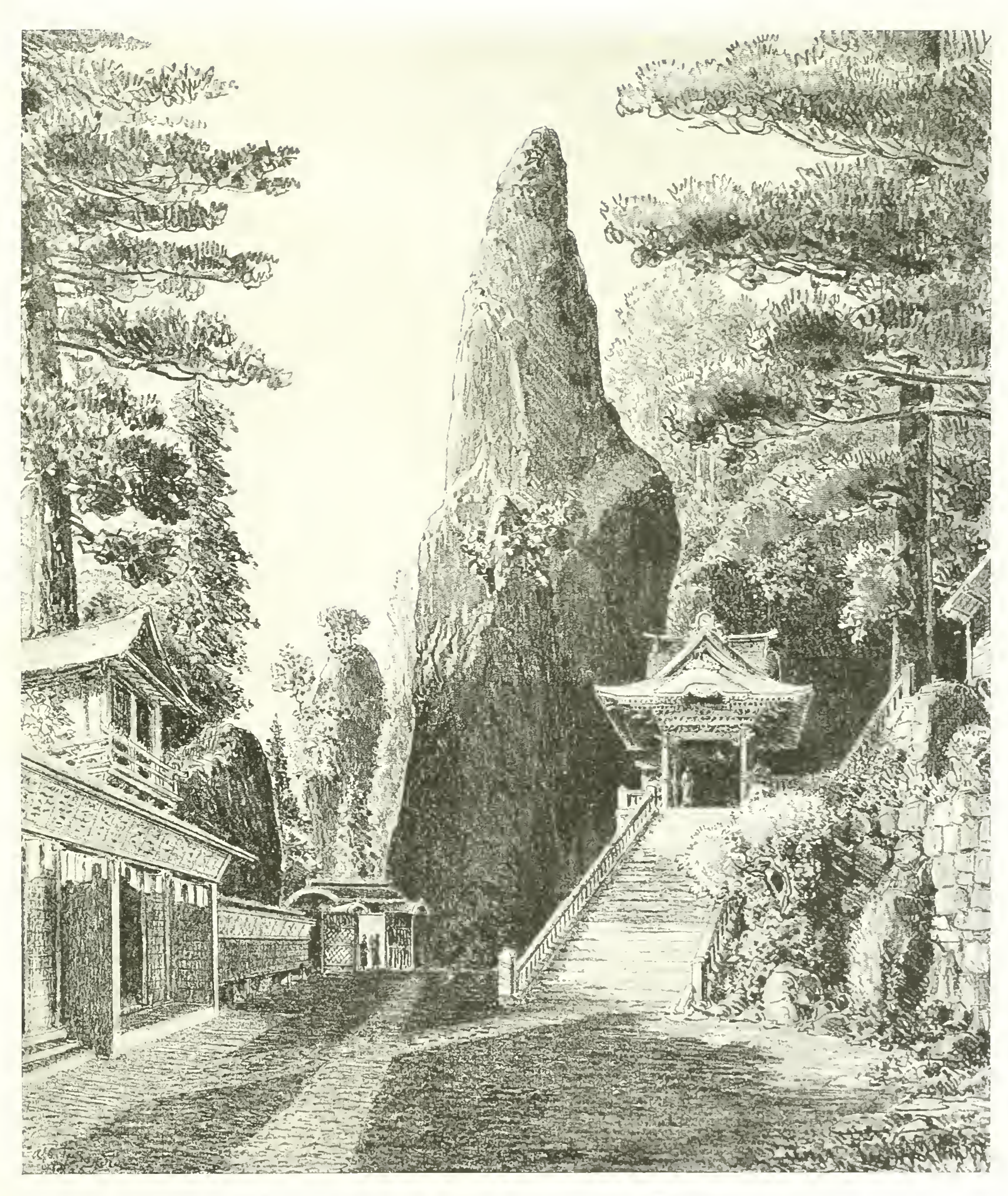


Planche XXII. — Entrée des temples de Haruna, province de Kotsuké, Japon.
D'après nature, voy. p. 272.

Le prêtre seul peut pénétrer une fois l'an dans le sanctuaire, qui est fermé et protégé par une ou plusieurs clôtures faites de bois de pin. Les fidèles ne peuvent s'en approcher qu'avec respect et font leurs prières à ciel ouvert au dehors, ou sous un léger portique.

Les temples sont placés au milieu d'arbres magnifiques parmi lesquels les camphriers séculaires (ou Ksu) et les cryptomérias rivalisent de beauté. A l'entrée de l'enceinte des temples, les fidèles ne manquent pas d'aller tout d'abord faire une visite aux chevaux sacrés des dieux (Kamis) pour leur donner quelques poignées de riz. Ces chevaux, soignés religieusement dans d'élégants pavillons de bois de pin, ne doivent servir que les jours de grande procession.

Les Japonais font aussi au cheval sacré de nombreux dons de petites planchettes sur lesquelles son portrait est grossièrement représenté. Ce sont des ex-voto qui doivent porter bonheur.

Dans les temples d'Isé, on peut assister à des cérémonies religieuses qui consistent en danses sacrées; elles sont exécutées sur un rythme très lent par des filles saintes, des nonnes, qui ont consacré leur existence à la divinité. Ces représentations, qu'il faut faire demander par avance au grand prêtre, se donnent dans de belles salles décorées à cet effet, situées dans l'enceinte même des temples. Intéressantes tout d'abord, elles ne tardent pas à vous sembler monotones.

A l'extrémité du faubourg de la ville de Yamada, il est beaucoup plus facile d'assister à d'autres fêtes non moins originales et beaucoup plus amusantes. Il y a dans cette ville, comme dans toutes celles du Japon, des maisons spéciales à l'usage des messieurs, toutes remplies de jeunes dames de bonne volonté qui ne demandent qu'à leur plaire.

A Yamada, ces maisons sont célèbres par les danses nommées Isé-ôn-do qui y sont exécutées; lorsque la cérémonie chorégraphique est terminée, le visiteur n'a qu'à indiquer au chef de l'établissement la danseuse qu'il a remarquée. Présentée à lui, tout aussitôt, elle accepte volontiers le souper et les petits cadeaux offerts par l'ami inconnu, qui prolonge à son gré la conversation pendant tout le temps qu'il peut le désirer.

La salle où se font les danses est machinée et décorée d'une façon très originale. Elle est de forme rectangulaire; trois côtés sont ornés de portiques légers, le quatrième possède en son milieu une grande niche avec estrade sur laquelle s'assoit le visiteur, tandis que de droite et gauche se trouvent les portes de communication par lesquelles les dames viendront bientôt sous le portique

Le centre de la salle est occupé par quelques musiciennes ou Geisha, qui sont chargées de la musique ; elles jouent du *cha-mi-sen*, instrument à trois cordes et quelques jeunes filles surveillent l'illumination de la salle, qui se compose de lanternes de couleurs et de cierges ou hautes chandelles qu'il faut moucher de temps à autre.

Le visiteur, charmé par le doux éclat des lumières et la décoration brillante de la salle, s'assoit sur des nattes au milieu de sa niche au son de la musique.

Il voit le plancher des portiques s'élever peu à peu par un truc ingénieux qui reste invisible, et qui forme en peu d'instants une estrade de soixante centimètres de hauteur environ. Trente-quatre jeunes dames, habillées toutes de robes semblables, brodées de fleurs roses et blanches, font alors leur entrée en arrivant par les portes qui font l'office des coulisses d'un théâtre et viennent se grouper sous le portique surélevé, dont les murs du fond, entièrement dorés, deviennent resplendissants sous le feu des lumières (voy. p. 256).

Les gentilles Japonaises commencent alors à tourner sur elles-mêmes : elles élèvent les bras et prennent des poses gracieuses pour se faire valoir, puis, se tenant par les mains, elles forment une sorte de farandole. Le ballet ne dure pas assez longtemps, malheureusement, car il doit se renouveler plusieurs fois dans la soirée, selon la demande des visiteurs différents qui ont commandé par avance ce gracieux spectacle.

Le maître de l'établissement, en vous présentant l'une des danseuses, ne manque pas de vous remettre, en souvenir de votre visite, une image représentant la fête donnée et des bonbons de farine de riz au sucre marqués aux armes de la maison.

La ville de Yamada, ainsi que les petits pays d'alentour, ont la spécialité de la fabrication des papiers vernis et des papiers imitant le cuir ; dans un grand nombre de maisons, tous les membres d'une même famille sont occupés à cette industrie. La fabrication est simple, mais demande un grand soin : il semble que c'est surtout dans l'habileté de l'ouvrier qu'en réside tout le secret. Un des marchands, à qui j'achetais quelques pochettes à tabac faites de ce papier, m'explique, en me montrant le papier brut, comment il devait le huiler plusieurs fois et le faire sécher ensuite au soleil. L'opération assez délicate de l'impression des dessins vient ensuite, puis enfin celle du vernissage.

Ceux qui ne s'occupent pas de fabriquer ces papiers vendent alors à Yamada les objets de sainteté et les images sans nombre relatives aux divinités vénérées dans les temples. Celles qu'on remarque le plus représentent le célèbre miracle

qui a eu lieu dans des temps inconnus, près des roches de Futami, situées au bord de la mer. Ce lieu ressemble à certains endroits de Bretagne : c'est un archipel de rochers analogues à ceux de la plage de Roscoff.

La légende est populaire à Yamada : elle semble être inspirée de celle de Philémon et de Baucis.

Le dieu de la Terre était égaré dans son chemin par suite des brouillards épais et de l'orage : cherchant partout un abri, et partout repoussé, il ne fut accueilli avec générosité que dans la famille d'un pauvre homme nommé So-min.

Le dieu, touché de la bonté de cet homme et de celle de sa femme, voulut les préserver de la vengeance qu'il allait exercer sur ceux qui l'avaient méconnu. Il se fit connaître à eux avant de remonter dans le ciel et leur remit une corde faite de paille de riz nattée qui, placée au-dessus de la porte de leur cabane, les garantirait du fléau. Le mauvais esprit, chargé par le dieu de frapper tous les méchants, reconnaissant la banderolle sacrée, épargna le pauvre So-min et sa famille. Dans Yamada, où presque tous les habitants sont shintoïstes, on voit au-dessus de chaque porte d'entrée des maisons ou sur les *Torii* de ces cordes de paille de riz desséchée que l'on nomme *Shimè*. Elles sont renouvelées, parait-il, le premier jour de chaque nouvel an, car personne n'oserait braver le dieu de la Terre et tous désirent être épargnés par le mauvais esprit.

Le mont Asama, où se trouve aussi des temples charmants, est assez rapproché des rochers de Futami : on y jouit du panorama magnifique de la mer ; l'ascension en est aisée, quoique cependant le jinrikisha ne puisse vous y mener, les pentes étant trop rocailleuses et rapides. On redescend par de jolis sentiers jusqu'au temple shinto de Geku Honsha, situé près de Yamada.

Parmi ces temples on remarque encore, sous les grands arbres, d'autres sanctuaires de petites dimensions ou *yaeiro*, qui sont généralement accompagnés de statuettes en bois ou en marbre représentant des renards qui semblent en être les gardiens. Ces sanctuaires sont forts répandus dans toutes les provinces du Japon ; elles sont dédiées au dieu du Riz ou de l'Agriculture, Inari. Quant aux renards (Kidzoumé), qui jouent toujours un très grand rôle dans les légendes japonaises, à l'imitation de celles de Chine, ils ont fini par s'imposer, se faisant craindre par leurs méfaits nombreux ou par suite des idées superstitieuses des bonnes gens ; les artistes les placent toujours auprès de ces tabernacles. Quelques Japonais peut-être les implorent-ils au même titre que Inari lui-même. Ils viennent déposer devant le sanctuaire du dieu des offrandes qui consistent en quelques poignées de riz placées dans une soucoupe ; ce sont les renards qui

viennent les manger pendant la nuit s'ils n'ont pas pu trouver de préférence quelque poule imprudente rôdant dans le voisinage.

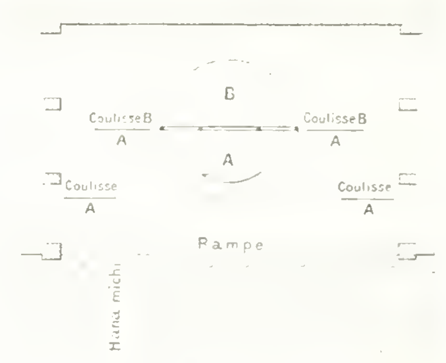
Les offrandes déposées par les fidèles dans les sanctuaires sont variées selon les superstitions de chaque province du pays. Celles de la province d'Isé se composent surtout de grenouilles vertes en terre cuite émaillée. On en voit une quantité considérable dans les petits sanctuaires de Futami, placées tout auprès des rochers où le dieu de la Terre fit son apparition. Ces batraciens, suivant la légende, furent les premiers à le fêter et se mirent aussitôt à coasser pour lui rendre hommage tandis que les hommes ne voulurent pas le reconnaître. On doit penser qu'après de semblables démonstrations, les grenouilles soient des êtres préférés ; aussi pour que ce dieu vous soit favorable il faut lui donner par avance une petite grenouille en terre cuite.

Malgré tout le charme de la ville de Yamada, il fallait songer à la quitter et, pour éviter un retour à Tsu, je désirais m'embarquer au petit village de Kami-Yashiro, mais dans ces parages on ne part que lorsque le temps le permet. Le vent est trop violent, me dit-on, le bateau-mouche restera au port pour ne pas risquer de faire naufrage au milieu des vagues de Owari-Wan. « Vous pouvez rester plusieurs jours à attendre un vent favorable, dit mon hôtelier de Yamada, cela est très fréquent. » Je n'eus qu'un seul jour de retard, heureusement, et pour me consoler, j'avais un spectacle à voir le soir. Il s'agissait d'un drame à grand spectacle, une sorte de féerie mêlée de trucs et d'apparitions fantastiques.

Le théâtre est construit tout entier en bois, c'est un vaste hangar qui peut contenir environ de 600 à 700 personnes. Le parterre est divisé en compartiments carrés, sortes de boîtes capables de contenir quatre personnes qui s'asseoient toutes sur leur talons. Les rebords étroits de chaque compartiment servent à la circulation du public et à celle des nombreux marchands qui viennent pendant les entr'actes vendre des fruits, des gâteaux et des rafraîchissements. Sur l'un des côtés de la salle, une allée qui la traverse tout entière est réservée pour le passage des acteurs, c'est le *Hana-michi*. Ceux-ci s'en servent fréquemment pendant la représentation et continuent toujours leur jeu comique ou dramatique tout à fait dans l'intimité des spectateurs, disparaissant enfin derrière les couloirs d'entrée du théâtre. Sous les portiques de cette grande salle, les loges sont arrangées comme celles du parterre, en compartiments carrés ; il en est de même aussi pour les galeries du premier étage. Le spectacle commence à dix heures du matin pour être terminé à minuit, aussi chacun prend ses repas dans son compartiment avec sa famille, ou sort à son gré de temps en temps. On remet seulement ses

socques de bois à la porte du théâtre pour les ôter encore avant de rentrer et ne garder que ses chaussettes garnies d'une petite semelle, ou aller nu-pieds.

Le sujet du drame était une histoire de brigands dont le chef, une femme experte dans l'art magique et célèbre par ses cruautés de toutes sortes, désolait le pays. Un daimyo, héros légendaire, aidé par les dieux, finit par tuer cette sorcière après mille péripéties et reste vainqueur des brigands. Le public de tout âge et de tout sexe pleurait et frissonnait à chaque scène tragique du drame, s'amusant franchement sans penser à faire des réclamations aux nombreuses scènes comiques qui y sont mêlées. Jouées par de jeunes acteurs dont les gestes étaient des plus expressifs, elles devenaient quelquefois plus qu'indécentes. Dans les intermèdes de danse surtout, fort gais d'ailleurs, les danseurs faisaient des mines et des poses rappelant celles des joyeux personnages crées par Jacques Callot au XVIIe siècle dans son *Balli di sfessania*, les capitaines Babeo, Cucuba, Franca Trippa, etc. Les changements à vue, qui se renouvellent fréquemment, se font par une méthode assez curieuse quoique l'illusion soit absolument détruite.



Plan de la scène d'un théâtre japonais avec sa plaque tournante, le Hana-michi et les compartiments réservés aux spectateurs.

Un décor représente, comme toile de fond, l'entrée d'une maison ; on voit la rue ou un jardin voisin peints sur les coulisses mobiles (voy. en A le plan). Les acteurs font mine de pénétrer dans la maison, c'est le signal du changement. Le décor étant en grande partie planté sur un grand disque tournant bien machiné sous la scène, et mis en mouvement à bras d'hommes, tourne aussitôt en même temps que les acteurs qui y sont placés. Le mouvement de rotation achevé complètement, c'est l'intérieur de la maison qui, préparé derrière le premier décor (voy. en B sur le plan), apparait alors à vos yeux. Les coulisses mobiles qui représentaient la rue ou le jardin, retournées par des machinistes, complètent l'ensemble du nouveau décor.

Un acteur doit-il changer subitement de costume, deux hommes voilés et vêtus de noir viennent sur la scène et l'aident à faire vivement cette opération. Un dieu doit-il faire une apparition au milieu de la forêt, les mêmes hommes noirs (*Kuro-mango*) viennent enlever les épais buissons qui cachaient l'acteur chargé du rôle, et allument devant les yeux des spectateurs une flamme de Bengale.

Ces hommes, qui viennent fort souvent sur la scène pour faire tous les

changements nécessaires, ne gênent en rien le public; c'est une convention admise et pour lui, un *Kuromango* passe pour invisible.

Les acteurs forcent leur voix d'une façon fatigante en prenant le ton le plus élevé qu'ils peuvent et, toujours, une musique en sourdine accompagne leurs paroles. Il en est de même dans les théâtres chinois, mais, au Japon, la pièce représentée m'a semblé composée d'une façon plus suivie; les scènes en sont beaucoup mieux faites, aussi pouvais-je prendre plus de plaisir à la représentation et comprendre une grande partie du drame. J'admirais tout ce public qui, malgré les longues heures de spectacle, ne paraissait nullement fatigué. Quant à moi, deux heures d'attention me parurent suffisantes et je laissai mon guide dans ma loge, ou plutôt dans mon compartiment, le priant seulement de ne pas oublier notre heure de départ du lendemain, au milieu des surprises du drame japonais.

Bientôt revenus à Aksta, le chemin de fer nous conduit à Shidznoka, où je visite quelques temples et les environs. C'était le premier endroit où je pouvais contempler dans l'éloignement le fameux volcan éteint, le Fuji-Yama; je commençais à admirer son cône neigeux, lorsque les nuages, signes précurseurs de la pluie et des brouillards qui devaient durer quelques jours, le cachèrent à mes yeux. Il fallait renoncer pour l'instant à visiter les montagnes comme j'en avais le projet : je pris le parti de gagner aussitôt Yokohama.



CHAPITRE XIV

LE REPAS DANS UN WAGON DE CHEMIN DE FER. — YOKOHAMA. — PRÉTENTIONS DU GOÛT DE JAPONAIS. — TOKIO. — SANCTUAIRE DE ASAKUSA. — LE TEMPLE DE KAMEIDO ET SES GLYCINES. — TOMBEAUX ET SANCTUAIRES DE SHIBA. — MAISONS DE THÉ DE TOKIO. — *Ski-yu* (*Bains de la Lune*). — LE MONT BANDAI. — INAWASHIRO. — RETOUR DES GRANDES MANŒUVRES. — BAINS DE HIGASHI-YAMA. — LE TABAC ET LE RIZ. — AUBERGE DE IKARI. — ARRIVÉE A NIKKO. — TEMPLES DE NIKKO. — LE KAMMON-GA-FUCHI. — MINES D'ASHI-O. — LAC CHU-ZEN-JI. — YUMOTO. — MANTEAUX DE PAPIER. — ASCENSION DU TOME-GAWA. — TEMPLES DE HARUNA. — MYOGI. — ASCENSION DU VOLCAN *Asama*. — NAGANO. — CLUB DE JOYA-MA-KWAN. — SHIMO-NO-SUWA ET SON TEMPLE. — KAJIKASAWA, LES RAPIDES. — HAKONE. — BAS-RELIEF DE BOUDDHA. — MYANOSHITA. — ENOSHIMA, VUE DU FUJI-YAMA. — KAMAKURA. — TOMBEAU DE YORITOMO. — DÉPART DU JAPON. — L'OCÉAN PACIFIQUE. — VANCOUVER. — LE *Canadian Railway*. — MONTRÉAL ET QUÉBEC.

De Shidzuoka à Yokohama, le chemin de fer longe souvent le bord de la mer. Les stations se multiplient : ce sont autant d'endroits charmants où l'on ne voit que des vergers, des jardins et des villages coquettement placés sur les montagnes ou près du rivage. Le Fuji-Yama devrait dominer tous ces jolis tableaux, mais aujourd'hui il n'existe pas pour nous, enveloppé comme il est par des brumes épaisses. Notre train ne marche pas très rapidement, on ne saurait s'en plaindre, car les distractions sont très variées le long du chemin. On ne s'arrête pas à des heures réglementaires pour les repas, comme en Europe : il n'y a point de buffets. Dans les vagons, disposés à l'américaine, se trouvent de nombreux voyageurs des deux sexes; l'heure du déjeuner arrive bientôt. Tandis que mon boy arrange mes provisions de bouche, je remarque les préparatifs de mes compagnons. Les dames sortent du panier apporté par elles de longues et minces boîtes de sapin, dans lesquelles se trouvent le riz préparé pour la circonstance avec les bâtonnets nécessaires pour le manger. D'autres boîtes contiennent du poisson frit ou

tout un assortiment de petites choses fort appétissantes à l'œil, telles que légumes, gâteaux sucrés à la farine de riz, etc. Les messieurs n'ayant pas apporté de provisions, achètent aux marchands qui vendent à toutes les stations des boîtes de sapin semblables à celles des dames; on y trouve de même du riz ou du poisson qui sont apportés tout chauds dans le vagon. Quelques verres d'eau et comme dessert, des oranges ou des kakis; le frugal repas des voyageurs est terminé.

La ville de Yokohama, fondée en 1859, est, comme on sait, le principal port du commerce du Japon qui soit ouvert à tous les étrangers, depuis le traité passé avec l'Angleterre et la France en 1858. Les Européens y ont une colonie nombreuse formant aujourd'hui une ville qui prend chaque jour plus d'importance. De nombreux magasins sont à visiter à Yokohama tout comme à Kioto; la beauté des objets d'art exposés ne manquent pas de donner aux voyageurs le désir de les acquérir. Pour cela, il faut subir un ennui qui dégénère quelquefois en un véritable abus. La cause en est dans les prétentions du boy qui vous sert de guide et qui ne manque pas d'exiger du marchand un prélèvement chaque fois que vous achetez un objet. Ce prélèvement s'élève quelquefois à plus de 10 ou 15 p. 100 du prix de votre achat; le marchand est forcé d'en élever la valeur pour donner cette gratification à votre guide qui n'en reçoit pas moins chaque jour de vous le prix de sa journée. Cette prétention du boy finit par agacer singulièrement le voyageur; quant à moi, averti de cet usage, je pus heureusement y échapper. J'avais le bonheur de connaître à Yokohama et dans les autres grandes villes, les représentants d'une des plus importantes maisons parisiennes d'exportation d'objets japonais; grâce à leur obligeance, j'allais chez les ouvriers artistes avec eux; ils me faisaient avoir, à des prix raisonnables, les objets désirés.

Yokohama est située d'une façon fort pittoresque au bord de la mer, mais elle est trop moderne et le nombre considérable d'étrangers qui l'habitent l'empêche d'avoir le véritable caractère du pays. Après plusieurs excursions aux environs et quelques visites dans la ville, on ne tarde pas à éprouver le désir de se rendre dans des lieux qui soient réellement japonais. En peu de temps je me trouvai installé à Tokio, la grande capitale de l'empire. Le développement de cette ville est considérable, ses rues sont d'une longueur interminable. La principale d'entre elles a plus de 16 kilomètres, aussi faut-il savoir combiner ses visites ou ses excursions afin de perdre le moins de temps possible.

De nombreux temples sont à voir, celui d'Asakusa est un des plus vénéré. Son principal sanctuaire, voué à Kwannon, déesse de la Pitié, est constamment fréquenté par les habitants qui viennent y prier et y déposer des *ex-voto* de toutes espèces.

Le temple tout entier, peint de couleur vermillon, n'offre rien de plus extraordinaire que ceux d'autres localités, étant construit dans les mêmes principes que la plupart d'entre eux. Les jardins remarquables qui l'entourent, comptent pour beaucoup dans la décoration de ce sanctuaire; en général, par leurs arrangements ingénieux, toujours très variés, ils donnent à tous les temples des aspects nouveaux.

Ceux de Kameido, situés à l'extrémité de la ville, sont parmi les plus jolis. Ils sont placés à l'extrémité d'un petit lac artificiel coupé en son milieu par une chaussée de granit ornée de ponts rustiques qui sert de chemin aux fidèles. Le lac est encadré de légers portiques entièrement couverts de glycines (Foudzi). Dans la saison où elles sont en fleurs, elles doivent produire, en se reflétant dans les eaux, le plus charmant effet qu'il soit possible de voir.

Les monuments les plus remarquables de Tokio sont les sanctuaires de Shiba qui renferment les tombeaux de sept shogûns de la dynastie de Toku-gawa (1603-1868). Ces personnages célèbres surent régner sur le pays et lui assurer une paix profonde pendant une période de deux cent soixante-cinq ans; aussi les Japonais conservent avec un soin respectueux leurs magnifiques mausolées.

Ces monuments, tous construits en bois, placés dans un parc superbe, sont gardés par de nombreux prêtres bouddhistes de la secte dite de Ten-daï. L'entrée, grande cour dallée de granit, entourée de lanternes de pierre, fermée par un immense rideau d'arbres séculaires, est d'un aspect imposant. On passe sous une porte remarquable par ses sculptures, pour arriver ensuite dans une deuxième enceinte faite tout en charpente décorée de panneaux sculptés. Des escaliers de pierre aux balustrades de marbre, encadrés de jardins, servent de chemin aux oratoires et aux sanctuaires enfermés dans une troisième enceinte construite, comme la première, tout en bois, mais dont les ornements sculptés sont merveilleux. Mon dessin, planche XX, page 225 donne l'aspect d'une des entrées des sanctuaires. Les principales pièces de bois qui composent cette porte, ainsi que les moindres détails de toute sa charpente, sont laqués ou sculptés de motifs d'une fantaisie inouïe. Les peintures sur fond d'or, rehaussées de tons de couleur vermillon, vert, blanc et bleu, font valoir chacun des détails taillés tantôt en gravure, tantôt en haut relief ou bien découpés entièrement à jour. Les extrémités des chevrons, les coins de chaque panneau sculpté, maintenus par des plaques de cuivre doré et damasquiné, ajoutent encore à l'effet de cette construction. L'intérieur des sanctuaires est plus intéressant encore, les laquages, les peintures sur fond d'or et les sculptures qui les ornent y étant plus soignés et plus riches.

Le principal tombeau, placé dans une belle pagode construite au fond d'un bois sacré, planté d'arbres superbes, de camélias et d'orangers, est couvert de plaques de laques d'or d'un travail incomparable.

La visite à tous ces temples différents demandant plusieurs jours, on parcourt en même temps les principaux quartiers de la ville qui, malheureusement, ont perdu beaucoup de leur caractère. Les anciens ponts de bois si pittoresques, connus par les nombreuses images japonaises, ont disparu pour faire place à des ponts en fer construits sur les canaux par des ingénieurs qui sont venus apprendre leur art en Europe. Un quartier cependant a gardé toute son originalité; il est situé fort loin dans la ville. On le nomme le Yashiwara, c'est un des plus célèbres endroits où les Japonais vont festoyer et passer la nuit dans les maisons de thé de mauvaise réputation. Il est certainement impossible de voir un spectacle plus curieux que celui-là. Dans une grande rue droite, se trouvent d'abord toutes les maisons de thé, où l'on boit aussi force coupes de saké pour se mettre en belle humeur. Le milieu de la grande avenue principale est occupé par de nombreuses voitures, où sont placés des danseuses, des danseurs en costumes bizarres ou des chanteurs, qui circulent devant ces maisons et donnent des spectacles. Si la recette diminue dans un endroit, les voitures vont devant une autre maison de thé; les acteurs recommencent leur représentation, avec l'espérance de réaliser une recette nouvelle. La foule vient jouir de ces fêtes en plein vent, et acheter les amusants bibelots garnissant les nombreuses petites boutiques qui encombrent la rue. Dans d'autres avenues latérales se trouvent les maisons des dames. La plupart ont trois étages ornés de balcons couverts de lanternes de toutes couleurs. Au rez-de-chaussée, les façades sont grillagées par de légers barreaux de bois assez écartés, au travers desquels on peut contempler toutes les beautés réunies.

Placées bien en ligne, dans un salon élégant orné de panneaux à fond d'or et garni d'un épais tapis, ces dames sont assises sur leurs talons, selon l'usage japonais. Elles sont exposées devant les passants, et s'occupent à boire le thé qui est servi devant elles sur un plateau, en attendant qu'elles soient distinguées par quelque promeneur. Fort jeunes pour la plupart, elles sont peintes, émaillées même et coiffées d'épingles ou de fleurs; leur toilette brillante, couverte de broderies, les fait singulièrement valoir. La lumière électrique les éclaire et le fond d'or devant lequel elles sont placées contribue à les faire paraître toutes jolies. A l'entrée de chaque maison, des *Alphonses* japonais invitent les messieurs à visiter leur établissement. On se promène ainsi de rue en rue, regardant toujours une nouvelle devanture. L'une d'elles par originalité, est garnie de dames

habillées à l'européenne; elles excitent l'hilarité générale tant elles paraissent ridicules, affublées ainsi avec des robes mal faites qui viennent, m'a-t-on dit, de couturières en renom à Berlin.

Les habitants de la ville ne sont point en peine de passer joyeusement leur soirée; d'autant plus que ce quartier de maisons de thé n'est point le seul à Tokio : il y en a d'autres encore en différents endroits. Le nombre des dames exposées ainsi chaque soir dépasse, m'a-t-on dit, plus de 3000, pour tous ces établissements. A part ces quartiers de plaisir, les rues de Tokio le soir sont peu attrayantes, la ville est si grande! On traverse des zones entières à peine éclairées pour arriver dans un endroit un peu plus gai où se trouvent quelques boutiques illuminées par des lanternes; le public abonde en ces lieux, puis c'est une nouvelle zone déserte. Le jinrikisha s'arrête enfin; au bout d'une heure de course, on est de retour à l'hôtel. Mon séjour à Tokio prenait fin; au lieu de me contenter de me rendre par le chemin de fer à Nikko, comme le font presque tous les voyageurs, afin de visiter ses temples, les véritables merveilles du pays, je voulais parcourir auparavant des parties moins connues. Pour cela je devais faire d'assez grands détours, dans plusieurs provinces.

M. Sienkiewicz, ministre de France à Tokio, qui tout d'abord fut assez aimable pour m'inviter chez lui, voulut bien m'aider de ses conseils; grâce à l'obligeance de M. Bedont, son secrétaire, j'eus bientôt un programme complet avec lequel, si j'augmentais, il est vrai, la durée de mon séjour au Japon, il me serait permis d'en bien voir les principales curiosités.

Le chemin de fer me mène jusqu'à Fukushima, ville très commerçante, de près de 6000 âmes. A partir de ce lieu, le voyage pittoresque recommençait; il faut quitter la vallée fertile pour gravir en jinrikisha les pentes des montagnes de la province de Iwashiro, où tous les paysages sont attrayants.

Avant d'arriver au mont Bandai, je m'arrête à Ski-yu (Bains de la Lune), petit village assez célèbre dans la province, à cause de ses bains sulfureux. Sur les bords du torrent, tout auprès de l'unique route du village, une piscine est creusée parmi les galets, n'étant abritée que par une légère toiture de planches. Une dizaine d'hommes, femmes et enfants y sont baignés tous ensemble, fort près les uns des autres. Tout en déjeunant, je regardais de la fenêtre de l'auberge cette singulière et primitive scène japonaise; deux femmes, nues comme le poisson dans l'eau, sortent de la piscine pour remettre tranquillement leurs vêtements devant les passants. Quelques moments après je vis les hommes sortir, ainsi que les enfants, dépouillés de tout voile de même que les dames qui avaient déjà

disparu dans leur maison. Ces usages existent en bien des endroits au Japon, dans les provinces où le chemin de fer n'a pas encore pénétré.

Le village de Ski-yu marquait la dernière étape praticable en jinrikisha ; le chemin de la montagne devient trop inégal et c'est à pied que je devais gagner la ville de Inawashiro, en passant par les solfatares de Nô-ti, pour gravir le col de O-to-gné.

La course est longue pour arriver au but. Par suite d'une erreur de mon guide, qui comptait sur une marche de six heures tandis qu'il en fallait neuf, nous fûmes obligés de continuer notre route, près de trois heures après la nuit tombante, avec des lanternes. Les porteurs de mes bagages allaient péniblement dans les sentiers peu visibles et craignaient de se perdre dans les bois. Nous arrivons enfin vers dix heures du soir à Inawashiro ! Les auberges sont fermées ; un contretemps fâcheux nous arrive encore : tout est plein à cause des grandes manœuvres militaires qui ont lieu dans le pays. Les officiers ont pris les chambres et les soldats remplissent les maisons et les temples de la ville qui compte 3000 habitants.

Après bien des pourparlers, un hôtelier ouvre son logis et consent à me laisser dormir dans sa première salle d'entrée. On déploie un paravent, je puis enfin me reposer.

Le lendemain, grâce à mon passeport, la police, prévenue qu'un Européen était arrivé dans la nuit, annonce cette nouvelle au général en chef. Dans la matinée même, l'aubergiste m'installe dans une belle chambre, me disant que le général a donné des ordres et qu'un des officiers a consenti à se rendre dans celle d'un de ses camarades pour m'être agréable. On ne saurait être plus gracieux à l'égard d'un étranger.

L'ascension du Bandaï-San est très facile à exécuter : les pentes sont douces, de sorte que les 800 mètres qu'on gravit ne fatiguent guère. On contemple avec d'autant plus d'intérêt l'immense cratère qui s'est fermé à la suite de l'explosion d'une partie de la montagne en juillet 1888. Le fond du cratère est devenu un lac, et depuis trois ans des poissons ont apparu, qui s'y développent, dit-on, d'une façon étonnante. Autour du lac, un chaos colossal de pierres et de poussières mélangées prouvent les anciens événements ainsi que les milliers d'arbres calcinés par suite de la pluie de cendres et des pierres brûlantes qui y tombèrent. Au moment de l'explosion, d'épaisses vapeurs sortaient du volcan ; on n'en voit aujourd'hui qu'auprès des mêmes sources sulfureuses, qui existent toujours comme auparavant.

En descendant le Bandai, on jouit plus aisément du vaste panorama donné par le lac Inawashiro, l'un des plus beaux du Japon.

Je rentrai le soir à l'hôtel dans le même temps que les soldats revenus de leurs exercices ; la grande rue en était remplie. Les uns s'occupaient à laver les boites d'osier qui contenaient le riz du déjeuner, dans le grand ruisseau d'eau vive qui la traversait en son milieu, en se faisant aider des gentilles Japonaises leurs hôtesses. D'autres militaires prenaient possession du parc du grand temple pour cuire leur dîner sous les arbres. Voici bientôt les canons et leurs batteries complètes qu'il faut placer près des sanctuaires. Ce spectacle pittoresque dure jusqu'aux dernières lueurs du jour.

Autour du mont Bandai, les montagnes ne sont pas fort élevées (600 à 700 mètres de hauteur), mais elles sont jolies au possible, surtout en la saison où j'étais (octobre et novembre 1890). Les arbres dont elles sont couvertes commencent à prendre leurs belles teintes d'automne ; les érables, les vernis du Japon avec leur feuillage rouge sang ou jaune d'or, d'autres arbustes devenus roses ou de couleur jaune citron sont d'un effet incomparable dans le paysage. Si celui-ci n'est véritablement grandiose que dans de rares moments, sur les bords du lac Inawashiro et le long de la route qui conduit à la ville de Wakamatsu, il est du moins toujours délicieux.

Beaucoup d'endroits ressemblent à des paysages pyrénéens du côté de Luz et de Saint-Sauveur ou à ceux de l'Alsace. Dans d'autres, on se croirait transporté en Auvergne, comme dans la localité de Higashi-Yama ou *montagne d'Orient*. Ce petit pays est situé au fond d'une gorge, véritable entonnoir de verdure, où les habitants de la grande cité de Wakamatsu viennent prendre des bains d'eau chaude naturelle dont la température varie de 50 à 55° centigrades. On s'y baigne en commun comme à Ski-yu, c'est aussi un lieu de plaisir ; le soir on n'entend dans les petites rues que le son des instruments et les voix des Geishas qui donnent des concerts aux baigneurs. Higashi-Yama devient alors un paradis pour les Japonais ; *la montagne d'Orient* est célèbre dans la province de Wakamatsu.

La route parcourue est mouvementée en cette saison de récolte du tabac et du riz ; chaque village prend un aspect inusité. La culture du tabac n'est pas très ancienne ; les Portugais ont importé la plante en l'an 1605. Les feuilles de tabac cueillies sont attachées une à une après des cordelettes de paille de riz, formant de longues guirlandes qu'on accroche contre les maisons pour les sécher au soleil. Serrées fort près les unes des autres elles en cachent entièrement la façade, sauf la porte d'entrée, et paraissent semblables à des draperies posées dans certaines de

nos villes pendant les grands jours de procession. Dans un autre endroit, à Tasima, le riz formé en botte est posé sur de longues perches horizontales maintenues par des faisceaux en bambou. Il forme dans la campagne de véritables murailles de paille, de même que dans les rues et le long des routes; on en pourrait mesurer des développements de plusieurs kilomètres. Le riz est suspendu ainsi pendant trois jours environ, afin que les grains puissent mûrir davantage sous l'action du soleil et se détacher plus facilement de leur tige.

Traîné par mes coureurs japonais, qui galopent toujours, j'arrive auprès de la montagne de Sanno-Toghé où les chemins ont la réputation méritée d'être presque impraticables; aussi faut-il souvent marcher à pied. Nous gagnons le village de Ikari où nous passons la nuit. Dans la plupart des auberges (voy. plan, p. 246), il n'y a pour cheminée que des trous carrés (voy. en F) faits en briques et entourés d'un châssis de bois, pratiqués dans l'épaisseur du plancher au milieu de la grande salle commune. Aucun tuyau de tirage n'étant prévu, la fumée s'échappe de tous côtés pour se perdre dans le haut des combles. Les vieilles Japonaises, gardiennes du foyer, sont les premières victimes de ce grave inconvénient. Leurs yeux, déjà malades par de fréquentes ophtalmies dues au climat humide du pays, rougissent sous l'action de cette fumée âcre, et contribuent à donner à ces malheureuses femmes une laideur invraisemblable. La saison commençait à devenir froide sur ces montagnes, aussi mon hôtelier s'occupait à remettre dans tous les châssis des carreaux de papier. Ces maisons semblent bien mal comprises pour abriter pendant la mauvaise saison leurs habitants; rien ne ferme convenablement, les courants d'air y deviennent affreux; ils n'ont dans leur petite chambre qu'un maigre *brasero* pour se chauffer et doivent s'envelopper dans d'épaisses couvertures. J'avais quitté le mont Bandaï depuis quatre jours; nous arrivons à Nikko dans la province de Shimotsuké.

Avant de pénétrer dans la ville, il y a une avenue longue de près de deux lieues, toute bordée de cryptomérias séculaires, d'une grosseur considérable, se touchant presque et s'élevant à une hauteur d'environ 40 mètres. Autour de Nikko, on admire plusieurs routes de ce genre, et les avenues qui mènent aux temples sont plantées de même. On n'a jamais vu, je pense, dans le monde entier, de ville entourée d'un si grand nombre d'arbres si beaux, qu'ils semblent provenir des forêts décrites dans les contes de fées. Le Daimyo Tatebé les fit planter à l'époque où chaque grand personnage voulait rendre hommage à la mémoire du shogûn Iye-Yasu, en embellissant le lieu choisi pour élever sa tombe. On remarquait les riches présents de chacun et personne alors ne songeait à ces cryp-

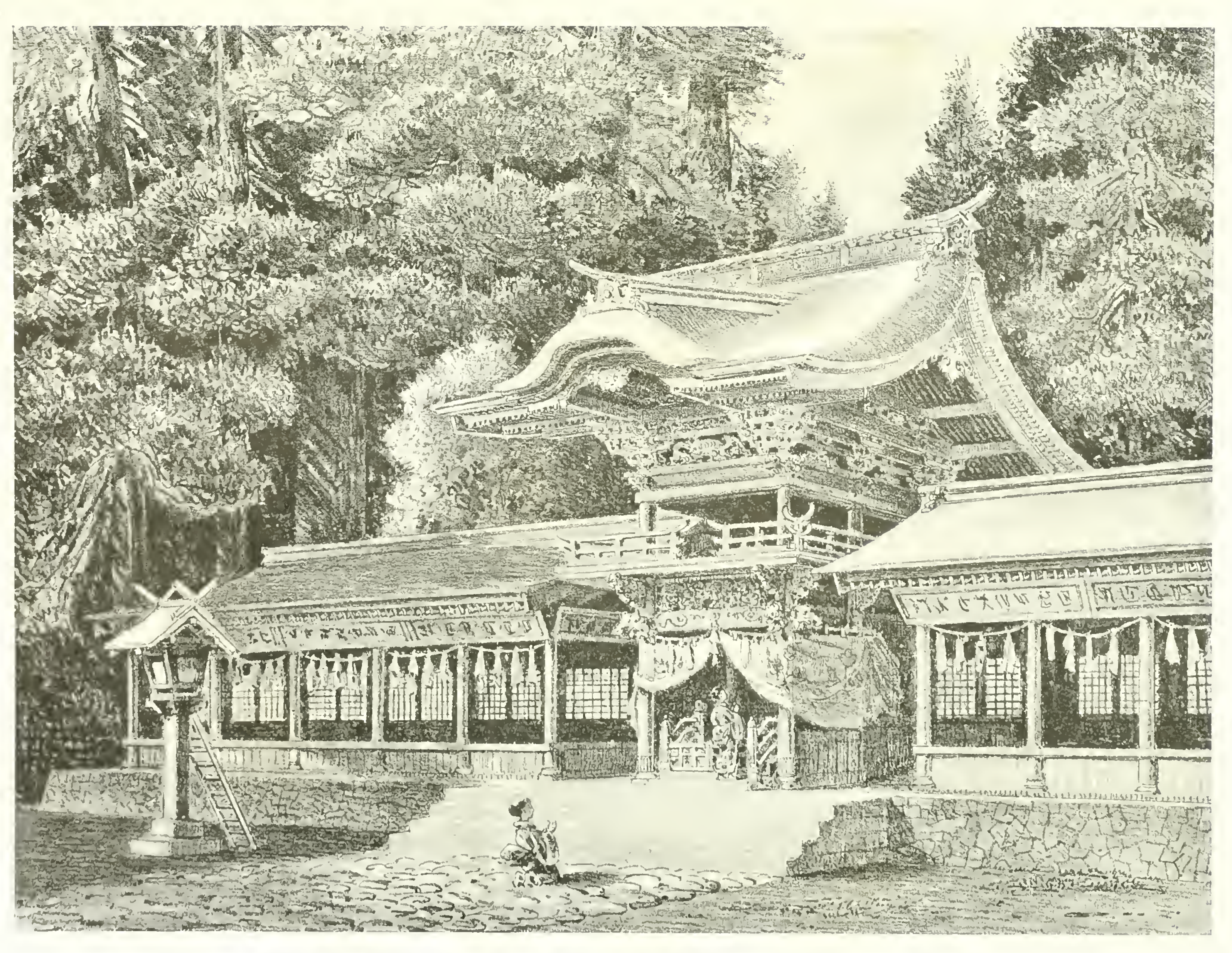


PLANCHE XXIII. — AKI-NO-MYA, TEMPLE SHINTO A SHIMO-NO-SUWA, PROVINCE DE SHINANO (JAPON).
(D'après nature, voy. p. 274.)

tomérias nouvellement plantés. L'offrande semblait de peu d'importance. Aujourd'hui, il faut les considérer comme les plus beaux ornements de ces lieux respectés ; ils font de Nikko un séjour exceptionnel.

Les temples de Nikko sont relativement anciens, ils ont été construits l'an 1617 de notre ère, en même temps que le mausolée du grand shogün, le célèbre Iye-Yasu (1542-1616). Les peintures d'or et les arabesques gracieuses couvrent les boiseries des façades et des intérieurs de ces temples, elles se marient aux sculptures et produisent un effet éblouissant, dont mon dessin, reproduit par la gravure, ne peut donner qu'un bien faible aperçu (voy. p. 269).

Les pavillons séparés et les portiques placés d'une façon pittoresque sous les ombrages de superbes cryptomérias ou sur de hautes terrasses de granit, forment un bel ensemble, dont le plan se dessine assez clairement malgré son premier aspect d'irrégularité.

La porte d'honneur (le karamon) qui sert d'entrée à la troisième enceinte fermée (le Tamagaki) où se trouvent l'oratoire (Haïden) et le sanctuaire (Honden), sont remplis d'ornements qui forment autant d'objets d'art. C'est surtout par les détails que ces constructions charment le plus ; il en faut admirer tous les motifs sculptés, représentant des groupes de saints personnages, composés le plus souvent, comme ceux des Chinois, d'enroulements de fleurs, d'animaux fantastiques ou d'oiseaux. Une grande partie de ces œuvres a été exécutée par le sculpteur Jingoro Hidari (1575-1634) ou par les nombreux élèves qu'il avait su former.

Le tombeau de Iye-Yasu est placé sur le haut de la montagne qu'on commence à gravir en sortant du Tamagaki par de hautes marches de granit. Celui de son petit-fils Iyemitsu se trouve dans l'enceinte d'autres temples peu éloignés, qui font partie de celui de Iye-Yasu. Ils sont précédés, comme ce dernier, de beaux pavillons d'entrée qui, au lieu d'abriter des statues de lions fantastiques (Koma-inou) semblables aux chimères de la Chine, ont comme dieux gardiens Ikadzoutsino-kami, dieu du Tonnerre, avec son auréole de tambourins sur lesquels il frappe avec furie, et Susano-Ono-mikoto, dieu du Vent, qui porte sur son épaule une outre gonflée d'air. Ces divinités sont représentées souvent sur les images populaires de la contrée (voy. en 1 et 3, p. 292). On admire de même les kiosques élégants sous lesquels sont placées les vasques sacrées ou Otea-raï. Les Japonais ne manquent jamais d'y faire leurs ablutions et de boire quelques gouttes de ces eaux saintes avant de pénétrer dans les sanctuaires (voy. pl. XXI, p. 233).

Si les Japonais n'ont pas une architecture qui leur soit complètement personnelle, il faut rendre justice cependant à leur ingéniosité et à l'art qu'ils ont toujours

su mettre à toutes choses, en s'inspirant des œuvres des artistes d'autres pays. Là où ils sont inimitables, actuellement encore, c'est dans l'exécution des petites œuvres d'art comme les sculptures dans l'ivoire ou le bois, les laques, et dans celle de leurs délicates et pittoresques peintures.

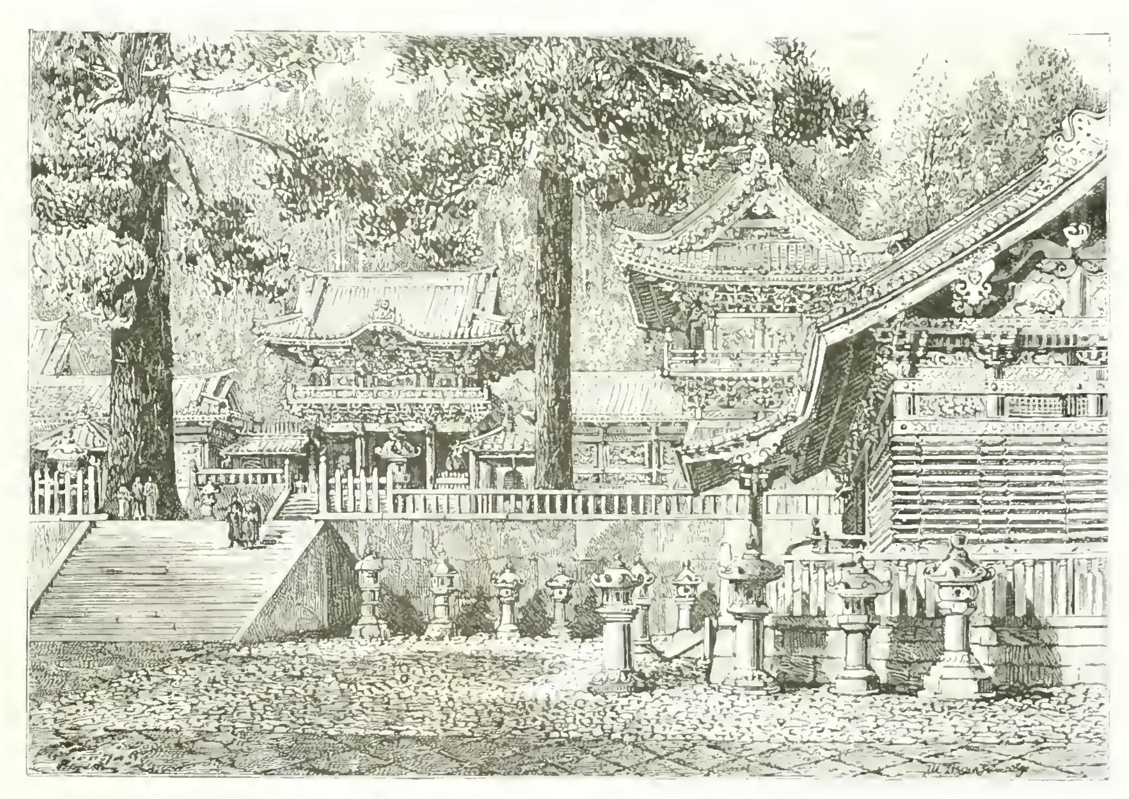
En ce beau pays on cesse, depuis de longues années, de prendre modèle sur les Chinois, mais, cherchant un autre idéal, c'est en Europe que les Japonais d'aujourd'hui viennent s'inspirer. Ils y apprennent l'art de construire des chemins de fer et commencent à posséder tous les secrets des récentes découvertes. Peu à peu ils seront complètement identifiés aux Européens; mais il est à craindre qu'alors leur art original ne soit en même temps perdu à jamais.

Non loin de ces sanctuaires merveilleux, au bord du torrent qui baigne la ville supérieure de Nikko, un lieu sacré entre tous, le Kammon-ga-Fuchi, est à remarquer. C'est là que, dit-on, le bonze ermite Ko-bo-daïshi, qui vécut au VIIIe siècle de notre ère, a été enterré. Protégé par le *Grand Dragon* qui l'aida à passer le torrent en faisant un pont de son corps, le saint homme put s'établir dans les lieux qu'il avait choisis, où se trouvent actuellement les temples et tombeaux de Iye-Yasu. Un beau pont de bois de cèdre, le pont du Dragon ou Sho-do-Sho-nin, entièrement peint en rouge, est placé sur le torrent à l'endroit même où cet événement a eu lieu, suivant les récits légendaires. Le Kammon-ga-Fuchi est accompagné d'un alignement étrange de cent dieux sculptés en granit, accroupis chacun sur un piédestal. Ils regardent paisiblement depuis des siècles couler les eaux rapides du torrent; les fidèles s'arrêtent et les contemplent respectueusement avant de parvenir auprès de la statue de Bouddha qui préside toute cette imposante assemblée. Les environs de Nikko abondent en excursions agréables, et les sites dans cette province de Shimotsuké sont tellement mouvementés, que les trajets en jinrikishas deviennent impossibles. C'est à cheval qu'il faut parcourir tout ce joli pays. Les mines de cuivre célèbres des montagnes de Ashi-o peuvent compter parmi les plus importantes promenades. Connues depuis cinq cents ans environ, elles ne sont exploitées régulièrement que depuis quatorze ans et rapportent tous les ans des sommes considérables. Elles possèdent deux galeries principales de près de 4 kilomètres chacune, creusées dans la montagne, qui conduisent à d'autres allées souterraines s'enfonçant jusqu'à 200 mètres au-dessous du sol. Le minerai recueilli est écrasé en menus morceaux, lavé soigneusement et mis en poudre. Introduit ensuite dans des fours, un feu ardent consume toutes les matières étrangères. Le cuivre fondu coule comme de la lave dans des récipients disposés *ad hoc*.

L'opération de la fonte du minerai se fait trois fois afin que toute matière étran-

gère ait pu disparaître par le feu et que le cuivre devenu tout à fait pur soit mis en saumons.

Pour gagner de Nikko le lac Chû-zen-ji, on passe tout d'abord auprès des plus belles cascades de la contrée : Oura-mi-ga-taki, sous la principale chute de laquelle on peut pénétrer pour rendre hommage au dieu Fondo qui y possède une statue; puis Kegon-no-taki, dont la chute unique a plus de 100 mètres de hauteur. Elle sert de déversoir naturel au lac Chû-zen-ji. Cet endroit est réputé par le pèlerinage



TEMPLE DE NIKKO, PROVINCE DE SHIMOTSUKÉ (JAPON).
(D'après nature.)

considérable qui se fait tous les ans dans les temples au mois de juin; les habitants du village ne vivent que par lui. Pendant presque toute l'année, gardiens de vastes corps de logis qui restent déserts, ils deviennent, à l'époque du pèlerinage, les hôtes de six à sept mille personnes qui viennent, tout habillées de blanc (le costume officiel du pèlerin), leur demander pendant quelques jours l'hospitalité afin de pouvoir faire les dévotions prescrites.

Continuant ma course à travers les forêts, nous arrivons au pied de la Belle Montagne (Nantai-san) et j'admire d'autres jolies cascades; nous voici à Yumoto (1520 mètres d'altitude) célèbre par ses eaux chaudes sulfureuses et par son déli-

cieux petit lac Yuno-ou-ma (eaux chaudes de marais). Les chemins ici ne sont plus praticables pour des chevaux; des porteurs s'emparent de mon bagage et nous gravissons à pied les montagnes de Kon-Seï-Togné (2000 mètres d'altitude) à l'ombre des arbres séculaires. Sous les feuillages épais, je découvre un curieux petit sanctuaire rempli par des ex-voto d'un genre exceptionnel dans le pays. Ce sont des *lingams*, en bois sculpté de toutes grandeurs, déposés par des époux qui souhaitent d'avoir des enfants. L'origine de ces emblèmes, qui n'étonnent point aux Indes puisqu'ils appartiennent au culte de Brahma, est inconnue au Japon; personne n'a pu m'en donner l'explication. Cette superstition est particulière à la province; on voyait autrefois, m'a-t-on dit, de ces *lingams* auprès des temples de Nikko.

Le sommet de la montagne marque la limite où commence la province de Kotsuké; les lieux sauvages sont parcourus, nous arrivons à la nuit tombante à Ogawa. Dans ces parages éloignés des centres industrieux, il faut se contenter, pour continuer sa route, de chevaux habitués aux travaux des champs. Ils vont avec lenteur et leur harnachement est primitif. On me hisse sur une selle de bois surmontée de force couvertures, deux cordes nouées à peu près à la hauteur voulue me servent d'étriers. Un conducteur, dont l'habit principal consiste en une natte de paille de riz, tient en laisse mon haridelle qui ne saurait marcher sans lui. Partout, la campagne est luxuriante : Atsougawa possède de nombreux moulins à eau, Tudori, Okara sont remplis de mûriers. Ces localités sont surtout occupées trois fois par an, en mars, juin et septembre, par la récolte des cocons des vers à soie. En gravissant le mont Kadzou-Saka, ce sont des plantations de thé qu'on admire; nous passons à Numata, ville de 4000 âmes, puis dans les gorges superbes de Tanashita pour nous arrêter à Shi-bu-Kawa. Cette ville est importante par son mouvement commercial, qui consiste surtout dans le trafic de la soierie et des cocons.

Il faut recommencer à gravir les montagnes, autant de volcans éteints qui partout ont laissé des traces de leurs anciennes éruptions. Sur tout le parcours on ne voit que des débris de pierres ponces et de roches calcinées. Le temps, qui depuis longtemps me favorisait, semble aujourd'hui devenir menaçant; les nuages sombres s'amoncellent, un orage est imminent. Mon conducteur me prie de me soulever sur ma selle afin de pouvoir prendre tout un paquet de papier enduit d'huile ou de cire végétale sur lequel j'étais assis et, sans me prévenir, commence à m'en affubler entièrement. Mes jambes sont enveloppées et ficelées, ma tête est surmontée d'un immense capuchon bien attaché avec des cordes de paille de riz; je suis emmailloté en moins d'une minute, et protégé de la pluie qui ne tarde pas à tomber d'une

façon torrentielle. Nous continuons à chevaucher malgré ce déluge épouvantable, et nous gagnons la petite ville d'Ikao et l'hôtel placés presque en haut de la montagne (800 mètres d'altitude).

En enlevant tous les papiers huilés qui me couvrent, je trouve mes vêtements aussi secs que si nous avions eu le plus beau soleil du monde pendant le temps de notre étape. Rien n'est plus pratique que ces couvertures qui remplacent dans les campagnes nos manteaux imperméables. Les Japonais ont d'autres espèces de papier pour toutes sortes d'usage; ils s'en font des robes d'été, ou des carreaux qui remplacent les vitres de nos fenêtres. Une espèce de meilleure qualité sert pour les écrivains, les journaux, et les livres innombrables publiés dans le pays. Les matières premières employées pour la fabrication de tous ces papiers différents, viennent surtout des arbres : le *Broussonnetia papyrifera*, l'*Hibiscus* et quelques espèces de mûrier.

Le village d'Ikao est placé sur le versant nord du Sen-ghen-yama, qui appartient aux monts Haruna. Il domine les gorges de Yu-Sawa, au fond duquel coule un torrent; ses rues étroites, presque toutes en escaliers, curieuses à l'égal de celles de quelques petits pays d'Auvergne, sont arrosées par une multitude de ruisseaux d'eau chaude ou minérale. Dans leur passage, ces eaux naturelles sont employées de tous côtés pour faire tourner les roues des moulins. L'hôtel est déjà *européanisé* en ces parages. On me donne une table pour dîner, j'ai aussi un lit et des chaises pour m'asseoir.

A la fin d'octobre, époque de mon arrivée, tout le monde a quitté les hautes régions, aussi étais-je seul dans l'établissement. Le directeur peut s'occuper de moi davantage; le soir je suis invité par lui à écouter le concert donné par sa femme et sa sœur, tout en me chauffant auprès de son brasero ou *Hibachi*, véritable meuble national, le seul employé pour attiédir l'air froid des hivers dans les chambres. Ces dames jouent sur des *Kotos*, sortes de harpes à treize cordes, reliées à une caisse sonore qu'on pose sur le sol. Elles chantent en s'accompagnant et veulent bien recommencer pour moi un chant populaire du pays, mélodie fort originale.

La neige était déjà venue sur les monts Haruna, il fallait faire l'ascension du Tomé-Gawa à pied. Les vues panoramiques y sont splendides, avec le Fuji-Yama qui apparaît dans le lointain des nuages et le volcan Asama dont on peut voir, malgré la distance, les légères vapeurs sortant de son cratère. Le sommet de la montagne est occupé par des pâturages et par le lac Haruna : bientôt nous descendons l'ancien volcan par des pentes rapides qui nous mènent au

fond des gorges où se trouvent les temples dédiés au dieu du Feu, Homusubi et à Hani-yasu-Humé, déesse de la Terre. Il serait difficile de visiter des lieux plus étranges, plus mystérieux d'aspect. Dans une épaisse forêt de cryptomérias, au pied desquels coule un torrent, l'étroit sentier nous conduit à travers des rochers volcaniques colossaux, dont les formes sont pittoresques. Ce sont des arcades fantastiques, des pyramides ou des colonnes curieusement découpées. Le pavillon d'entrée des temples est placé sur un haut perron de granit, protégé par une roche superbe, semblable aux dykes bien connus que nous admirons au Puy et près de Saint-Nectaire en Auvergne (voy. planche XXII, page 249).

Le volcan Asama est à près de deux journées de distance de Haruna, cet endroit remarquable entre tous. Le village de Myogi, comme Haruna, est aussi célèbre par les rochers volcaniques étranges et les sanctuaires qui sont alentour. Celui de Higezuri-Iwa est le plus pittoresque. Aux abords du volcan, près du village Kutsukake, la contrée change complètement pour devenir aride et triste ; le sol est formé d'une couche épaisse de pierres ponces et de débris. L'ascension est quelquefois pénible, surtout le jour où je pus la faire par une neige tombée nouvellement. A peine avais-je contemplé quelques instants le curieux cratère et les épaisses vapeurs qui en sortent que la neige commence encore à tomber. Les nuages s'amoncellent, une véritable tempête nous surprend. Aveuglés par les épaisses rafales, il faut descendre les pentes du volcan, mon guide perd sa route. Ce n'est qu'à grand'peine que nous gagnons le village de Kutsukake, d'où nous étions partis le matin, et celui de Karuizama où nous pouvons nous coucher. L'ascension de l'Asama-San étant exécutée, le voyage devient pour un temps moins pittoresque, c'est en chemin de fer que nous allons à Nagano.

Cette ville intéressante est admirablement située dans une grande et riche vallée. Son temple, le Zen-kô-ji, est un centre important de la religion bouddhique, et le monastère qui en fait partie est habité et dirigé par des femmes, *bonzesses* réputées dans la province.

Le temple, loin d'être aussi riche d'aspect que ceux de Tokio ou de Nikko, est cependant curieux à visiter. La grande salle intérieure est tellement remplie de lampes de toutes sortes, de brûle-parfums et d'autres objets, autant de dons des fidèles, qu'elle ressemble plutôt à un bazar. Une quantité énorme de pigeons, considérés comme sacrés, ont établi leur domicile dans le temple même, ou sous les portiques qui l'entourent. Malgré les grands filets posés partout, qui les empêchent de s'installer sur les corniches et dans les moulures des caissons de la charpente

apparente qui orne le temple, ils n'en laissent pas moins, de tous côtés, de nombreuses traces de leur présence. Ils se perchent sur les moindres objets, cherchant les grains de riz semés pour eux par la foule des fidèles qui visitent le lieu saint.

Nagano possède un club important, le Joya-ma-Kwan, fréquenté par les notables de la ville. En ma qualité d'étranger, on me laisse y pénétrer et visiter toutes les pièces. Construit tout en bois, de même que toutes les maisons, il a été élevé sur l'emplacement de l'ancien château fort qui dominait toute la vallée.

L'arrangement général de ce club est fort simple : il consiste en une vaste salle de réunion de douze mètres de large sur vingt de longueur environ, qui ne possède, en fait de meubles, que quelques lustres à pétrole et quelques vases garnis de fleurs posés de distance en distance sur le plancher. Les membres du cercle s'accroupissent sur des coussins posés sur les nattes bien rembourrées qui garnissent le sol et boivent leur thé apporté sur des plateaux par de jeunes et gentilles servantes.

Cet immense salon, où règne la plus exquise propreté, peut s'ouvrir de tous côtés et se fermer avec des châssis glissants garnis de carreaux de papier; son seul ornement est la vue admirable de toute la vallée. Pour me laisser jouir plus longtemps du beau panorama, les servantes m'apportent du thé et des bonbons, et disparaissent discrètement en me faisant des salutations. C'est le gracieux accueil offert par les membres du cercle à leur visiteur européen. A côté de cette salle de réunion on voit une salle de billard et quelques pièces plus petites pour les habitués qui désirent rester dans une intimité plus étroite.

Nagano était le point le plus éloigné de mon voyage : je devais revenir en passant par Ueda et Matsumoto, pays souvent montagneux qui offrent des aperçus variés. Mes conducteurs de jinrikishas me font gravir le col de Shio-ji-ri (1060 mètres d'altitude) d'où l'on découvre le joli lac Suwa, au bord duquel se trouve le village de Shimo-no-Suwa (800 mètres d'altitude) qui appartient à la province de Shinano.

On voit en ces lieux le temple shintoïste de Aki-no-mya. Il offre d'autant plus d'intérêt qu'on y remarque d'une façon évidente les différences extrêmes qu'il offre avec ceux de Yamada dans la province d'Isé.

Les prêtres shintoïstes qui ont présidé à sa construction ont subi l'influence du culte bouddhique : ils ont renoncé à la simplicité extrême et voulue qu'on trouve dans les sanctuaires d'Isé pour orner Aki-no-mya de sculptures délicates. Les chapiteaux des piliers sont composés de griffons fantastiques et de têtes d'éléphants. Dans les frises, des lions aux yeux dorés sont merveilleusement

sculptés, et l'intérieur de l'oratoire est orné de panneaux où l'on voit des cigognes se reposant sous des bambous, dont le travail et l'exécution sont d'une originalité extrême.

Le dessin (pl. XXIII, p. 265) montre l'oratoire et les portiques qui l'accompagnent. Cet oratoire est précédé d'un grand pavillon qui sert deux fois par an pendant les jours de fête à des représentations religieuses nommées *Kagura*. Elles consistent en danses et en pantomimes. Derrière l'oratoire se trouvent les deux petits sanctuaires, où les emblèmes sacrés sont cachés à tous les yeux.

De Shimo-no-suwa, nous partons dans une voiture du pays (*un basha*) pour la ville de Kofu, en passant par le col de Godo-Para. C'est un trajet de toute une journée, féconde en points de vue remarquables. Lorsqu'on quitte le village de Dawabara surtout, on découvre, au-dessus des nuages, la merveilleuse pyramide formée par le volcan Fuji-Yama, dont les neiges sont éclairées par les lueurs du soleil couchant. Elle offre aux regards un spectacle incomparable qui, à lui seul, vaudrait tout le voyage. Nous traversons souvent le torrent Fuji, dont la source n'est pas très éloignée du village. En cette saison (novembre 1890) il est peu redoutable, mais je voyais, en descendant peu à peu dans la vallée, les ravages terribles qu'il occasionne à d'autres époques de l'année. Ce ne sont de tous côtés, sur les bords, que des éboulements formidables, des talus ruinés et des amoncellements de galets roulés. Kofu, province de Kai, était autrefois une place forte importante, son château fort est aujourd'hui détruit et il n'en reste plus que les hautes murailles de défense et ses sauts-de-loup. La ville n'offre que peu d'intérêt ; nous y eûmes cependant une émotion, heureusement sans gravité. Dans toutes les villes et souvent aussi dans les petits hameaux, on remarque de hautes échelles plantées dans le sol et maintenues bien verticalement par des pièces de bois au haut desquelles se trouve une cloche fixée à un bambou. Ce sont des avertisseurs d'incendie. Un veilleur, toujours de garde pendant la nuit, y monte de temps en temps pour signaler ce qu'il voit ; à la moindre alerte il sonne la cloche d'alarme. Les crieurs publics ainsi avertis ne tardent pas à se répandre dans la ville pour prévenir les habitants. Nous fûmes réveillés au milieu de la nuit par leurs cris « Au feu ! au feu ! » et par les sons sonores des morceaux de bois qu'ils frappent l'un contre l'autre. Nous ne tardons pas à être tous sur pied dans l'hôtel, car les incendies sont surtout terribles en cette contrée où tout est construit en bois. Il pleuvait un peu heureusement, et le vent était nul, de sorte que le feu, qui avait pris dans quelques maisons situées au bout de la ville, s'éteignit bientôt sans avoir pu produire de grands dégâts.

Je ne restai à Kofu que le temps nécessaire pour gagner le village de Kaji-kasawa, station habituelle où il faut s'arrêter pour descendre en barque les rapides du Fuji-Kawa. Ce voyage de quelques heures est célèbre dans le pays, il est fort curieux en effet et mérite sa réputation. Comme il n'est pas toujours possible de l'exécuter à cause de l'irrégularité du dangereux torrent, un chef batelier, installé sur le lieu de départ, juge si la traversée est faisable et vous remet une permission. Les barques ressemblent à celles qui sont employées pour le passage des rapides de Katsu-gawa près de Kioto, mais on vous donne un nombre double de rameurs. Entraîné par le courant du Fuji-Kawa, les rivages peuplés de nombreux hameaux entourés d'une campagne luxuriante et de jolies montagnes se déroulent sous vos yeux. La longue barque glisse quelquefois sur les eaux avec la vitesse d'un train *express*, mais son mouvement est bientôt ralenti par un brusque détour du torrent ou par quelques hauts rochers. Nous nous arrêtons à Nambu, pour que nos quatre bateliers puissent se reposer de leur fatigante besogne. Il faut déjeuner à la manière du pays. On me donne des gâteaux avec plusieurs tasses de thé accompagnées de quelques boulettes au sucre faites avec de la purée de pois rouges. Ces gâteaux, des *kint-sou-ba*, sont d'ailleurs excellents.

Des pâtes faites de sarrasin ressemblant à une sorte de macaroni, avec des légumes et des champignons bouillis sans sel, viennent ensuite avec des poissons, des crevettes et des seiches salées et desséchées à la manière chinoise. Le dessert se compose de fruits cueillis toujours avant leur maturité; un verre de saké fait passer le tout.

La seconde partie du voyage sur les rapides est plus curieuse que la première, les montagnes deviennent plus importantes et le Fuji-Yama est entrevu à tout instant parmi les plus hautes cimes couvertes de verdure. De nombreuses cascades s'échappent des feuillages, puis viennent tomber dans le torrent ; on remarque aussi quelques bancs curieux de rochers basaltiques.

Le torrent s'élargit et les rapides ont pris fin. Notre barque pénètre dans un canal étroit qui nous conduit au village de Iwabachi, station de chemin de fer située au bord de la mer, à l'embouchure du Fuji-Kawa. L'immense volcan domine tout le paysage dans cette partie de la province de Suruga. Le beau temps me favorisant, je pris aussitôt le chemin des montagnes et ne tardai pas à arriver au petit village et au lac de Hakonė. Ce lieu, de même que la petite localité voisine, Myanoshita, sont les véritables joyaux de la province de Sagami, et la facilité avec laquelle on y parvient, grâce au chemin de fer, en partant de

Yokohama ou de Kioto, a contribué à les rendre populaires. Dans les eaux claires du ravissant lac de Hakonè, le cône de Fuji-Yama est reflété ainsi que la montagne verte de Mutuni-Togé. Ils forment le fond d'un délicieux paysage qu'on peut admirer du petit hôtel organisé à l'européenne où l'on descend. Pour aller visiter le temple shintoïste de la localité, on traverse en bateau une grande partie de ce lac, habité par une quantité de canards sauvages qui viennent y prendre leurs ébats, et on admire ses charmants rivages. Le batelier vous fait bientôt aborder près d'un chemin caché sous les bambous et les pins immenses. Nous montons de hautes marches couvertes de mousse et de fleurs, à l'ombre de ces arbres antiques; c'est la route qui mène au temple. L'endroit est bien choisi pour un lieu sacré, rien n'est plus mystérieux, plus poétique que le paysage qui vous entoure.

Pour se rendre à Myanoshita, il ne faut que trois heures de marche.

De jolis villages comme Ashinoyu avec ses bains d'eau chaude naturelle et sulfureux, puis le bel horizon de la mer qu'on découvre du haut des cimes de la montagne, embellissent notre route. Non loin de Hakonè on s'arrête en haut d'un sentier pour contempler une sculpture presque deux fois grandeur naturelle, taillée en haut relief dans le roc de la montagne. C'est l'image de Bouddha représenté accroupi sur une fleur de lotus. L'expression de son visage est d'une sérénité, d'une douceur remarquables (voy. pl. XXIV, p. 281).

On sait que la représentation des images humaines était interdite dans l'antique religion des shintoïstes. Les prêtres n'acceptèrent cet usage que lorsqu'ils voulurent bien admettre le mélange de la religion première du pays avec la nouvelle qui venait de Chine et des Indes. Le décret officiel ordonnant d'enseigner le bouddhisme et d'élever des temples a été signé par l'impératrice Suiko[1] en l'an 594 de notre ère. Les premières idoles bouddhiques connues et exécutées avant le décret furent placées dans le temple de Ozaka par l'empereur Bidatsu (572-585). Elles étaient l'œuvre d'un sculpteur coréen dont le nom est resté inconnu. D'autres œuvres furent exécutées au VIIe siècle; le sculpteur Tori Busschi est celui dont le nom est resté célèbre d'une façon certaine, son origine était chinoise. Au milieu du VIIe siècle apparaît encore un sculpteur d'origine chinoise également, Ogachi, qui fit un grand nombre de statues de Bouddha sous le règne de l'empereur Kôtoku (645-654); toutes ses œuvres sont malheureusement détruites. Le moine coréen Gio-ji fut aussi un sculpteur émérite (670-749).

1. *Ancien Japon*, par G. Appert. Tokio, 1888, p. 25

Au VIII[e] siècle enfin, Kei-bun-kai et Kasuga deviennent célèbres par les idoles sculptées qu'ils savent exécuter.

Le Bouddha de Hakoné, un des rares monuments de pierre qu'on puisse voir dans le pays, date du règne de l'empereur Jingo-Keuin (767-769). Il est attribué au bonze sculpteur Kobo-Daishi dont nous avons parlé page 268. Cet artiste était d'abord un fervent shintoïste, mais, en sa qualité de bonze, il admit, comme beaucoup d'autres de ses confrères, sans provoquer de révolution dans son pays, le



Le Fuji-Yama vu de l'île de Enoshima, province de Sagami.
D'après nature.

mélange des dieux shintos avec ceux de la nouvelle religion bouddhique. Il fut l'auteur d'une doctrine qui justifiait la fusion de ces deux croyances. Comme sculpteur, il était connu surtout sous le nom de Kûkai.

En descendant les hautes cimes qui dominent Hakoné, lorsqu'on approche de Myanoshita, on est étonné par moments du nombre de légers papiers sur lesquels sont écrits le nom d'un dieu préféré avec la signature du donateur.

Ce sont des offrandes, *des offrandes d'intention*, piquées dans l'herbe à l'aide d'une brindille de bambou, dans des endroits sacrés. L'offrande est bien légère, sans doute, mais les bonnes gens du pays la considèrent déjà comme un engage-

ment. Ils ont fait un souhait quelconque en se recommandant à la divinité choisie; si le souh it est exaucé, il est alors d'usage qu'un cadeau réel et plus sérieux lui sera donné, et c'est le bonze de la montagne qui ne manque pas de le recueillir.

Myanoshita ne ressemble en rien à Hakonè, mais n'est pas moins attrayant dans son genre. Le lac enchanteur est remplacé par des gorges profondes pleines de verdure au fond desquelles coule le torrent; les yeux sont partout arrêtés par les ravissants aperçus des montagnes et des belles forêts qui en cachent les rochers volcaniques. A peine est-on sorti de l'hôtel, qu'on se trouve tout aussitôt auprès de fraîches cascades et sous des ombrages épais. Le petit village, dont toutes les maisons de bois sont propres et coquettes, est fort industrieux; presque tous ses habitants sont occupés à fabriquer des meubles, des cabinets et des coffres en marqueterie, ainsi que des jouets en bois pour les enfants. Il s'en fait un commerce considérable.

Dans un pays si pittoresque, les excursions sont nombreuses. Je fis l'ascension du Koma-ga-toké (1 400 mètres d'altitude) en chaise à porteurs; on visite, sur la cime de cette montagne, de curieuses solfatares. Les vapeurs qui s'en échappent sont encore très abondantes; elles possèdent aussi d'intéressantes formations de soufre cristallisé. Ce sont des lieux sauvages et désolés, mais on ne tarde pas à regagner les sentiers sous bois, pleins de fleurs et de bambous, qui vous ramènent au village. Les habitants de Myanoshita ont compris l'intérêt qu'ils avaient à attirer les voyageurs par tous les moyens possibles, aussi se sont-ils entendus avec les petites localités voisines pour construire partout de bonnes routes et des sentiers dans la montagne, afin de faciliter aux touristes toutes sortes d'agréables promenades qu'on peut faire aisément à pied. C'est ainsi que j'allai visiter Doga-Shima pour voir ses cascades et ses rochers remplis de fougères sous de beaux ombrages, le petit village de Kigu ainsi que Mignanino situé un peu plus loin. On y voit des temples pittoresques, qui sont placés sur la rive opposée du torrent. Le pont rustique qui y conduit est ingénieusement combiné et son aspect est fort original. Le torrent est large en cet endroit, aussi fallut-il construire des piles assez considérables pour établir le tablier du pont. Les habitants confectionnèrent tout d'abord deux sortes de grands paniers cylindriques de trois mètres de hauteur environ, faits en lanières de bambou et à mailles écartées. Ils les posèrent à des distances égales dans le torrent, et les remplirent de galets roulés. Les galets maintenus par le réseau de bambou constituent des piles solides sur lesquelles on n'a plus qu'à poser le nombre de madriers nécessaires pour former le tablier qui est garni de branches d'arbres, tablier revêtu d'une épaisse couche de

mottes de gazon. Si des piles de pont exécutées de cette façon n'ont que peu de durée, elles ne sont pas très coûteuses comme construction, et tous les ans il est facile de recommencer le même travail. On refait un nouveau pont à quelques mètres plus loin, laissant en amont les anciennes piles qui ne tardent pas à s'effondrer dans le torrent.

De Myanoshita, il est aisé de se rendre à un autre point remarquable de la province de Sagami, l'île de E ou Enoshima. Le chemin de fer et le jinrikisha sont tour à tour employés pour s'y rendre.

L'île de Enoshima est reliée à la terre ferme par un mince banc de sable recouvert quelquefois par les grandes marées et s'élève à pic au-dessus de la mer de Sagami. Les récits légendaires disent que dans la sixième année du règne de l'empereur Kaikwa (252 av. J.-C.), il y eut un terrible tremblement de terre dans la province de Sagami. L'île tout entière fit tout d'un coup son apparition au-dessus des eaux au milieu de brumes et de vapeurs épaisses. Aujourd'hui ce récif colossal est devenu un séjour délicieux. On ne voit partout, dans tous les sentiers, que des camélias et d'autres arbres magnifiques. La date de fondation du temple principal, construit sous le règne de l'empereur Kimmei, serait vers 540-571 de notre ère. Plus tard le célèbre shogûn Yoritomo lui aurait donné plus d'importance. Au pied des roches volcaniques, dans de profondes grottes naturelles, on a pu élever des autels à Benten, la grande déesse de la mer. Il n'est possible de pénétrer dans ces grottes qu'à marée basse; elles sont profondes et forment d'étroits couloirs dont les parois sont garnies de nombreuses statuettes de dieux divers. Enoshima est le séjour de pauvres familles qui vivent surtout du produit de leur pêche; les poissons et les crustacés abondent dans ces parages. Il s'y fait une autre industrie, celle des coquillages et des menus objets taillés ou sculptés dans la roche de la montagne, qui sont vendus aux nombreux voyageurs qui viennent visiter l'île pour l'admirer et pour y jouir de la vue superbe du Fuji-Yama (voy. p. 277). Au commencement de mon voyage, je désirais faire l'ascension de ce volcan, les brouillards m'en empêchèrent et maintenant la saison était trop avancée pour qu'elle fût possible. Les cabanes, qui servent d'abri aux nombreux pèlerins qui en font l'ascension, envahies par la neige, sont abandonnées par leurs gardiens jusqu'à la saison suivante. La circonférence de base du volcan a un développement de 123 milles; sa hauteur, d'après la carte géologique japonaise, serait de 3778 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les dates vraiment certaines de ses principales éruptions seraient les années 799, 864, 936, 1032, 1649, enfin 1707. Le volcan, depuis cette époque, est resté inactif.

Le cratère du Fuji a 2000 pieds de diamètre et sa profondeur est de 548 pieds.

Enoshima laisse un souvenir charmant, de même que Hakonè et Myanoshita; ce sont de véritables eldorados. Le jinrikisha me porte en quelques heures à Kamakura, par un chemin qui borde presque toujours les bords de la mer. Nous nous arrêtons auparavant au village de Hasché, dont les temples célèbres renferment la curieuse statue colossale en bois doré de Kwannon, la déesse de la Pitié. Elle a près de 10 mètres de hauteur et date, dit-on, comme le temple, du milieu du xve siècle. L'origine première de cette divinité est indienne, on la voit souvent représentée assise sur un éléphant blanc; dans d'autres cas elle a plusieurs têtes et plusieurs bras. Quelquefois cette déesse change de rôle et n'est plus invoquée que sous le nom de divinité protectrice des animaux; j'ai vu souvent son image sculptée en bas-relief le long des routes, près du village de Dawabara entre autres, en haut du col de Godo-Para. La déesse possède alors trois têtes à figure de cheval et six bras dont les mains tiennent différents attributs. Kamakura, très voisine du village de Hasché, est située au bord de la mer. C'était autrefois une grande ville qui contenait près de 200 000 maisons, dont il ne reste plus de trace. Les temples seuls y sont cependant toujours remarquables, avec les beaux parcs qui les entourent.

Kamakura fut fondée par le grand Yoritomo Minyamoto (1146-1199) en l'an 1196. Il en avait fait le siège de son gouvernement militaire. A mon arrivée au Japon, je voyais à Kobé le tombeau du héros Kyomori; la fin de mon séjour était marquée par une visite à celui de Yoritomo, qui a été placé dans les bois, non loin des temples du dieu de la guerre Hachiman, dans le trésor duquel sont déposés des armes et quelques objets ayant appartenu à ce personnage considérable de l'histoire.

Aux époques de la féodalité, les dissensions intestines et les conspirations n'avaient pas pour ainsi dire d'interruption dans le pays. Deux familles principales, les Taïra et les Minyamoto, étaient toujours en lutte; leurs rivalités auprès des empereurs, qui jouaient alors un rôle secondaire, et leur ambition de détenir le pouvoir étaient la cause de révolutions perpétuelles. Le Taïra Kyomori eut de fait, pendant de longues années, le pouvoir suprême. Par son habileté il avait supplanté les Minyamoto et avait fait périr un grand nombre de membres de cette famille. Il restait cependant le jeune Yoritomo qui, bien caché par les siens, attendait l'heure d'un retour au pouvoir; la mort de Kyomori fut le grand signal. Les anciennes haines des Minyamoto, comprimées depuis longtemps, purent éclater au grand jour, et des désertions nombreuses avaient lieu

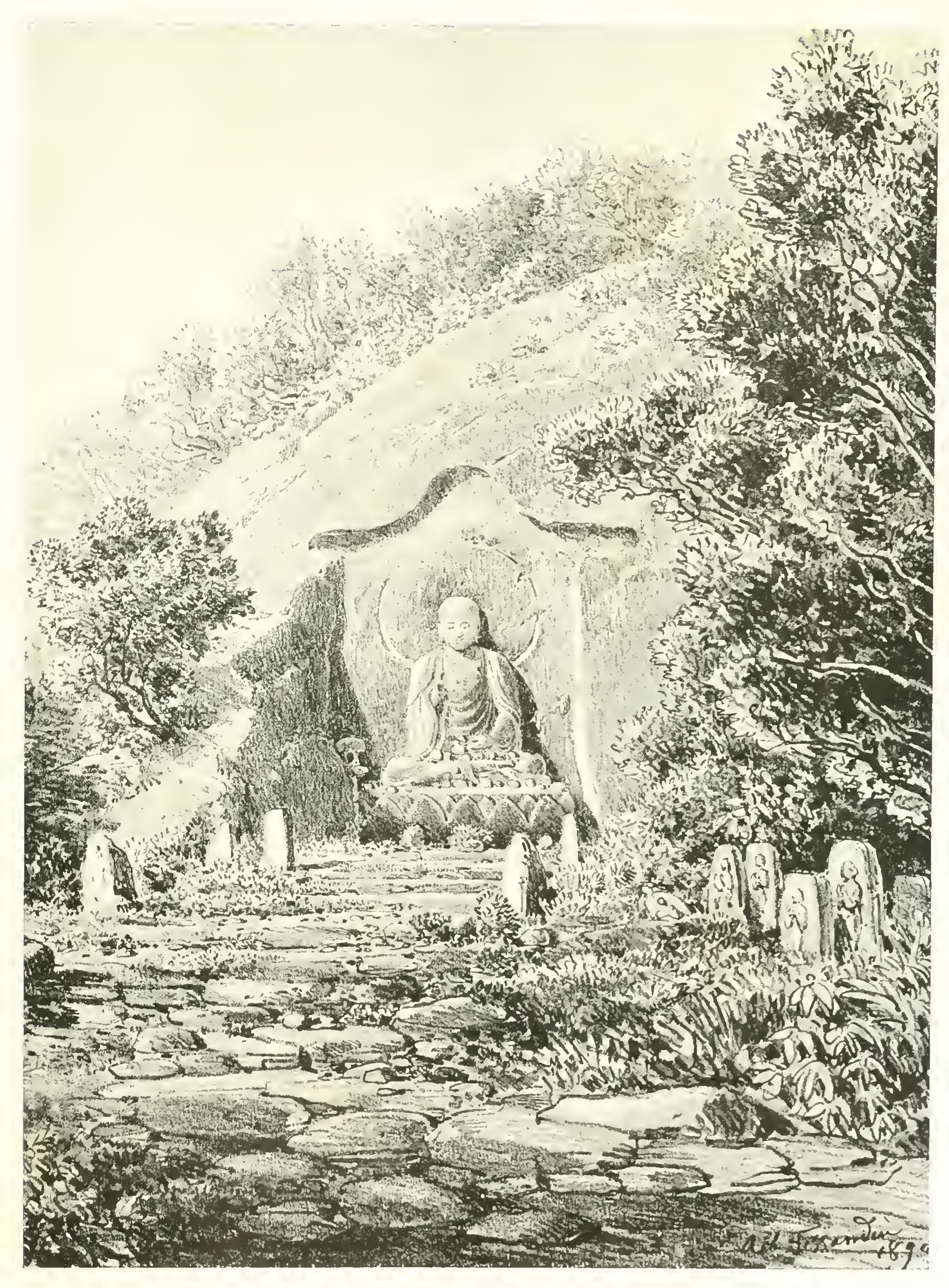


Planche XXIV. — Bouddha taillé dans le roc près de Hakone, province de Sagami (Japon).
(D'après nature, voy. page 277.)

chaque jour parmi les Taira. Le palais impérial de Kioto, où se trouvaient le jeune empereur An-Tok et les souverains abdiqués Sirakawa II et Takakoura, ne purent longtemps être protégés par l'héritier du pouvoir de Kyomori, Mnémori. Celui-ci fit enlever An-tok et les insignes du pouvoir impérial pour le mettre dans une résidence provisoire, à Yassima, province de Sanouki. Pendant ce temps, Yossinaka approchait de Kioto, gagnant toujours quelque victoire sur les Taira. Sirakawa II n'avait pas voulu quitter Kioto, et, sans doute heureux de se délivrer du joug des Taira, il accueillit Yossinaka et lui rendit les plus grands honneurs.

Le petit empereur An-Tok fut détrôné et son frère cadet proclamé à sa place. Yossinaka, ébloui par son succès, ne tarda pas à faire comprendre à Sirakawa l'excès de son ambition et son désir d'avoir seul la toute-puissance. Ce dernier voulut se débarrasser de son dangereux libérateur en le faisant assassiner, mais son projet ne put s'exécuter, et, craignant alors sa vengeance, il appela à son aide Yoritomo. Les Taira ne tardèrent pas à perdre définitivement leur ancienne influence : vaincus partout et mis en fuite par Yoritomo, le plus grand nombre d'entre eux furent massacrés avec tous leurs partisans [1].

Les victoires, les faits d'armes nombreux de Yoritomo sont devenus légendaires ; le nom de ce grand shogûn à qui le Japon doit l'organisation du régime de la féodalité militaire est resté plus populaire encore que celui de Kyomori. Son tombeau est moins important que celui de ce dernier, mais il offre, de même, beaucoup de rapport avec les monuments de la Chine avec ses six assises de granit qui ont une silhouette analogue à celles des tours de ce pays. Le monument, entouré par une épaisse balustrade de pierre, n'atteint pas la hauteur de deux mètres.

Non loin de Kamakura, dans le petit village de Hasegawa, on fait encore aujourd'hui de nombreux pèlerinages à la statue colossale de Bouddha ou Daibutsu.

Elle était autrefois placée dans un temple superbe qui fut détruit, dit-on, par les effets d'une marée exceptionnelle. La statue est imposante et la physionomie du dieu est pleine de caractère ; l'œuvre est de beaucoup supérieure à celle de Nara, mais la date de son érection n'est malheureusement pas connue.

Le Daibutsu a près de 14 mètres de hauteur, il est formé de plaques de bronze reliées à une armature de fer. Il est permis d'en voir le curieux travail ; les bonzes vous font pénétrer et monter dans l'intérieur de cette magnifique statue. Occupé

1. *L'Empire japonais*, par Léon Metchnikoff. Genève, 1880.

toute une journée à Kamakura et aux environs, j'étais rentré le soir même à Yokohama pour m'occuper de mon départ.

Les touristes quittent toujours à regret le Japon, délicieux pays où tout semble avoir été créé pour leur plaisir, tant il est joli et pittoresque. J'avais parcouru avec bonheur une partie des riches provinces japonaises pendant près de trois mois; rentré au commencement de l'hiver à Yokohama, il fallait songer à mon retour en Europe. Je pris le navire anglais *Batavia*, qui accomplissait une dernière fois sa traversée de l'océan Pacifique pour gagner Vancouver.

Le *Batavia* est un vieux steamer, dont la marche était assez lente, mais actuellement la Compagnie canadienne a construit de nombreux navires semblables à nos transatlantiques; ils font le service depuis le printemps dernier.

Nous quittons Yokohama pendant la nuit : la mer est calme comme un lac. Nous entendons longtemps, du navire, les sons de la musique qu'on fait tous les soirs à l'hôtel que je viens de quitter ; les lumières de ses salons se reflètent dans la mer ainsi que celles de quelques maisons du quartier européen de la ville. Tout s'éloigne et s'éteint peu à peu, mais la pleine lune éclaire les neiges éternelles du Fuji-Yama qui resplendit dans le ciel; son cône immense se détache sur des millions d'étoiles, formant un spectacle majestueux dont l'aspect reste à jamais gravé dans l'esprit. On le contemple jusqu'au dernier moment où il disparait à l'horizon : il faut dire enfin adieu au Japon.

Le premier jour de traversée, le *Batavia* longe les côtes et de nombreux bateaux de pêche viennent charmer nos yeux. Cet agréable spectacle ne tarde pas à changer et dès que nous dépasssons le fameux Kuro-Sivo ou Courant-Noir, une solitude absolue règne autour de notre navire. Le froid ne tarde pas à se faire sentir : au lieu de 20 à 22 degrés au-dessus de zéro que nous avions à Yokohama, le thermomètre marque 8 à 10 degrés seulement, puis nous arrivons graduellement à zéro. Pendant deux journées entières, des centaines de phoques suivent le *Batavia*, leur nombre augmente surtout à l'heure du coucher du soleil et les jeunes officiers du bord en tuent quelques-uns.

Le temps, relativement calme depuis plusieurs jours, ne tarde pas à changer et la mer devient mauvaise. Le capitaine a l'heureuse idée d'employer le moyen de l'huile sur les vagues, il faut avouer qu'aussitôt ses ordres exécutés, nous avons senti une différence sensible dans les mouvements du *Batavia*. Ce navire a 103 mètres de longueur ; une corde est tendue le long de ses flancs, sur laquelle on attache de distance en distance des sacs de toile percés de trous et dans lesquels on a placé des éponges imbibées d'huile. Ces sacs, de 10 centimètres de diamètre

environ, peuvent servir cinq heures et pendent le long des flancs du navire, étant en contact fréquent avec les vagues. L'huile s'égoutte peu à peu, répandant sur la mer des œils nombreux, au fur et à mesure de la marche du *Batavia*, adoucissant les secousses violentes et les mouvements des flots.

Avec la tempête, la neige et les brumes nous assaillent bientôt, et, pendant les six derniers jours de la traversée, il faut rester prisonnier dans l'intérieur du navire. Tout est hermétiquement fermé et barricadé sur le pont ; à peine voit-on



LA VILLE DE VANCOUVER, VUE DU CÔTÉ SUD.
(D'après une photographie.)

clair dans les cabines et les salons. Aux heures de nos repas, les Chinois, domestiques du bord, ne peuvent se tenir debout pour nous servir. Il faut se cramponner à la table et manger cependant s'il est possible. A chaque instant, pendant la nuit, d'immenses vagues viennent se jeter sur notre pauvre navire et le bruit sinistre qu'elles produisent sur le pont empêche tout sommeil. Je voyais souvent le capitaine, jeune Anglais de vingt-six ans ; nous causions ensemble lorsqu'il rentrait grelottant de froid de son poste d'observation ; exténué de fatigue, il nous dirigeait toujours cependant au travers des vagues furieuses, de plus de 10 mètres de hauteur, menant son navire avec une énergie remarquable. Nous

arrivons enfin, après dix-neuf jours de traversée, dans le port de Vancouver, la ville la plus extraordinaire peut-être qu'on puisse voir actuellement dans tout le Canada.

Vancouver, il y a six années, n'existait pas. On ne voyait, dans d'épaisses forêts vierges, que quelques maisons bâties en planches; leurs habitants, venus de Victoria, capitale insulaire de la Colombie anglaise, séduits par la beauté du pays et par sa situation exceptionnelle au fond d'un golfe, tentèrent de s'y établir.

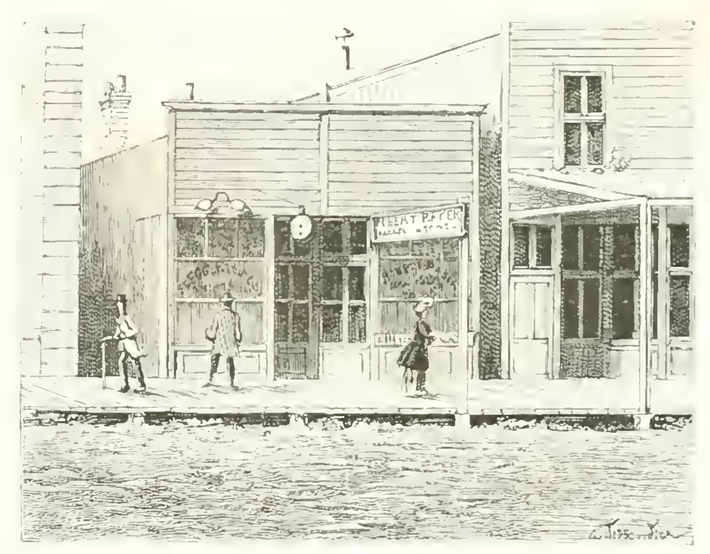
Les travaux du *Canadian Pacific Railway*, commencés depuis quelques années, s'achevaient. Vancouver à peine né fut le lieu choisi par la Compagnie du chemin de fer et par le gouvernement comme station terminus et comme port donnant entrée à l'océan Pacifique.

Les émigrants accoururent aussitôt en foule, dès que la décision officielle de la création de la ville nouvelle fut connue. On se mit à l'œuvre. La forêt est reculée comme par enchantement par une véritable armée d'ouvriers venus de toutes parts. Les maisons s'élèvent, remplaçant des arbres de 3 et 4 mètres de diamètre, les lumières électriques brillent là où le soleil pouvait à peine pénétrer au travers des feuillages épais, et 15000 colons de tous les pays sont installés aujourd'hui à Vancouver à la place des oiseaux et des bêtes sauvages qui y vivaient auparavant. L'hôtel où je suis descendu est superbe, on y a tout le confort désirable. Dans la ville, les trottoirs sont tous en bois ainsi que les passerelles nécessaires pour la traversée des voies souvent boueuses qu'on n'a pas encore eu le temps de bien établir, mais les tramways électriques vous conduisent dans tous les quartiers nouveaux et de belles maisons construites en pierre et en marbre commencent à s'élever. La première date de 1886, lorsque Vancouver n'avait encore que 600 habitants; elles se construisent à vue d'œil et remplacent peu à peu les cahutes de bois qui formaient la ville en 1885. Un incendie de la forêt avait détruit auparavant les quelques cabanes des premiers colons; une seule échappa par miracle, c'est celle qu'on remarque avec intérêt aujourd'hui dans la grande rue de Cordova; elle est habitée par un horloger suisse et un agent d'affaires. Tout auprès d'elle, de vastes terrains sont à vendre; leurs propriétaires, habiles spéculateurs, ne se pressent point, ils ne s'en débarrasseront qu'à des prix invraisemblables, tant ces lots à bâtir augmentent de valeur de jour en jour par suite de l'affluence des nouveaux arrivants. En attendant les palais dont ils seront bientôt ornés, ces terrains nous montrent encore l'origine première de la cité, par les immenses troncs d'arbres sciés à la base et les racines enchevêtrées qui les recouvrent entièrement. Ce sont des contrastes saisissants, dans ces rues où l'on voit des boutiques élégantes qui commencent à s'établir à côté de ces anciens vestiges de forêts vierges.

Le port, à peine construit, renferme un nombre considérable de beaux navires qui viennent chargés de marchandises de Chine, du Japon, de San Francisco et d'autres pays. Les industries se fondent également : des scieries sont en pleine activité, et les environs, défrichés de plus en plus, sont exploités par les agriculteurs qui apportent déjà dans la ville leurs bestiaux et leurs céréales.

Les environs de cette ville naissante sont admirables au point de vue pittoresque : les montagnes et les forêts qui les couvrent en partie sont grandioses ; on y rencontre des arbres merveilleux, qui seraient dignes d'être comparés à ceux de Mariposa ou de Calaveras près de San Francisco.

Le chemin de fer quitte Vancouver, en longeant quelque temps la belle rivière Fraser. Les bords sont intéressants, mais peu à peu le paysage s'agrandit et d'immenses lacets, construits pour le chemin de fer, se dessinent dans la montagne. De la plate-forme de notre wagon, nous admirons tous les sites de cet étrange pays des Montagnes Rocheuses, presque aussi beau peut-être que les Alpes tant vantées. La neige recouvre les forêts des monts Selkirk ; nous montons toujours, ayant devant nos yeux les spectacles superbes des hautes régions. On arrive à *Glacier House*, l'un des plus beaux points du pays. Un hôtel est installé pour les voyageurs, à 1254 mètres d'altitude ; le chemin de fer nous accorde trente minutes pour admirer les glaciers et les alentours. On remonte en wagon pour gagner Banff, 1368 mètres, le point culminant du voyage. Le gouvernement a su conserver dans la montagne un parc national immense dont les paysages ont tous un aspect intéressant. Ces lieux ne tarderont pas à être le rendez-vous de tous les touristes du pays qui voudront admirer la haute cime du mont Cascade (3000 mètres) qu'on voit de la station, les lacs et les sources sulfureuses avec les forêts magnifiques contenues dans un espace de 26 milles de longueur nord-est sur 10 milles de largeur sud-ouest.



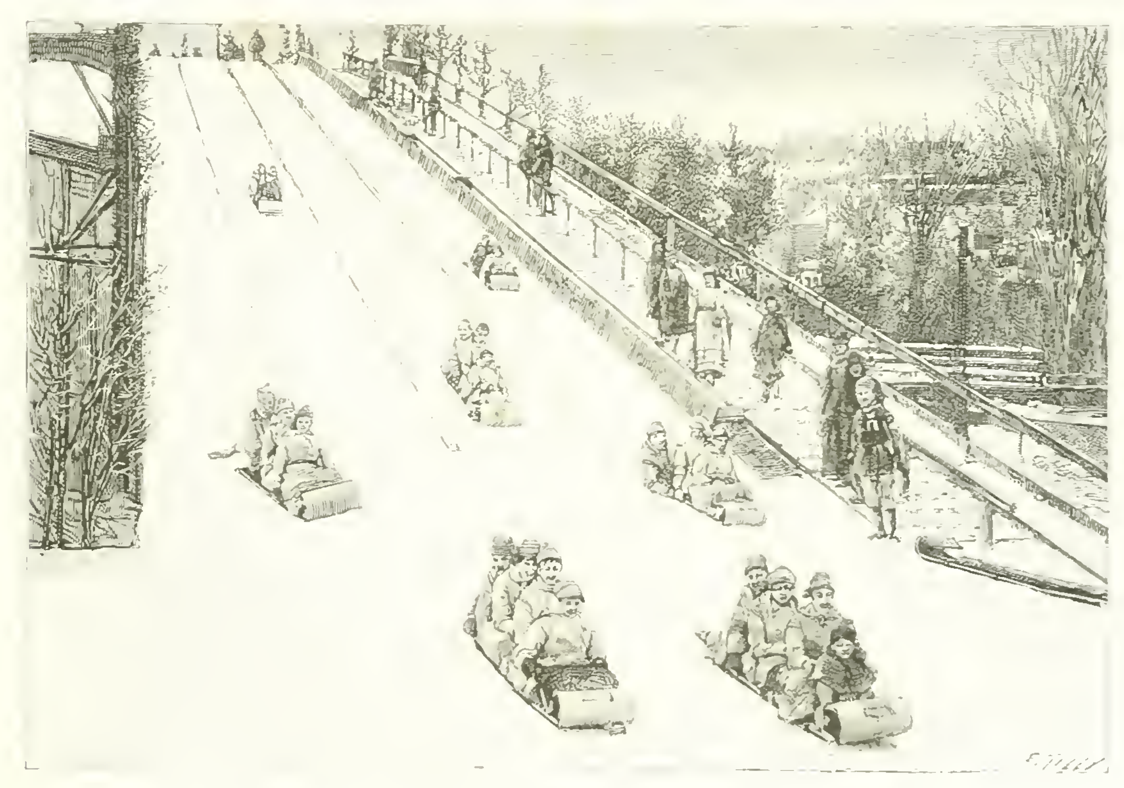
UNIQUE MAISON DE VANCOUVER ÉPARGNÉE PAR L'INCENDIE DE 1885.
(Dessin d'après nature.)

Nous redescendons, pendant la nuit, les Montagnes Rocheuses ; les voyageurs

ont dormi confortablement dans leur beau wagon et le matin au réveil, les scènes magiques des glaciers, des neiges et des forêts séculaires ont disparu pour faire place à d'autres paysages. Nous entrons dans la région interminable des prairies. Voici la station de *Medicine Hat*, petite ville bâtie en bois, éclairée avec le gaz naturel et arrosée par la rivière Saskatchewan. Quelques mines de charbon se trouvent dans ses environs, et de nombreux colons viennent s'établir dans les immenses ranchos du pays pour élever des bestiaux ou établir des fermes. Pendant nos trente minutes d'arrêt, quelques Indiens des deux sexes viennent vendre aux voyageurs des cornes de buffle et autres objets brodés par eux. Ces malheureux Indiens sont curieux à observer; le type de leur physionomie est énergique et beau. Ils sont presque tous peints : ayant le front teinté d'ocre jaune et une teinte de rouge vermillon sous les yeux. Ils inspirent tous la pitié, car la fatalité pèse sur eux. Ne pouvant s'assujettir à la civilisation canadienne, ils mourront tous dans une misère de plus en plus noire sans renoncer à leur existence nomade et sauvage. Le train marche assez lentement dans les prairies, s'arrêtant souvent à des stations composées de quelques maisonnettes de bois, qui forment sans doute les premiers éléments de quelque grande ville nouvelle qu'on verra dans peu d'années. Presque toutes ont été fondées par suite des travaux du chemin de fer et elles ont pris souvent un développement incroyable. La compagnie du *Canadian Pacific Railway* excite d'ailleurs de tout son pouvoir les émigrations de nouveaux colons en faisant une propagande active à l'aide de brochures remplies de renseignements exacts sur toutes les terres qu'il est possible d'acquérir le long de l'immense parcours de sa voie ferrée et par des cartes clairement exécutées. Il est aisé de connaître, à l'aide de ces documents, toutes choses sur la contrée et de prendre ses dispositions d'une façon presque certaine avant de se décider à mener l'existence d'un cultivateur ou d'un mineur dans les différentes parties des provinces canadiennes. Nous passons près de la ville de Brandon; construite seulement depuis six années, elle possède 5400 habitants et ses rues sont déjà coquettes, toutes bordées de jolies maisons de bois. C'est un centre important pour les fermes des environs, aussi les moulins et les élévateurs à grains abondent-ils en ce lieu. Depuis quelques heures déjà nous avons quitté la région des ranchos et des solitudes pour entrer dans celle des prairies qui contiennent des fermes nombreuses. Les terres fertiles ne sont plus mamelonnées comme précédemment, mais unies comme les eaux d'un lac et couvertes de champs de culture. Les yeux ne sont arrêtés nulle part, la monotonie du tableau commence à devenir désespérante. Nous arrivons à Winnipeg, qui,

en 1871, n'avait que cent habitants : elle se nommait alors le fort Garry et personne ne songeait à ce lieu désert. Aujourd'hui, c'est-à-dire en vingt années, Winnipeg, dont la population ne compte pas moins de 28 000 âmes, est devenue la capitale de la province du Manitoba, qui contient actuellement 100 000 habitants ; près de 11 000 sont français d'origine.

C'est dans la ville de Saint-Boniface, située tout auprès de Winnipeg, que se trouvent de préférence les membres de la colonie française. Elle est représentée encore



Le Toboggan slide, montagne russe du parc du Montréal, au Canada.
(D'après une photographie.)

dans les territoires d'Assiniboia, de Saskatchewan et d'Alberta que nous venions de parcourir, mais dont la population est loin d'égaler celle du Manitoba. Les Français ont dans ces parages un caractère particulier ; leur origine date des premières époques de l'occupation de la contrée. Leurs ancêtres, trappeurs énergiques, infatigables, ont découvert le pays en s'aventurant bien loin dans les terres. Ces Français, qui avaient perdu tout espoir de rentrer un jour dans leur patrie, ont su se créer une famille en épousant des Indiennes et sont devenus de véritables Canadiens. Les descendants de ces trappeurs courageux ont donné à bon nombre de villes, de rivières et de lacs des noms français et cherchent à attirer auprès d'eux

d'autres émigrants pour mieux conserver entre eux les usages et les souvenirs de leur ancienne patrie.

L'émigration française annuelle est assez considérable: c'est, dit-on, le département de l'Ardèche qui fournit le plus de nouveaux colons à ces provinces lointaines.

Aux alentours de Winnipeg la civilisation commence bientôt à se montrer de tous côtés avec un plus grand nombre de stations et des paysages plus agréables. Notre train s'arrête enfin et nous arrivons à Montréal après avoir fait, à travers les montagnes et les prairies, 2906 milles en cinq journées et vingt-deux heures.

Le froid était vif à Montréal, à la fin de décembre 1890, 20° au-dessous de zéro, et partout la neige cachait les chaussées de la ville. Pour un touriste venu du Japon, où il pouvait voir les camélias en fleur dans les haies et les buissons de la campagne, le contraste semblait étrange. La gare de Montréal est encombrée de traineaux ornés de belles fourrures qui attendent les voyageurs. Je choisis l'un d'eux et m'enveloppe aussitôt, ne laissant que juste ce qu'il faut pour respirer, et les chevaux m'entraînent rapidement jusqu'à l'hôtel. Le soleil brillant atténue le froid; une foule élégante toute fourrée jusqu'aux yeux remplit les rues pleines de boutiques aux riches étalages, et les maisons sont parées de longues stalactites de glace qui se forment sous les chéneaux et les gouttières. L'hôtel Windsor est un palais splendide, dont le confort dépasse de beaucoup, il faut l'avouer, celui que nous avons dans les hôtels parisiens, et le voyageur est heureux de se trouver dans ces locaux luxueux, où tout est admirablement compris pour son bien-être.

Quelques monuments importants ornent la ville; construits avec un grand luxe de matériaux, le palais de justice, la poste et des églises de sectes diverses sont à remarquer, mais leur architecture laisse bien à désirer. Il en est de même d'ailleurs dans presque toutes les villes d'Amérique; il semble que ceux qui ont construit ces monuments n'aient eu qu'une seule préoccupation, celle de faire comprendre qu'il a fallu dépenser une quantité de dollars pour les élever; les proportions artistiques ne comptent pas pour eux. Dans les avenues plus lointaines de la ville, toutes plantées d'arbres, on peut admirer le véritable bon goût canadien, en passant en revue les jolies et riches villas des particuliers. Presque toutes sont charmantes d'aspect et pittoresques, quelques-unes sont de véritables palais, où règnent un luxe de bon goût dans les intérieurs et des arrangements toujours ingénieux. Elles ressemblent, en leurs détails, au charmant *home* anglais. Montréal est placé d'une façon admirable entre les deux rivières Ottawa et Saint-Laurent, et du haut des collines qui dominent la ville, le panorama est superbe.

La société élégante de la ville vient souvent sur ces collines se promener à l'ombre des beaux arbres qui ornent le parc admirablement dessiné qui s'y trouve, et, en cette saison, où la neige et les glaces recouvrent toutes choses, l'aspect n'en était que plus curieux encore. De nombreux jeux sont installés dans ce parc; la jeunesse de Montréal était à ce moment attirée par l'un des plus attrayants, c'est le *Toboyan slide* (montagne russe) (Voy. p. 289). Tout y est bien compris pour éviter le moindre danger. La neige épaisse recouvre un fond formé de planches et nul choc sérieux ne pourrait avoir lieu. Jeunes filles et jeunes gens vont joyeusement prendre place dans d'élégants petits traîneaux pour glisser jusqu'en bas de la pente et remontent à l'envi la montagne, pour recommencer encore cette course folle. Plus loin, sur les prés, ce sont les courses rapides faites au moyen des grandes raquettes que les Canadiens attachent à leurs pieds. Ils ont l'air de voler, de raser le sol comme font les hirondelles, tant ils vont vite en glissant sur la neige. Ce sont les plaisires de l'hiver canadien.



Le sentier dans une petite rue de Québec. — Hiver de 1890.
D'après une photographie.

Avant de revenir en France, je ne pouvais manquer de me rendre à Quebec, la vieille capitale française du Canada, et, malgré le froid intense qui régnait sur les hautes falaises (25° au-dessous de zéro) sur lesquelles elle est construite et qui dominent le Saint-Laurent, je désirais la visiter en détail. Dans plusieurs de ses petites rues pittoresques, la circulation était interrompue souvent par des amoncellements de neige énormes; d'étroits sentiers taillés le long des maisons en permettaient l'accès. Mon traîneau est conduit par un cocher français qui semble heureux de mener un compatriote. Je vais ainsi au château fort, pour jouir de la vue d'un des plus beaux panoramas qu'on puisse voir, celui du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles couverts de glaçons, ayant pour cadre les campagnes grandioses couvertes de plus de deux mètres de neige; puis, sortant de la ville, je suis conduit à 8 milles de distance, aux chutes célèbres de Montmorency qui, à ce moment de l'année, ne forment plus qu'un superbe

amas de glaçons superposés. Une partie des eaux de cette cascade est utilisée comme force motrice pour une scierie et en même temps pour donner la lumière électrique à la ville de Québec. Un petit restaurant est installé auprès des chutes, c'est un rendez-vous permanent en toutes saisons pour les promeneurs. Le jour de ma promenade était celui de Noël, aussi un grand nombre de jeunes Canadiens s'y trouvaient-ils en fête. Beaucoup de ces messieurs parlaient français; leur gaieté et leur entrain m'auraient prouvé d'ailleurs leur origine française et nous ne tardons pas à causer ensemble. Malgré les années passées, l'influence anglaise n'a rien pu modifier ni rien détruire dans le caractère du Canadien français. Le souvenir de la patrie mère reste au cœur de l'habitant, qui conserve avec le même culte toutes ses idées et ses grands sentiments. Il ne ressemble guère au Canadien anglais.

Deux journées passées à Québec réconfortent un Français qui depuis onze mois était privé, sauf de rares exceptions, de la compagnie de personnes véritablement sympathiques à son pays, mais on ne peut toujours errer par le monde; le retour s'impose. Je devais gagner New-York, rester plusieurs jours encore auprès de quelques bons amis américains et revenir enfin en France par le beau navire la *Bretagne*.





TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

TABLE DES PLANCHES

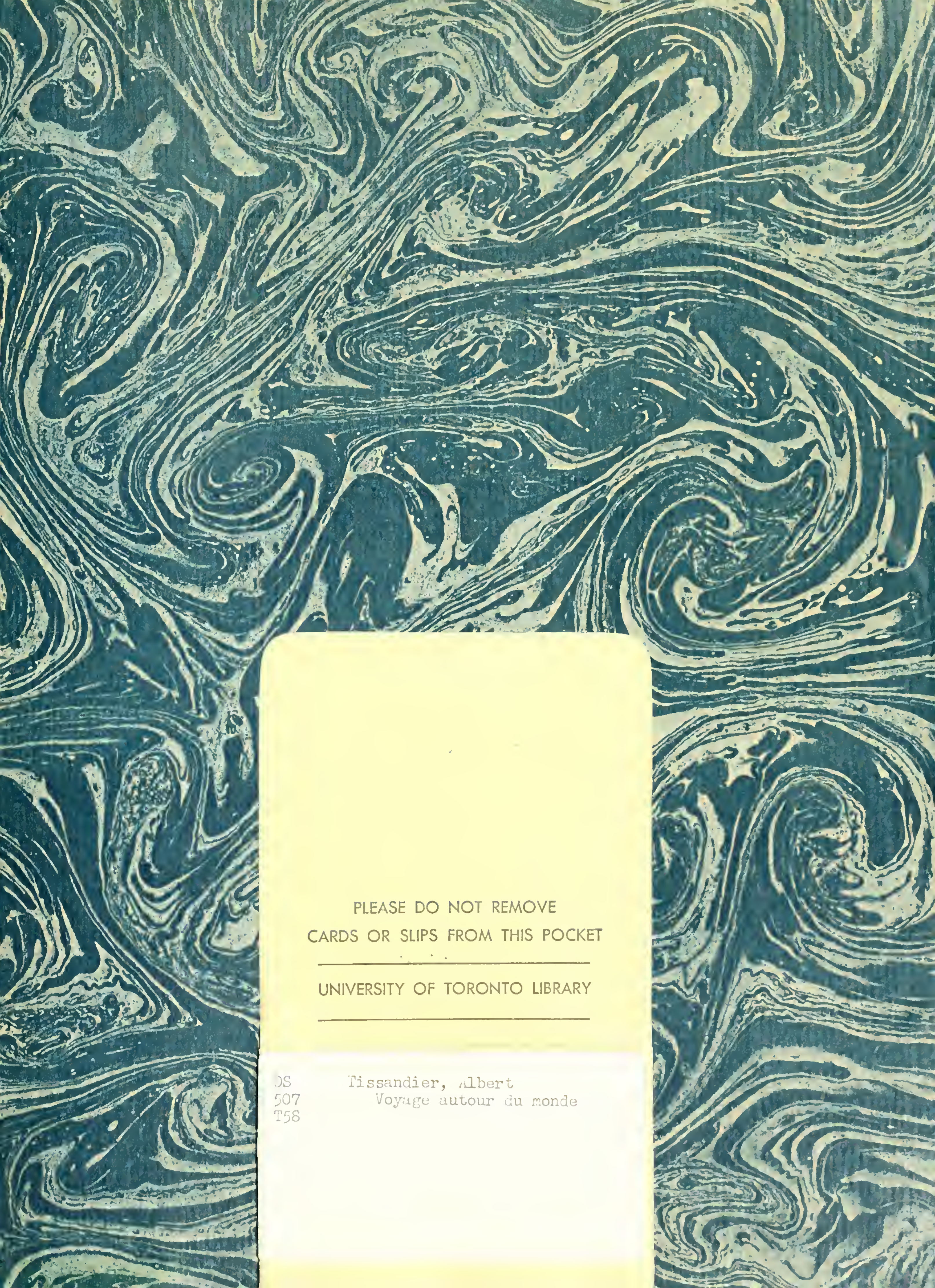
TABLE DES GRAVURES



CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉDOUARD CRÉTÉ







PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
DS 507 T58
Tissandier, Albert
Voyage autour du monde


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 11 17 07 003 8